FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
VIII
13
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XVI
Palchetto
Num.° d' ordine 32

X 29
4
10

B. Rom.
VIII
13

CLARISSE HARLOWE.

TOME SEPTIÈME.

64126

CLARISSE HARLOWE.

TRADUCTION NOUVELLE

Et seule complète;

PAR M. LE TOURNEUR.

Faite sur l'Édition originale revue par Richardson; *ornée de figures du célèbre* Chodowiecki, *de Berlin.*

Dédiée & présentée

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

——— *Humanos mores nosse volenti*
Sufficit una Domus.

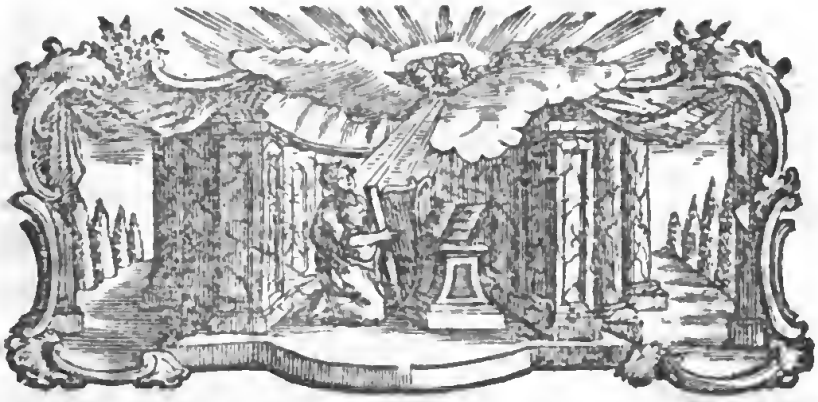
TOME SEPTIÈME.

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires. *Et se trouve à* PARIS,

Chez { MOUTARD, Imp. Lib. rue des Mathurins.
MERIGOT le jeune, Lib. quai des Augustins.
BUISSON, Libraire, rue des Poitevins.

MDCCLXXXVI.



HISTOIRE
DE
CLARISSE HARLOWE.

(¶) LETTRE I.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi, 9 *Juin*, en continuation.

IL y a bien de la vérité dans cette obſervation : *qu'il en coûte dix fois plus pour faire le mal que pour faire le bien.* A combien de ſtratagêmes diaboliques n'ai-je pas eu recours pour ſuivre mes deſſeins ſur cette charmante créature ? Et après toutes mes inventions, dans quel embarras je me ſuis jeté moi-même ? Et me

voilà prêt de tomber dans le précipice que le but de tous mes artifices étoit d'éviter ! Que j'aurois été heureux avec une femme ſi parfaite, ſi j'euſſe pu me décider à me marier dès le moment que je parvins à lui faire quitter la maiſon paternelle ! Mais alors, comme j'ai penſé pluſieurs fois, comment aurois-je ſu qu'une beauté à ſon aurore, qui ſe permettoit une correſpondance ſecrète, & s'expoſoit à courir tant de riſques avec un jeune étourdi comme moi, connu pour un libertin, n'y étoit pas portée par une inclination qui pourroit un jour me cauſer autant de peine dans mes réflexions, qu'elle me cauſoit de plaiſir dans le temps. Tu te ſouviens ſans doute de l'hiſtoire de l'hôtelier dans l'Arioſte, & ton expérience auſſi bien que la mienne peut te fournir plus de vingt *Fiametta* en preuve de l'imbécillité du ſexe.

Mais continuons ma narration.

Cette chère créature en eſt revenue au point où ſon cœur étoit ſi fixement arrêté. Elle inſiſta ſur ce qu'elle vouloit quitter cette odieuſe maiſon, & dans les termes les plus forts.

Je la preſſai de ſe trouver avec moi le lendemain à l'autel, dans une des deux égliſes mentionnées dans la permiſſion. Je la ſuppliai, quelles que fuſſent ſes réſolutions, de me laiſſer

conférer tranquillement ſur cet article avec elle.

Elle me répondit, que ſi je voulois qu'elle fît la moindre réflexion, ſur ce que je lui propoſois, je ne devois donc pas l'empêcher d'être libre & maîtreſſe d'elle-même. A quoi bon lui demandois-je ſon *conſentement*, ſi elle n'avoit aucun pouvoir ſur ſa perſonne ou ſur ſes actions ?

M'aſſurez-vous ſur votre honheur, Madame, que ſi je conſens à vous laiſſer ſortir d'une maiſon qui vous eſt ſi déſagréable....

Mon honneur, Monſieur, dit cette chère créature. — Hélas ! — elle détourna les yeux & pleura avec une grâce inimitable, comme ſi elle eût dit : — hélas ! — vous me l'avez ravi, mon honneur !

Je crus appercevoir que ſa colère commençoit à s'appaiſer, mais je me trompois : car comme je la preſſois avec chaleur de fixer le jour, pour l'intérêt de notre honneur mutuel, & celui de nos deux familles, elle me fit cette réponſe altière, & du ton le plus emphatique.

Eſt-il donc poſſible, Lovelace, que tu ſois aſſez *bas* pour déſirer de faire ta femme d'une créature que tu as inſultée, déshonorée, abuſée, & que tu as traitée comme tu m'as traitée ? avois-tu beſoin de m'humilier, de me

ravaler juſqu'au niveau de ta baſſeſſe, pour me rendre une épouſe ſortable pour toi ? Tu avois un père qui étoit un homme d'honneur, une mère qui méritoit un meilleur fils. Tu as un oncle qui ne fait point déshonneur à la Pairie d'un royaume, dont les Pairs ſont plus reſpectables que la nobleſſe de tous les autres pays. Tu as encore d'autres parens dont tu peux t'énorgueillir, quoiqu'ils ne puiſſent pas ſe glorifier de toi. Et ne peux-tu donc t'imaginer les entendre élever tous leurs voix, les morts du ſein de leurs tombeaux, les vivans du ſein de leur juſte orgueil, & te crier de ne pas déshonorer une maiſon ſi ancienne & ſi illuſtre, en te liant, par le nœud conjugal, à une créature que tu as égalée à la fange des rues, & jetée dans la claſſe la plus vile de ſon ſexe ?

Je vantai ſa grandeur d'ame, & ſa vertu inimitable. Je maudis mon crime & moi-même. Je lui dis que ce ſeroit une ſatisfaction agréable pour les manes de mes ancêtres, ainſi que pour les vœux de mes parens vivans, ſi j'obtenois l'honneur que je la ſuppliois de m'accorder.

Elle inſiſta toujours ſur la néceſſité de la mettre dans le cas d'agir en être libre ; elle vouloit ſe voir logée ailleurs, avant de donner la

moindre réflexion à la demande que je ſollicitois. Et dans ce cas même elle ne s'engageoit à rien, pas même à ſouffrir mes viſites. Je lui demandai comment je pourrois conſentir à pareilles conditions ſans me réſoudre à la perdre pour toujours.

En parlant elle portoit de temps en temps la main à ſon front. A la fin, ſe plaignant de mal de tête, elle ſe retira & nous nous ſéparâmes ainſi mécontens l'un de l'autre; mais elle eſt dix fois plus mécontente de moi que je ne le ſuis d'elle.

Il ſemble que Dorcas commence à s'inſinuer dans ſes bonnes grâces.

Quoi donc? qu'y a-t-il?

Lundi au ſoir.

Que cette belle eſt déterminée! Elle a encore manqué de nous échapper. Quel reſſentiment opiniâtre! — Je vois maintenant qu'elle n'avoit affecté un air un peu plus calme, que dans le deſſein de nous ôter tout ſoupçon. — Elle étoit deſcendue, & elle avoit déjà tiré le verrou de la porte de la rue, avant que je puſſe l'atteindre; alarmé comme j'étois par le cri de la cuiſinière de Mde. Sinclair, qui étoit la ſeule qui l'eût vue ſe gliſſer dans l'allée : cependant

l'éclair n'eſt pas plus prompt que je le fus dans le moment.

Je la ramenai dans la ſalle à manger, avec une extrême réſiſtance de ſa part. Et j'ordonnai devant elle à un domeſtique de ſe tenir déſormais continuellement au bas de l'eſcalier.

Elle parut prête à ſuffoquer de douleur & de déſeſpoir d'avoir manqué ſon coup. Dorcas étoit aſſidue auprès d'elle & exceſſivement officieuſe : elle dit effrontément que ſon avis étoit qu'on permît à ſa chère maîtreſſe de prendre un autre logement, puiſque celui-ci lui étoit ſi déſagréable : elle ne pouvoit s'empêcher de le dire, dût-on la tuer ſur le champ. Et depuis ce moment, c'eſt toujours la *bonne* Dorcas.

Cependant, durant quelque temps cette chère créature ne reſpiroit que paſſion & violence.

Je vois, je vois, dit-elle, lorſque je l'eus fait monter à ſa chambre, ce que je dois attendre de vos nouvelles proteſtations, ô le plus vil des hommes !

Chère Clariſſe, après un calme qui me laiſſoit plus d'eſpérance, vous ai-je donné quelque ſujet qui puiſſe juſtifier pareil emportement.

Elle ſe tordit les mains. Elle arracha ſa coif-

ſure. Elle déchira ſes manchettes. Elle étoit dans un tranſport frénétique.

Je craignis le retour de ſon délire. Mais voyant que mes ſupplications ne ſervoient qu'à l'aigrir encore plus, j'affectai un air courroucé. — Je lui dis qu'elle pouvoit s'attendre à tout ce qu'elle pouvoit craindre de pis. — J'allois continuer mes menaces, dans l'eſpérance de l'intimider, lorſque je la vis ſe jeter à mes pieds.

Oui, s'écria-t-elle, ce ſera un acte de miſéricorde, le plus grand que tu puiſſes faire, que de me tuer ſur le champ, à cette place. Heureuſe place, oui, c'eſt ainſi que je la nommerai juſqu'à mes derniers momens : car, découvrant alors avec une violence encore plus frénétique une partie de ſa gorge enchantereſſe : là, là, diſoit cette beauté, d'un ton qui me déchiroit l'ame, c'eſt-là que je te conjure de faire *entrer* ta pitié. Oui prête d'expirer, je te pardonnerai & te rendrai grâces ! — ou ſeulement donne moi les moyens, & je te délivrerai d'une malheureuſe comme moi, & je te remercierai, te bénirai à mon dernier ſoupir.

A quoi bon toutes ces extravagances ? toutes ces exclamations ? Ai-je tenté, ma très-chère vie, de vous faire une nouvelle injure ? D'où viennent ces tranſports frénétiques ? Ne ſuis-je

pas prêt à vous faire toute la réparation qui eſt en mon pouvoir ? N'avois-je pas lieu d'eſpérer.

Non, non, non, non, s'écria-t-elle, en répétant ce mot près d'une douzaine de fois, auſſi vîte que le lui permettoit la voix.

N'avois-je pas lieu d'eſpérer, continuai-je, que vous réfléchiriez aux moyens de me rendre heureux, & vous moins miſérable, plutôt qu'à ceux de tenter une fuite ſi précipitée, & ſi dénuée de toute raiſon.

Non, non, non, non, cria-t-elle encore, en ſecouant la tête avec toute l'impatience d'une femme qui ne vouloit pas m'écouter.

Mes réſolutions ſont ſi honorables, que ſi vous voulez permettre qu'elles aient leur effet, je n'aurai plus beſoin de m'inquiéter des lieux où vous irez, ſi vous voulez ſeulement recevoir mes viſites & mes vœux. — Je prends Dieu à témoin, qu'en vous ramenant de la porte, je n'avois aucunes vues fatales à votre honneur; bien au contraire; je ſuis prêt dans ce moment même d'envoyer chercher un miniſtre, pour mettre fin à vos craintes & à vos doutes.

Dis & redis mille fois la même choſe, & à chaque mot, atteſte ſolemnellement ce Dieu que tu es accoutumé à invoquer pour témoin des plus horribles fauſſetés, & ce ſera peu encore

auprès des vœux & des promeſſes que tu m'as faites & répétées. Quand même tes horribles parjures ne porteroient pas mon cœur à te haïr & à ſe ſoulever contre toi, je te le répète, je ne voudrois pas encore me lier pour toujours avec un homme tel que toi : non, pour mille couronnes.

Calmez-vous, Madame, par intérêt pour vous-même, calmez-vous. Permettez-moi de vous relever, tout abhorré que je ſuis de vous. Ou s'il ne faut pas que je vous touche...., car elle repouſſa ma main d'un air égaré, mais avec une ſi charmante colère, le ſein agité & palpitant comme elle levoit les yeux vers moi, que malgré la rage ſincère où j'étois, je l'aurois preſſé avec tranſport contre le mien.

S'il ne faut pas que je vous touche, je m'en abſtiendrai. — Mais comptez, (& je pris l'air le plus ſévere qu'il me fut poſſible, pour eſſayer quelle impreſſion il feroit ſur elle) comptez que ce n'eſt pas là, Madame, le moyen d'éviter les maux que vous appréhendez tant. Quoique je faſſe, vous ne pouvez pas me traiter plus mal. Sortez, Dorcas.

Elle ſe leva, voyant que Dorcas alloit ſe retirer & ſaiſit ſon bras toute éperdue : O Dorcas, s'écria-t-elle, ſi tu es de mon ſexe, ne

m'abandonne pas, je te l'ordonne ! alors quittant Dorcas, elle courut ſe jeter à genoux dans le coin le plus éloigné de la chambre, ſaiſiſſant une chaiſe ſur laquelle elle ſe colla bruſquement le viſage. — Oh ! où puis-je être en ſûreté ? Où pourrai-je trouver un aſyle contre cet homme emporté ?

Cela fournit à Dorcas une occaſion de s'établir encore plus dans la confiance de ſa maîtreſſe. Cette fille ſe jeta à mes pieds lorſque je parroiſſois agité d'une colère violente ; & embraſſant fortement mes genoux : tuez-moi, Monſieur, tuez-moi, ſi vous voulez ; pardon ſi je vous coupe le chemin, pour ſauver ma chère maîtreſſe. Mais, Monſieur, il faut qu'on vous excite. Dieu veuille pardonner à ceux qui ſe plaiſent a conſeiller le mal. — Mais votre cœur, s'il étoit abandonné à lui-même, ne vous permettroit pas ces choſes. De grâce, épargnez, Monſieur, épargnez ma maîtreſſe, je vous en conjure : s'agitant avec bruit ſur ſes genoux, comme ſi j'euſſe montré l'intention d'aller inſulter ſa maîtreſſe, ſi elle ne m'en avoit pas empêché.

Sors d'ici, démon, officieux démon, ſors d'ici ſur le champ. A ces mots, au ton animé dont je les prononçois, la chère créature a treſſailli, & arrachant promptement ſa tête du

fond de la chaiſe, & la laiſſant retomber de frayeur, elle donna du nez, je crois, contre le coin de la chaiſe, & le ſang coula en abondance, & ruiſſela ſur ſon ſein : elle étoit trop effrayée pour s'en appercevoir.

Jamais homme mortel ne ſentit la terreur & l'agitation que j'éprouvai dans ce moment; car je conclus ſur le champ qu'elle s'étoit percée de quelque inſtrument caché.

Je courus à elle d'un air vraiment effaré. — Car l'effroi dont fut frappée Dorcas avoit ſuſpendu tout-à-coup ſon rôle ſimulé d'officieuſe interceſſion.

Qu'avez-vous fait, oh! qu'avez-vous donc fait? Regardez-moi, ma chère vie, douce innocence, indignement outragée, daignez lever les yeux ſur moi. Qu'avez-vous fait, grand Dieu! ah! je ne vous ſurvivrai pas long-temps. — J'étois réellement ſur le point de tirer mon épée pour m'expédier, lorſque je reconnus, — (ô Belford! comme cette charmante créature fait de moi un lâche & un ſot à ſa volonté!) que ce qui me cauſoit tant de frayeur, n'étoit qu'un nez ſanglant; & tout ce ſang qu'on n'a pu étancher d'un gros quart-d'heure, aura beaucoup aidé, je penſe, à lui remettre la tête & la raiſon.

Au reſte, cette ſcène me prouve que la charmante créature n'eſt dans le fond qu'une petite poltronne, & que je peux l'épouvanter & faire ceſſer ſes invectives, en prenant un air ſévère & irrité. Mais auſſi, pour compenſer l'avantage que cela me donne ſur elle, je trouve que je ſuis auſſi un lâche moi-même (ce que je n'aurois jamais ſoupçonné) puiſque j'ai pu meffrayer ſi aiſément de la crainte qu'elle ne ſe donnât la mort. (♭)

(¶) LETTRE II.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

AVEC tout cela, Belford, malgré le reſſentiment de cette chère créature, je ne peux en conſcience croire qu'elle ne paſſera pas par-deſſus tous ſes ſcrupules, & qu'elle ne conſentira pas à entrer ſous le joug avec moi. Quand même elle ſeroit sûre de mourir le lendemain, eſt-il poſſible qu'une femme de ſon bon ſens, de ſa délicateſſe ſur l'honneur, dans ſa ſituation, & d'une famille ſi fière, n'aimât pas mieux mourir mariée qu'autrement? — Oui, ſans doute, elle l'aimeroit mieux, eût-elle pour ſon époux la haine

haine la plus ſincère. Cela poſé, il n'y a qu'un ſeul homme dans l'univers qu'elle puiſſe épouſer, & cet homme, Belford, c'eſt moi.

A préſent que tu m'entends parler ſi légèrement d'entrer ſous le joug du mariage; (car écrire familièrement à ſon ami, c'eſt converſer avec lui) tu vas me queſtionner ſans doute ſur mes intentions à cet égard.

Je vais te faire connoître le fond de mon cœur, autant du moins que j'en connois moi-même. Lorſque je ſuis loin d'elle, je ne peux m'empêcher d'héſiter ſur l'article du mariage, & très-ſouvent mes réſolutions ſont contre, & je me détermine à pourſuivre mon projet favori de cohabitation libre avec elle. Mais ſuis-je en ſa préſence, je me ſens prêt à dire, à jurer, à faire tout ce que je crois lui être le plus agréable. Et ſi un miniſtre ſe trouvoit-là, je me plongerois tout-d'un-coup, cela eſt sûr, dans l'état du mariage.

J'ai ſouvent penſé qu'en général il eſt heureux pour quantité d'étourdis de notre ſexe, (car il y a de jeunes étourdis, comme il y a de jeunes folles, Belford, & qui ſe laiſſent prendre comme elles) que la cérémonie & l'appareil ſoient néceſſaires pour accomplir l'irrévocable ſolemnité. Cela donne ordinairement à un homme le

temps de ſe recueillir dans l'intervalle qui s'écoule entre la chaude ivreſſe du ſoir, & le calme ſérieux du matin qui ſuit. Sans cela, je ne ſais pas qui pourroit échapper à ces charmantes petites ſorcières, dont les preſtiges & le pouvoir enchanteur ſont ſi bien ſecondés par l'illuſion de nos imaginations exaltées.

Une épouſe tôt ou tard, diſois-je ordinairement. J'ai toujours eu aſſez de préſomption & de vanité pour croire qu'il n'y avoit pas une femme au monde qui pût refuſer ſa main, ſi je lui offrois la mienne. Je ſuis horriblement mortifié de trouver que cette belle ſoit capable de me tenir le bec dans l'eau, & de rejeter mes offres & des vœux ſi honnêtes.

Quelle force ! (paſſe-moi une réflexion grave, Belford, elle ſera bientôt effacée) quelle force n'ont pas les mauvaiſes habitudes ſur le cœur humain ! Quand nous nous engageons dans le chemin du vice, nous imaginons qu'il dépendra toujours de nous de rentrer quand nous le voudrons dans le droit chemin. Mais je vois clairement que c'eſt bien ſe tromper. Car qui peut reconnoître avec plus de juſtice que je ne fais, & le mérite de cette charmante créature, & mes erreurs ? Qui peut éprouver de temps en temps des regrets plus vifs & plus profonds

des injures que je lui ai faites ? Qui peut former de plus fortes réſolutions de les réparer ? Cependant combien mon répentir eſt paſſager ! Comme je ſuis r'entraîné de l'autre côté ; peux-tu dire par quelle force ! O démon de la jeuneſſe, démon de l'intrigue, comme vous m'égarez ! Combien de fois nous finiſſons par nous préparer matière aux plus cuiſans remords, dans ce que nous avions d'abord entrepris par amuſement & par jeu.

Au moment où je t'écris néanmoins, la balance penche en faveur du mariage. Car je déſeſpère d'emporter avec elle mon point favori.

Ma belle a dit à Dorcas que ſon cœur eſt briſé : qu'elle n'a que peu de temps à vivre. Je n'en crois pas un mot, ſi nous nous marions. D'abord elle ne ſait pas tout le bien que lui fera un eſprit tranquille & délivré de toute inquiétude, dans un état que tout le ſexe n'enviſage qu'avec la plus haute idée & la plus grande ſatisfaction. Combien n'eſt-il pas arrivé de fois au ſacré conclave de ſe tromper de même dans leur choix d'un Pape, faute de conſidérer qu'une nouvelle dignité ſuffit ſeule pour redonner une nouvelle vie ! Quelques mois d'un cœur à l'aiſe & content lui donneront des idées bien différentes des choſes. Et j'oſe

répéter ce que j'ai déjà dit (*), qu'une fois marié je le ſerai pour la vie.

Je conviendrai que ſon orgueil a dans un ſens ſouffert quelque humiliation : mais dans un autre auſſi ſon triomphe n'en eſt que plus grand. Et tant que j'ai lieu de croire que toutes ſes épreuves ne ſont qu'ajouter à ſa gloire, dont j'ai élevé les fondemens ſur ma propre honte, peut-on me nommer cruel, parce que je ne ſuis pas affecté de ſon chagrin comme d'autres pourroient l'être ?

Pourquoi donc ſon cœur ſeroit-il briſé ? Sa volonté eſt intacte & pure : oui, ſa volonté n'en eſt pas moins pure & vierge. Ce qui la ſouille, c'eſt de détruire les habitudes vertueuſes, pour en introduire de vicieuſes, & corrompre le cœur entier. Mais elle a juſqu'ici inconteſtablement prouvé que ſa volonté eſt incorruptible, & que ſon ame ne peut être avilie. Si elle me donne le ſujet de tenter encore d'autres épreuves, & qu'elle conſerve de même toute l'intégrité de ſon innocence, ſur quelles idées pourra-t-elle s'arrêter, qui ſoient capables de corrompre ſes mœurs ? Quels veſtiges, quels ſouvenirs en reſtera-t-il, que ceux qui ſeroient propres à

(*) Voyez Lettre XXV, Tome VI.

lui inſpirer de l'horreur pour l'agreſſeur ? Quelle ſottiſe donc de ſuppoſer que la violation purement idéale qu'elle a ſoufferte, ſoit capable de briſer les reſſorts de ſa vie ? Mariée ou non mariée, ſa religion la mettra toujours au-deſſus de toute idée funeſte à l'occaſion d'un ſi frivole accident, & d'une ſouffrance ſi involontaire.

Ce ſont des conſidérations de cette nature qui me ſoutiennent contre la crainte de ces fantômes & de ces ſuites chimériques : & je voudrois qu'elles euſſent auſſi quelque crédit ſur ton eſprit, toi qui te fais ſon intrépide avocat. Cependant je conviens avec toi qu'elle fait réellement trop grand bruit de cette aventure, &, qu'elle la prend trop à cœur. Sûrement elle doit l'avoir oubliée depuis le temps, à moins qu'il n'en réſulte le charmant effet que j'eſpère toujours qui en réſultera, quand même j'en reſterois-là. Et ſi elle a cette appréhenſion, alors la chère perſonne a dans ſon exceſſive délicateſſe, quelque raiſon de prendre la choſe ſi à cœur : cependant elle ne refuſeroit pas, je crois, le moyen de la légitimer.

Ah ! Belford, ſi j'avois un empire, je te jure que j'en céderois le diadême, même à mon ennemi, pour avoir un charmant poupon de cette belle. Si elle m'échappoit, & qu'il n'y eût

aucunes ſuites, ma vengeance ſur ſa famille, & en pareil cas ſur elle-même, ne ſeroit qu'imparfaite, & je me le reprocherois toute ma vie

Si j'étois certain d'avoir poſé ce fondement; (& pourquoi n'en aurois-je pas l'eſpérance?) je ne douterois pas de pouvoir la ſoumettre & la poſſéder à mes propres conditions, quand elle réſiſteroit à ſon jour de grâce. Et ſi cela étoit, je m'attendrois à voir infailliblement revivre en elle l'affection qu'une femme manque rarement d'avoir pour le père de ſon premier enfant, ſoit qu'il ſoit né dans le mariage ou hors du mariage.

Je te prie, Belford, de voir dans cette *aſpiration*, permets-moi de lui donner ce nom, une diſtinction en ma faveur qui me ſépare des autres libertins. Preſque tous ſuivent leurs penchans ſans s'embarraſſer des conſéquences. On croiroit qu'ils veulent imiter cet inſolent & libertin oiſeau, qui ſuit ſes plaiſirs en ſultan, paſſe d'une belle emplumée à une autre, laiſſant à ſes humbles maîtreſſes le ſoin de faire éclorre leur progéniture dans les recoins cachés qu'elles ont la peine de chercher elles-mêmes. (♭)

LETTRE III.

M. LOVELACE au même.

Mardi matin, 20 Juin.

JE t'apprends, Belford, que nous ſommes à préſent de pair, ma charmante & moi. Elle ne veut pas que je devienne *honnête homme*. Elle autoriſe mes complots par ſon exemple.

Tu dois être plus partial que je ne l'ai jamais ſuppoſé, ſi tu me blâmes à préſent de reprendre toutes mes réſolutions chancelantes, puiſque je ne fais que ſuivre ſes traces. Ne t'imagine pas que j'explique ſes actions dans un ſens forcé, pour juſtifier une mauvaiſe cauſe ou une intention plus criminelle encore. Le loup, à la vérité, ne chercha pas de grands prétextes, lorſqu'il lui prit envie de quereller l'agneau. Mais tu vas voir que le cas eſt bien différent.

Ma charmante (l'aurois-tu jamais cru ?) prenant avantage du naturel compâtiſſant de Dorcas, & de quelques expreſſions vives que cette tendre fille a laiſſé échapper contre la cruauté des hommes, avec des regrets de ne pouvoir ſervir ſa maîtreſſe dans ſes afflictions, lui a donné le billet

ſuivant, ſigné de ſon nom de fille; car elle a jugé à propos d'aſſurer poſitivement à la ſenſible Dorcas que nous ne ſommes pas mariés.

Je promets qu'auſſitôt que je ſerai en poſſeſſion de mon bien, je prendrai ſoin d'entretenir honorablement Dorcas Martindale dans ma propre maiſon: ou ſi je meurs ſans avoir pu remplir cette promeſſe, j'oblige ici mes héritiers, mes exécuteurs & mes adminiſtrateurs de lui payer annuellement, ou à ſon ordre, pendant tout le cours de ſa vie, la ſomme de vingt livres ſterlings, à condition qu'elle m'aidera fidellement à m'échapper de l'injuſte priſon où je ſuis actuellement retenue; ladite obligation devant commencer, pour moi ou pour mes héritiers, trois mois après le jour de ma délivrance. Je promets auſſi de lui donner, auſſitôt que je ſerai libre, la bague à diamans que je lui ai montrée, pour gage de mon honneur ſur le reſte de cet engagement: écrit de ma propre main, le 19 Juin 17...

CLARISSE HARLOWE.

Hé bien? Belford, quelles promeſſes, quelles meſures ſuis-je obligé de garder avec cette chère corruptrice? Ne vois-tu pas juſqu'où va ſa haine pour moi? Ne vois-tu pas qu'elle eſt réſolue de ne me pardonner jamais? Ne vois-tu pas néanmoins qu'elle ſe déshonore abſolument

aux yeux du public, ſi ſa perfidie lui fait trouver le moyen de m'échapper, & qu'elle s'expoſe à une infinité de chagrins & de fâcheuſes aventures? Qui la recevra? Qui la protégera? Déterminée cependant à courir tous ces riſques, & s'abaiſſant juſqu'à l'artifice, juſqu'à ſe rendre coupable de deux vices dominans de notre ſiècle, la perfidie & la corruption! Ah! Belford! Belford! Ne me dis plus, ne m'écris plus un mot en ſa faveur.

Tu m'as blâmé de l'avoir logée dans cette maiſon. Mais ſi je l'avois menée dans toute autre maiſon d'Angleterre, où il ſe fût trouvé quelque domeſtique ou locataire ſuſceptible de pitié ou de corruption, qu'en ſeroit-il arrivé?

(¶) Ne vois-tu pas néanmoins qu'en ourdiſſant cette trame mal tiſſue, la chère implacable reſſemble à un malheureux qui ſe noie, & qui s'accroche à une paille? L'expédient auquel elle a eu recours ne ſervira pas davantage à la ſauver. (♭)

⁂

LETTRE IV.

M. LOVELACE au même.

Mardi matin, à dix heures.

ELLE eſt fort mal, extrêmement mal, me dit Dorcas, dans la ſeule vue d'éviter apparemment de me voir. — Cependant il ſe peut que la chère ame ſoit fort mal d'eſprit. Mais n'eſt-ce pas une équivoque ? Dans tous les cœurs humains, une paſſion dominante renverſe les principes, & règne en tyran. La mienne eſt alternativement l'amour & la vengeance. Celle de ma charmante eſt la haine. Ma conſolation, Belford, c'eſt que la haine appaiſée, l'amour commence ou plutôt ſe renouvelle, du moins ſi l'amour a jamais pris racine dans ſon cœur.

Mais toutes ces belles réflexions à part, tu vois que ſon complot avance. C'eſt demain qu'il doit s'exécuter. Je ſuis ſorti pour faire une nouvelle ligne de *circonvallation*. Tout eſt en bel ordre, Belford !

J'ai fait demander inſtamment la permiſſion de voir ma chère malade, à l'occaſion du mauvais état de ſa ſanté. Dorcas m'a fait pour elle des excuſes officieuſes. J'ai maudit l'impertinence

de cette créature, aſſez haut pour être entendu. J'ai frappé du pied, j'ai fait du bruit. Le bruit de mes menaces a fait aſſez d'impreſſion ſur l'eſprit de ma belle, pour lui faire appréhender que je ne précipitaſſe ſa fidelle confidente du haut de l'eſcalier en bas.

» Le miſérable eſt d'une violence extrême, a-» t-elle dit à Dorcas. Mais tu as, ma chère Dor-» cas, (c'eſt à préſent *ſa chère Dorcas*) une amie » en moi pour le reſte de tes jours.» Et quel crois-tu qu'eſt le nom de ſon *bon ange?* Ce n'eſt plus Dorcas Wykes, c'eſt Dorcas Martindale, qui eſt en effet ſon véritable nom. Et par-deſſus le lien de l'intérêt, la chère perſonne ſe l'eſt attachée par des ſermens ſolemnels. Mais écoute un charmant dialogue.

Où vous propoſez-vous d'aller, Madame, en quittant cette maiſon?

« Je me jetterai dans la première que je trou-« verai ouverte, & j'y demanderai protection, « juſqu'à ce que je puiſſe me faire amener un « carroſſe, ou trouver un logement dans quelque « honnête famille.

Comment ferez-vous, Madame, pour des habits? Je doute que vous puiſſiez en emporter d'autre que celui que vous avez ſur vous.

« Ho ! c'eſt ce qui m'importe peu, ſi je puis « ſeulement ſortir de cette maiſon.

Comment ferez-vous pour de l'argent, Madame ? J'ai entendu Monſieur ſe plaindre qu'il n'avoit jamais pu vous faire conſentir à lui avoir la moindre obligation, quoiqu'il ſoupçonnât que vous deviez être à court d'argent.

« J'ai des bagues & quelques joyaux de prix. « A la vérité, il ne me reſte pas plus de quatre « guinées, dont j'en ai même trouvé deux en- « veloppées dans un bout de dentelle, & que « j'avois deſtinées ſans doute à quelque chari- « table uſage ; mais, hélas ! la charité doit com- « mencer à préſent par moi-même. Mais une « chère amie que j'ai encore, ſi elle eſt encore « en vie, comme je l'eſpère, ne me laiſſera pas « manquer abſolument lorſque je voudrai l'in- « former de mes beſoins. Ah ! Dorcas, je n'au- « rois pas été ſi long-temps ſans entendre parler « d'elle, ſi je n'avois pas été trahie.

Je vois, Madame, que votre ſort eſt fort triſte. Je vous plains du fond du cœur.

« Je te remercie, Dorcas. C'eſt un malheur « pour moi, de n'avoir pas fait réflexion plutôt « que je pouvois me fier à ta pitié & à ton « ſexe.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, Madame, que j'ai

ſenti de la compaſſion pour vos peines. Mais vous avez toujours paru vous défier de moi. D'ailleurs je ne doutois pas que vous ne fuſſiez mariée, & j'ai toujours cru que vous traitiez Monſieur avec un peu de dureté ; de ſorte que m'ayant placée auprès de vous, je me ſuis fait un devoir de prendre ſes intérêts, au lieu d'épouſer ce que je croyois vos caprices. Mon Dieu ! que n'ai-je ſu plutôt que vous n'étiez pas mariée ! Une Dame telle que vous ! avec une fortune ſi conſidérable ! ſe voir ſi cruellement trompée !

« Ah ! Dorcas ! avec quelle lâcheté il m'a at-
« tirée dans ſes piéges ! Ma jeuneſſe ! mon peu
« d'expérience du monde ! & lorſque je tourne
« les yeux derrière moi, j'ai auſſi quelque choſe
« à me reprocher.

Bon Dieu ! Madame, que ces hommes ſont trompeurs ! les promeſſes, les ſermens... j'en ſuis sûre, j'en ſuis sûre ! (& ſe frottant quatre ou cinq fois les yeux avec ſon tablier) je puis bien maudire le jour où je ſuis entrée dans cette maiſon !

(C'étoit fort bien expliquer d'où venoit l'effronterie de ſes yeux, que ma charmante lui avoit tant de fois reprochée. Je l'ai louée d'avoir paſſé ſi adroitement condamnation ſur le

caractère d'une maiſon qui étoit en horreur à ſa maîtreſſe. C'étoit établir auprès d'elle ſa réputation de ſincérité : & elle ne pouvoit entreprendre de juſtifier la maiſon ſans rendre ſon zèle fort ſuſpect.)

« Pauvre Dorcas ! hélas, qu'à la campagne, « où nous avons toujours vécu, on connoît « peu la dépravation de cette méchante ville !

Mon malheur, Madame, eſt venu de ne pas ſavoir écrire. J'aurois pu donner quelques nouvelles de l'état des choſes à quelques proches parens que j'ai dans le pays de Galles. (¶) Ils m'auroient ſauvée de ma.... de ma.... de ma.... les ſanglots ont dit le reſte. Toujours dans ces ſortes de ſujets les femmes devinent avant qu'on ait parlé. — Et en ſanglottant elle a porté encore ſon tablier devant ſes yeux. — Elle m'a montré comment elle avoit fait. (♭)

« Pauvre Dorcas ! (eſſuyant ſes yeux de ſon mouchoir ; car cette chère perſonne eſt la compaſſion même pour tous les malheureux, à l'exception de moi...) « Une tante ne devoit-elle « pas protéger ſa nièce ? L'abominable femme !

Je ne puis.... je ne puis dire que ma tante y ait eu part. Elle m'a donné de bons conſeils. Elle a long-temps ignoré que j'étois.... que

j'étois.... que j'étois..... & ſes ſanglots de redoubler....

« C'eſt aſſez, bonne Dorcas, c'eſt aſſez. — « Dans quel monde nous vivons! Dans quelle « maiſon ſuis-je! Mais prends courage, ne pleure « plus, (quoiqu'elle ne pût s'en défendre elle-« même.) Mon infortune qui m'a conduite ici, « quoiqu'en cauſant ma ruine, peut être un « événement heureux pour toi, & n'en doute « pas, ſi je vis. »

Je vous remercie bien, ma très-chère maîtreſſe! Je ſuis bien affligée, bien affligée que vous ayez un ſi triſte ſort: mais ce pourroit être le ſalut de mon ame, ſi je puis parvenir à nous rendre dans votre honorable maiſon. Ah! ſi vous m'aviez dit ſeulement que vous n'étiez pas mariée, je me ſerois moi-même plutôt... plutôt...

Dorcas pleuroit & ſanglottoit. Ma charmante s'eſt miſe à pleurer & à ſoupirer auſſi.

Je t'en prie, Belford, quelques réflexions ſérieuſes ſur ces bizarres événemens.

Comment les bonnes ames peuvent-elles s'expliquer à elles-mêmes, que Satan ait des miniſtres ſi fidelles, & que les liens du vice ſoient incomparablement plus forts que ceux de la vertu; comme ſi le partage de la nature humaine étoit

la corruption & la méchanceté. Car ſi Dorcas avoit été honnête fille & tendre auſſi fortement pour commettre le mal, je ne doute pas qu'elle n'eût cédé à la tentation. Et pour ne pas chercher des exemples hors de nous, ne vois-je pas dans notre aſſociation, cent preuves de l'aſcendant du vice ſur la vertu? N'avons-nous pas fait plus pour l'intérêt de notre vie déſordonnée, qu'un homme de bien ne fît jamais pour une bonne cauſe? N'avons-nous pas été prodigues de notre fortune & de notre vie? N'avons-nous pas bravé dans l'occaſion l'autorité des loix? N'avons-nous pas tenté les violences, les enlèvemens, affronté tous les dangers, pour briſer les fers de quelque miſérable de notre eſpèce?

D'où peut venir cette différence?

Oh! je l'ai deviné, je l'ai deviné. Les libertins d'habitude, ſont d'eux-mêmes auſſi méchans qu'ils peuvent l'être, & font ſans ceſſe l'ouvrage de Satan, ſans ſonger aux ſuites: au lieu qu'il eſt occupé continuellement à tendre ſes filets pour les autres, & qu'en pêcheur habile, il proportionne l'amorce au poiſſon qu'il veut prendre.

Je ne vois pas même pourquoi ce qu'on appelle les honnêtes gens blâmeroient dans la pauvre Dorcas, ſa fidélité pour une mauvaiſe cauſe. Un général

général qui ſert l'ambition d'un prince dans ſes tyranniques entrepriſes ſur ſes voiſins ; un avocat qui pour un vil ſalaire ſe charge de la défenſe d'une cauſe injuſte, contre un adverſaire qu'il connoît pour un homme de bien, ne font-ils pas la même choſe que Dorcas ? Et ne ſont-ils pas tous auſſi coupables ? Cependant l'un obtiendra le nom de héros ; l'autre celui d'un habile orateur, que les clients ſe diſputeront : & vous verrez ſes talens l'élever rapidement aux premiers honneurs de ſa profeſſion au milieu des applaudiſſemens & de l'eſtime publique.

Fort bien, diras-tu. — Mais que faire, lorſque ma charmante eſt ſi déterminée à quitter cette maiſon ? Seroit-il impoſſible de trouver quelque moyen de l'obliger, & de faire ſervir ce moyen même à mes propres vues ? Je ſuis ſatisfait de cette ouverture. Il me ſemble qu'elle peut être tentée. J'en vais faire mon étude.... Suppoſons qu'en effet je ſouffre qu'elle m'échappe ; tous les déſirs de ſon cœur tendent à ce point ; ce triomphe qu'elle ſera flattée d'avoir obtenu ſur moi, fera une compenſation pour tout ce qu'elle a ſouffert... Oui, je ſuis réſolu de l'obliger, ſi je le peux.

*

(¶) LETTRE V.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

EXCÉDÉ de tant de jours fatigans, & de l'inſomnie de tant de nuits paſſés à contempler la ſituation précaire où je me trouve maintenant avec ma charmante, je ſuis tombé dans une profonde rêverie. Le ſommeil eſt venu s'emparer de moi, & cela m'a procuré un ſonge, un ſonge fortuné, qui, je le crois, fournira à ma tête active les moyens d'effectuer le double & charmant projet auquel mon cœur tient encore davantage.

Qu'eſt-ce que la jouiſſance de la plus belle femme du monde, comme j'ai ſouvent réfléchi, comparée aux plaiſirs variés que donnent les inventions, le mouvement, les ſurpriſes, & enfin l'heureux dénouement d'une intrigue bien concertée? — Les charmans & longs détours pour parvenir au chemin qui mène à ſon but! — Les doutes, les alarmes, les tranſes qu'on éprouve, les triomphes qu'on ſe promet! — Ce ſont-là les aſſaiſonnemens qui font aimer le ſuccès & le bonheur. — Car tout le reſte, qu'eſt-il? à quoi ſe réduit-il? A ne trouver qu'une femme où

votre imagination voyoit un ange. — Mais revenons à mon ſonge.

Je rêvois que mercredi vers les neuf heures du matin, une voiture avec les armes d'une douairière ſur la portière, dans laquelle étoit une honnête & vénérable Dame (elle ne reſſembloit pas mal par la figure à la mère H.... mais dans le cœur, quelle différence!) s'arrêta devant la boutique d'un épicier, à la diſtance d'environ dix portes de l'autre côté de la rue, dans la vue d'acheter quelques épiceries : & que Dorcas étant ſortie pour voir ſi les chemins étoient libres pour la fuite de ſa maîtreſſe, & s'il n'y auroit pas un carroſſe de place dans le voiſinage, apperçut cette voiture avec ſes armes de douairière & la dame qui étoit dedans. Que fit cette ruſée traîtreſſe ? Il me ſemble la voir courir à cette vieille Dame, & lui dire en élevant la voix : ma chère & honorable Dame, de grâce, permettez-moi de vous dire un ſeul mot.

Parlez, que voulez-vous, dit la vieille Lady ?.... Alors l'épicier ſe retira & ſe tint à l'écart pour laiſſer parler Dorcas, qui dans mon rêve, tint ce diſcours à la Dame.

« Vous m'avez l'air d'une bien bonne Dame ; il y a dans le voiſinage, dans une maiſon qui n'eſt pas en trop bonne réputation, une inno-

cente & jeune Demoiſelle, riche & d'une haute qualité, belle comme un beau jour, fraîche & vermeille comme un bouton de roſe, & remplie de charmes & d'agrémens, qui a été jouée & amenée ici par un jeune gentilhomme, un jeune débauché, qui connoît le train de cette ville, & elle eſt perdue cette nuit même, ſi elle ne ſe délivre promptement de ſes mains. Ma bonne Dame, ſi vous êtes aſſez bonne pour étendre votre compaſſion juſques ſur cette belle jeune Demoiſelle, dès que vous l'appercevrez, vous verrez que je ne vous ai rien dit que de vrai; ſi vous vouliez ſeulement lui donner une place dans votre voiture, & la prendre ſous votre protection pendant un jour ſeulement, juſqu'à ce qu'elle puiſſe envoyer un exprès à cheval avertir ſes parens riches & puiſſans, vous ſauveriez d'une perdition totale une jeune perſonne qui n'a point ſon égale pour la vertu & la beauté. »

Il me ſembla entendre la vieille Dame, émue par le récit de Dorcas, lui dire : hâtez-vous donc, Mademoiſelle; vous venez dans un heureux moment pour me procurer l'occaſion d'être utile à la vertu & à l'innocence opprimées, ce qui a toujours fait mes plus chères délices. Hâtez-vous, d'aller retrouver cette jeune Dame.

Dites-lui de ſe rendre ici ſans délai, aſſurez-la que je lui donnerai un aſyle sûr dans mon carroſſe, & que ſi tout ce que vous me dites eſt vrai, ma maiſon ſera pour elle un ſanctuaire où je la défendrai contre tous ſes oppreſſeurs.

Là-deſſus il me ſembla que cette traîtreſſe de Dorcas ſe hâta de revenir trouver ſa maîtreſſe, & de lui raconter ce qu'elle venoit de faire : ſa maîtreſſe la loua beaucoup, & la remercia bien de ſa bonne idée.

Je levai les yeux, & je vis ma belle ſortir de la maiſon, & ſans regarder derrière elle, courir au carroſſe armorié, où elle fut reçue à bras ouverts par la vieille Dame, qui lui dit d'un air gracieux : ſoyez, ſoyez la bienvenue, aimable & jeune Demoiſelle, qui répondez ſi bien à la deſcription que m'a faite de vous votre fidelle gouvernante. Je vais vous mener ſur le champ à mon hôtel, où vous ſerez traitée comme vous pourrez le déſirer, juſqu'à ce que vous ayez inſtruit vos puiſſans & riches parens de vos dangers paſſés & de votre heureuſe évaſion.

O grâces, grâces & mille fois grâces vous ſoient rendues, digne & reſpectable Dame, vous qui offrez ſi charitablement votre protection à une malheureuſe jeune créature qui a

été baſſement ſéduite & trahie, & amenée à deux doigts de ſa perte.

Il me ſembla alors, que la vieille Dame qui pendant le temps que Clariſſe avoit mis à venir vers elle, avoit acheté & payé toutes ſes emplettes, ordonna à ſon cocher de fouetter & de ſe rendre à l'hôtel au plus vîte. La voiture ne s'arrêta que lorſqu'elle fut arrivée dans une certaine rue près de Lincolns-inn-fields, où cette Dame avoit un ſuperbe hôtel rempli d'un grand nombre de jeunes Demoiſelles qui faiſoient des ouvrages très-curieux en mouſſeline, batiſte, linon, en un mot de toutes les eſpèces qui plaiſent aux femmes excepté le rouet & le métier.

Je les ſuivois dans mon rêve, & il me ſembla que pendant tout le chemin & après leur arrivée, juſqu'à l'heure du dîner, ma belle fit le récit de tous ſes maux & de ſes ſouffrances telles, *qu'on n'en avoit jamais entendu raconter de pareilles*, & cela d'une manière ſi touchante, que la bonne Dame ne faiſoit que pleurer, ſoupirer & ſanglotter, & s'emporter contre les ruſes infâmes des méchans hommes & ſurtout contre cet abominable gentilhomme de Lovelace, qui étoit, diſoit-elle, un infâme intrigant, & encore pis que tout cela, un *belzébuth déchaîné*.

La ſuite de mon rêve fut un horrible déſeſpoir, lorſque je trouvai que la Dame étoit échappée ; dans ma fureur j'aurois tué Dorcas, la Sinclair & tout ce que j'aurois trouvé dans mon chemin. Mais par une tranſition ſoudaine & par une étrange métamorphoſe (ordinaire dans les rêves qui rompent & ſuppriment la chaîne des événemens), il me ſembla tout-d'un-coup que cette vieille Dame étoit devenue la fameuſe madame H.... & comme elle étoit une ancienne connoiſſance de la Sinclair, on vint à bout de l'engager à me ſeconder dans mes deſſeins ſur la jeune Demoiſelle.

Alors ſuivit la ſcène la plus extraordinaire. Madame H.... déſirant entendre la ſuite de l'hiſtoire de la jeune perſonne, & le ſoir étant venu, la pria de conſentir à partager ſon lit afin de pouvoir cauſer plus librement enſemble ; car deux jeunes nièces qui étoient ſurvenues avoient interrompu cette pathétique narration.

Elles furent donc ſe mettre au lit de bonne heure, & l'on reprit l'intéreſſant récit, avec beaucoup de chaleur d'un côté & d'attention de l'autre. A peine étoit-il commencé que voilà madame H.... qui fut priſe d'un accès de colique, & ſes douleurs augmentant de plus en plus, elle fut obligée de ſe lever pour prendre

d'un cordial dont elle avoit coutume de ſe bien trouver lorſqu'elle étoit priſe de ſes coliques auxquelles elle étoit malheureuſement ſujette.

S'étant donc levée pour aller à ſon cabinet, elle laiſſa tomber ſa bougie en retournant..... (O métamorphoſe bien plus étrange que la première ! Que les ſonges ſont d'inexplicables choſes !) en retournant à ſon lit dans l'obſcurité. La jeune Dame, à ſa grande douleur & à ſon grand étonnement, trouva que madame H.... étoit changée en une jeune perſonne de l'autre ſexe : & quoique Lovelace fût *l'abhorré de ſon ame*, cependant dans la frayeur que ce ne fût quelqu'autre homme, elle fut un peu conſolée quand elle trouva que ce n'étoit que lui, & qu'elle n'avoit encore partagé ſon lit qu'avec le ſeul & même homme.

Suivit un mêlange confus d'aventures tout-à-fait extraordinaires, des ſcènes perpétuellement changeantes. Alors ce n'étoit de la part de la jeune beauté que ſoupirs, gémiſſemens, ſanglots, exclamations, évanouiſſemens, défaillances mortelles. De la part du gentilhomme que vœux, que promeſſes, que proteſtations, que déſaveux de ſon deſſein au moment même qu'il le ſuivoit, en un mot tous les lieux communs,

toutes les tendres & cruelles détreſſes des combats amoureux.

Alors, auſſi vîte que la penſée, (car tu ſais que les ſonges ne s'aſtreignent point aux règles dramatiques) ſuivirent des accouchemens, des convaleſcences, des baptêmes, les ſourires de l'aimable enfant qui dédommageoient amplement la mère, même dans ſon opinion, de toutes ſes peines paſſées.

Enſuite on nous cédoit les biens du grand-père; nous en prenions poſſeſſion, nous y vivions très-heureux: ſa chère Norton étoit ſa compagne; Miſs Howe venoit la voir de temps en temps, & (ce qui eſt mille fois plus admirable) Miſs Howe étoit en état de faire comparaiſon avec elle & de préſenter une charmante fille du même père, pour compagne du charmant poupon de ſon amie, & tous deux étant devenus grands, pour conſolider l'amitié de leurs mamans, ſe marient enſemble, (car, Belford, les ſonges n'ont aucun égard à la conſanguinité) & changent de nom par acte du Parlement pour pouvoir jouir de mon patrimoine. — Je ne ſaurois dire combien d'autres incohérentes biſarreries ſe ſont encore préſentées à mon eſprit.

Je m'éveillai, comme tu peux croire, dans

un grand déſordre, & je me réjouis de trouver ma charmante dans la chambre voiſine, & Dorcas fidelle.

Tu vas dire que c'eſt un ſonge bien biſarre: Cependant (car je ſuis un étrange rêveur) il n'eſt pas impoſſible qu'il n'arrive quelque choſe d'approchant, depuis que l'aimable idiote a la foibleſſe de donner ſa confiance à Dorcas, que juſqu'à préſent elle avoit toujours vue avec averſion.

Mais j'ai oublié de te dire un endroit de mon ſonge: le voici. Le lendemain l'aimable beauté ſe livra à de ſi violens tranſports de douleur & de reſſentiment, qu'on eut beaucoup de peine à l'empêcher d'attenter à ſa vie. Cependant on parvint à lui perſuader de vivre: une lettre du capitaine Tomlinſon ſervit beaucoup à la pacifier. Elle m'apprenoit que ſon oncle Harlowe ſeroit certainement à Kentish-town mercredi au ſoir 28 juin, & le jour ſuivant le 29, étant le jour de ſa naiſſance, il déſiroit doublement que nos noces fuſſent ſolemniſées en ſa préſence.

Mais, me demandes-tu, eſt-ce que le 29 eſt réellement l'anniverſaire de la naiſſance de ſon oncle? Oui, ſans doute; ſans quoi j'aurois choiſi le jour de la célébration encore plus prochain. Il y a trois ſemaines que je l'ai entendu

dire à Clariſſe, & j'ai par écrit le jour de la naiſſance de chaque perſonne de ſa famille, & celui du mariage de ſon père & de ſa mère. Les plus minutieuſes circonſtances ſont ſouvent d'un grand ſervice dans les occaſions de la plus grande importance.

Eh bien, que dis-tu maintenant de mon ſonge?

Qu'il faut que, ſoit que je dorme ou que je veille, j'aye toujours quelque eſprit familier à mes côtés. Mais rien d'étonnant à cela. Un Belzébuth ne doit-il pas toujours avoir avec lui quelques démons ſubalternes à ſes ordres.

Je ne doute nullement du ſuccès dans la partie de mon plan qui regarde madame H...., car ma belle, qui veut ſe jeter dans la première maiſon qu'elle trouvera ouverte, & demander la protection de la première perſonne qu'elle rencontrera; qui croit que hors de cette maiſon il n'y a point de dangers égaux à ceux qu'elle y court avec moi, fera-t-elle ſcrupule d'accepter l'offre d'une douairière qui ſe trouve là par haſard; & la protection d'une Dame acquiſe par l'entremiſe de Dorcas qu'elle a ſi fort intéreſſée à favoriſer ſa fuite! Tu ſais que madame H.... a tout l'air d'une vénérable matrone, & qu'elle n'a pas l'extérieur d'une furie comme la Sinclair.

La pauvre petite idiote ne connoît point le

monde ; elle ne ſait pas que ceux qui ont de l'argent ne manquent point de perſonnes pour les aſſiſter dans leurs vues, telles qu'elles puiſſent être : ſans cela comment les princes de la terre ſeroient-ils aveuglément ſervis comme ils le ſont, quelle que ſoit leur inconſtance & la méchanceté de leurs deſſeins.

Si je peux ſeulement lui faire entendre de reſter avec moi juſqu'à mercredi prochain, nous ſerons fort joliment enſemble au bout de ce terme. En vérité ſi elle a la moindre reconnoiſſance & le plus petit des foibles de ſon ſexe, elle doit penſer que je mérite ſa faveur par les peines qu'elle m'a coûté. Car elles aiment paſſionnément les hommes qui ſe donnent beaucoup de peine autour d'elles & pour elles.

Pour l'inſtant je quitte la plume, & je me félicite de mon heureuſe invention, (puiſque ſon obſtination me force encore d'employer la ruſe.) Mais avec cette réſolution, je crois, que ſi ce ſtratagême échoue, je déployerai toutes les facultés de mon ame ; tous mes talens pour m'aſſurer des droits légitimes à ſa perſonne, & cela en dépit de mon antipathie pour le mariage, des ſuggeſtions du grand diable qui eſt hors de la maiſon & de ſes agens ſecrets

qui ſont dedans. Il ſera en effet fort inutile de tenter d'autres eſſais, d'autres expédiens, ſi ceux-ci ne peuvent ni la réduire, ni la faire tomber dans le piége. (♭)

(¶) LETTRE VI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi ſoir, 20 Juin.

TOUJOURS inviſible ! Pas de moyen d'être admis à la voir ! Elle eſt très-mal ; Dorcas lui trouve une violente fiévre. Elle ne veut écouter ni conſulter perſonne.

Dorcas lui a dit tout le chagrin que cela me cauſoit.

Mais permets-moi encore cette queſtion. Cette belle fait-elle bien de ſe dire malade lorſqu'elle ne l'eſt pas ? — Pour moi, tout libertin que l'on me croit, lorſque j'eus occaſion d'être malade, je pris une bonne doſe d'ipécacuanha, afin de n'être point coupable de menſonge, & je fus en effet malade tout de bon. Elle l'a vu elle-même, puiſqu'elle m'a tant plaint. Mais prétendre que l'on eſt bien mal dans l'unique vue de trouver un expédient pour s'enfuir, & d'éviter

de pardonner à un homme qui l'a offenſée, cela n'eſt pas du tout chrétien. Si les bonnes ames ſe permettent de braver ainſi leur devoir, & de machiner ces fraudes pour tromper, qu'a-t-on donc tant, Belford, à nous reprocher ?

J'ai une forte idée que la vieille douairière ſera demain devant la boutique de l'épicier à neuf heures du matin : car Dorcas m'a ouï dire à madame Sinclair que je ſortirois à huit heures préciſes, & elle doit alors chercher à trouver un carroſſe : & ſi le carroſſe de la douairière ſe rencontre là, quel heureux haſard pour ma charmante ! De quelle manière étrange mon ſonge va s'accomplir !

✝

Je viens de recevoir tout-à-l'heure une lettre du capitaine Tomlinſon. Cela n'eſt-il pas étonnant ! C'eſt encore une partie de mon ſonge.

Dorénavant j'aurai toujours beaucoup d'égard aux ſonges. Je ne ſais pas ſi je ne compoſerai pas un livre ſur ce ſujet. Ma propre expérience m'en fournira une grande partie. Glanville ſur les ſorciers, & Baxter dans ſon hiſtoire des eſprits & des apparitions, même la fameuſe *démonologie* du Pédant Royal (*) ne ſeront rien en comparaiſon des *réveries de Lovelace.*

(*) De Jaques premier.

La lettre ſe rapporte tout-à-fait à mon ſonge. Tout ce qui me fâche, c'eſt que l'aniverſaire de M. John Harlowe ne tombe pas trois ou quatre jours plutôt. Car ſi quelque nouveau malheur alloit arriver à ma charmante, elle ne ſeroit pas en état de conſerver ſa raiſon & ſa tête juſqu'à jeudi de la ſemaine prochaine. Au reſte, cela me donnera le temps d'avoir recours à de nouveaux expédiens ſi celui-ci manque ; ce qui n'eſt pas à préſumer.

LETTRE DU CAPITAINE TOMLINSON à ROBERT LOVELACE.

Lundi, 19 Juin.

MONSIEUR,

JE ſuis maintenant en état de vous rendre plaiſir pour plaiſir, & de récompenſer la ſatisfaction que vous m'avez donnée, ainſi qu'à mon cher ami M. Harlowe, en nous apprenant l'heureux rétabliſſement de ſa chère nièce. Il eſt très-décidé à combler ſes déſirs & les vôtres en vous la donnant de ſa propre main.

Comme la cérémonie a été néceſſairement retardée à cauſe de ſa maladie, & que l'aniverſaire de M. Harlowe arrive jeudi 29 du préſent, où il entrera dans ſa 74e. année, & que

ſa chère nièce a peut-être encore beſoin de quelque temps pour ſe rétablir complètement, il déſire beaucoup qu'on choiſiſſe ce jour-là pour la célébration, afin que tous les ans à pareil jour il puiſſe faire une double réjouiſſance juſqu'à la fin de ſa vie.

En conſéquénce, il a réſolu de partir ſecrètement, pour être à Kentish-town le ſoir de mercredi en huit.

Toute la famille avoit coutume, à ce qu'il dit, de s'aſſembler pour célébrer ſon anniverſaire, mais comme ils ſont maintenant dans une ſituation trop triſte pour une fête, il donnera pour excuſe que ne pouvant ſupporter d'être à la maiſon ce jour-là, il a réſolu de s'abſenter pour deux ou trois jours.

Pour mieux garder l'incognito, il partira à cheval, accompagné d'un domeſtique affidé. Il deſcendra dans l'auberge la plus apparente, & il vous attendra tous deux le lendemain matin, s'il ne reçoit de moi aucun avis contraire. Après la cérémonie, il vous accompagnera à la ville dans le carroſſe qu'il ſuppoſe qui vous amènera.

Il déſireroit beaucoup que je fuſſe préſent à cette cérémonie. Je lui ai promis que je ſerois

ſur

ſur pied avant la pointe du jour, afin de mettre tout en ordre.

Il eſt très-charmé que vous ſoyez muni de la permiſſion eccléſiaſtique. Il parle très-obligeamment de vous, M. Lovelace. Il dit même que ſi quelqu'un de la famille veut encore perſiſter dans la déſunion après la cérémonie, il ſe rangera tout-à-fait du parti de ſa chère nièce, & épouſera ſes intérêts.

Je vous ai avoué la dernière fois que j'ai été à Londres que j'avois dit un mot à M. Harlowe de la méſintelligence que j'avois trouvée entre vous & ſa nièce, & cela dans la crainte que Madame ne montrât quelque léger mécontentement en ſa préſence, ſi je venois à bout de lui perſuader de venir en perſonne, ce qui étoit douteux alors. Mais j'eſpère qu'il ne reſte plus rien de ce nuage.

J'étois abſent quand votre meſſager eſt venu, & c'eſt mon excuſe de ne vous avoir pas répondu par lui.

Ayez la bonté de faire agréer mes reſpectueux complimens à cette admirable Dame, & croyez-moi toujours ;

Votre &c.

ANTOINE TOMLINSON.

J'AI cacheté cette lettre & je l'ai r'ouverte après. Tu peux ſuppoſer qu'elle m'a été apportée par un exprès. Le cachet étoit de nature à ne pas faire rougir l'écrivain. J'ai pris ſoin de m'informer de la ſanté du Capitaine de façon à être entendu de Clariſſe. Je vais maintenant me ſervir de cette lettre pour pacifier tout, ſuivant la façon dont elle prendra la choſe, ſi mes deux métamorphoſes répondent à mon ſonge merveilleux, ce que je crois très-fort, car j'ai grande foi aux ſonges. — Je crois qu'il ne ſera pas hors de propos en changeant d'habits, de laiſſer la lettre du digne Capitaine ſur le chemin de ma bien-aimée. (♭)

(¶) LETTRE VII.

M. LOVELACE au même.

Mercredi à midi, 21 Juin.

QUE vais-je dire maintenant? moi qui, il y a quelques heures, avoit tant de foi aux ſonges; qui m'étois déjà propoſé de commencer mon traité *des rêves de la nuit, des rêves du jour*; qui me plaiſois tant à faire dialoguer enſemble la vieille douairière & ma jeune Clariſſe; qui

m'étois tant amuſé des deux métamorphoſes. (bien certain que mon ſonge s'accompliroit à la lettre.) Je ne me fierai plus déſormais à toutes ces viſions, à toutes ces vaines illuſions d'une imagination folle & dépravée.

Voici comme les choſes ſe ſont malheureuſement paſſées.

Je ſortis à huit heures, parfaitement content de moi, afin de procurer à l'intrigante maîtreſſe & à la perfide ſuivante l'occaſion qu'elles déſiroient tant, en ordonnant pourtant à Will de faire bonne garde, de peur que Clariſſe ne ſoupçonnât ma ruſe & ne prît un caroſſe de louage au lieu de celui de la douairière. Mais d'abord j'envoyai ſavoir comment elle ſe portoit. On me répondit qu'elle étoit très-mal & qu'elle avoit paſſé une très-mauvaiſe nuit: dernière circonſtance que je crois très-probable, car je ſais que les gens qui ont des complots en tête ont rarement & ne méritent-guères des nuits tranquilles.

Je demandai la permiſſion d'envoyer chercher un médecin, je fus refuſé.

Je fis quelque tours de promenade dans le parc de St. James, me faiſant compliment de mes rares inventions: enſuite plein d'impatience, je pris un carroſſe, avec une des glaces tout-à-

fait levée & l'autre à moitié, d'où, ſans être vu, je jetois un cœup-d'œil ſur tous les cabriolets que je voyois paſſer dans mon chemin juſqu'à Lincolns-inn-fields. Lorſque j'y fus arrivé, j'envoyai le cocher demander que quelqu'un de la maiſon de madame H..... vint me parler à la portière, ne doutant pas que je n'appriſſe l'arrivée de ma belle fugitive, car il étoit alors dix heures & demie.

Un domeſtique vint, qui me dit que la vieille douairière venoit dans le moment de rentrer ſeule dans ſa voiture.

Je deſcendis tout épouvanté, & j'entendis de la bouche même de madame H....., que Dorcas l'avoit engagée à donner ſa protection à ſa maîtreſſe, mais qu'elle étoit venue lui dire enſuite qu'elle avoit changé d'idée, & qu'elle ne vouloit pas quitter la maiſon où elle étoit.

Confondu d'étonnement & ne ſachant ce qui pouvoit être arrivé, je remontai en carroſſe, & j'ordonnai au cocher de fouetter au plus vîte chez la Sainclair. Dans un inſtant m'y voilà arrivé, & ma première demande fut ſi Clariſſe étoit en ſûreté ?

(*M. Lovelace fait ici un récit très-circonſtancié de ce qui s'étoit paſſé entre Clariſſe & Dorcas, mais comme il ne pouvoit donner tout au plus que*

des conjectures ſur les motifs qui l'avoient portée à refuſer le parti que Dorcas lui propoſoit ; nous croyons devoir omettre ſa relation & y ſuppléer par quelques notes de Clariſſe. Mais il faut dire d'abord à quelle occaſion ces notes furent faites.

Le lecteur doit ſe rappeler que dans la lettre de Miſs Clariſſe à Miſs Howe, (*) *lorſqu'elle s'enfuit à Hamſtead, elle lui promet de lui apprendre à loiſir toutes les particularités de ſon évaſion.*

Elle avoit en effet le deſſein de continuer le récit de tout ce qui s'étoit paſſé entre elle & M. Lovelace depuis ſa dernière narration. Mais l'incertitude où elle eſt reſtée depuis ce temps-là, jointe au traitement exécrable qu'elle avoit eſſuyé dans la dernière entrepriſe de Lovelace, ſuivi d'une ſemaine de délire, l'avoit empêchée de pourſuivre ſon récit. Cependant ayant toujours en vue de s'acquitter de ſa promeſſe auſſitôt qu'elle pourroit le faire, elle faiſoit des notes de tout ce qui ſe paſſoit, afin d'aider ſa mémoire : — à laquelle, comme elle l'obſerve dans un endroit, elle devoit moins que jamais ſe fier depuis le dernier trouble de ſa tête.)

Dans ces notes ou tablettes de ſouvenir elle obſerve : qu'ayant des craintes que Dorcas ne fût une traîtreſſe, elle ſe ſeroit bien en-allée

(*) Voyez Lettre 11, Tome VI.

tandis qu'elle étoit ſortie pour chercher un carroſſe, qu'elle étoit même deſcendue tout doucement juſqu'au bas de l'eſcalier dans cette intention, mais que voyant madame Sinclair à l'entrée de la porte, (poſtée là ſans doute par Dorcas,) elle étoit remontée promptement ſans être apperçue.

(*Elle étoit donc montée à la ſalle à manger, où elle vit la lettre du capitaine Tomlinſon: Voici les réflexions qu'elle fait ſur cette lettre dans ſes notes.*)

Que je ſuis embarraſſée! Il peut avoir eu quelque deſſein en laiſſant cette lettre. Je ne vois ici aucun autre papier de quelque conſéquence. Quelle alternative! De reſter & d'être la femme du plus vil des hommes! — Comme mon cœur ſe revolte contre cette idée! Si j'eſſaye de m'échapper ſans réuſſir, ma ruine eſt inévitable! — Dorcas peut me trahir! — Je la regarde même à préſent comme ſon ſuppôt! Lorſqu'il eſt ſorti, j'ai vu ſans qu'on m'apperçût, qu'elle lui diſoit à l'oreille & même d'un air très-familier; *ne craignez rien, Monſieur*, en lui faiſant la révérence.

Lorſqu'elle m'a offert de ſe prêter à mon évaſion, elle n'a point paru s'inquiéter de ſa ſûreté perſonnelle, dans le cas où je parviendrois à

m'échapper : Elle avoit cependant lieu de craindre, en pareil cas, la vengeance de ſon maître, & elle ne manque pas de prévoyance. — Demander que je la priſſe avec moi étoit une idée qui étoit bien à la portée de ſon intelligence, ſi elle m'étoit réellement fidelle. — Cependant ne bleſſons point la charité, quoiqu'en uſant toujours des précautions de la prudence. Pourroit-il ſe trouver au monde une femme qui en agît auſſi indignement avec une perſonne de ſon ſexe ? — Oh oui, madame Sinclair : & elle eſt ſa tante. — Dieu veuille me délivrer ! Mais hélas ! je me ſuis miſe moi-même dans l'impoſſibilité qu'il me protège par des moyens naturels, & je ſuis déjà tout-à-fait perdue ! J'ai auſſi contre moi la malédiction d'un père ! Après avoir rendu vaines toutes les peines & les ſollicitudes de mes amis, je ne dois pas m'attendre que le ciel faſſe des miracles en ma faveur.

Si je m'échappe, que vais-je devenir, pauvre malheureuſe créature, abandonnée comme je ſuis ! Sans défenſe contre les entrepriſes d'un ſexe ! — Contre les circonſtances ! — Enfin expoſée à toutes ſortes de dangers ! Que le ciel daigne me protéger !

Son infâme Will n'eſt pas ſorti avec lui ! Sans doute il rode ici autour pour épier mes démar-

ches! Toutes réflexions faites, je ne m'en irai point par le carroſſe.

* *

Il eſt aſſez étrange que ce carroſſe ſe trouve là ſi à propos. — C'eſt, je crois, comme tous *ſes autres à propos!* — Que cette idée vienne tout-à-coup à Dorcas; qu'elle ait le courage de ſupplier une Dame inconnue d'accorder ſa protection à une autre inconnue! Que cette Dame y conſente ſi facilement! Que leur entretien ſoit ſi long, vu la diſtance de leurs rangs! Car dans un cas auſſi épineux, & le temps étant auſſi précieux qu'il l'eſt, il y a plus d'une demi-heure que Dorcas eſt partie! Cependant la voiture étoit diſoit-on toute prête devant la boutique d'un épicier voiſin.

Il eſt vrai qu'il ſe trouve de vieilles Dames aſſez babillardes de leur naturel: il y a auſſi, ſans doute, quelques bonnes ames dans le monde.

Mais qu'il ſe trouve que ce ſoit juſtement une veuve maîtreſſe de ſes volontés! Que Dorcas la connoiſſe à ſes armes! Les filles de ſa condition ne ſont pas, je crois, ſi ſavantes dans le blaſon; il y en a pourtant quelques-unes. Les domeſtiques ont la manie de ſe croire honorés des honneurs & du rang des perſonnes de qualité qu'ils ſervent! Mais que ſon ruſé valet ne

ſoit pas ſorti avec lui! — & cette lettre de Tomlinſon!

Malgré ma ferme réſolution de n'être jamais à ce miſérable, ne puis-je pas me jeter ſous la protection de mon oncle à Kentish-town ou à Highgate, ſi je ne peux m'échapper auparavant, & là me délivrer enfin de lui? Ne pourrois-je pas éprouver des maux pires que ceux que je connois, ſi je puis éviter le dernier outrage? Il ne m'a point menacé de nouvelles indignités. — Je l'ai pourtant traité aſſez librement & avec juſtice! — Je reſterai, je crois; au moins juſqu'à ce que je puiſſe écarter ce maudit Will (*).

❋ ❋

Ce Will eſt un malheureux: Dorcas auſſi, je le ſoupçonne, eſt une infâme. Ne ſonger à ſa ſûreté à elle-même que la dernière! Elle va & vient autour d'un carroſſe; elle me joue avec ſon prétendu carroſſe.

Voilà donc toutes mes eſpérances de fuite évanouies! Malheureuſe créature! A quels maux

(*) Elle eſſaya de l'éloigner, mais le matois s'en diſpenſa, en feignant de s'être démis la cheville en tombant dans l'eſcalier. *C'eſt un tour*, dit l'intrigant Lovelace, dans ſa relation que nous avons négligée, *que je lui avois appris en pareille occaſion à Amiens.*

es-tu encore réſervée? — Oh! que mon cœur ſouffre d'être forcée de revoir encore un homme ſi vil & de converſer avec lui! (♭)

(¶) LETTRE VIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, après midi.

ÉCONDUITE & toujours malheureuſe dans ſon projet de s'évader; obligée malgré elle de ſe trouver avec moi dans la ſalle à manger, & peut-être appréhendant que je ne lui fiſſe des reproches ſur ſa ruſe & ſa feinte maladie, je m'attendois que cette chère perverſe alloit débuter avec moi ſur un ton plein de véhémence & d'indignation. Mais je me flattois de l'eſpérance, que par la douceur naturelle de ſon caractère, par les réflexions que j'attendois d'elle ſur ſa ſituation, par le contenu de la lettre de Tomlinſon, (que Dorcas m'avoit dit lui avoir vu lire) & par le temps qu'elle m'avoit fait l'honneur de m'admettre en ſa préſence, elle ne porteroit pas le reſſentiment auſſi loin qu'elle a fait.

En entrant dans la ſalle à manger, je la félicitai ainſi que moi, ſur ſon prompt rétabliſſe-

ment. Je voulus même prendre ſa main, avec l'air d'une tendreſſe reſpectueuſe ; mais elle étoit réſolue de reprendre ſur le même ton où elle étoit reſtée.

Elle ſe détourna de moi, en retirant ſa main, & me repouſſant d'un air d'indignation. — Si je me trouve encore une fois avec vous, dit-elle, c'eſt que je ne peux m'en empêcher. Qu'avez-vous à me dire? Parlez. Pourquoi ſuis-je ici retenue contre ma volonté?

Avec le ſérieux le plus grave dans mon diſcours & dans mes manières, je la preſſai de hâter le jour de la célébration. Je vis que je n'y gagnois rien. J'avois une lettre dans ma poche, lui dis-je, (en me fouillant, quoique je ſuſſe bien qu'elle étoit encore ſur la table où je l'avois laiſſée) dont le contenu pourroit nous rendre tous deux heureux. Si je ne la lui avois pas montrée plutôt, c'eſt que j'eſperois l'engager à être à moi avant le jour dont il eſt fait mention dans la lettre.

Je la cherchai dans toutes mes poches, ne perdant pas de vue ſes yeux, que je vis tournés du côté de la table où elle étoit.

J'étois fâché de ne la pas trouver. — A la fin, dirigé par ſes regards malins, je l'apperçus ſur la table à l'autre bout de la chambre.

Je fus la chercher avec joie. Madame, daignez prendre la peine de lire cette lettre, lui dis-je d'un air ſatisfait & plein d'aſſurance.

Elle la prit, & jeta les yeux deſſus, mais ſi négligemment, qu'elle faiſoit voir clairement qu'elle l'avoit déjà lue: elle la jeta enſuite, ſans me dire un mot d'honnêteté, ſur le ſiége le plus proche d'elle.

Je la preſſai de me rendre heureux dès le lendemain, ou vendredi matin: Je la priai au moins de ne pas rendre inutile le voyage de ſon oncle, & ſes obligeans efforts pour parvenir à une ſincère réconciliation entre nous tous.

Entre nous tous, répéta-t-elle avec un air de dédain & d'incrédulité. O Lovelace, tu es sûrement allié de très-près au grand ſuborneur du genre-humain, à voir comme tu tâches d'aſſortir les tentatives aux inclinations! — Mais quel honneur, quelle foi, quelle ſincérité, s'il étoit poſſible (ce que je ne ferai jamais) que j'entraſſe avec toi en converſation ſur ce ſujet, pourrois-je attendre d'un homme tel que tu t'es montré?

Ce reproche me piqua au vif. — Une Dame de votre caractère, & de votre perfection, qui feint une maladie pour éviter de voir un homme qui l'adore, ne devroit pas. —

Je ſais ce que tu voudrois dire, dit-elle en m'interrompant. — Il y a mille petites baſſeſſes auxquelles mon ame ne ſe ſeroit jamais abaiſſée & qui m'ont fait me mépriſer moi-même : mais c'eſt la contagion de la compagnie qui ma gagnée ; c'eſt toi qui m'as miſe dans la néceſſité de me prêter à ces petiteſſes. Malgré mon dénuement, je rends grâces au ciel de ce que je ne ſuis pas encore déchue au point de déſirer d'être à toi.

Comme l'offenſeur, je dois, Madame, avoir patience ; & le droit de faire des reproches appartient à l'offenſée. Mais il faut eſpérer que votre oncle n'eſt d'aucun complot contre vous. Il y a des circonſtances dans la lettre ſur laquelle vous avez daigné jeter les yeux. —

Elle m'interrompit encore. — Je vous demande une ſeconde fois pourquoi je ſuis ainſi retenue dans cette maiſon ? — Ne vois-je pas que je ſuis entourée de malheureuſes, qui, quoiqu'elles portent l'habit de mon ſexe, dreſſent, autant que je peux en juger, toutes leurs embûches pour m'entraîner à ma perte ?

Je lui dis, qu'elle ſeroit très-fâchée ſans doute, qu'on fît venir madame Sinclair & ſes nièces pour juſtifier l'honneur de leurs perſonnes & de leur maiſon.

Si elles n'en veulent qu'à ma vie, qu'elles

viennent; elles ſeront les bien-venues. Je bénirai même la main qui frappera le coup! oui, je la bénirai! —

Ce ſont de vains propos que de parler ainſi de mourir; pur jargon des jeunes perſonnes, lorſqu'elles ſont contredites par ceux qu'elles haïſſent. Mais permettez-moi de vous prier, adorable créature! —

Point de vos prières. Je ne veux pas être ainſi détenue contre ma volonté. Malheureuſe, malheureuſe créature que je ſuis, dit-elle, dans une eſpèce de tranſport frénétique, en ſe tordant les mains, ſe détournant de moi, & levant les yeux au ciel! Ta malédiction, ô mon père, ſemble être maintenant à ſon comble dans ſes plus terribles effets. Mon ame affoiblie me remplit du ſiniſtre preſſentiment que je ſuis ſur le point d'être une créature tout-à-fait perdue dans ce monde & dans l'autre. Sauve-moi, grand Dieu, s'écria-t-elle en ſe jetant à genoux, ah! ſauve-moi de cet homme & de moi-même!

Je me jetai auſſi à genoux devant elle, extrêmement affecté. — Oh! ſi je pouvois rappeler la journée d'hier! — Pardonnez-moi adorable créature! — Oh! pardonnez-moi le paſſé, puiſqu'il ne reſte qu'un ſeul moyen de le réparer: par-

donnez-moi à cette ſeule condition, — qu'à l'avenir mon honneur & ma foi. —

Elle m'interrompit en ſe levant. — Si votre intention eſt de me prier de ne point demander la vengeance des loix, ou de ne point invoquer celle de mes parens, particulièrement de mon couſin Morden; lorſqu'il ſera de retour en Angleterre....

Au diable ſoit la loi, en me levant auſſi, (elle treſſaillit) ainſi que tous ceux à qui vous parlez de demander vengeance! — Je défie & les loix & eux. Tout ce que je demande c'eſt mon pardon, & que d'après mon répentir ſincère, vous daigniez me rétablir un jour dans votre eſtime.

Oh! non, non, non, s'écria-t-elle en levant ſes deux mains jointes, jamais, jamais je ne puis vous pardonner! & la néceſſité de vous voir, de vous parler, eſt pour moi une punition plus cruelle que la mort même.

Ma chère vie, voici la dernière fois que vous me verrez dans cette poſture à cette occaſion: (& je me mis une ſeconde fois à ſes genoux.) Donnez-moi l'eſpérance, que vous ſerez à moi jeudi prochain, jour de la naiſſance de votre oncle, ou plutôt encore. Plût au ciel que je n'en fuſſe jamais venu à ces indignités! — Votre indignation ne ſera, ne pourra jamais être plus

grande que mes remords. — Je la ſaiſis alors par ſa robe ; car elle vouloit ſe retirer.

Que les remords ſoient ton partage ! — Pour ton propre ſalut, que les remords ſoient ton partage ! Jamais je ne te pardonnerai, jamais je ne ſerai à toi ! — Laiſſe-moi me retirer ! — Je veux me retirer. — Pourquoi cette humble poſture devant une malheureuſe que tu as indignement humiliée ?

Adorable Clariſſe, dites ſeulement que vous réfléchirez..... que vous prendrez quelque temps pour conſidérer ce que l'honneur de nos deux familles exige de vous. Je ne me lèverai point. Je ne vous permettrai point de vous retirer (tenant toujours ſa robe) que vous ne m'ayez dit que vous conſidérerez. — Prenez cette lettre. Peſez bien votre ſituation & la mienne. Dites que vous voulez vous retirer pour faire vos réflexions : & alors je ne vous retiens plus.

La force ne ſera rien avec moi. Quoique eſclave, quoique priſonnière par ma ſituation, ma volonté reſte libre. — Encore une fois je ne te promettrai rien. — Retenue malgré moi — contrainte par la force — non, je ne te promettrai rien !

Noble créature ! mais non pas implacable, j'eſpère

j'eſpère. Promettez-moi ſeulement de revenir dans une heure !

Je ne te promets rien.

Seulement que vous me reverrez ce ſoir.

Ah ! que ne puis-je dire.... plût au ciel qu'il fût en mon pouvoir de dire : je ne te reverrai jamais ! — Plût au ciel que je ne duſſe jamais te revoir !

Beauté trop irritée. — (la retenant toujours.)

Je ne te dis rien qui ne ſoit le vœu bien réfléchi de mon cœur, quoique je parle avec véhémence. — Oh ! ſi je pouvois éviter d'abaiſſer mes regards ſur toi, homme rampant & vil — auſſi abject qu'inſultant. — Laiſſe-moi me retirer. — Je ne me connois plus. — Laiſſe-moi me retirer.

Je lâchai ma proie pour joindre mes deux mains. — Retirez-vous, lui dis-je, ô ſouveraine de mes deſtins, retirez-vous, puiſque vous le voulez. — Mon ſort eſt entre vos mains. — Il dépend d'un mot de votre bouche. — Votre mépris ne fait qu'augmenter mon amour ! Votre reſſentiment eſt trop bien fondé. — Mais chère, très-chère Clariſſe, de grâce revenez, revenez avec une ferme réſolution d'accorder votre pardon & la paix à un homme qui vous adore.

Elle s'enfuit de moi. — L'ange s'enfuit auſſitôt

qu'il eut la liberté de ſes aîles. Et moi rampant dans la pouſſière, en eſclave mépriſable, & non plus le fier & triomphant Lovelace, je me levai & me retirant, j'eſſayai de me conſoler par l'idée que dans la circonſtance où elle eſt, dépourvue d'amis & de fortune, dans l'attente de ſon oncle qui doit arriver ſitôt, & tout réconcilier, (ce qu'elle croit encore, grâces à mon deſtin.....)

Oh! ſi elle vouloit ſeulement me pardonner. — Si elle vouloit me pardonner généreuſement & recevoir mes vœux à l'autel au moment même de ſon pardon, afin que je n'euſſe pas le temps de retomber dans mes anciennes préventions! — Sur mon ſalut, Belford, cette chère fille donne le démenti à toutes nos maximes de libertins! — Il faut que la vertu ſoit plus qu'un vain nom; oui, je le vois maintenant: *une fois ſubjuguée, c'eſt pour toujours*, inſigne fauſſeté! — Mais, Belford, elle ne l'a jamais été ſubjuguée. — Quai-je obtenu de plus qu'un ſurcroît de honte & de confuſion — tandis que ſa gloire s'eſt établie par ſes ſouffrances?

Le ſeul mérite que j'aie, c'eſt que tout le ſexe doit m'avoir obligation de ce que j'ai mis cette noble créature à l'épreuve; elle l'a ſupportée ſi

glorieuſement, que la gloire en réjaillit ſur tout ſon ſexe.

Cependant — mais je ne veux rien ajouter — quelle force ont ſur nous les mauvaiſes habitudes ! — Je veux prendre l'air & tâcher de m'éviter moi-même. — Ne viens pas inſulter à mes accès de foibleſſe — à mes projets contradictoires — à mon irréſolution — tout ira bien. (b)

(¶) LETTRE IX.

M. LOVELACE au même.

Mercredi ſoir.

IL vient de m'arriver un exprès du château de M.... Il dit que mon oncle eſt très-mal. On déſeſpère de ſa vie. Sa goutte eſt remontée dans l'eſtomac, pour avoir bu de la limonade avec excès.

Un homme de deux cents mille livres de rente préférer ſes goûts à ſa ſanté ! Il mérite de mourir. Mais n'avons-nous pas tous nos paſſions déréglées à ſatisfaire ? Et toutes généralement portent leur châtiment avec elles. — Témoin le neveu auſſi-bien que l'oncle.

On avoit chargé ce meſſager d'autres commiſſions ; mais le drôle a étendu un peu plus

loin les ordres qu'il avoit reçus, afin de venir faire ſa cour au ſucceſſeur.

Je ſuis bien aiſe de ne m'être pas trouvé au château de M.... lorſque Milord prit cette agréable potion, (agréable pour lui dans le temps qu'il la prenoit.) Il y a des gens dans le monde qui auroient eu la méchanceté de dire que c'étoit moi qui l'avois engagé à la prendre.

Cet homme dit que Milord étoit ſi mal lorſqu'il le quitta, que la famille commençoit à parler de m'envoyer chercher en poſte. Comme je ſais que le vieux Pair a une bonne quantité d'argent comptant, dont il tient rarement un compte exact, il eſt de mon intérêt de m'y rendre le plutôt que je pourrai. Mais que ferai-je pendant tout ce temps de la chère perſonne? Demain paſſé, je ſerai peut-être en état de réſoudre cette queſtion. — Je crains qu'elle ne me force au déſeſpoir.

✻

J'ai envoyé la prier de m'accorder ſa compagnie : on m'a refuſé avec mépris.

Je viens d'avoir le bonheur de recevoir dans ce moment une troiſième lettre de ma chère correſpondante Miſs Howe. C'eſt un petit démon un peu ſévère! — Cette lettre auroit, j'en ſuis sûr, donné le coup de la mort à ma bien-aimée,

ſi elle eût tombé dans ſes mains. J'en joins ici une copie. Lis-la de ſuite.

Copie de la LETTRE de Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Mardi, 20 Juin.

MA TRÈS-CHÈRE MISS HARLOWE,

Je me haſarde encore à vous écrire, (quoique contre mon inclination) & cela par votre ancien meſſager, quoique je m'en ſoucie fort peu.

J'ignore dans quel état vous pouvez être. Peut-être êtes-vous malade, & ce ſeroit une dureté alors de vous faire des reproches ſur un ſilence que vous n'auriez pas été en état de faire ceſſer. Mais ſi vous êtes en ſanté, je ne ſais pas de reproches que vous ne méritiez, de n'avoir répondu à aucune de mes dernières lettres. Vous m'avez accuſé la réception de la première (*) (qui, je crois, vous importoit trop pour reſter ſans réponſe.) Dans l'autre qu'on vous a remiſe à vous-même (†), je vous priois ſi inſtamment de m'accorder la faveur de quelques lignes, que je ſuis étonnée comment vous avez pu ne pas

(*) Voyez la dernière Lettre du Tome V.
(†) Voyez Lettre XXIII, Tome VI.

me faire cette grâce — & ce qui eſt plus ſurprenant encore, c'eſt de n'avoir point entendu parler de vous depuis.

Le meſſager m'a fait un conte ſi étrange de la ſituation où il vous a trouvée, que je ne ſais qu'en conclure : ſinon que c'eſt un imbécille, qui malgré ſa bêtiſe & ſon ineptie a encore la vanité de faire l'homme d'eſprit, & qui en donnant dans les deſcriptions & le merveilleux, prête un air de contes bleus à tout ce qu'il raconte. Vous m'en croirez, lorſque vous ſaurez qu'il vous a dépeinte dans une extrême douleur (*) & cependant ſi riche en embonpoint, le viſage *ſi enluminé*, c'eſt ſon expreſſion, & les bras ſi charnus, qu'on imagineroit que vous étiez travaillée d'un poiſon violent; d'autant plus que lorſqu'on le fit entrer, vous étiez ſur un lit de repos, ſans que vous ayez fait le moindre mouvement pour vous lever ou vous mettre ſur votre ſéant.

Sur mon honneur, Miſs Harlowe, je ſuis dans une mortelle inquiétude ſur votre compte. Vous me permettrez de vous dire que votre prompt retour avec votre ſéducteur, a très-fort trompé mon attente. Vous n'avez pas agi en

(*) Voyez Lettre XXII, Tome VI.

cela dans votre caractère. Mde. Townſend m'a dit, ſur le témoignage des femmes d'Hamſtead, avec quelle joie vous vous étiez remiſe une ſeconde fois entre ſes mains: cependant il étoit impoſſible que vous fuſſiez mariée alors!

O Dieu, ma chère, quelle déplorable choſe! Après avoir pris tant de peines pour vous délivrer de cet homme! Mais vous ſavez mieux que perſonne.... Quelquefois je m'imagine que ce n'eſt pas à vous que ce lourdaut a remis ma lettre. Cependant ce doit être à vous. Mais il eſt bien étrange que vous n'ayiez pu m'envoyer par lui une ſeule ligne: — pas un mot! — Et ſitôt rétablie pour retourner avec ce miſérable!

Je ne ſuis pas sûre que la lettre que j'écris maintenant vous parvienne: voilà pourquoi je ne vous dis pas la moitié de ce que j'aurois à vous dire. Mais ſi vous jugez à propos de m'écrire, faites-moi ſavoir, je vous prie, qui étoient ces belles Dames ſes parentes qui ſont venues vous voir à Hamſtead, & qui vous ont ramenée ſi joyeuſe dans une maiſon que je vous avois tant de fois averti d'éviter. Mais je ne veux rien dire de plus — du moins juſqu'à ce que je ſois mieux informée. Car juſqu'à préſent je ne peux que reſter confondue d'étonnement.

Malgré toute la baſſeſſe de cet homme, il eſt évident qu'il y avoit quelque choſe de plus qu'un *amour caché*. — Bon Dieu ! — Mais je finis. — Je ne ſais pourtant pas trop comment me taire. — Mais enfin je finis. Il le faut.

Daignez ſeulement m'apprendre, ma chère, une choſe que je ne puis expliquer: faites-moi ſavoir, ſi vous êtes réellement mariée ou non. Alors je ſaurai s'il doit y avoir ou non un terme plus court que l'une de nos deux vies, à une amitié qui a toujours fait la gloire & l'orgueil de votre affectionnée

ANNE HOWE.

Dorcas me dit qu'elle a *ſéruté* (c'eſt ſon expreſſion) ſa maîtreſſe dans une converſation qu'elle vient d'avoir avec elle. Sa maîtreſſe ſe ſent encore portée, à ce qu'elle a dit à cette fille, à mettre ſa confiance en elle. Dorcas eſpère qu'elle l'a raſſurée; mais elle m'avertit de ne pas trop m'y fier. Cependant la lettre de Tomlinſon doit infailliblement avoir fait quelque effet. Je viens de la lui envoyer par Dorcas, en la priant de vouloir bien la relire.... Elle ne me l'a pas renvoyée, comme je le craignois. C'eſt un bon ſigne, à ce que je préſume.

Je dis *je préſume*, & toujours *je préſume* : car

cette charmante créature, maintenant que je ſuis comme pris dans mes propres filets, m'embarraſſe plus mille fois que je ne l'embarraſſe elle-même. (♭)

(¶) LETTRE X.

M. LOVELACE au même.

Jeudi à midi, 22 Juin.

QUE je meure, Belford, ſi je ſais ce que je dois faire & de moi-même & de cette ſurprenante fille. — Tantôt calme, tantôt agitée. — Mais je ſais que tu n'aimes pas plus que moi qu'on anticipe.

A mes prières réitérées, elle m'a accordé une entrevue à ſix heures du matin. Elle étoit toute habillée ; car elle n'a pas quitté ſes habits depuis qu'elle a déclaré qu'elle ne ſe déshabilleroit plus dans cette maiſon. Elle avoit un air charmant, malgré un mal d'eſtomac de trois heures. (Dorcas m'a dit qu'elle avoit été réellement malade) ſans avoir pris aucun repos, les yeux rouges & enflés à force d'avoir pleuré. Qu'il me paroît étrange, que ces deux aimables fontaines ne ſoient pas épuiſées depuis long-

temps ! mais elle eſt femme. — Et les anatomiſtes, je crois, aſſurent que les femmes ont le cerveau plus humide que les hommes.

Hé bien, ma très-chère ame, j'eſpère que vous avez bien peſé tout le contenu de la lettre du capitaine Tomlinſon. Mais puiſque nous voilà enſemble de ſi bonne heure, je vous conjure de rendre ce jour le plus heureux jour de ma vie.

Elle me jeta un regard peu favorable. Dès qu'elle entra, ſes ſourcils parurent couverts d'un nuage épais ; mais lorſqu'elle ſe diſpoſa à me répondre, un ſérieux plus ſombre encore ſe répandit dans ſes aimables traits.

Votre air, vos regards, lui dis-je, mon cher amour, ne ſont pas propices pour moi. Permettez que je vous ſupplie avant que vous partiez de vous abſtenir de toutes récriminations ; car le répentir & le ſentiment de mon indigne conduite avec vous ſont ſi vifs, que je ne ſais comment ſupporter les reproches de ma propre conſcience.

Puiſqu'il ne m'eſt pas poſſible de vous éviter, dit-elle, j'ai fait tous mes efforts pour me commander une patience & un calme, dont je ne me croyois plus capable en vous voyant. Combien ce calme doit durer, c'eſt ce que je ne ſaurois dire ; mais j'eſpère du moins prendre

ſur moi de vous parler ſans cette véhémence que j'ai montrée hier ſans pouvoir m'en empêcher. (*)

Après une pauſe, (j'étois tout attention) elle continua :

Il m'eſt aiſé de voir, M. Lovelace, que vous me préparez de nouvelles violences ſi je réſiſte à vos deſſeins, quels qu'ils ſoient. Je les ſuppoſerai même tels que vous me proteſtez ſolemnellement qu'ils ſont. Mais je vous ai déclaré auſſi ſolemnellement ma réſolution, que je ne *veux* ni ne *peux* être à vous, ni à aucun homme ſur la terre. Je renonce néanmoins à toute eſpèce de vengeance pour les torts que vous m'avez faits. Je ne veux que me retirer ſans bruit dans

(*) Clariſſe dans ſes notes dit : " je crains que Dorcas „ ne ſoit fauſſe. Ne puis-je donc eſpérer de venir à „ bout de l'engager à me laiſſer à ma liberté ? J'aime „ mieux tenter cette voie que de me fier à cette fille. „ Si je ne peux l'obtenir de lui, & qu'il me faille le „ voir en préſence de mon oncle, j'eſpère avoir alors „ le courage de renoncer à lui. Mais je ſerois bien aiſe „ d'éviter de compoſer avec ce miſérable, & de lui „ donner une attente que mon intention eſt de ne pas „ remplir. Si je ſuis maîtreſſe de mes propres réſolu- „ tions, mon oncle lui-même ne ſera pas capable de „ me déterminer à enchaîner mon ame avec un homme „ auſſi vil. „

quelque coin obſcur, pour m'y cacher de vous & de tous ceux qui m'ont autrefois aimée. Ce déſir de réconciliation avec mes parens qui étoit ſi violent en moi, eſt bien amorti. Ils ne me recevront point à préſent, quand même ils le voudroient. Déchue & déshonorée à mes propres yeux, je me trouve indigne de leur faveur. Je vous conjure donc, Lovelace, dans l'amertume de mon ame (ſes yeux étoient pleins de larmes) je vous conjure de m'abandonner à mon deſtin. En le faiſant, vous me cauſerez la plus grande des ſatisfactions que je ſois maintenant capable de ſentir.

- Où voulez-vous donc aller, ma chère vie?

N'importe où. Lorſque je ſerai hors de cette maiſon, je laiſſerai à la Providence le ſoin de diriger mes pas. Je ne connois que trop l'abandon où je ſuis. Je ſais que je n'ai maintenant aucun ami dans le monde. Juſqu'à Miſs Howe m'a abandonnée, — ou vous ſeriez.... — vous me les avez fait perdre tous. — Et vous avez été pour moi un ennemi barbare — vous le ſavez bien.

Elle s'arrêta.

Je n'eus pas la force de répondre.

Les maux que j'ai ſoufferts, continua-t-elle (en ſe détournant de moi) quoique irréparables, ne ſont que des maux *temporels & paſſagers*. Laiſ-

ſez-moi dans la douce eſpérance de pouvoir un jour obtenir pardon du ciel pour l'offenſe que vous m'avez fait faire à mes parens & à la vertu, afin que je puiſſe éviter des maux plus grands que les *maux temporels*. C'eſt-là maintenant que ſe bornent tous mes déſirs. Que demandai-je que ce que j'ai droit de demander, & ce qu'on ne peut refuſer ſans la plus inique violence ?

Je lui dis nettement qu'il m'étoit abſolument impoſſible de lui accorder ſa demande. Je la ſuppliois de me donner ſa main le jour même. Je lui dis que je ne pouvois vivre ſans elle. Je lui appris la maladie de Milord, raiſon qui m'empêchoit d'attendre l'anniverſaire de la naiſſance de ſon oncle. Je la conjurai de m'accorder ſon conſentement & de m'accompagner à Berks auſſitôt après la cérémonie. — Ainſi, ma chère ame, lui dis-je, vous ſerez délivrée d'une maiſon pour laquelle vous avez conçu tant d'antipathie.

Tu m'avoueras, Belford, que c'étoit-là une offre à faire à une princeſſe. Et j'étois en effet réſolu de tenir ma parole. Je m'imaginois, comme je te l'ai dit, avoir tué ma conſcience. Mais la conſcience, je le vois, ſi l'on parvient à l'étouffer pour un temps, ne peut pas mourir; & quand elle n'oſe parler haut, elle murmure tout bas. J'ai cru dans cet inſtant, à un léger mou-

vement que j'ai voulu faire pour rétrograder ſur mes pas, ſentir l'importune reſſuſcitée ſe gliſſer autour de mon péricarde comme un ſerpent, & raſſemblant toutes ſes forces dans ſa tête, (comme le reptile mourant) enfoncer dans mon cœur ſon cruel dard.

Elle héſita & baiſſa les yeux, comme dans l'irréſolution. Mon cœur ranimé remonta juſques ſur le bord de mes lèvres, & (tu me croiras ſi tu veux) en cet inſtant je voyois dans mon imagination, entrer un vieux curé en lunettes, vêtu d'une robe noire couverte d'un ſurplis blanc (emblême juſte de ſon miniſtère qui, comme l'halcyon, ſous une apparence *bénigne*, amène ſouvent aux deux embarqués une vie remplie d'orages & de tempêtes) marmottant & récitant du nez les formules de l'irrévocable cérémonie.

J'eſpère maintenant, ma chère vie, lui dis-je en lui prenant la main & la preſſant contre mes lèvres, que votre ſilence eſt un heureux préſage en ma faveur. Que j'aie ſeulement, ma bien-aimée, votre conſentement tacite, & dans le moment je vole chercher un miniſtre. — Je lui promis que le reſte de ma vie ſeroit dévoué à lui plaire, & que je ſerois le meilleur & le plus tendre des maris.

A la fin, ſe tournant vers moi. — M. Love-

lace, je vous ai déjà dit mes intentions. Penſez-vous que je pourrois ainſi ſolemnellement.....? Elle s'arrêta là. — Je ſuis déjà trop en votre pouvoir, continua-t-elle; je ſuis plutôt votre priſonnière, qu'une perſonne maîtreſſe de ſon choix & de ce qu'elle doit faire ou devenir. — Mais donnez-moi une preuve de l'honnêteté de vos intentions, en me laiſſant la liberté de quitter à l'inſtant cette maiſon, & je vous ferai par écrit la réponſe que me permettra ma malheureuſe ſituation.

Tu t'imagines donc la belle, dis-je en moi-même, que cet offre contentera un Lovelace? Des vivans comme moi, ainſi que les miniſtres d'état, ne lâchent jamais leur proie, ſans être aſſurés du double de ſa valeur.

Je lui repréſentai que ſi la cérémonie ſe faiſoit ſinon ce matin, du moins demain ou jeudi, jour de la naiſſance de ſon oncle & en ſa préſence: nous irions enſemble à Berks, comme je l'avois propoſé; & que nous quitterions ainſi cette maiſon, & qu'à notre retour à la ville, j'en ferois préparer une pour laquelle j'étois en marché.

Elle ne me répondit que par des pleurs & des ſoupirs. *Toujours crédule & dupe de ma folle eſpérance*, j'imputai ſon ſilence à la modeſtie de ſon

ſexe. Cette chère créature, dis-je en moi-même; après le ton de hauteur de ſon début avec moi, médite dans une douce irréſolution en quels termes elle peut, ſans ſe compromettre, déclarer les paiſibles diſpoſitions de ſon cœur, prêt à ſe rendre. Mais lorſque mes yeux pleins de douceur & de tendreſſe cherchèrent ſon viſage détourné de moi, j'y reconnus bientôt que c'étoit le reſſentiment & non pas une timide pudeur, qui excitoit le trouble & les combats dont ſon ſein étoit agité. (*)

A la fin elle rompit le ſilence. — Je ne peux ſupporter, dit-elle, de me voir priſonnière dans une auſſi vile maiſon. — Dites-moi, Monſieur, dites-moi en deux mots, ſi c'eſt votre intention ou non, de me permettre de la quitter? — De me laiſſer jouir de la liberté qui m'appartient de droit, en qualité de fille née Angloiſe.

Mais, Madame, ſi je vous laiſſe partir d'ici; ne ſera-ce pas conſentir à vous perdre pour

---

(*) Clariſſe dans ſes minutes, avoue qu'il lui fut difficile de contenir ſon indignation dans cette conférence. " Mais lorſque je vis, dit-elle, que toutes mes „ prières & mes ſupplications étoient ſans effet, & „ qu'il étoit toujours réſolu de me tenir priſonnière, „ je ne pus contraindre plus long-temps mon impa- „ tience. „

toujours?

toujours? — Peux-je ſupporter un ſeul inſtant cette penſée?

Elle ſe retira bruſquement. — Mon ame dédaigne de diſcourir avec toi. — Telle fut ſa violente apoſtrophe. — Je me jetai à ſes pieds, je pris ſa main malgré ſa réſiſtance, & je commençai à prodiguer les ſermens, les vœux, les proteſtations. — Mais cette beauté irritée m'interrompit pour continuer.

Je ſuis laſſe de toi, *homme!* Toujours il ſort de ta bouche une file de vœux, de ſermens & de proteſtations qui ne diffèrent que par le temps & le lieu! Pourquoi me retiens-tu? Mon cœur ſe ſoulève contre toi, *ô cruel inſtrument de l'inique vengeance de mon frère!* Tout ce que je te demande, c'eſt de me ſauver l'autre partie de la malédiction de mon père: pour celle qui regarde le bonheur de cette vie paſſagère, tes baſſeſſes & tes indignités l'ont accomplie.

Je demeurai muet. — Il y avoit de quoi! — *l'inſtrument de ſon frère!* L'inſtrument de James Harlowe! Feux & flammes, quelles expreſſions, Belford!

Je lui cédai ſa main. Elle fit deux ou trois tours dans la chambre, d'un air où ſe peignoit tout l'orgueil de ſon ame altière. Enſuite s'approchant de moi en ſilence, puis s'éloignant & ſe

rapprochant encore, elle me dit d'un ton radouci: — je vois ta confuſion, Lovelace, — ou bien, eſt-ce le remords? — Je n'ai qu'une ſeule requête à te faire. — Celle que je t'ai répétée tant de fois: — qu'à l'inſtant même tu me permettes de quitter cette maiſon. Adieu, adieu pour toujours! Puiſſes-tu jouir dans ce monde du bonheur que tu m'as ravi, comme tu m'as ravi les amis que j'y poſſédois!

A ces mots elle diſparut, me laiſſant dans une ſi grande confuſion, que je ne ſavois que penſer ni que faire.

Mais Dorcas m'eut bientôt réveillé de ma léthargie. — Savez-vous, Monſieur, accourant à moi, que Madame eſt deſcendue?

Non certes! — & ſur le champ me voilà en bas de l'eſcalier, où je la trouvai encore une fois à la porte de la rue, ſe débattant avec Polly Horton pour ſortir.

Dès qu'elle me vit, elle ſe jeta dans le ſallon de devant, vola à la fenêtre, & eſſaya une ſeconde fois de lever le chaſſis, en criant, *bon peuple, au ſecours! au ſecours!*

Je la ſaiſis dans mes bras, & je l'arrachai de la fenêtre. Mais comme je craignois de bleſſer cette charmante créature; oui, charmante, juſques dans ſa rage; elle gliſſa de mes bras ſur le

plancher. — Que je meure ici, cria-t-elle, laiſſez-moi mourir ici ! reſtant toujours étendue ſans mouvement, juſqu'à l'inſtant où Sally & Mde. Sinclair entrèrent précipitamment.

La vue de cette vieille furie lui cauſa une terreur viſible ; & moi ſincèrement affecté, je les pris à témoin, Mde. Sinclair, Miſs Polly, Miſs Horton, ſoyez toutes témoins que je ne fais aucune violence à cette charmante créature.

Elle retrouva alors ſes pieds, & ſe relevant — ô maiſon (regardant autour d'elle,) ô maiſon conſtruite pour ma ruine ! — Mais que cette femme ſorte de ma préſence, ainſi que cette Miſs Horton, qui n'auroit pas oſé s'oppoſer à ma fuite, ſi elle n'étoit pas une baſſe & vile créature.

Oh, Monſieur ! oh, Madame ! s'écria le vieux dragon, (ſes poingts renverſés ſur les hanches, & ſes bras en cercle s'avançant d'un pied en avant de ſa jupe) que de vacarme pour rien ! je n'ai jamais vu de ma vie pareilles ſcènes, entre un gentilhomme *doux comme un poulet & une Dame ſauvage comme une tigreſſe.*

La belle fut ſaiſie d'effroi, elle ſe hâta de remonter. — Une méchante femme eſt certainement plus terrible à ſon ſexe qu'un méchant homme.

Je la ſuivis, elle courut par ſon appartement dans la ſalle à manger. La terreur même ne peut lui faire oublier les plus légères bienſéances.

Ce ſeroit un récit trop touchant que de te raconter tout ce qui s'eſt paſſé d'un côté en invectives, en exclamations, en menaces, même contre ſa propre vie, & de l'autre, en reproches, en ſupplications & quelquefois en menaces. Je t'ai déjà décrit de pareilles ſcènes.

Je te dirai ſeulement qu'à la fin je parvins à arracher une conceſſion. Elle a eu raiſon de croire qu'il lui ſeroit arrivé pis ſur le champ, ſi elle ne l'eût pas fait. C'eſt qu'elle tâcheroit de ſe modérer & d'être tranquille, juſqu'à ce qu'elle vît l'événement que devoit produire le jeudi jour de la naiſſance de ſon oncle. (*) Mais plût à Dieu, s'écria-t-elle violemment en m'accor-

(*) Clariſſe dit dans ſes minutes, qu'elle ne vit pas d'autre moyen, pour ſe préſerver d'être déshonorée à l'heure même. Sa ſeule eſpérance eſt, que ſi elle ne peut pas ſe ſauver par le moyen de Dorcas (ſur laquelle néanmoins elle a toujours des ſoupçons,) elle cherchera un moyen d'invoquer jeudi prochain la protection de ſon oncle, ou même celle des magiſtrats, s'il eſt néceſſaire. " Il verra, dit-elle, toute timide qu'il me croit, „ ce que je ſuis capable de faire pour me délivrer de „ l'odieuſe contrainte où je ſuis, & d'un homme capa- „ ble de tant de baſſeſſes & d'inhumanités réfléchies. „

dant cette chétive grâce ! plût à Dieu que ce ne fût pas un crime de mettre fin à ſa propre vie, plutôt qu'à conſentir à *me* donner cette aſſurance !

Cependant je vois par-là qu'elle craint qu'en interprétant en ma faveur cette aſſurance extorquée malgré elle, je n'en déduiſe une ſorte de promeſſe de mariage. Si elle vouloit revenir dans ce moment, oui, dans ce moment, je t'aſſure, Belford, du fond du cœur, que je me revêtirois de ſa livrée, & que je la porterois toute ma vie.

O Belford, dans quelle ſituation m'ont réduit mes maudites inventions ! Je ſuis embarraſſé, confus, excédé de moi-même. Prendre tant de peines pour être lâche & vil ! — Mais laiſſe-moi te demander pour la cinquantième fois, qui auroit cru qu'il y eût eu dans le monde une pareille femme ? — N'importe, elle feroit mieux de prendre garde de ne pas pouſſer ſon obſtination trop loin. Elle ne ſait pas à quelle vengeance peut me porter l'amour mépriſé !

Toutes les ſcènes de trouble & d'agitation par où je viens de paſſer, ont tellement ému mon cœur, que ce n'eſt pas l'affaire d'un moment d'y faire rentrer le calme. Je vois en reliſant ce que j'ai écrit, que l'agitation de mon

cœur s'eſt communiquée à mes doigts au point que dans quelques endroits, mes caractères ſont ſi confus, ſi mal formés, que tu auras peine à les déchiffrer. Cependant, pourvu qu'il y en ait la moitié d'intelligible, ce ſera aſſez pour m'expoſer à ton mépris, en voyant le beau fruit que je retire de mes ſtratagêmes & de mes complots. — Mais certainement, Belford, je crois avoir gagné quelque terrain par cette promeſſe.

Je te dois un mot en réponſe aux aſſurances que tu me donnes, que tu n'as pas trahi mes ſecrets en rien de ce qui a rapport à cette charmante créature. Tu aurois pu t'épargner cette peine, Belford. Mes ſoupçons n'ont duré que le temps que j'ai mis à te les écrire. (*) Car j'ai aiſément reconnu en me donnant le temps d'y réfléchir, que tu n'as aucun *principe*, aucune *vertu* qui pût t'égarer & te conduire à une indiſcrétion. Tes motifs n'auroient pu être qu'une aſſez forte jalouſie & un peu de lâche pitié que je te connois. Tu n'es pas capable de provoquer ma colère, & tu as toujours excité ma pitié, & je te la dois plus que jamais. Car tu es vraiment un pitoyable & pauvre homme.

Je répondrai à tes nouvelles plaintes en faveur de ma charmante, lorſque je te verrai. Adieu. (b)

(*) Voyez Lettre XXXIV, Tome VI.

(¶) LETTRE XI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi. ſoir.

JE ſuis dans une horrible fureur contre cette perverſe créature! — Tu ne me blâmeras pas, ſi tu es mon ami. Elle regarde la conceſſion qu'elle m'a faite comme extorquée; & nous en ſommes encore au point où nous en étions auparavant.

C'eſt avec la plus grande difficulté que j'ai pu obtenir la faveur d'une demi-heure de converſation avec elle ce ſoir. J'avois beſoin de l'entretenir ſur la néceſſité où je ſuis d'aller au château de M.....

Je lui dis qu'après la bonté qu'elle avoit eue de me promettre qu'elle tâcheroit *d'être tranquille*, juſqu'à ce qu'elle ait vu l'événement de jeudi prochain, j'eſpérois qu'elle n'héſiteroit pas à me donner ſa parole, que je la retrouverois ici à mon retour du château de M....

Elle ſe garderoit bien de me faire une pareille promeſſe. Il n'a été fait aucune mention de cette maiſon, dit-elle, vous le ſavez bien.

Et croyez-vous que j'aurois voulu *conſentir à*

reſter empriſonnée ici ? Je fus vivement piqué & cruellement trompé auſſi. Si je ne vais pas au château de M..., Madame, vous voudrez bien, j'eſpère, reſter ici juſqu'à ce que jeudi ſoit paſſé.

Il le faudra bien, ſi je ne peux faire autrement. — Mais j'inſiſte encore une fois ſur la liberté de quitter cette maiſon, ſoit que vous y reſtiez ou non.

Eh bien, Madame, je ſouſcris à votre demande. J'irai dès ce ſoir chercher un logement contre lequel vous n'aurez point d'objections à faire.

Je ne veux point de logement de votre main. — Je veux, Monſieur, aller chez Mde. Moore à Hamſtead.

Chez Mde. Moore ! — Je n'ai rien à objecter contre Mde. Moore. — Mais voulez-vous bien me promettre, Madame, de m'y recevoir quelquefois.

Comme je fais ici.... — ſi je ne peux m'en empêcher.

Fort bien, Madame. — Voulez-vous bien avoir la bonté de me dire ce que vous avez entendu, en diſant *que vous reſteriez tranquille ?*

J'ai dit, Monſieur, que je *tâcherois d'être tranquille.* — Voilà ma phraſe.

Juſqu'à-ce que vous viſſiez l'événement de jeudi prochain, n'eſt-ce pas ?

Ne me faites point de queſtions pour me tendre des piéges. Je ſuis trop franche pour la ſociété avec laquelle je ſuis.

Permettez-moi de vous demander, Madame, ce que vous entendiez en diſant que ſi ce n'étoit pas un crime, vous mourriez plutôt, que de me donner cette promeſſe ?

Elle reſtoit dans un ſilence d'indignation.

Vous avez cru, Madame, que vous me donniez lieu par-là d'eſpérer votre pardon ?

Lorſque je croirai devoir vous répondre avec patience, je parlerai.

Vous croyez-vous en mon pouvoir, Madame ?

Si je n'y étois pas. — Elle s'arrêta.

Parlez adorable créature, — je vous en ſupplie, expliquez-vous. —

Elle garda le ſilence : ſon charmant viſage étoit tout en feu.

Faites-vous, Madame, quelque fonds ſur mon honneur ?

Encore muette.

Vous me haïſſez, Madame, vous me mépriſez plus que vous ne mépriſez la plus vile des créatures de ce globe.

Si je ne vous mépriſois pas, vous auriez raiſon de me mépriſer.

Vous dites, Madame, que vous êtes dans une *infâme* maiſon? — Vous n'avez aucune confiance en mon honneur? — Vous croyez *que vous ne pouvez m'éviter?*

Elle ſe leva. Je vous en conjure, laiſſez-moi me retirer.

Je ſaiſis ſa main en me levant, je la preſſai d'abord contre mes lèvres, puis contre mon cœur, dans un violent déſordre. Elle dut le ſentir palpitant de paſſion & prêt à forcer ſes barrières. — Vous irez à votre appartement, ſi vous voulez. — Mais par le grand Dieu du ciel, je veux vous y accompagner.

Elle trembla. Eh! — Je vous prie M. Lovelace, de grâce ne m'épouvantez pas.

Aſſeyez-vous, Madame, je vous ſupplie, aſſeyez-vous.

Je vais m'aſſeoir.

Aſſeyez-vous donc, aſſeyez-vous. — Toute mon ame étinceloit dans mes yeux, & mes artères battoient juſqu'au bout de mes doigts.

Allons, allons, je m'aſſieds. — Vous me bleſſez, — M. Lovelace, de grâce, ne m'é..... ne m'épouvantez pas ainſi. — Elle s'aſſit en tremblant; ma main tenant toujours la ſienne ſerrée.

Je paſſai un de mes bras autour de ſa ceinture, & penché ſur ſon ſein agité. — Et vous dites, Madame, que vous me haïſſez ? — Et vous dites que vous me mépriſez ? — Et vous dites que vous ne m'avez rien promis ? —

Oui, oui, je vous ai promis. — Eh ! ne me tenez pas ainſi penchée. — Vous voyez que je me ſuis aſſiſe lorſque vous me l'avez dit. — Eh pourquoi, (en ſe débattant) pourquoi me tenir ainſi penchée ? — J'ai promis que je tâcherois d'être tranquille, *juſqu'à ce que jeudi ſoit paſſé.* — Mais vous ne voulez donc pas me laiſſer ? — Comment voulez-vous que je ſois tranquille ? — De grâce, ne m'épouvantez pas ainſi.

Et qu'avez-vous entendu, Madame, par votre promeſſe ? Y avoit-il quelque vue favorable pour moi ? Vous avez voulu dans ce moment là me le faire croire. — Aviez-vous quelqu'intention favorable pour moi, Madame ? — Avez-vous voulu me le faire croire ?

Quittez ma main, Monſieur. — Otez votre bras d'autour de moi, (en ſe débattant, mais toujours tremblante.) Pourquoi me regardez-vous ſi fixement ?

Répondez-moi, Madame ; aviez-vous quelque vue favorable pour moi dans votre promeſſe ?

Ne me forcez pas ainſi de vous répondre.

Alors s'arrêtant & reprenant un peu ſes eſprits : laiſſez-moi aller, dit-elle : je ne ſuis qu'une femme — une *foible* femme. — Mais ma vie eſt en mon pouvoir, quoique ma perſonne n'y ſoit pas. — Je ne veux pas être contrainte de la ſorte.

Vous ne le ſerez point, Madame ; en m'inclinant profondément & quittant ſa main ; mais le cœur juſques ſur mes lèvres, & eſpérant être provoqué de plus en plus.

Elle ſe leva, & elle ſe retiroit précipitamment.

Je ne vous pourſuis point, Madame. Je veux éprouver votre généroſité. — Arrêtez-vous, — revenez, — arrêtez-vous dans l'inſtant, revenez, Madame, ſi vous ne voulez pas me réduire au déſeſpoir.

Elle s'arrêta à la porte, fondant en larmes. O Lovelace, — comment, comment, ai-je mérité !....

Mon cher ange, daignez revenir.

Elle revint, mais avec une répugnance viſible, & attribuant ſa complaiſance à la terreur.

La terreur, Belford, comme je l'ai déjà reconnu, quoique j'aie ſi peu profité de la découverte, doit être ma reſſource, ſi elle me la rend néceſſaire. — Il n'eſt point d'autre

moyen avec cette charmante inflexible. — Elle s'aſſit vis-à-vis de moi dans un déſordre extrême, — mais l'indignation dominoit viſiblement dans tous ſes traits.

Je m'avançois vers elle en prenant exprès l'air de la tendreſſe & de la douceur. — Charmante créature! mon cher ange — Mais en ſe levant elle exigea que je demeuraſſe aſſis à quelque diſtance d'elle.

J'obéis — & la ſuppliai de donner ſa main par deſſus la table, à la mienne étendue pour la joindre, voulant voir, lui dis-je, ſi elle voudroit encore m'obliger en quelque choſe. Mais je ne gagnai rien par la douceur, ni par mon air affectueux & tendre. Elle me refuſa ſa main: — Etoit-elle ſage, Belford, de me convaincre ainſi que je ne pourrois rien obtenir d'elle que par la terreur?

Dites-moi ſeulement, Madame, ſi votre promeſſe d'attendre avec patience l'événement de jeudi prochain, renfermoit quelque intention favorable pour moi?

Pouvez-vous attendre aucune faveur volontaire d'une perſonne à qui vous ne laiſſez aucune liberté dans ſon choix?

Avez-vous intention, Madame, de m'honorer

de votre main en préſence de votre oncle, ou non ?

Mon cœur & ma main ne ſeront jamais ſéparés. — Et pour quelle raiſon penſez-vous que j'ai réſiſté à la volonté de mes meilleurs amis, de mes amis naturels ?

Je comprends votre idée, Madame. — Vous ſuis-je donc auſſi odieux que le vil Solmes ?

Ne me faites pas pareille queſtion, M. Lovelace.

Il faut que vous me répondiez. Vous ſuis-je auſſi odieux que le vil Solmes ?

Pourquoi traitez-vous M. Solmes de vil ?

Ne le croyez-vous pas tel, Madame ?

Pourquoi le penſerois-je ? M. Solmes s'eſt-il jamais permis d'action vile avec moi ?

Très-chère créature ! ne me déſeſpérez pas par d'odieuſes comparaiſons ! Et peut-être par une préférence encore plus odieuſe.

Ne me faites pas des queſtions, Monſieur, auxquelles vous ſavez que je vous répondrai la vérité.

Quand ma réponſe devroit vous mettre en fureur, mon cœur, Madame, & mon ame ſont en ce moment tout entiers à vous. Mais il faut que vous me donniez quelque eſpérance que la promeſſe que vous m'avez faite, vous lie dans votre intention, (s'il ne ſurvient aucune

raiſon contraire & nouvelle) à me donner votre main jeudi. Sans cela, comment voulez-vous que je vous laiſſe !

Laiſſez-moi aller à Hamſtead & fiez-vous à mon indulgence.

Puis-je m'y fier ? dites ſeulement : puis-je m'y fier ?

Comment voulez-vous vous y fier, ſi vous violentez ma réponſe à cette queſtion ?

Dites-moi ſeulement, chère créature, dites-moi, puis-je me fier à votre indulgence, ſi vous allez à Hamſtead ?

Si vous m'obligez de parler, Monſieur, comment oſez-vous eſpérer de moi une promeſſe favorable ? Quelle vile créature je devrois être à vos yeux, ſi après votre baſſeſſe & votre ingratitude envers moi, j'étois capable de vous donner pareille promeſſe !

Alors ſe levant : O le plus vil des hommes ! (ſes mains jointes & le viſage tout violet d'indignation) tu m'as fait habiter la plus infâme des maiſons ; mais tant que j'y ſerai, j'aurai un cœur incapable de ſentir autre choſe que de l'horreur pour elle & pour toi !

Elle jeta en même temps ſes regards autour d'elle & ſur moi d'un air d'inquiétude ſur la conſéquence d'une déclaration ſi ſincère. —

Mais n'aurois-je pas été un diable incarné, ſi, moi qui aime la bravoure dans les hommes, je n'euſſe été plus frappé d'admiration pour ſon courage dans cet inſtant, qu'aiguillonné par le déſir de la vengeance ?

La plus noble des créatures ! pouvez-vous croire qu'il me ſoit poſſible de vous laiſſer, & de riſquer de perdre mes eſpérances ſur un objet ſi parfait ? aucune promeſſe ! aucune eſpérance ! que la foudre m'écraſe, ſi vous ne me réduiſez pas au déſeſpoir ! que la foudre m'écraſe ſi je ne vous rends pas toute la juſtice qu'il eſt en mon pouvoir de vous rendre !

Si vous avez la moindre intention de m'obliger, laiſſez-moi à ma propre liberté, & que je ne ſois pas plus long-temps détenue dans cette abominable maiſon ! Me voir contrainte comme je l'ai été ! me voir arrêtée par vos vils ſuppôts ! Etre entraînée de force ! & toute meurtrie en me défendant contre une violence ſi contraire à toutes les loix ! Lovelace, j'oſe mourir, & celle qui ne craint pas la mort, n'eſt pas femme à ſe laiſſer entraîner, par la crainte, à des baſſeſſes indignes de ſon cœur & de ſes principes.

Etonnante créature ! — Mais pourquoi, Madame, m'avez-vous donné lieu de me flatter de

de quelque eſpoir pour jeudi prochain? Encore une fois ne me mettez pas au déſeſpoir — avec votre grandeur d'ame, ſublime créature! (j'étois plus qu'à demi frénétique) vous pourriez, — vous pourriez. — Mais ne me forcez pas à vous menacer brutalement: — ne me jetez pas, ne me jetez pas dans le déſeſpoir.

Mon aſpect devoit être plus menaçant encore que mes paroles. Je me levai. Elle ſe leva auſſi. — M. Lovelace, calmez-vous, — oh! vous êtes encore plus terrible que le Lovelace que j'ai long-temps redouté! — Laiſſez-moi me retirer — je vous demande la permiſſion de me retirer. — En vérité vous m'effrayez. — Cependant je ne vous donne aucune eſpérance. — Du fond du cœur je vous abh....

Arrêtez : ne dites pas, Madame, que vous *m'abhorrez*. Au moins, pour votre propre intérêt, vous devriez cacher votre haine. — Au moins ne pas l'avouer. — Je ſaiſis ſa main.

Laiſſez-moi me retirer, laiſſez-moi me retirer, dit-elle, pouvant à peine reſpirer.

Je me contente de vous dire, Madame, que je m'en rapporte à votre généroſité. Je ne dois pas me fier à mon cœur dans ce moment. Pour vous marquer ma ſoumiſſion à vos volontés, vous vous retirerez dans ce moment *ſi vous le*

voulez. Mais je n'irai point au château de M.... Milord peut vivre ou mourir. — Je n'irai point au château de M.... J'attendrai ici l'effet de votre promeſſe. Souvenez-vous Madame, que vous m'avez promis *d'être tranquille juſqu'à ce que vous ayez vu l'événement de jeudi prochain.* Jeudi prochain, ſouvenez-vous en bien, votre oncle viendra pour être témoin de notre union. — *Voilà l'événement.* — Vous penſez mal de votre Lovelace. — Eh, Madame, ne ſouffrez pas que vos principes ſoient dégradés par ce que vous appelez la contagion de ſon exemple.

Ma charmante s'enfuit avec cette demi-permiſſion. — Elle penſa ſans doute qu'elle venoit d'échapper là.... — Et elle eut raiſon de le penſer.

Durant une demi-heure je ne ſus que faire de moi-même. Cependant enragé au fond de l'ame, (en la voyant diſparue, & venant à réfléchir ſur ſa haine pour moi, & la hardieſſe de ſes défis,) de m'être ainſi laiſſé impoſer, réprimer, contenir.

Et à préſent que j'ai écrit tout ce récit en me rappelant la ſuite de notre entretien, je ſuis de plus en plus indigné contre moi-même.

Mais je vais deſcendre chez les femmes, &

peut-être ſouffrirai-je encore qu'elles me vexent de leurs railleries.

Que le diable les emporte : Elles prétendent bien connoître leur ſexe. Sally a reçu une belle éducation. — Polly auſſi. — Elles ont lu toutes deux. — Toutes deux ont du bon ſens. — Elles n'ont point à rougir de leur naiſſance. — Elles ont été autrefois modeſtes. — Elles le ſeroient encore, diſent-elles, ſans moi. Elles ne ſont même pas maintenant ſans délicateſſe ; mais elles n'en ont pas aſſez pour prétendre à une intimité perſonnelle avec moi, quelque peine qu'elles ſe faſſent de me voir cette opinion d'elles. — La vieille eſt auſſi une femme de bonne famille, quoiqu'elle ſoit tombée dans cet état d'aviliſſement, d'abord par misère, & enſuite par la dépravation de ſes penchans. Elles prétendent toutes ſe reſſouvenir très-bien de ce qu'elles furent. — Elles garantiſſent que tout le ſexe a les mêmes inclinations que cache ſon hypocriſie, & elles ne déſirent rien auſſi ardemment que d'avoir Clariſſe à leur diſcrétion, pendant que je ſerai à Berks, ſe chargeant de me la rendre ſouple & ſoumiſe à mon retour, & ne ceſſant de citer toutes les créatures rebelles qu'elles ſe vantent d'avoir domptées & obligées de ſuivre leurs traces.

Je ſors d'auprès de ces furies.

J'ai été obligé d'abaiſſer un peu le caquet de la vieille, car elle commençoit déjà ſes *ho*, *ho*, *Monſieur* : elle ſe donnoit les airs de me catéchiſer, de me gronder avec autant d'inſolence que ſi je lui euſſe dû de l'argent.

Je lui ai fait quitter la place à la fin. Nous nous ſommes renvoyés l'un à l'autre des ſouhaits aſſez biſarres au moment où je l'ai fait fuir. Quels étoient donc ces ſouhaits ? Je vais te le dire. — Elle me ſouhaitoit marié, jaloux de ma femme, qui m'auroit donné un héritier dont je ne ſerois pas le père. — Je me ſuis bien vengé. — Cela n'eſt pas poſſible, diras-tu ; Comment as-tu fait ? — Comment, Belford ? Je lui ai ſouhaité que ſa conſcience reſſuſcite. Je vois par les pointes dont la mienne me déchire à chaque quart-d'heure, qu'elle paſſeroit fort mal ſon temps avec la ſienne.

Sally & Polly voulurent auſſi ſe donner des tons. Elles me jetèrent au nez qu'elles m'avoient honoré de leurs premières faveurs. Ces femmes vous vanter des faveurs qu'elles étoient auſſi empreſſées de m'accorder (après les premières formalités remplies, ce qui eſt toute la difficulté) que je pouvois l'être de les recevoir ! On me

reprocha mon ingratitude, on me taxa de poltronnerie ; toutes les peines que j'ai à vaincre Clariſſe venoient de ma faute, pour ne pas ſavoir ſuivre conſtamment mes aſſauts. Je laiſſois cette fière beauté trop maîtreſſe de ſa volonté, & je m'y prenois de façon qu'elle n'avoit jamais rien à ſe reprocher. Toutes s'accordèrent à dire que l'expédient dont j'avois uſé contr'elle dans certaine occaſion, avoit fait trop d'effet ſur ſes eſprits, pour qu'elle & moi ayons pu juger de quelle manière ſa volonté auroit été affectée dans l'épreuve critique. Alors elles ſe renvoyèrent les reproches de l'une à l'autre, & moi, je les chargeai toutes de malédictions.

Elles conclurent, que certainement je me marierois, & que j'étois *un homme perdu.* Sally à cette occaſion, affecta de ſourire malignement, & me figurant avec deux de ſes doigts un emblême odieux, me pria de me ſouvenir des vers que je lui avois autrefois montrés dans mon auteur favori, ſon *gentil* Driden : (c'eſt ainſi qu'elle appelle ce poëte célèbre.)

« Nous autres femmes, nous ſavons goûter,
« ſans être vues, les plaiſirs de la nouveauté :
« Il ne reſte point de traces ſur les pas de
« l'amour. Tous les autres bijoux des hommes
« ont chacun leur marque particulière : nulle

« empreinte ne trahit celui qu'ils ſont le plus « jaloux de conſerver. »

Ce ſuppôt d'enfer eût la hardieſſe de me donner à entendre que lorſque ma charmante ſeroit ma femme, un autre homme ne trouveroit pas avec mon ange la moitié des difficultés que j'avois éprouvées. Eſt-ce là de la hardieſſe? — Mais je ne t'en dirai pas moins, Belford, que cette chère créature eſt la ſeule femme au monde dont je ne ſerois pas jaloux. Avec tout cela, ſi un homme ſe livroit à la ſociété de ces furies, elles ne lui donneroient point de relâche qu'elles ne fuſſent parvenues à lui faire ſoupçonner ou haïr ſa femme.

Mais changeons de ſujet, s'il eſt poſſible.

Il me ſemble qu'il me tarde de ſavoir en quel état ſont les choſes au château de M.... J'ai reçu encore un avis particulier, que le vieux Pair étoit dans le plus grand danger.

Il faut que je m'y rende : mais que ferai-je de ma belle pendant ce temps-là? Ces maudites femmes ſont pleines d'audace & de cruauté. Elle n'aura pas un moment de repos avec elles pendant mon abſence. Elles ne manqueront pas de prétextes, ni d'occaſions qui provoquent leur méchanceté. — Mais, malheur à elles, ſi.....

Mais à quoi ſervira la vengeance après que

l'inſulte ſera faite ? Les deux nymphes auront leur jalouſe rage pour les animer. — Et qui peut retenir une femme jalouſe & déjà perdue ?

La laiſſer aller ailleurs, cela ne peut pas être. Je ſuis toujours réſolu d'être honnête, ſi elle me donne quelque eſpérance : ſi elle veut me laiſſer être honnête..... Mais je veux voir comment elle ſera, après le combat intérieur qu'auront ſans doute excité en elle ſon reſſentiment & la terreur qu'elle a eu raiſon d'avoir dans notre dernière conférence. — Ainſi laiſſons ce ſujet repoſer juſqu'à demain matin, & reparlons encore du vieux Pair.

J'aurai aſſez de peine, à ce que je crois, à prendre un air décent à l'événement qu'on attend. Quoique je ne ſois pas un cœur bas & ſordide, moi qui ne ſuis point un hypocrite, quelle contenance ferai-je les premiers jours du deuil ? Par quelles farces ne faudra-t-il pas que je paſſe, & où je ſerai même le principal auteur ! Pour me donner un air triſte & grave, je tâcherai de ſonger moi-même à ma fin, de me voir avec une longue barbe griſe, & à côté de moi un avide & ingrat héritier.

Toi, Belford, tu es aſſez expert dans ce genre de grimaces, & tu ſais avec un cœur joyeux te donner un air contrit. Mais ton viſage eſt

taillé pour cela : mon cœur ſera peut-être plutôt touché que le tien, car, crois-moi ſi tu veux, j'ai un cœur très-tendre. — Mais je défie à qui que ce ſoit de reconnoître à mes traits, quelque ſujet de chagrins que j'aie, que mon cœur eſt profondément affecté.

Tout dans mon maintien & dans ma figure, eſt ſerein & tranquille. La douleur ne peut s'établir dans mes traits une demi-heure de ſuite. Je dis plus : le rétabliſſement même de Milord (s'il en revenoit) ne m'affecteroit pas plus d'un quart-d'heure. Le plaiſir de la nouveauté & d'un changement de ſcène, & le plaiſir de jouer l'Héraclite vis-à-vis de ma famille, tandis que je ſuis un Démocrite au milieu de mes amis ; voilà tout ce qui m'intéreſſe : ſans quoi je n'ai nul beſoin de ce que Milord peut me laiſſer. Pourquoi donc le chagrin attriſteroit-il, défigureroit-il des traits auſſi joyeux & auſſi enjoués que les miens ?

Pour toi, on viendroit de commettre un meurtre dans la rue, tu ne ferois que paſſer, on connoîtroit même le meurtrier : ceux qui le pourſuivroient le laiſſeroient-là pour ſe ſaiſir de toi ſur ta figure. Et ton air te feroit pendre, tout comme il t'auroit fait arrêter.

Mais un mot d'affaires, Belford. A qui

t'adreſſes-tu pour tes habits de deuil ? As-tu été bien traité ? — J'aurai beſoin d'une partie de ce maudit attirail. — Car je veux répandre le deuil dans toutes les ames de la famille. — Au moins au dehors, ſi ce n'eſt pas en dedans. (♭)

LETTRE XII.

M. LOVELACE au même.

Vendredi matin, 23 Juin.

JE ſuis ſorti de bonne heure ce matin, avec un deſſein en tête que je ne ſais encore ſi je pourſuivrai ou non. A mon retour j'ai trouvé Simon Parſons, Bailli de la terre de Berks de Milord, qui venoit d'arriver, & qui m'attendoit chargé d'un meſſage en règle au nom de toute la famille pour me preſſer de partir, ſurtout de la part de mon oncle qui déſiroit me voir avant de mourir.

Simon m'amenoit le carroſſe à ſix chevaux de Milord, & peut-être le mien à l'heure qu'il eſt. J'ai donné ordre de tenir la voiture prête pour demain à quatre heures du matin. Il n'en coûtera qu'un peu plus de fatigue aux chevaux pour réparer ce délai, & le repos qu'ils pren-

dront dans l'intervalle leur donnera plus de forces pour la ſupporter.

Je ſuis toujours réſolu au mariage, ſi ma chère entêtée conſent à m'accepter. Si elle ne veut pas.... Hé bien alors il faut bien ſuivre l'impulſion, non de ma conſcience, mais des femmes de cette maiſon. Dorcas l'a informée de l'arrivée du Bailli & de ſa commiſſion. Elle a ſouhaité de le voir. Mon retour l'a privée de cette ſatisfaction. J'ai trouvé Dorcas qui faiſoit ſa leçon à l'honnête Bailli ſur les queſtions auxquelles il ne devoit pas répondre. Mais j'ai fait demander auſſitôt la permiſſion de voir ma charmante. Elle m'eſt enfin accordée. Sûrement la brillante ſucceſſion qui m'attend aidera à faire ma paix avec elle-— Je l'entends qui entre dans la ſalle à manger.

* *

Rien, rien, Belford, n'eſt capable de la toucher. Je n'ai pu rien obtenir d'elle; quoiqu'elle ait obtenu de moi le point qu'elle avoit le plus à cœur. Il faut que je te rende en peu de mots ce qui vient de paſſer entre nous.

Je lui ai propoſé d'abord, & dans les termes les plus chauds, de l'épouſer ſur le champ. Elle m'a refuſé avec la même chaleur.

Vouloit-elle ſeulement me promettre de ne

pas quitter la maiſon juſqu'à mardi matin ? Je ne ferois qu'aller au château de M.... m'aſſurer de la ſituation de Milord, ſatisfaire ſon déſir de me voir, & recevoir ſes dernières paroles ou volontés, tandis qu'il étoit encore en état de me les expliquer ; peut-être ſerois-je de retour avant lundi..... Accordez-moi quelque légère marque de conſidération.

« Quoi, Monſieur ? N'eſt-ce que par vos mou-
« vemens que je dois me déterminer ? Croyez-
« vous que je ratifierai mon empriſonnement
« par un conſentement volontaire ? Que m'im-
« porte votre abſence & votre retour ?

Ratifier votre empriſonnement ! Eh ! vous imaginez-vous, Madame, que je redoute les loix ? (J'aurois pu m'épargner cette folle bravade ; mais mon orgueil ne me l'a pas permis. J'ai cru, Belford, qu'elle me menaçoit.)

« Non, Monſieur, je ne vous ſoupçonne pas
« de craindre les loix. Vous êtes trop brave
« pour reſpecter aucune loi ou divine ou
« humaine.

Fort bien, Madame. Mais exigez de moi tout ce qui peut vous plaire, je ſuis prêt à le faire pour vous, quoique vous ne vouliez m'obliger en rien.

« Eh bien, Monſieur, je vous demande inſ-
« tamment la liberté d'aller à Hamſtead.

Je ſuis en ſuſpens. Mais à la fin, oui, Madame, vous irez..... Je vais vous y conduire de ce pas & vous y voir établie, ſi vous me promettez votre main jeudi prochain en préſence de votre oncle.

« Je n'ai pas beſoin que vous m'y voyiez établie. — Je ne promets rien.

Madame, Madame, gardez-vous de me laiſſer voir que je n'ai aucun fond à faire ſur le retour de votre affection.

« Je ſuis accoutumée à vos menaces, Mon-
« ſieur. Mais je n'en accepte pas moins votre
« compagnie juſqu'à Hamſtead. Je ſerai prête à
« partir dans un quart-d'heure. Mes habits
« viendront enſuite.

Vous ſavez, Madame, à quelle condition. Jeudi prochain.....

« Vous n'oſez donc vous fier.... ? »

Le paſſé & mon indignité me diſent que je ne le dois pas. Cependant je veux me fier à votre généroſité. Demain, s'il n'arrive rien qui puiſſe faire changer de réſolution, d'auſſi bonne heure qu'il vous plaira, vous pouvez partir pour Hamſtead.

Cette promeſſe a paru l'obliger. Cependant j'ai vu dans ſes yeux un air de doute.

Je vais retrouver les femmes, Belford. Comme je n'ai point à préſent de meilleurs juges, j'entendrai ce qu'elles penſent de ma critique ſituation avec cette fière beauté, qui rejette ſi inſolemment un Lovelace à genoux, offrant du ton le plus tendre, de s'humilier à la qualité de mari, en dépit de toutes ſes préventions contre cet état d'eſclavage.

LETTRE XIII.

M. LOVELACE au même.

JE ſors du conſeil. « Ai-je été ſi loin pour n'oſer « faire un pas de plus? N'eſt-il pas évident, par « toute la conduite de ma belle, que mon offenſe « eſt irrémiſſible? Quelle autre défenſe a-t-elle « que ſon éloquence & ſes larmes? (¶) Et les « larmes d'une femme n'avoient jamais été pour « moi qu'une roſée d'eau jetée ſur un braſier « qu'elles ne faiſoient qu'enflammer encore « plus. (♭) Dans la première épreuve, j'avois « trop d'avantage. Elle étoit dans un état d'in- « ſenſibilité. (¶) Si elle avoit été capable de

« ſentiment, il auroit bien fallu qu'elle fût ſen-
« ſible. (♭) Voilà ce qu'elles diſent. Les mé-
« thodes que j'ai employées avec elle, n'ont
« fait qu'augmenter ſa gloire & ſon orgueil. Elle
« peut faire avec honneur le récit de ſon aven-
» ture. Pas un mouvement d'inclination qui ait
« pu la rendre complice. Elle peut me couvrir
« de confuſion d'un ſeul regard, ſans avoir à ſe
« reprocher même une penſée dont elle doive
« rougir. Voilà, Belford, le réſultat de ma con-
« férence avec les femmes. »

Ajoute que la chère perſonne voit à préſent la néceſſité où je ſuis de la quitter. Elle a dans la tête de me démaſquer. Et mes inventions ſont d'une nature qui doit me faire paſſer pour le plus odieux de tous les hommes, s'il arrive qu'elles ſoient découvertes avant le mariage.

Cependant j'ai promis, comme tu ſais, & ſans aucune condition de ſa part, qu'elle partira demain pour Hamſtead.

Veux-tu ſavoir le ſens de cette promeſſe ? Elle eſt reſtreinte, ſi tu t'en ſouviens, par la ſuppoſition qu'il n'arrivera rien qui doive la faire changer. On apprend qu'il arrivera quelque choſe.

Figure-toi que, par imprudence, Dorcas laiſſe tomber *l'obligation rémunératoire* que lui a faite

ſa maîtreſſe. Les domeſtiques, ſurtout ceux qui ne ſavent ni lire ni écrire, ſont la plus négligente race du monde pour toutes ſortes de papiers. Figure-toi que j'ai trouvé ce billet, & dans un temps où j'étois réſolu de laiſſer à ma chère Clariſſe la diſpoſition abſolue d'elle-même, Cet incident ne te paroît-il pas *quelque choſe ?* Un billet de cette nature ne porte-t-il pas toutes les apparences d'une véritable ingratitude ? Le deſſein de m'en faire un ſecret prouve la crainte qu'il ne fût découvert, & cette crainte décèle un cœur coupable. J'avois beſoin d'un prétexte pour en avoir un plus juſte ? Si je tombe dans une violente colère après ma découverte, ne convient-on pas généralement que la colère excuſe la violence ? Chacun n'eſt-il pas obligé de faire grâce à cette paſſion dans autrui, lorſqu'il a reconnu, dans les mêmes occaſions, qu'il n'a pas été capable de conſerver plus d'empire ſur lui-même ?

Suppoſe que pour échauffer la ſcène, j'appelle les femmes à témoin, & que je les faſſe juge d'une vile ſervante qui s'eſt laiſſée corrompre. Le moindre avantage que j'en puiſſe tirer, ſi ce n'eſt pas un admirable prétexte pour conſommer l'attentat, ſera du moins une excuſe pour faire durer juſqu'à mon retour ce qu'on

nomme la *priſon*, (& ſe ſeroit bien ſa faute) & pour ordonner qu'on redouble de vigilance, & qu'on m'envoie toutes les lettres qu'elle pourroit écrire ou recevoir : & lorſque je ſerai revenu, le diable s'en mêlera ſi je ne trouve pas le moyen de faire choiſir à ma belle quelque logement qui réponde à mes vues, puiſque celui-ci lui déplaît, ſans qu'il paroiſſe néanmoins que j'y aie plus de part que la première fois.

Tu vas t'emporter contre moi. Tu me maudiras, j'en ſuis sûr. Mais crois-tu qu'après cet enchaînement d'inventions, je m'expoſe à perdre cette incomparable femme, pour quelques ruſes de moins. (¶) Un libertin eſt un libertin, Belford. Et quel eſt le libertin qui s'abſtiendra par principes, de commettre un mal où ſon penchant l'entraîne & où il eſpère réuſſir ? (♭) D'ailleurs ne ſuis-je pas ſérieuſement déterminé au mariage ? En l'épouſant, ne ſuis-je pas juſtifié aux yeux du public ? (¶) Et quel eſt donc ce grand outrage, qu'une cérémonie d'égliſe peut réparer en tout temps ? (♭) Une *cataſtrophe* ne paſſe-t-elle pas pour *heureuſe*, de quelques traverſes qu'elle ait été précédée, lorſqu'elle ſe termine par la célébration ?

Mais comment cette femme peut-elle occuper

ici

ici toute mon ame, tandis que mon pauvre cher oncle, comme ſon Bailli m'en aſſure, eſt dans une mortelle agonie ! Qu'il doit ſouffrir ! Le ciel ait pitié de lui ! J'ai le cœur trop ſenſible, Belford, & cette chère Clariſſe l'auroit éprouvé, ſi j'avois pu m'imaginer que ſes plus cruelles peines euſſent approché des plus légers tourmens de Milord. Je parle des peines réelles ; car pour celles qui lui viennent d'une exceſſive ſenſibilité, je ne connois pas cela, & par conſéquent je ne ſuis pas obligé d'en répondre.

LETTRE XIV.

M. LOVELACE au même.

SECONDE audience que je viens d'obtenir de ma belle. Mais on ne m'a pas permis d'expliquer la moitié des tendres ſentimens, des offres obligeantes dont mon cœur étoit rempli. Maudite ſituation ; que celle d'un homme qui ſe ſent diſpoſé à dire les plus belles choſes du monde & les plus pathétiques, & qui ne peut engager la maîtreſſe de ſon ſort à entendre ſes beaux diſcours ! Je comprends fort bien à préſent pourquoi les amans cherchent la ſolitude,

lorſqu'ils gémiſſent ſous la tyrannie d'une cruelle, & pourquoi ils prennent les arbres, les rochers, les êtres les plus ſtupides pour confidens de leurs peines. Ne ſuis-je pas forcé de te confier les miennes ?

Ma charmante m'a demandé quel ſond elle pouvoit faire ſur la *permiſſion* que je lui avois donnée, (elle a prononcé ce mot avec affectation) de ſe rendre à Hamſtead, auſſitôt que je ſerois parti pour le Berkshire. — Je lui ai renouvelé ſans difficulté ma promeſſe. — Elle m'a prié de donner mes ordres devant elle. — J'ai appelé auſſitôt Will & Dorcas : apprenez tous deux (à moins que je ne vous emmène vous, Monſieur, avec moi) leur ai-je dit, que vous devez obéir, dans mon abſence, à toutes les volontés de votre maîtreſſe. Elle ſe propoſe de retourner à Hamſtead lorſque je ſerai parti. — Mais, ma chère, lui ai-je demandé, ne prenez-vous perſonne avec vous ? — Je n'ai beſoin de perſonne là. — Prenez Dorcas. — Si j'ai beſoin de Dorcas, je l'enverrai chercher.

Dorcas n'a pu manquer de répondre qu'elle ſe trouveroit fort honorée.....

Oui, oui, il ſera aſſez temps à mon retour, ſi votre maîtreſſe le permet. — Voulez-vous, mon cher amour, que je faſſe appeler Mde.

Sinclair, pour lui donner auſſi mes ordres devant vous ?

Je ne me ſoucie point de voir Mde. Sinclair, ni rien de ce qui lui appartient. — Comme il vous plaira, Madame. — Les domeſtiques s'étant retirés, j'ai renouvelé mes inſtances pour lui faire promettre de recevoir jeudi prochain mes ſermens au pied de l'autel. Effort inutile ! Ne doit-elle pas s'en prendre à elle-même de tout ce qui pourra ſuivre ?

Je me ſuis réduit à une faveur qu'elle n'a pu refuſer à l'air dont je l'ai demandée : c'eſt de paſſer une partie de la ſoirée avec elle. Je ſerai la douceur & la complaiſance mêmes. Mon ame entière ſe répandra devant elle pour l'émouvoir & obtenir le pardon de mes offenſes. Si la ſienne eſt inflexible, & que malheureuſement le billet ſe préſente ſur mes pas, je ne doute point que la vengeance ne s'empare totalement de moi. (¶) Toute la maiſon étant dans mes intérêts, toutes s'engagent non-ſeulement à l'intimider & à me ſeconder au beſoin, mais à répondre encore de mon ſuccès ſur leur expérience : vois ce qui doit arriver, s'il n'y a pas de ma faute. (♭)

Cette épreuve néanmoins ſera la dernière. Je te jure, Belford, ſi je vois qu'avec le plein

uſage de ſes ſens, elle ſe conduiſe auſſi noblement que dans la première, c'eſt un ange qui ſortira de la fournaiſe, pour recevoir à jamais mes adorations, en dépit de tout homme, femme ou démon. Toutes ſes ſouffrances finiſſent. Je renonce à Satan qu'elle aura vaincu, & je me livre à la réforme. S'il s'élève dans mon cœur quelque mouvement dépravé, je le réprimerai d'un coup de poignard, plutôt que de lui laiſſer prendre de l'aſcendant.

Quelques heures vont tout décider. Mais quelque ſoit l'événement, je ſerai trop occupé pour trouver le temps de t'écrire avant que je ſois au château de M.....

En attendant, je t'avoue que je ſuis dans une étrange agitation. Je veux la calmer, s'il eſt poſſible, avant que de m'expoſer à paroître devant elle. Mon cœur fait des bonds à repouſſer mon ſein de la table ou j'écris. Je quitte ma plume pour m'abandonner entièrement à ſes impulſions.

LETTRE XV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi au ſoir, ou plutôt Samedi matin à 1 *heure.*

J'AVOIS cru que le temps & l'inclination me manqueroient également pour écrire avant que d'arriver au château de M.... Mais je me trouve du temps; & il faut que l'inclination vienne, ne pouvant ni dormir, ni m'occuper d'autre choſe qu'à écrire, ſi j'en ſuis capable. Je ſuis d'une humeur inſupportable à moi-même. Qu'elle ſe mêle ou non avec mon encre; ce qui viendra, viendra. N'attends pas de moi d'autre préparation.

J'ai tâché par la douceur & par l'amour d'amollir..... quoi? le marbre : un cœur incapable d'amour & de douceur. Les offenſes paſſées ne ſortent pas de ſa mémoire; prête à recevoir des grâces, c'eſt-à-dire, la permiſſion de partir pour Hamſtead; mais auſſi éloignée de les mériter que d'en faire. Ainſi je me ſuis bientôt vu forcé de renoncer à mon ſyſtême de complaiſance & de ſoumiſſion.

J'avois grand beſoin alors qu'elle provoquât ma colère. Comme un lâche écolier qui attend

le premier coup de poing avant de pouvoir ſe réſoudre au combat, je l'ai preſque défiée d'oſer medéfier elle-même. Elle a paru s'appercevoir du danger; & n'ayant pas la hardieſſe de braver mon reſſentiment en face, elle a tenu conſtamment le milieu, ſans me donner, ni prétexte de l'offenſer, ni eſpérance de la fléchir. Cependant elle croit la fable de Kentish-town & l'arrivée de ſon oncle, & je ne m'apperçois pas qu'elle ſoupçonne Tomlinſon d'être un impoſteur.

Son inquiétude n'en étoit pas moins viſible pendant notre entretien. Elle a voulu plus d'une fois ſe retirer bruſquement. Elle m'a ramené ſi ſouvent à ma promeſſe de la laiſſer partir pour Hamſtead, que je me ſuis trouvé fort embarraſſé à répondre, quoiqu'aux termes où j'en étois avec elle, il me fût impoſſible de ſonger à l'exécuter.

Dans cette ſituation, les femmes prêtes à m'aſſiſter, & également prêtes à m'accabler de railleries, ſi je demeurois en chemin, quel autre parti avois-je à prendre que de ſuivre le plan concerté, & de faire naître un prétexte de querelle, pour me mettre en droit de révoquer ma permiſſion, & pour la convaincre que je ne voulois pas être traité ſans raiſon comme un brutal raviſſeur?

J'étois convenu avec les femmes, que ſi je ne pouvois trouver dans notre conférence l'occaſion de quereller, le billet ſe trouveroit ſous mes pas, & que je m'en ſaiſirois auſſitôt qu'elle m'auroit quitté. Mais vers dix heures, en voyant l'empreſſement qu'elle a marqué pour ſe retirer, & le redoublement d'inquiétude & de crainte que j'ai lu dans ſes yeux & que lui donnoient la chaleur extraordinaire de ma conduite avec elle, (¶) & la hardieſſe avec laquelle j'ai ſaiſi violemment ſa main deux ou trois fois, avec un trouble & des regards qui, je le ſentois, étoient d'accord avec mes mouvemens, (♭) j'ai craint que ſi je la laiſſois remonter à ſa chambre, il ne me fût bien difficile de me rapprocher d'elle. Je ne voulois pas m'expoſer à ce riſque. Je ſuis ſorti un moment, à dix heures, dans le deſſein de changer quelque choſe à mes diſpoſitions : après lui avoir dit que j'allois la rejoindre ſur le champ. A mon retour, je l'ai trouvée à la porte de la ſalle, prête à remonter, & je n'ai pu lui perſuader de retourner ſur ſes pas. Dans les ſentimens de complaiſance où je m'étois ſoutenu pendant toute la ſoirée, je n'ai pas eu la préſence d'eſprit d'employer la force pour l'arrêter. Elle s'eſt comme gliſſée d'entre mes mains,

& je me ſuis vu rappelé malgré moi à mon premier ſyſtême.

J'aurois dû te dire d'abord (mais je ne ſonge guère à mettre ni ordre, ni liaiſon dans mon récit) qu'entre huit & neuf heures du ſoir, il m'étoit venu un nouveau courier de ma famille, pour me prier de prendre avec moi le docteur S***, dont le vieux Pair s'eſt ſouvenu que les remèdes lui ont ſauvé la vie dans une pareille extrémité. Je l'avois fait avertir de ſe tenir prêt pour ce matin à quatre heures: car le diable auroit plutôt emporté l'oncle & le docteur, que de me faire remuer d'un pas avant la concluſion de mon entrepriſe.

Avance, ſi tu veux, ton maudit nez, pour ſubodorer l'événement. Donne-moi au diable, ſi je ne te l'apprends qu'en ſon lieu & place. — Et ce ſera encore trop tôt.

A peine ma charmante étoit-elle rentrée dans ſa chambre, qu'en me retirant dans la mienne, j'ai trouvé un petit papier que j'ai ramaſſé. Je l'ai ouvert, car il étoit ſoigneuſement plié dans un autre. Que pouvoit-ce être qu'une promeſſe de vingt livres ſterlings de penſion & d'un diamant pour corrompre Dorcas & l'engager à favoriſer la fuite de ſa maîtreſſe?

Quelle révolution tout d'un coup dans mes eſprits! J'ai ſonné, ſonné, ſonné avec une violence à caſſer le cordon, comme ſi la maiſon eût été en feu. L'effroi a mis tous les démons ſur pied. Toute la maiſon s'eſt remplie d'alarme & de tumulte. Will eſt accouru le premier: Monſieur, Monſieur!..... les yeux & la bouche de travers. — Qu'on me faſſe monter ici cette miſérable Dorcas, me ſuis-je écrié du haut de l'eſcalier, dans une horrible fureur & prêt à perdre la reſpiration. — La malheureuſe s'eſt préſentée: mais tremblante, & ſe gardant bien de s'approcher trop, après le récit que Will lui avoit fait de mon emportement & le ſon de ma voix qu'elle avoit entendu. — J'ai tiré l'épée que j'avois priſe dans le premier mouvement de ma rage. — Scélérate! infâme traîtreſſe! ô corruption! Elle s'eſt réfugiée contre la porte de ſa maîtreſſe, en lui demandant à grands cris ſûreté & protection. — Monſieur, Monſieur, au nom de Dieu! s'eſt écrié Will en me retenant le bras, lorſque je voulois la frapper au paſſage. — Je l'ai repouſſé de toute ma force: & lui donnant un coup du plat de mon épée: prends cela, maraud, pour avoir dérobé une perfide, une ingrate à ma vengeance. — S'il m'eſt échappé quelque épithète plus groſſière contre mon

intention, la colère doit me ſervir d'excuſe.

Deux ou trois femmes ſont montées en hâte. Quoi donc? quoi? qu'eſt-il arrivé? — Ce qui eſt arrivé! (J'ai entendu ma charmante qui, loin d'ouvrir ſa porte, pouſſoit un verrou de plus pour la fermer.) Cette abominable Dorcas.... Qu'on m'appelle ſa tante. Qu'elle vienne voir à quelle traîtreſſe elle m'a livré. Je veux qu'elle me l'amène ici devant moi, qu'elle me faſſe juſtice d'une miſérable qui ſe laiſſe corrompre par des penſions, pour trahir ſon devoir, pour éterniſer les querelles entre un mari & ſa femme, & pour me faire perdre à jamais tout eſpoir de réconciliation.

Que je meure, Belford, ſi j'ai le courage de continuer le récit de cette farce!

* *

La tante eſt montée en ſoufflant. Sur ſa portion du paradis, a-t-elle dit, elle n'avoit aucune part à ce qui s'étoit paſſé. — De ſa vie elle n'avoit connu une Dame plus malicieuſe & plus intrigante que la mienne. Il n'étoit pas ſurprenant qu'il y eût ſi peu de domeſtiques fidelles, lorſque des Dames de la qualité de Mde. Lovelace ne ſe faiſoient pas ſcrupule de les corrompre. — Quant à elle, elle ne me demandoit pas grâce pour l'infâme créature. Elle la renonçoit pour

ſa nièce, s'il étoit vrai qu'elle fût capable d'une trahiſon. Mais quelle étoit la preuve ? – Je lui ai fait voir le papier. — Cela n'eſt que trop clair ! (¶) Et les noms d'infâme, de malheureuſe, de démon, ont paſſé de bouche en bouche, & l'on s'eſt emporté à l'envi contre la baſſeſſe de la ſervante corrompue, & contre l'indignité de la corruptrice. Nous ſommes tous montés, paſſant devant la chambre de ma belle pour aller à la ſalle à manger, faire le procès à la coupable : Et chacune de paſſer en frappant du pied devant ſa porte, & chaque langue de vomir ſon imprécation. — Qu'on m'amène cette créature, ai-je dit, à l'inſtant. — Quoi ! Elle vouloit s'évader de la maiſon, dites-vous ? Tels étoient les diſcours qu'on ſe renvoyoit, & le vacarme que nous faiſions & de la voix & des pieds devant la porte de la belle corruptrice.

Dorcas eſt venue en pouſſant des cris plaintifs entre deux femmes qui l'entraînoient, & qui lui crioient aux oreilles : il faut que vous veniez. — Vous viendrez. — Vous ſerez bien obligée de répondre. — Vous êtes l'opprobre de tous les domeſtiques fidelles, lui diſoient-elles, en la pouſſant, la tirant le long de l'eſcalier. — Je ne puis, diſoit-elle en gémiſſant, je ne puis ſoutenir la vue de Milord. — Je n'aurai pas la force de

regarder en face un ſi bon & ſi généreux ſeigneur. — Oh! comment ſupporterai-je les reproches de ma tante en fureur?

Viens, viens ſubir ta ſentence. — Amenez-la, amenez-la devant ſon juge. — Miſérable: c'eſt la honte d'être découverte, & non pas le crime qui cauſe votre trouble. Vous avez dormi fort à l'aiſe depuis quelques jours dans votre infamie, je le vois par la date de l'écrit. Dis-moi, démon, dis-moi ingrate, qui a fait les premières avances?

Oui, opprobre de ma famille & de mon ſang, s'eſt écriée la vieille furie. — Réponds à Monſieur — dis la vérité — qui a fait les premières avances?

Oui, maudite créature, a dit Sally: qui a fait les premières avances?

J'ai déjà commis une trahiſon! ne me forcez pas à en commettre une ſeconde. — ma maîtreſſe eſt une bonne maîtreſſe. — Oh, quelle ne ſouffre pas!.....

Dites tout ce que vous ſavez, dites la vérité, Dorcas, a crié Polly Horton. — Monſieur aime trop ſa femme, pour lui faire beaucoup de peine, quelque mal qu'elle paie ſon amour!

Eh! tout le monde le voit, s'écria Sally — que Monſieur ne l'aime que trop, — pour ſon

bonheur, allois-je dire. — Juſqu'à préſent, j'avois cru qu'elle méritoit mon amour. — Mais corrompre ainſi une ſervante, qu'elle ſuppoſoit avoir des ordres de veiller ſur ſes pas dans la crainte d'une autre tentative pour s'évader; — & m'imputer à moi cette précaution comme un crime! — Mais je ne puis m'empêcher de l'aimer encore. — Meſdames, pardonnez ma foibleſſe.

Malédiction ſur mes grimaces! Au diable ſi j'ai la patience de les répéter ici. — Mais tu auras le tout. — Tu ne peux me mépriſer plus que je ne me mépriſe moi-même.

❁ ❁

Mais, Monſieur, dit Sally, ſi vous confrontiez Madame avec cette fille? Vous voyez qu'elle ne ſe ſoucie pas d'avouer.

Oh! *je ne me ſoucie pas*, répéta Dorcas! — Ah que ma pauvre maîtreſſe n'en ſouffre pas! — Si vous ſaviez tout ce que je ſais, vous conviendriez que Madame a été bien cruellement traitée.

Voyez, voyez, voyez: ſe ſont-elles écriées toutes à la fois, — Ce n'eſt pas la faute, c'eſt la honte d'être découverte, comme a dit Monſieur.

Et là-deſſus toutes les bouches de la maudire & de l'appeler, furie, démon.

Votre maîtreſſe ne viendroit pas; elle n'oſe pas venir vous ſauver, s'eſt écriée Sally. — Quoique ſi Monſieur n'écoutoit pas plus ſa pitié, que ce que vous méritez, il vous couperoit la gorge dans le moment.

Répondez, a reprit Polly : Eſt-ce votre maîtreſſe ou vous, vile créature, qui avez fait les premières avances ?

Si Madame, a crié la vieille, eſt auſſi remplie d'honneur.... Excuſez-moi, mon.... Excuſez-moi, Monſieur : (au diable la vieille ſorcière, elle a manqué de dire mon *fils.*) Si Madame eſt auſſi remplie d'honneur, que nous l'avons toujours ſuppoſé, elle paroîtra pour juſtifier une malheureuſe fille qui s'eſt laiſſée ſéduire par la grandeur de ſes offres. Oui, Monſieur, j'eſpère que vous leur rendrez juſtice à toutes deux, je l'eſpère. — Bon Dieu du ciel ! lui accorder tout ce qu'elle peut demander ! Souffrir ſon indigne averſion pour ma pauvre & innocente maiſon ! lui permettre d'aller à Hamſtead, ſans rien obtenir d'elle, comme vous me l'avez dit, Monſieur ; pas la plus légère condeſcendance ! O Monſieur, Monſieur, j'eſpère, j'eſpère, que ſi Madame ne veut pas paroître volontairement, j'eſpère que vous trouverez un moyen d'éclaircir cette affaire en ſa préſence. Je ne fais pas cas de

mes portes dans une occaſion de cette nature.... Je ſuis amie de la juſtice, il faut que cette affaire ſoit éclaircie juſqu'au fond pour ma juſtification. Je commencerai par jurer que je n'ai pas eu la moindre part à cette noire corruption. (♭)

Elle n'avoit pas fini ce dernier mot, lorſque nous avons entendu ma chère Clariſſe tirer ſes verroux, ouvrir ſa porte & marcher. — Allons, Monſieur, allons, Monſieur Lovelace. — Voici le moment, Monſieur, m'ont dit toutes les femmes d'une ſeule voix, pour m'encourager.....

En vérité, Belford, en vérité, je n'ai pas la force d'en écrire davantage.

Cependant, il faut que je t'achève la peinture de cette étrange ſcène juſqu'au bout.

(¶) Vois-nous, Belford: repréſente-toi notre conſeil aſſis, pour juger & pour punir la belle *corruptrice*. Moi, la vieille, cette vieille ſi redoutée juſqu'alors! Les nièces Sally, Polly, la traîtreſſe Dorcas, & Mabel comme ſon garde, pour l'empêcher de fuir ou de ſe cacher; tous déterminés dans notre entrepriſe, & déterminés par la néceſſité, d'après le voyage que j'étois ſur le point de faire, & la ſituation précaire où j'étois avec elle; & de l'entendre tirer ſes verroux, ouvrir ſa porte, ſortir, mettre la clef dans la ſerrure en dehors, comme on l'a reconnu après,

fermer ſa porte, & mettre la clef dans ſa poche. — Will, je le ſavois, étoit au bas de l'eſcalier, & devoit m'avertir ſi, tandis que nous étions en haut, elle ſe trompoit de chemin, & deſcendoit l'eſcalier au lieu de monter dans la ſalle à manger; toutes les portes de la rue ſoigneuſement fermées, avec tous les volets tout autour de la maiſon, afin de ne rien laiſſer tranſpirer au dehors, ni bruit, ni cris. Il ne manquoit rien à nos brutales précautions. Au milieu de ces circonſtances, l'entendre venir à nous volontairement, & la voir entrer auſſitôt au milieu de nous avec l'aſſurance de l'innocence & une majeſté qui lui eſt naturelle, mais qui dans ce moment éclatoit encore plus ſenſiblement dans ſa perſonne & dans ſon maintien. Toutes les bouches muettes: tous les yeux frappés de reſpect, tous les cœurs ſaiſis d'étonnement, & le mien ſurtout; ſans battement, & s'enfonçant deux fois au-deſſous de ſa région ordinaire, contre une qu'il remontoit juſqu'à mon goſier; le lâche étoit glacé de honte!

Elle, muette auſſi quelques momens. Jetant ſon regard autour d'elle, d'abord ſur moi, enſuite ſur la vieille qu'elle n'avoit plus l'air de craindre: puis ſucceſſivement ſur Sally, Polly, & l'accuſée

l'accuſée Dorcas, & ſur chaque perſonne de l'aſſemblée.

Tel étoit l'empire triomphant que l'innocence exerçoit autour d'elle dans ce moment impoſant!

Elle voulut parler: mais elle n'en eut pas la force, en voyant l'humiliante confuſion de ma conſcience coupable. On auroit entendu les pas d'une ſouris ſur le plancher; ſon pied léger, & le froiſſement de ſa robe de ſoie n'en auroient pas empêché: car elle ſembloit marcher dans l'air, & être toute ame. Elle alla juſqu'à la porte & revint vers moi ſur la même ligne deux ou trois fois, avant que l'excès de ſon indignation lui laiſsât la force de parler. A la fin, après avoir touſſé deux ou trois fois, pour retrouver la voix: (♭) Mépriſable & abandonné Lovelace! crois-tu que je ne pénètre point ici ton infâme & lâche complot, & que je ne démaſque pas autour de moi toutes ces complices? Toi, femme, (en fixant la Sinclair) qui as ſu quelques momens m'inſpirer de la terreur, mais qui fus toujours pour moi un moment de dégoût & d'averſion, & que je regarde aujourd'hui avec déteſtation! tu aurois dû préparer quelque nouveau poiſon, (car ce fut ſans doute ton ouvrage,) pour me dérober encore une fois l'uſage de mes ſens. — Et ſe tournant vers moi;

Misérable! cela auroit pu rendre tes succès plus certains, dans cette noire & basse invention. — Et vous, viles créatures! (en s'adressant à toutes les femmes,) qui avez peut-être causé la ruine, pour ce monde & pour l'autre, de cent ames innocentes, (& ce que je viens d'entendre me fait juger par quelle voie) apprenez que je ne suis point mariée... Toute perdue que je suis, par votre infernale ligue, non, grâces au ciel, je ne suis point mariée à ce réprouvé. Apprenez que j'ai une famille qui vous demandera compte de mon honneur; une famille puissante, dont j'invoquerai l'autorité: car cet homme n'en a aucune sur moi. Considérez deux fois à quels nouveaux outrages vous me destinez; vous l'excitez. Malgré l'état où m'ont réduite vos viles trahisons, je suis une personne de rang & de fortune. Je ne serai jamais sa femme. Pour votre ruine, je trouverai des amis qui ne me laisseront pas sans vengeance; & depuis les preuves que j'ai de votre détestable méchanceté & de vos lâches instigations, n'espérez de moi aucune pitié.

Aucune n'a pu rire de la pitoyable figure qu'elles me voyoient faire. Dieu! comme tous ces démons trembloient, agités par leur conscience! Combien le vice feroit timide & humi-

lié, s'il étoit toujours donné à l'innocence de ſe montrer avec cette impoſante autorité!

Pour toi, vile Dorcas! double traîtreſſe, toi qui avec tes gémiſſemens & tes fauſſes larmes, jouois l'affection pour moi. — (¶) Sors d'ici: — ſors miſérable. Tu n'as rien à craindre de perſonne; fuis, te dis-je. Tu as rempli trop fidellement ton rôle, pour avoir ici d'autres reproches à craindre que les miens. Va, tu es en ſûreté: ton crime fait ta garantie dans une maiſon telle que celle-ci. Tu as joué ton vil & pitoyable rôle auſſi bien que tu le pouvois dans une farce auſſi déplorable. — Auſſi-bien, pour le moins, que chacun de ces objets que tu vois ici; tes maîtres, mais qui ne valent pas mieux que toi, peuvent jouer le leur. — Fuis & cours te cacher dans les ténèbres. On ne demandera plus qui de toi ou de moi a fait les premières avances. (♭)

Te l'imaginerois-tu? Cette créature ſaiſie d'un mortel effroi a pris la fuite, & Mabel a diſparu après elle, malgré mes efforts pour rallier les troupes, en criant à Dorcas de reſter; mais je crois que nul démon n'auroit pu les arrêter, lorſqu'un ange leur ordonnoit de fuir.

Madame, ai-je dit, permettez-moi de vous dire, en m'avançant vers elle d'un air aſſez

menaçant, quoique cruellement vexé dans l'ame & plein de confuſion. — Elle s'eſt tournée vers moi. Arrête où tu es, le plus vil, le plus abandonné des hommes. N'avance pas & n'entreprends pas, avec ton air déterminé, de me toucher, ſi tu ne veux me voir tomber ſans vie à tes pieds. Au même inſtant, elle m'a glacé d'horreur & de crainte, en portant ſur ſon cœur la pointe d'un grand canif, dont elle tenoit le manche ſerré dans ſon poing; de ſorte que, n'en voyant que le fer, il n'y avoit aucune eſpérance de pouvoir le lui ôter. — Je ne menace ici que moi-même, a-t-elle continué. Vous, Monſieur, vous, femmes, ne craignez aucune violence de ma part. — (¶) La loi ſera mon arme contre vous. Oui, *la loi;* & elle a prononcé ce mot avec une emphaſe qui, pour les gens de cette eſpèce, porte toujours l'effroi dans leur ame, & qui les frappa toutes en ce moment d'une terreur panique. Et cela n'eſt pas étonnant, puiſque ceux qui ſe damnent eux-mêmes pour ſe procurer les aiſes & les biens de ce monde, ſont toujours prêts à trembler à tout ce qui menace leurs moyens criminels d'y parvenir.

« La loi ſera mon ſeul refuge. » (♭)

L'infâme Sinclair, baiſſant la tête vers moi, m'a dit à voix baſſe, qu'il valoit mieux com-

poſer avec cette étrange Dame, & lui laiſſer la liberté de partir. Sally, malgré ſes imprudentes bravades tant de fois répétées auparavant, a dit : ſi M. Lovelace les avoit trompées en parlant de ſon mariage : — Polly Horton : qu'elle raconnoiſſoit que ſi Madame n'étoit pas mariée, elle avoit été fort outragée. — Eh ! me ſuis-je écrié, ce n'eſt pas de quoi il eſt ici queſtion. Nous ſavons, vous & moi, Madame.... Oui, & j'en remercie le ciel ; nous ſavons tous deux que je ne ſuis pas ta femme. Encore une fois, j'en rends grâces au ciel. Je ne doute pas du nouvel attentat que tu préparois contre moi dans ce lâche & vil complot ; mais je jouis de mes *ſens*, Lovelace. Je te mépriſe du fond du cœur, & tu me fais vraiment pitié, Lovelace. Comment peux-tu ſoutenir ma préſence ? Opprobre de l'humanité ! Toi, qui.....

Madame, Madame, ces inſultes ne peuvent ſe ſupporter, & j'ai fait un mouvement pour m'approcher d'elle. Elle s'eſt retirée juſqu'à la porte contre laquelle elle s'eſt appuyée le dos, tenant la pointe du canif ſur ſon ſein, qui paroiſſoit y toucher en s'élevant. Les femmes m'ont retenu, en me conjurant de ne pas irriter une Dame ſi violente, — pour l'intérêt de leur maiſon ; qu'elles étoient perdues. Et toutes trois

pendues après moi, me retenoient, me conjuroient, tandis qu'elle me bravoit à cette diſtance avec un courage vraiment héroïque. Approche, m'a-t-elle dit, avec un reſſentiment viſible, approche ſi tu veux. Va, j'oſe mourir : c'eſt pour la défenſe de mon honneur. Dieu prendra pitié de ma pauvre ame. Je n'en eſpère point de toi. Me voilà à cette diſtance : Avance d'un pas de plus, & tu verras ce que je ſuis capable d'oſer.

Laiſſez-moi, femmes, laiſſez-moi à moi-même & à mon ange. — Elles ſe ſont retirées à quelque diſtance. — O ma chère Clariſſe, que vous m'épouvantez! en mettant un genou à terre & tendant les bras. Non, non, je ne fais pas un pas de plus, ſi ce n'eſt pour recevoir la mort de cette main outragée qui me menace de la ſienne. Je ſuis un miſérable. Dites que vous plongerez cette arme dans le ſein de l'offenſeur, & non dans celui de l'offenſée. Et alors j'oſerai m'approcher de vous, oui, je l'oſerai ; mais non pas autrement.

La Sinclair a reniflé de ſon maudit nez. Sally & Polly ont tiré leur mouchoir en ſe détournant de nous. De leur vie, m'ont-elles avoué après, elles n'avoient rien vu de comparable à cette ſcène ; c'eſt-à-dire, apparemment, que jamais

Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

N: 14

D. Chodowiecki del. & sc.

elles n'ont vu l'innocence ſi triomphante & le vice plus humilié.

Sans attention ſur moi-même, j'ai fait un nouveau mouvement vers mon ange. Crois-tu, crois-tu, s'eſt-elle écriée, toujours déſavouant, & toujours avançant. — Crois-tu me ſurprendre par tes artifices, & t'approcher de moi? Arrête, où j'oſe.... ſa main paroiſſoit ſe roidir pour l'action. Je ne ferai rien témérairement, a-t-elle ajouté. Mon cœur abhorre par principe l'attentat dont tu me fais une cruelle néceſſité. — Dieu tout puiſſant! à ta merci; (en levant les yeux & les mains au ciel) Dieu tout puiſſant! je m'abandonne à ta miſéricorde.

Je me ſuis jeté à l'extrémité oppoſée de la chambre. Toute ſon ame en ce moment étoit livrée en ſilence à quelque prière jaculatoire. Polly raconte qu'on ne lui voyoit que le blanc de ſes beaux yeux. — Dans l'inſtant qu'elle étendoit la main pour ſe donner ſans doute le coup mortel, (quel frémiſſement j'éprouve à ce ſeul récit!) un regard qu'elle a laiſſé tomber ſur moi lui a montré l'éloignement où j'étois d'elle, & elle a entendu quelques mots entrecoupés que je prononçois d'une voix foible dans l'égarement de ma raiſon. Alors ſes joues, qui avoient paru enflammées dans ſon tranſport, ſont deve-

nues pâles auſſitôt ; comme épouvantée de ſon propre deſſein. Et levant les yeux : Grâces, Dieu de bonté ! grâces te ſoient rendues, a dit l'ange : Tu me ſauves pour cette fois, tu me ſauves de moi-même. Gardez, Monſieur, gardez cette diſtance (en baiſſant ſon regard ſur moi, qui étois proſterné ſur le plancher, & le cœur percé comme de mille poignards.) Cette diſtance a ſauvé une vie.... réſervée à quels malheurs ?.... Dieu ſeul le ſait.

Pour être heureuſe, Madame, & pour faire des heureux ; ah ! donnez-moi l'eſpérance de vous voir demain.... Je ne partirai qu'après cette faveur ; & puiſſe le ciel....

N'atteſtez pas le ciel, Monſieur, (avec un regard perçant qui imprimoit la crainte) vous ne l'avez que trop irrité par vos parjures. Dieu a l'œil ſur nous. Il nous regarde. — Et ſes yeux paroiſſoient égarés.

(¶) Les femmes ont levé en tremblant les yeux vers le plafond, comme ſi elles euſſent craint d'y rencontrer l'œil du Tout-Puiſſant ouvert ſur elles. Et elles avoient bien ſujet de trembler, & moi comme elles, nous qui avions tous, il n'y avoit qu'un moment, ſatan dans le cœur. (♭)

Si ce n'eſt pas demain, Madame, nommez du

moins jeudi; jeudi, qui eſt l'anniverſaire de la naiſſance de votre oncle.

Ce que j'ai à vous dire & ce dont je peux vous aſſurer, c'eſt que jamais, jamais je ne ſerai à vous. — Faites-moi eſpérer que je peux compter ſur l'exécution de votre promeſſe, qu'il me ſera permis de quitter cette *innocente* maiſon, comme quelqu'une l'appeloit, (mais depuis long-temps mes oreilles ſont accoutumées à ce renverſement des termes:) demain dès la pointe du jour.

Ma perte y fût-elle attachée, vous ne le pouvez pas, Madame, qu'à des conditions; & j'eſpère que vous ne m'épouvanterez plus, (car je redoutois encore le maudit canif.)

Non, m'a-t-elle dit. Il n'y a qu'un attentat contre mon honneur qui puiſſe me pouſſer au déſeſpoir. Je n'ai d'autre vue que de défendre mon honneur, & je n'en ai pas eu d'autre en traitant cette créature qui eſt là-bas, votre infâme agent. Le ciel, c'eſt ma confiance, me rendra le même courage dans la même occaſion; mais pour tout autre intérêt, je ne lui demande pas cette grâce. Et ſe tournant vers les femmes: ſouvenez-vous bien, leur a-t-elle dit, que je ne ſuis pas la femme de cet homme-là. Avec quelque baſſeſſe qu'il m'ait traitée, il n'a jamais

eu d'autorité ſur moi. Je ne ſuis point ſa femme : s'il part bientôt, & ſi vous vous croyez autoriſées par ſes ordres à me retenir ici, prenez garde aux ſuites.

Après cette fière déclaration, elle a pris un des flambeaux qui étoient ſur la table ; & ſans ajouter un ſeul mot, elle s'eſt retirée dans ſon appartement. Perſonne n'eſt ſorti du reſpect qu'elle nous avoit impoſé. Perſonne n'eût oſé faire un mouvement pour l'arrêter.

(¶) Mabel l'a vue toute tremblante & en déſordre, tirer précipitamment la clef de ſa poche, & ouvrir ſa chambre : & auſſitôt qu'elle y a été entrée, elle l'a entendue la fermer & la barrer à double verroux.

En prenant ainſi ſa clef avec elle, lorſqu'elle eſt ſortie de ſa chambre pour venir à nous, elle ſoupçonnoit ſans doute mon deſſein, qui étoit de l'enlever dans mes bras & de l'y porter, s'il falloit en venir à cette violence, après que je l'aurois intimidée, & de paſſer la nuit avec elle.

Elle n'auroit pas manqué de femmes-de-chambre pour l'aider à ſe déshabiller dans cette occaſion.

Mais du moment qu'elle eſt entrée dans la ſalle à manger avec tant d'intrépidité, il a été abſolument impoſſible de ſonger à pourſuivre

mes infâmes deſſeins ſur ſa perſonne. (b)

Voilà, voilà, cher Belford, le fruit que j'ai tiré d'une invention dont j'avois conçu de ſi grandes eſpérances! Ma ſituation en eſt dix fois plus miſérable qu'auparavant.

Tu n'as jamais vu d'air plus ſot que le nôtre, c'eſt-à-dire le mien, & celui de la Sinclair & de ſes nymphes, nous regardant l'un l'autre pendant les premiers momens qui ont ſuccédé à cette ſcène. A la fin les deux nièces m'ont fait des railleries outrageantes de ma foibleſſe; & la vieille furie a marqué beaucoup d'inquiétude pour l'honneur & la ſûreté de ſa maiſon. Je les ai données toutes au diable; & me retirant dans ma chambre, je m'y ſuis enfermé à double tour.

Il eſt temps que je parte. Tout ce qui me revient de mes profonds complots, c'eſt la honte de les voir découverts, le regret de m'être inutilement chargé de nouveaux parjures, le déſeſpoir d'être mépriſé par une femme dont je ſuis idolâtre; & ce qui eſt bien plus inſupportable pour un cœur fier, celui de l'être par moi-même. Le ſuccès, Belford, dans les événemens humains, le ſuccès eſt tout. Quelle admiration n'ai-je pas eue juſqu'aujourd'hui pour mes inventions! & combien me ſuis-je

applaudi, ſurtout de la dernière ! Comme elle me paroît à préſent folle & puérile ! Efface, brûle, garde-toi de lire jamais toutes les parties de mes lettres où je m'en ſuis ridiculement vanté ; & ne t'aventure jamais à m'en faire de mauvaiſes plaiſanteries, car je te déclare que je ne les ſupporterois pas.

A l'égard de cette divine fille ; ſur mon ame, je me ſens pour elle plus d'amour, plus d'admiration que jamais. Il faut qu'elle ſoit à moi. Elle ſera à moi. — Avec honneur ou ſans honneur, comme je l'ai ſi ſouvent juré. (¶) — C'eſt ma maudite frayeur, lors de ſon dernier accident, lorſque je vis ſon viſage ſanglant, qui l'a miſe ſur la voie de prendre ſur moi tant d'avantage en m'épouvantant. (♭) Si elle n'avoit menacé que moi, j'aurois été bientôt maître de ſon bras, & je n'aurois pas eu de peine à la faire tomber dans les miens. Mais une vertu ſi héroïque, tourner ſon reſſentiment contre elle-même, raſſurer les coupables autour d'elle, diſtinguer avec tant de préſence d'eſprit, dans l'intention même de ſon attentat déſeſpéré, la néceſſité de défendre ſon honneur, en déſavouant ſi franchement tout excès pareil pour tout autre intérêt moins grand ; cette délibération, ce choix, ces principes ; ce ſoin de me tenir aſſez

éloigné pour m'ôter le pouvoir d'être auſſi prompt à lui ſaiſir la main, qu'elle à ſe porter le coup fatal : comment ſeroit-il poſſible de ſe défendre contre une ſi véritable & ſi prudente magnanimité ?

Mais elle n'eſt pas partie. Elle ne partira point. Je la preſſerai par mes lettres, de ſe laiſſer fléchir pour jeudi. Elle ſera encore ma femme. Elle le ſera par les voies légitimes. Car pour un commerce libre, il n'y faut plus ſonger. Je la recevrai des mains du Capitaine qui repréſentera ſon oncle. Mon oncle rendra l'ame ; ma fortune ſecondera mes intentions, & me mettra tout-d'un-coup au-deſſus de tout le monde & de tous les événemens.

Mais voici la malédiction : c'eſt qu'elle me mépriſe, Belford ! Qui pourroit ſouffrir d'être mépriſé, ſurtout par ſa femme ? O Dieu ! Dieu ! Quel fruit, quel maudit fruit j'ai tiré de ce complot !

Ici finit l'hiſtoire de *l'héroïne & du canif.* Le diable emporte le canif. Il me répugne de dire : le ciel comble la Dame de ſes bénédictions ! Ce vœu ſeroit contre moi.

Samedi, vers cinq heures du matin.

LETTRE XVI.

M. LOVELACE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Au château de M.... Samedi au ſoir, 24 *Juin.*

(L'adreſſe portoit, *à Madame Lovelace.*)

MA TRÈS-CHÈRE VIE,

SI vous ne regardez pas comme un effet de l'amour, & d'une terreur inſpirée par l'amour, la miſérable figure que vous m'avez vu faire cette nuit, vous ne me rendez guères juſtice. J'ai voulu eſſayer juſqu'au dernier moment ſi ma ſoumiſſion & ma complaiſance en tout, pourroient me faire obtenir de vous la promeſſe d'être à moi jeudi prochain, puiſque cette faveur m'étoit refuſée plutôt. Si j'avois eu le bonheur de l'obtenir, vous auriez été libre de partir pour Hamſtead, ou pour tout autre lieu qu'il vous auroit plu de choiſir. Mais après avoir perdu l'eſpérance de vous fléchir, comment pouvois-je me diſſimuler, après m'être rendu ſi coupable, que, vous laiſſer cette liberté, c'étoit m'expoſer à vous perdre pour toujours ?

Je vous avouerai, Madame, qu'ayant trouvé

hier après midi le papier que Dorcas avoit perdu, je fis confeſſer auſſitôt à cette fille qu'elle s'étoit engagée à favoriſer votre évaſion. Et il n'eſt pas douteux que ce papier eſt ſorti de ſes mains par accident. Si mes inſtances avoient pu vous déterminer pour jeudi, je n'aurois fait aucun uſage de cette découverte, & je me ſerois repoſé ſur votre parole avec une parfaite confiance. Mais vous trouvant inflexible, j'ai pris la réſolution de tenter, ſi en me reſſentant de la trahiſon de Dorcas, je ne pourrois pas obtenir ma grâce pour condition de la ſienne, ou prendre occaſion de cet incident pour révoquer le conſentement que j'avois donné à votre départ de cette maiſon, puiſque je n'en pouvois attendre que des ſuites fatales pour moi.

Ce deſſein, à la vérité, ſent la baſſeſſe & l'artifice. Auſſi vous êtes-vous apperçue que je n'ai pu me défendre d'une vive confuſion, lorſque vous me l'avez reproché avec tant de force & de nobleſſe.

Mais j'oſe me flatter, Madame, que vous ne punirez pas trop ſévèrement un projet dont je reconnois la mépriſable petiteſſe. Il ne menaçoit pas votre honneur; & dans le cours de l'exécution, vous avez dû reconnoître tout-à-la-fois que je ne ſuis pas capable de déſavouer une

faute, une démarche vile; & que vous avez ſur moi plus de pouvoir qu'une femme n'en eut jamais ſur un homme. En un mot, vous m'avez vu fléchir également ſous l'empire de la conſcience & de l'amour.

Je n'entreprendrai pas de juſtifier le parti auquel je me ſuis attaché de ſouhaiter vous voir reſter où vous êtes, juſqu'à ce que vous m'ayiez donné votre parole de vous trouver à l'autel avec moi jeudi; ou juſqu'à mon retour, qui me procurera l'honneur de vous accompagner à une cérémonie qui doit rendre ce jour le plus heureux de ma vie. Je ſens que cette conduite peut vous paroître un peu tyrannique; mais comme les ſuites de votre inflexible rigueur deviendroient néceſſairement funeſtes à nous-mêmes & à nos deux familles, je vous conjure, Madame, de pardonner cette petite violence à la néceſſité que vous m'en avez faite, & de permettre que la ſolemnité de jeudi renferme un acte d'abolition générale pour toutes les offenſes paſſées.

Voici les ordres que j'ai laiſſés aux gens de la maiſon. « Vous ne trouverez que de l'obéiſ-« ſance dans tout ce qui peut s'accorder avec « l'eſpérance que j'ai de vous retrouver mer-« credi en arrivant à la ville. Mde. Sinclair & « ſes

« ſes nièces ayant encouru votre diſgrace, ne « paroîtront point devant vous, ſi vous ne les « faites appeler. Dorcas ne ſe préſentera point « pour vous ſervir, juſqu'à ce qu'elle ait pleine- « ment juſtifié ſa conduite à votre ſatisfaction : « ce ſera Mabel qui prendra ſa place. Il me « ſemble que juſqu'à préſent vous n'avez mar- « qué aucun dégoût pour cette fille. J'ai laiſſé « Will près de vous pour recevoir vos ordres. « S'il ſe rend coupable de quelque impertinence, « ou de quelque défaut d'attention, le congé « qu'il aura reçu de vous, ſera ratifié de moi « pour jamais. »

A l'égard des lettres qui peuvent arriver pour vous, ou que vous auriez deſſein de faire partir, je vous ſupplie très-humblment d'approuver qu'elles ſoient retenues juſqu'à mon retour : mais je vous aſſure, Madame, que le cachet des unes & des autres ſera fidellement reſpecté, & qu'elles vous ſeront remiſes immédiatement après la célébration, ou même auparavant, ſi vous le déſirez. Dans l'intervalle, je m'informerai & vous inſtruirai de la ſanté de Miſs Howe : je ſaurai peut-être ce qui peut avoir cauſé ſon ſilence.

(¶) J'ai trouvé le docteur Perkins auprès de mon oncle, lorſque je ſuis arrivé avec le docteur

S***. Il m'apprend que votre père, votre mère, vos oncles, & autres perſonnes les moins eſtimables de votre famille, ſont en parfaite ſanté, & qu'ils ſe propoſent de ſe rendre tous enſemble chez votre oncle Harlowe, la ſemaine prochaine; ſans doute dans l'intention de fêter l'anniverſaire de ſa naiſſance. Cet incident ne peut faire aucun changement pour jeudi, que de ſubſtituer très-heureuſement une perſonne à l'autre. M. Tomlinſon m'a aſſuré, que s'il ſurvenoit quelque obſtacle qui empêchât votre oncle d'y venir lui-même, ce qu'il étoit loin de préſumer, il ſeroit ſatisfait d'envoyer ſon ami le Capitaine à ſa place pour le repréſenter. J'enverrai demain matin un exprès à cheval m'en informer plus sûrement. (♭)

Je vous envoie cette lettre par un exprès qui attendra vos ordres, dans l'humble eſpérance où je ſuis que vous m'accorderez quelques lignes de réponſe, ſur cet heureux jeudi ſi impatiemment attendu.

Milord, que j'ai trouvé dans un état qui le rend indifférent & inſenſible à tout, excepté à notre bonheur, me charge de vous témoigner toute ſon affection. Il a à vous préſenter un riche écrin de diamans, qu'il eſpère vous faire agréer,

ſoit qu'il ait le bonheur ou non de vous voir en relever l'éclat ſur votre perſonne.

Lady Sara & Lady Betty, ont auſſi des gages de leur reſpect à vous offrir, & elles ſe flattent de l'honneur de vous les voir accepter : Puiſſe le ciel vous inſpirer de hâter le moment de recevoir leurs complimens de vive voix, & ceux de ma couſine Montaigu, avant que la ſemaine prochaine ſoit écoulée !

Milord eſt à l'extrémité. Le docteur n'en eſpère rien. Ma ſeule conſolation, en perdant un oncle à qui j'étois ſi cher, s'il faut qu'il meure, ſera de me trouver, par l'augmentation de ma fortune, plus en état que jamais de prouver l'ardeur & la vérité des tendres ſentimens avec leſquels je ſerai conſtamment,

Ma très-chère vie,

Votre fidelle LOVELACE.

(¶) LETTRE XVII.

M. LOVELACE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Au château de M.... Dimanche ſoir, 25 Juin.

(L'adreſſe porte de même, *à Madame Lovelace.*)

MON TRÈS-CHER AMOUR,

JE ne ſaurois comment vous exprimer combien je ſuis mortifié de voir mon meſſager revenir ſans une ſeule ligne de votre part.

Jeudi eſt ſi proche, que j'enverrai toutes les quatre heures courriers ſur courriers, ſans aucune interruption juſqu'à la veille au ſoir, juſqu'à ce que je reçoive une réponſe favorable. Il faut que je ſache ſi je peux me haſarder de paroître en votre préſence, avec l'eſpérance de voir mes vœux remplis ce jour-là.

Je ne m'attends pas à votre amour, Madame, & je ne vous le demande pas, ni ne le demanderai juſqu'à ce que ma conduite future vous donne lieu de penſer que je le mérite. Tout ce que j'ambitionne aujourd'hui eſt d'obtenir le pouvoir de vous rendre toute la juſtice que je puis maintenant vous rendre. Et je m'abandonne à votre généroſité ſur le ſoin de récompenſer

de votre tendreſſe mes efforts pour la mériter.

A préſent que je me rappelle la triſte figure que j'ai faite devant vous dans notre dernier entretien de vendredi la nuit, je crois que je choiſirois plutôt d'aller comparoître, auſſi mal préparé que je le ſuis, à mon dernier jugement, que de me montrer en votre préſence, à moins que vous ne me donniez quelque eſpérance, que je ſerai reçu comme votre époux choiſi, & non (quoique je l'aie mérité) comme un criminel odieux.

Permettez-moi donc de vous propoſer un expédient pour m'épargner ma propre confuſion, & à vous la néceſſité d'en revenir à des récriminations qui me déchirent l'ame, qu'il m'eſt impoſſible de ſoutenir, & qui doivent vous être très-déſagréables à vous-même. ! — C'eſt de commer l'égliſe, & je ferai tout préparer. Ainſi, que notre première entrevue ſe faſſe en quelque orte, aux pieds mêmes de l'autel où vous daignerez pardonner au mari tendre les fautes de amant ingrat. Si votre reſſentiment eſt trop f encore pour permettre une lettre, daignez ulement tracer de votre main chérie ces deux ots : *A Saint-Martin jeudi*, *ou à Saint-Gilles udi*, & je n'inſiſterai plus ſur aucune écriture, dreſſe ou ſignature, pas même ſur les deux

initiales de votre nom. C'eſt la ſeule faveur que j'implore de votre main, juſqu'à-ce que cette chère main elle-même me ſoit accordée en préſence de cet Être que je prends à témoin de l'honneur & de la fidélité de votre ſincère adorateur,

ROBERT LOVELACE. (♭)

(¶) LETTRE XVIII.

M. LOVELACE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

(Toujours adreſsée *à Madame Lovelace.*)

Au château de M.... Lundi, 26 Juin.

ENCORE une fois, ma très-chère vie, je vous conjure de m'envoyer les quatre mots que je vous demande. Il n'y a plus de momens à perdre. Je ne voudrois pas pour le monde entier que jeudi prochain ſe paſsât ſans avoir obtenu le droit de vous appeler *mon épouſe.* Et cela autant pour vous que pour moi. Ce qui s'eſt paſſé juſqu'ici eſt reſté entre nous deux; mais paſſé jeudi, ſi mes vœux n'étoient pas remplis, tout ſeroit dévoilé à la face de l'univers.

Milord eſt extrêmement mal, & il ne peut

ſouffrir de me perdre de vue plus d'une demi-heure. Mais cette conſidération même ne ſera d'aucun poids ſur moi, ſi vous daignez m'envoyer le gage de paix dans le peu de mots que je ſollicite de vous.

Le capitaine Tomlinſon m'a fait ſavoir que toute votre famille eſt chez votre oncle Harlowe. Votre oncle ne peut venir à Londres, & il a prié le Capitaine de tenir ſa place. Il ſe propoſe de garder tous vos parens chez lui, juſqu'à ce qu'il ſoit aſſuré par le Capitaine, que la cérémonie eſt faite.

Il a déjà commencé, avec quelques eſpérances de ſuccès, à tenter de réconcilier votre mère avec vous.

Milord vient de me dire qu'il ſe croiroit heureux de pouvoir, avant de mourir, vous ſaluer comme ſa nièce. Je lui ai fait eſpérer qu'il auroit la ſatisfaction de vous voir, & je lui ai dit que j'irois mercredi à Londres vous prier de m'accompagner au château jeudi ou vendredi. J'ai déjà fait préparer une voiture à ſix chevaux pour m'y conduire, & ſi Milord n'étoit pas auſſi mal, ma couſine Montaigu me dit qu'elle auroit été flattée de m'accompagner. Si cela vous fait plaiſir, nous partirons pour le château le moment d'après la cérémonie.

De grâce, adorable créature, ne faites pas évanouir toutes ces heureuſes apparences, en refuſant de ſauver aux yeux du monde votre réputation & celle de votre famille ; ne vous faites pas plus de tort que ne vous en a fait *le plus miſérable & le plus ingrat* des hommes. Car lorſque nous ſerons mariés, toute la diſgrace que vous avez pu ſouffrir lorſque vous étiez demoiſelle, retombera ſur moi, & ne ſera connue que de nous ſeuls.

Encore une fois, daignez bien conſidérer la ſituation où nous ſommes tous les deux, & reſſouvenez-vous, ma chère vie, que jeudi ſera bientôt venu, & que vous n'avez pas de temps à perdre.

J'écris par le même exprès à M. Belford, votre admirateur & mon ami, qui connoît tous les ſecrets de mon cœur ; je le prie de vous voir & de ſavoir de vous-même quel fond je dois faire ſur vos diſpoſitions pour jeudi.

Certainement, ma chère, vous ne pourrez jamais ſouffrir les maux que me fait endurer cette cruelle incertitude.

Si vous ne m'honorez pas d'une réponſe à celle-ci, ſoit de votre bonté, ſoit par l'interceſſion de M. Belford, il ſera trop tard pour que je puiſſe partir : & le capitaine Tomlinſon qui

va exprès à Londres pour exécuter vos ordres, ſera cruellement trompé.

Un de mes motifs pour l'eſpèce de détention où j'ai pris ſur moi de vous tenir, eſt de prévenir les malheurs qui pourroient arriver (autant à celle qui le mérite le moins, qu'à celui qui le mérite le plus) ſi vous alliez écrire à quelqu'un dans cet excès de chaleur & de reſſentiment qui vous enflamment contre moi. Vous ayant fait part des ordres que j'avois donnés aux femmes de la maiſon ſur cet article, je m'étonne que vous ayez eſſayé d'envoyer (*) une lettre à Miſs Howe, quoique ſous une enveloppe à l'adreſſe de ſa domeſtique : vous deviez bien penſer qu'elle tomberoit entre mes mains.

Ne pouvant me diſſimuler ce que je mérite, je ne puis douter de la manière dont je ſuis traité dans cette lettre. Cependant je vous la renvoie dans la mienne, & vous verrez que le cachet a été reſpecté.

Daignez, Madame & très-chère perſonne, ſoulager par les quatre mots que je vous demande, ou par M. Belford, l'inquiétude mortelle de votre affectionné & reconnoiſſant

LOVELACE. (♭)

(*) Clariſſe avoit eſſayé d'envoyer une lettre.

(¶) *P. S.* Souvenez-vous qu'il n'y aura plus assez de temps, & qu'il me sera impossible d'écrire ni d'être à Londres *pour jeudi, jour de la naissance de votre oncle.* (b)

LETTRE XIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi, 26 Juin.

TU jugeras des termes où je suis avec Miss Harlowe ; par trois de mes lettres, dont je t'envoie copie sous cette enveloppe. On me mépriſe tant, que je n'ai pas obtenu un seul mot de réponse aux deux premières ; & j'ai grand peur que la troisième que j'envoie par le même messager qui te porte celle-ci, n'obtienne pas plus d'attention. Cependant si l'on s'obstine ainsi, son jour de grâce passe sans retour.

On s'imagineroit qu'après une si longue contrainte, elle auroit pu se trouver satisfaite du triomphe qu'elle remporta sur nous tous vendredi ; triomphe d'autant plus glorieux pour elle, qu'il a eu la force d'humilier mon orgueil & ma vanité, au point de me faire presque haïr jusqu'aux mots *d'invention*, de *ruse* & de

ſtratagême. Ce ſentiment va ſi loin, que je me défierai de moi-même à l'avenir, lorſqu'il naîtra dans ma tête féconde quelque extravagance de cette nature. Mais tu conviendras que je ſuis forcé de la retenir chez Madame Sinclair, & de lui interdire toutes ſortes de correſpondances.

A préſent, Belford, comme dans l'humeur qui me domine actuellement, je ne penſe à rien moins qu'à l'épouſer, ſi elle ne laiſſe pas échapper le jour de jeudi, je ſouhaiterois que, ſuivant l'ouverture que je lui ai faite dans ma lettre de ce jour, tu priſſes la peine de lui rendre une viſite. Réponds-lui de mon honneur par les promeſſes, par les ſermens les plus ſolemnels, & par tout ce que l'amitié t'inſpirera de plus perſuaſif, tâche de me procurer une réponſe, qui ne demande pas, comme tu vois, plus de quatre mots. Alors je ſuis réſolu de quitter Milord M...., dans quelque danger qu'il puiſſe être, & de me rendre à l'égliſe pour courber la tête ſous le joug. Ecris toi-même les quatre mots : qu'elle les ſigne ſeulement de *Cl. H.* Je n'en demande pas plus; car, après tout, je ne veux pas me couvrir d'un ridicule éternel aux yeux de ma famille & de tous mes amis.

Si elle laiſſe paſſer le jour.... je ſuis un homme déſeſpéré, je me vois pris dans mes propres

piéges, & je ne puis ſoutenir l'idée que mes complots ſoient découverts.

(¶) Ah! que n'ai-je pris le parti de l'honnêteté! A quoi diable m'ont ſervi toutes mes inventions? à quoi aboutiſſent-elles, qu'à un grand complot contre moi-même, & à me couvrir d'une infamie & d'une diſgrace éternelles! Mais, comptant ſur tes bons offices, j'écarte ces chagrinantes idées (♭). Qu'elle m'écrive une ligne; une ſeule ligne! Mais me traiter comme un malheureux, indigne de ſon attention, ſurtout lorſqu'elle eſt encore ſous ma puiſſance! C'eſt ce qu'il me ſeroit impoſſible de ſupporter. — Non, je ne le ſupporterai pas.

Milord, comme je te l'ai dit, eſt à l'extrémité; les médecins l'abandonnent. Il ſe croit lui-même au terme. Ceux qui ſouhaitent de le voir vivre s'attendent à ſa mort. Moi, je ſuis dans le doute. Ces longs & violens combats entre la force du tempérament & celle de la maladie, malgré le ſecours que le mal reçoit de trois médecins & d'un apothicaire, tous d'opinion différente, & partagés dans leurs ordonnances comme dans leurs ſentimens, marquent une conſtitution diablement coriace, & ſentent moins la mort qu'un prompt rétabliſſement;

ajoute qu'il n'y a rien à craindre de la vivacité de ſes eſprits, pour exalter ſa fiévre au-deſſus d'une criſe ſalutaire.

Tu ne ſaurois croire combien je ſuis embarraſſé à dépêcher une légion de meſſagers qui ſont continuellement en courſe, & qui, ſe relevant de cinq en cinq milles, forment une chaîne avec celui qui a ſon poſte établi à Londres. A la vérité, ils ſont chargés en même temps de quelques autres commiſſions, pour le banquier & les gens d'affaire de Milord, qui me mettront en état, s'il a la bonté de prendre ſon vol pour l'autre monde, de confondre les eſpérances de quelques-uns de mes chers parens. Je ne parle point de Charlotte & Patty, qui ſont deux filles d'un caractère très-noble. Mais j'en connois d'autres qui ont profité de mon abſence pour s'ouvrir un chemin & miner ſous terre, comme autant de taupes; & j'ai découvert leurs œuvres depuis mon arrivée, aux ſales veſtiges qu'ils ont laiſſés dans leur marche.

Ne tarde pas, cher Belford, à me rendre compte de ta commiſſion. Cette lettre voyagera toute la nuit.

LETTRE XX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Londres, Mardi 27 Juin.

VOUS me diſpenſerez, cher Lovelace, de m'engager dans l'entrepriſe dont vous voulez me charger, juſqu'à ce que je ſois un peu mieux aſſuré qu'enfin vous penſez réellement à prendre une conduite honorable avec une femme que vous avez ſi fort outragée. Je me flatte que vous connoiſſez trop votre ami Belford, pour le croire capable de ſouffrir tranquillement que vous, que tout autre au monde, lui fît promettre de ſa part ce qu'il n'auroit pas deſſein d'exécuter. Pour te parler naturellement, Lovelace, je n'ai pas beaucoup de foi à l'honneur d'un homme, qui, par des imitations d'écritures, je ne cite que ce trait, a marqué ſi peu d'égards pour l'honneur de ſa propre famille.

Si je ne te connoiſſois pluſieurs de ces talens jéſuitiques, je te croirois touché d'un véritable remords, & parvenu heureuſement à rougir de tes malheureuſes inventions, depuis que la dernière t'a ſi mal réuſſi. Je t'en féliciterois de

tout mon cœur. O divine, divine Clariſſe !..... Mais je ne veux pas aggraver tes peines.

Tu m'écris que, *dans l'humeur qui te domine à préſent*, tu es réellement diſpoſé au mariage, quoiqu'avec la connoiſſance que j'ai de ton averſion pour cet état, j'aie peine à comprendre que tu aies pu changer ſi facilement d'humeur. Tu ajoutes que quatre mots de ta belle ſuffiroient comme cent, pour tes vues, parce qu'ils prouveroient qu'elle eſt capable de pardonner le dernier outrage qu'une femme puiſſe recevoir. Et moi, lorſque je fais réflexion combien il te ſeroit aiſé de trouver des couleurs, pour donner une autre face à tes intentions, je crois devoir exiger de toi des explications un peu plus nettes; car je me défie d'un remords paſſager, qui vient moins de tes principes, que du chagrin d'avoir vu échouer tes deſſeins, & qui reſſemble à quantité d'autres dont tu as ſi ſouvent triomphé.

Si tu peux me convaincre aſſez tôt pour le jour, que tu es réſolu de lui rendre une juſtice honorable, dans le ſens qu'elle attache elle-même à ce terme; ou ſuppoſé qu'il ſoit trop tard pour le temps, ſi tu veux fixer quelqu'autre jour que jeudi, choix que tu dois lui laiſſer, au lieu de l'enchaîner au tien, (d'autant plus

que tes prétextes pour en uſer autrement n'ont été qu'une fiction) j'embraſſerai bien volontiers ta cauſe; de bouche, ſi ma viſite eſt acceptée; ou par écrit, ſi l'on ne conſent point à me voir. Mais, dans cette ſuppoſition, tu dois permettre que je me rende garant de ta foi; & tu peux compter qu'alors je ſoutiendrai le caractère d'un garant, avec plus de conſtance & d'honneur que quelques princes de nos jours.

Néanmoins je te dirai que mon cœur ſaigne des cruelles injures que cette femme angélique a ſouffertes; & ſi tu ne l'épouſes pas, en cas qu'elle y veuille conſentir, ſi tu ne deviens pas le plus tendre & le meilleur des maris après l'avoir épouſée, j'aimerois mieux être un ours, une vipère, ou tout autre animal féroce, que toi.

Commande moi des choſes que je puiſſe exécuter avec honneur, & tu ne trouveras dans perſonne plus de chaleur à t'obliger, que dans ton ſincère ami,

BELFORD.

LETTRE XXI.

LETTRE XXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Au château de M.... Mardi 27 Juin à minuit.

TA lettre arrive à l'inſtant, par la diligence extraordinaire de mes couriers.

Quel homme d'honneur tu deviens tout-d'un-coup ! Ainſi tu prends donc le caractère imaginaire d'un garant pour me menacer ? Si je n'étois pas heureuſement déterminé en faveur de cette chère perſonne ; je n'aurois pas penſé à t'employer. Mais je te dirai en paſſant que ſi j'avois changé de réſolution après t'avoir engagé dans cette entrepriſe, je me ſerois contenté de t'aſſurer que telle avoit été mon intention lorſque tu avois pris des engagemens pour moi ; & de t'expliquer les raiſons de mon changement ; après quoi je t'aurois laiſſé aux inſpirations de ton propre cœur. Le *mien* n'a jamais connu la crainte d'un homme, ni celle d'une femme, juſqu'au temps où j'ai commencé à connoître Clariſſe Harlowe ; ou plutôt, ce qui eſt bien plus ſurprenant, juſqu'à ce qu'elle ſoit tombée ſous mon pouvoir.

Tu es donc réſolu de ne voir cette charmante qu'à certaines conditions ? Eh bien ! ne la vois pas, & va aux enfers. Que m'importe à moi ? Mais j'avois fait tant de fond ſur l'eſtime que tu m'avois marquée pour elle, que j'ai cru te faire autant de plaiſir qu'à moi, en te chargeant de cet office. De quoi eſt-il queſtion ? De lui perſuader qu'elle doit conſentir à la réparation de ſon honneur. Car à qui ai-je fait tort qu'à moi-même, en me dérobant mes propres jouiſſances ? Et s'il y a quelque union des cœurs avec l'intention d'épouſer, que nous manque-t-il à préſent que la vaine cérémonie ? Je l'offre encore. Mais ſi la belle retire ſa main ; ſi elle me laiſſe inutilement tendre la mienne, que puis-je de plus ?

Je lui écris encore une fois. Si ſon obſtination & ſon ſilence continuent après cette lettre, elle ne doit imputer qu'à elle ſeule toutes les ſuites qui pourront arriver.

Mais après tout, mon cœur eſt tout entier à elle. Je l'aime au-delà de toute expreſſion ; & je ne puis m'en défendre. Ainſi j'eſpère qu'elle recevra ces dernières inſtances auſſi favorablement que je le déſire. J'eſpère qu'après avoir reconnu le pouvoir qu'elle a ſur moi, elle ne prendra pas plaiſir, comme une femme ordi-

naire, à me chagriner, à me vexer, à me fatiguer par des affectations & des caprices. Si elle veut me recevoir en grâce pendant que je ſuis ſous l'empire des remords, (quoique je dédaigne d'entrer en conditions avec toi pour ma ſincérité) toutes les épreuves ſont finies ; je n'épargnerai rien pour la rendre heureuſe. Car plus je me rappelle tout ce qui s'eſt paſſé entre elle & moi, depuis le moment de notre liaiſon, plus je ſuis forcé de reconnoître qu'elle eſt la vertu même, &, je le répète encore, qu'elle n'a point d'égale.

Lorſque tu me propoſes de lui laiſſer le choix d'un autre jour, conſidères-tu qu'il eſt impoſſible que mes inventions & mes ruſes demeurent encore long-temps cachées ? C'eſt ce qui me rend ſi preſſant pour jeudi ; d'autant plus que je m'en ſuis fait comme une néceſſité, par les ſuppoſitions qui regardent ſon oncle & le jour de ſa naiſſance. Si je reçois les *quatre mots* de ſa main, il n'y a point d'obſtacle, ni de fatigue qui puiſſe m'empêcher d'arriver jeudi ; & quand il ſeroit trop tard pour l'heure canonique à l'égliſe, ſon appartement ou tout autre conviendra également à la cérémonie. L'argent fera tout ; je ne l'ai jamais épargné pour elle.

Pour te prouver que je ne t'en veux nulle-

ment, je t'envoie la copie de deux lettres; l'une pour elle ; c'eſt la quatrième, & ce ſera néceſſairement la dernière ; l'autre pour le capitaine Tomlinſon, tournée comme tu verras, de manière qu'il puiſſe la lui montrer.

A préſent, Belford, ſoit que tu prennes part ou non dans cette affaire, tu connois mes intentions.

R. LOVELACE.

LETTRE XXII.

M. LOVELACE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Au Château de M.... *Mercredi, à une heure du matin.*

PAS une ligne, ma très-chère vie, pas un mot de réponſe à mes trois lettres. Il reſte ſi peu de temps, que celle-ci eſt abſolument la dernière que vous puiſſiez recevoir d'ici, avant l'heure importante qui doit nous unir par des nœuds légitimes.

Mon ami, M. Belford, appréhende que ſes propres affaires ne lui laiſſent pas la liberté de vous voir aſſez tôt. Je regrette d'autant moins ce contre-temps, que je me ſuis aſſuré d'une autre perſonne, dont j'eſpère que la viſite vous

ſera plus agréable. C'eſt le capitaine Tomlinſon, à qui j'avois écrit dans cette vue, avant d'avoir reçu la réponſe de M. Belford. Je ſouhaitois particulièrement de l'engager à vous voir aujourd'hui, comme un prélude naturel de l'office qu'il doit exercer demain. Cette eſpérance l'obligeant de ſe rendre ce ſoir à Londres, je l'ai informé des termes où j'ai le malheur d'être avec vous; & je l'ai ſupplié de me faire connoître dans cette occaſion, que j'ai autant de part que votre oncle à ſon amitié, puiſque le traité doit être rompu, s'il ne peut rien obtenir en ma faveur. Il me renverra auſſitôt le meſſager, au devant duquel j'irai juſqu'à *Slough*, pour continuer delà ma route pour Londres avec un cœur enivré de joie, ou retourner au château de M... avec un cœur briſé de douleur.

Je ne devrois pas, mais je ne puis m'en empêcher, anticiper ſur le plaiſir que M. Tomlinſon s'eſt réſervé, de vous apprendre que, ſuivant toutes les apparences, votre mère entreprend de ſeconder les vues de votre oncle. Il lui a communiqué en ſecret ſes louables intentions. Ses réſolutions, comme celles de M. Jules, dependent de l'événement de demain. Ne trompez pas, je vous en conjure, pour l'intérêt de cent perſonnes, comme pour le mien, l'attente de

ce cher oncle, de cette tendre mère dont je vous ai tant de fois entendu regretter l'affection.

Il peut vous paroître impoſſible que j'arrive à Londres pour l'heure canonique. Mais ſi toute la vîteſſe de ma courſe ne répondoit pas à mes déſirs, la cérémonie pourroit être célébrée à toute heure du jour ou du ſoir dans votre propre appartement; & M. Tomlinſon n'aſſureroit pas votre oncle avec moins de vérité, que la célébration s'eſt faite le jour de ſa naiſſance. Dites ſeulement au Capitaine, que vous ne me défendez pas de vous accompagner. C'en ſera aſſez pour y conduire à l'inſtant ſur les aîles de l'amour & de la reconnoiſſance, votre, &c.

LOVELACE.

LETTRE XXIII.

A M. PATRICE MAC-DONALD.

Maiſon de M. Brown, perruquier, rue St. Martin, à Weſtminſter.

Du château de M... *Mercredi à 2 heures du matin.*

CHER Mac-Donald, le porteur de ces dépêches eſt chargé d'une lettre pour ma belle, (*) que

(*) Voyez la lettre précédente.

je me ſuis donné la peine de tranſcrire pour vous. Cette copie vous inſtruira plus sûrement qu'un extrait. Elle vous fera juger auſſi des raiſons qui m'ont fait antidater celle que je vous adreſſe (*) ſous le nom de Tomlinſon, & que vous ne manquerez pas de lui montrer comme en confidence. Vous l'ouvrirez tout de ſuite.

Je ne ceſſe pas, cher Donald, de faire fond ſur votre habileté & ſur votre zèle ; à préſent ſurtout, qu'il faut renoncer à l'eſpérance d'un commerce libre. Ce plan eſt impoſſible, j'en ai reconnu l'illuſion. (¶) Je pourrois la faire périr de chagrin ; mais ſans pouvoir fléchir ſa volonté. Je ſuis donc déterminé au mariage, ſi ma belle ne laiſſe point échapper le jour. (♭)

Appuyez ſur l'ouverture qui regarde ſa mère. C'eſt un fonds riche qui peut vous fournir de quoi la toucher. Mais c'eſt Jules Harlowe, ſouvenez-vous en bien, qui fait ſecrètement cette démarche auprès de la mère. (¶) Je dis *ſecrètement ;* autrement, ſans même la raiſon du premier expédient propoſé par ſon oncle, vous ſavez qu'elle pourroit trouver le moyen de gliſſer une lettre à l'un ou à l'autre, pour s'éclaircir de la vérité, ou écrire à Miſs Howe de s'en informer,

(*) Voyez la lettre ſuivante.

& ſi elle le faiſoit, le *ſecret* de la démarche expliqueroit le démenti de l'oncle ou de la mère.

Cependant n'oubliez pas d'enjoindre à la Sinclair ou à ſes nymphes, comme de ma part, de redoubler de vigilance ſur ſa perſonne & ſur ſes lettres. Nous ſommes dans la criſe. Mais qu'elles ſe gardent bien auſſi de la maltraiter.

Si le fatal jeudi paſſe en vain, je ſaurai quelles réſolutions je dois prendre. (♭)

Prenez, s'il eſt néceſſaire, un ton d'autorité. Il ſeroit bien étrange qu'une fille de dix-ſept ans l'emportât ſur un homme de votre âge & de votre expérience. Vous n'êtes pas amoureux d'elle, comme je le ſuis. Emportez-vous bruſquement, ſi vous voyez qu'elle doute de votre honneur. Un eſprit doux peut s'échauffer; mais on lui en impoſe & on le ramène aiſément à ſon caractère naturel, par les apparences d'une colère plus violente que la ſienne. Au fond toutes les femmes ſont poltronnes; elles ne ſe livrent à leur emportement que, lorſqu'elles le peuvent ſans danger.

(¶) J'ai ſouvent réuſſi par un éclat de fureur à faire taire les ſoupçons d'une jeune fille, & l'ai amenée à me céder, avant qu'elle eût le temps de ſe reconnoître, le point même qui avoit excité ſon indignation & ſes défiances: & l'on faiſoit ſa

paix avec moi, quoique je fuſſe l'aggreſſeur. (b)

Si cette entrepriſe a le ſuccès que j'eſpère, (ou même quand elle ne l'auroit pas, s'il n'y a rien à vous reprocher,) je vous mettrai en état de n'avoir plus beſoin, pour vivre, de votre maudite contrebande, qui autrement vous conduira tôt ou tard à quelque fatale cataſtrophe. Nous ne ſommes parfaits aucuns, M. Mac-Donald. Cette charmante perſonne me rend quelquefois ſérieux en dépit de mon cœur. Mais comme les vices particuliers ſont moins blâmables que les vices publics, & que je regarde la *contrebande* comme un mal national, je vous prononce hardiment que vous êtes plus méchant que moi. Et en conſéquence, je me ferai un plaiſir de contribuer à votre réforme.

J'enferme ici dix guinées pour vous; qui ne ſont que des arrhes d'un bienfait plus important. Je ſuis très-content de vous juſqu'aujourd'hui.

A l'égard des habits dont vous aurez beſoin pour la fête, la rue de Monmouth (*) vous en fournira. Un habit tout-à-fait neuf feroit naître quelque ſoupçon. Mais vous pouvez attendre à vous occuper de ce ſoin, que vous vous ſoyez aſſuré du conſentement de ma belle. Votre habit

(*) C'eſt la fripperie de Londres.

de campagne ſuffira pour la première viſite. Ayez ſoin que vos bottes ne ſoient pas trop nettes. Je vous ai répété mille fois qu'on ne ſauroit faire trop d'attention aux minuties dans toutes les occaſions où l'on emploie l'art; des gens mal élevés diroient l'artifice. Que votre linge ſoit un peu chiffonné & ſali, lorſque vous irez la voir. L'excuſe eſt ſimple. Vous ne faites que d'arriver. Souvenez-vous, comme je vous l'ai dit la première fois, de vous donner des airs, d'étendre négligemment les jambes, de badiner avec vos gants ou vos manchettes, comme ſi vous étiez aſſez important pour être diſpenſé de vous gêner, malgré tout ce que la préſence d'une belle Dame exige de la politeſſe. Votre âge vous en diſpenſe. Il n'eſt pas queſtion pour vous de plaire. N'êtes-vous pas père de pluſieurs filles auſſi âgées qu'elle? Trop d'apprêt & de reſpect vous rendroient ſuſpect; c'eſt toujours le ſigne d'une tête folle ou d'un cœur fourbe. En un mot, faites l'homme de conſéquence, ſi vous voulez être écouté ſur ce pied. (¶) Je me ſuis plus qu'à demi perdu moi-même par ma complaiſance; & par trop de ſoin à éviter les grands airs, je me ſuis mis dans le cas d'avoir à ſouffrir qu'on les prît avec moi. (♭)

Il me ſemble que je n'ai rien de plus à vous

recommander. Mon deſſein eſt effectivement de me rendre à Slough, ou ſur le chemin, comme je le déclare à ma belle. Adieu, honnête Mac-Donald.

LETTRE XXIV.

A MONSIEUR TOMLINSON, ancien Capitaine, &c. (*)

Au château de M.... *Mardi matin*, 27 *Juin*.

CHER CAPITAINE,

UN fâcheux mal-entendu, qui me met encore très-mal avec ce que j'ai de plus cher au monde, & dont elle pourra vous conter les circonſtances, que je ne veux pas vous expliquer moi-même, de crainte de paroître un peu partial dans ma propre cauſe, me jette dans la plus cruelle incertitude ſur ſes reſolutions. Elle refuſe de répondre à toutes mes lettres ſi preſſantes & ſi reſpectueuſes; & j'ai le chagrin de douter ſi je la trouverai diſpoſée jeudi prochain à la célé-

(*) C'eſt la lettre qui devoit être montrée en confidence à Miſs Clariſſe.

bration. Milord eſt ſi mal, que ſi je la croyois abſolument réſolue de ne pas m'obliger, je différerois de deux ou trois jours à retourner à la ville. Cependant ſon impatience eſt extrême d'embraſſer ſa nièce. Il veut emporter cette conſolation en mourant : & je lui en ai donné l'eſpérance; parce que ſi cette chère perſonne conſent à mon bonheur, mon deſſein eſt de l'amener droit ici en ſortant de l'égliſe.

C'eſt à regret que je le dis de l'unique objet de mon affection; mais l'inflexibilité eſt le vice de ſa famille; d'autant moins excuſable dans elle, qu'elle en ſouffre au plus haut degré, de la part de ſes propres parens.

Comme vous vous propoſez, Monſieur, d'être à Londres avant jeudi, vous me rendriez le plus important ſervice, ſi vous pouviez, ſans incommodité, hâter un peu votre voyage. C'eſt une prière que je vous ferois peut-être avec moins de liberté, ſi je ne me figurois que dans la foule de vos propres affaires, vous ſerez bien aiſe d'avoir vous-même quelque certitude pour le jour. Vous lui préſenterez, Monſieur, avec tant de force & de juſtice les malheureuſes conſéquences de laiſſer paſſer ce jour, ſoit du côté de ſon oncle, ſoit par rapport à l'intérêt que ſa mère, comme vous m'en avez aſſuré, paroît

vouloir prendre à la réconciliation, que je ne puis qu'eſpérer qu'elles feront impreſſion ſur ſon eſprit. Un homme à cheval attendra vos dépêches, pour me les apporter immédiatement.

Mais ſi toutes vos inſtances ſont abſolument rejetées, vous aurez la bonté de rendre témoignage à M. Jules Harlowe, que ce n'eſt pas ma faute ſi ſes tendres intentions n'ont pas le ſuccès qu'il s'étoit promis. Je ſuis, mon cher Monſieur, votre très-humble, &c.

LOVELACE.

LETTRE XXV.

M. MAC-DONALD, à M. LOVELACE.

Mercredi à midi, 28 Juin.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre lettre à dix heures du matin. Votre courrier me prie de rendre ce témoignage à ſa diligence. L'homme & le cheval étoient à nage.

J'ai pris auſſitôt mon habit de campagne, & je me ſuis rendu avec la dernière célérité chez votre chère Dame, dans le deſſein de faire beau-

coup valoir une multitude d'affaires, qui ne m'avoient pas permis d'arriver plutôt, & de paroître encore fort preſſé, pour avoir occaſion de la preſſer elle-même, & de lui arracher une réponſe ſatisfaiſante. Mais en entrant chez Mde. Sinclair, j'ai trouvé toute la maiſon dans une conſternation affreuſe.

Il ne faut pas, Monſieur, que vous ſoyez ſurpris. Il eſt fâcheux pour moi d'avoir une ſi mauvaiſe nouvelle à vous annoncer. Mais vous ſeriez encore plus fâché d'ignorer la vérité. Votre Dame a diſparu. Il n'y avoit pas plus d'une demi-heure qu'on s'en étoit apperçu, lorſque je ſuis arrivé; la fille qui étoit à ſon ſervice a pris la fuite, ou ne s'eſt pas fait voir depuis: d'où l'on conclut qu'elle a favoriſé ſon évaſion.

On avoit déjà fait avertir quelques-uns de vos meilleurs amis: c'eſt-à-dire, M. Belton, M. Mowbray & M. Belford. M. Tourville eſt à la campagne.

Il s'eſt paſſé de furieuſes ſcènes entre Mde. Sinclair, Miſs Horton, Miſs Martin & Dorcas. Will, votre valet-de-chambre, parle de ſe pendre ou de ſe noyer.

(¶) On a dépêché de toutes parts pour découvrir les traces de Mabel chez ſa mère, qui demeure à Chick-lane, à Weſt Smithfield,

& chez un oncle qu'elle a, qui tient auberge à Cowcroſs, qui n'eſt pas éloigné, & chez lequel elle demeuroit avant de venir à Londres. (♭) Votre courrier n'ayant fait que changer de cheval, eſt déjà prêt à partir. Je ne prends que le temps d'ajouter avec la plus vive douleur de cette diſgrace, & beaucoup de remercîmens pour votre nouveau bienfait, (sûr ici de n'avoir rien à me reprocher) que j'ai l'honneur d'être avec reſpect, Monſieur, votre, &c.

MAC-DONALD.

LETTRE XXVI.

M. MOWBRAY à M. LOVELACE.

Mardi à midi.

(*) CHER Lovelace, j'ai une maudite nouvelle à t'apprendre. Miſs Harlowe eſt partie; — tout-à-fait partie, ſur ma foi. Ton courrier ne me laiſſe pas le temps de te faire des détails; & quand il me preſſeroit moins, on n'a point encore approfondi l'affaire. Les femmes de la maiſon font un vacarme d'enfer, rejetant la faute l'une ſur l'autre avec une fureur extrême;

(*) Il faut ſe ſouvenir du caractère de M. Mowbray.

tandis que Belton & moi, nous les donnons toutes au diable en ton nom.

Si tu apprenois que ton coquin de Will eût été retiré mort de quelque abreuvoir, & qu'on eût trouvé Dorcas pendue avec ſa jarretière à la quenouille de ſon lit; que cela ne te ſurprenne point. Je ne vois de tranquille que le brave Belford, qui reçoit les dépoſitions, les accuſations, les confeſſions, & qui verbaliſe avec l'air important d'un commiſſaire de Middleſex. Son deſſein, je ſuppoſe, eſt de t'informer de toutes les circonſtances.

Je compâtis de cœur à ta peine. Belton en fait autant. Mais l'aventure peut tourner à ton avantage; car j'apprends que la belle eſt partie avec ta marque. Petite folle! Quelle reſſource eſpère-t-elle de ſa fuite? Perſonne ne la voudra regarder. On m'aſſure ici que tu étois réſolu d'en faire ta femme, ſi elle fût reſtée. Mais je te connois trop bien.

Adieu, cher camarade. Si ton oncle vouloit mourir à préſent, pour te conſoler de cette perte, ce ſeroit quitter ce monde bien à propos. Ecris-nous, je t'en prie; de grâce, écris-nous. Tu écris en diable à Belford; mais il ne nous montre rien. Tout à toi du fond du cœur.

MOWBRAY.

LETTRE XXVII.

LETTRE XXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi, 29 Juin.

TU as ſu de Mac-Donald & de Mowbray le fond de la nouvelle : bonne ou mauvaiſe, je ne ſais quel nom tu lui donnes. Mais je ſouhaiterois avoir eu à te féliciter du même événement, avant que cette infortunée Demoiſelle eût été tirée de Hamſtead par tes infernales ſéductions. Tu n'aurois pas à te reprocher la noire & ingrate baſſeſſe dont ta conſcience eſt maintenant chargée.

Je ſuis venu à la ville, dans l'unique vue de te ſervir auprès d'elle, comptant que ta première lettre me mettroit en état de m'employer pour toi ſans déshonneur ; & lorſque je l'ai trouvée partie, je t'ai plaint ; car te voilà infailliblement démaſqué ; & ſous quel exécrable jour vas-tu paroître aux yeux du public ? Pauvre Lovelace ! Pris dans tes propres piéges ! Ta punition ne fait que commencer.

Mais je viens à ma narration. Car tu attends de moi, ſans doute, toutes les circonſtances de

l'aventure, puiſque Mowbray t'a marqué que j'ai pris ſoin de les recueillir.

Il paroît que le glorieux triomphe qu'elle avoit remporté vendredi, avoit conſidérablement dérangé ſa ſanté ; car elle ne s'étoit laiſſée voir à perſonne juſqu'à ſamedi au ſoir ; & Mabel étant entrée alors dans ſa chambre, l'avoit trouvée fort mal. Mais dimanche au matin, s'étant habillée, comme dans le deſſein d'aller à l'égliſe, elle donna ordre à cette fille de lui faire venir un carroſſe. Mabel lui répondit qu'elle avoit ordre de lui obéir en tout, excepté ſur cet article, & celui des lettres. Elle fit venir Will, qu'elle chargea de la même commiſſion, & qui s'excuſa auſſi, ſur un ordre contraire qu'il avoit reçu de ſon maître.

Quelques momens après, elle deſcendit ſeule, pour ſortir ſans être obſervée. Mais trouvant la porte de la rue fermée à double tour, & point de clef dans la ſerrure, elle entra dans le parloir voiſin, & voulut lever le chaſſis de la fenêtre ; apparemment pour implorer le ſecours des paſſans. Elle trouva que depuis la dernière entrepriſe de cette nature, les volets intérieurs avoient été condamnés. Là-deſſus elle alla droit au parloir de Mde. Sinclair, dans le corps de logis de derrière ; elle y trouva la vieille furie

avec ſes deux compagnes; & d'un air ferme elle la pria de lui donner la clef de la rue, ou de faire ouvrir la porte. Cette demande les ſurprit. Elles s'excusèrent ſur vos ordres. « Vous « n'avez pas d'autorité ſur moi, leur dit-elle, « & vous n'en aurez jamais. Je vois le deſſein « de ce corps de logis retiré, & la raiſon pour- « quoi l'on m'a miſe dans cette maiſon. Songez « aux conſéquences de votre refus. Songez à « ma naiſſance & à ma fortune. Il ne vous « reſte que deux voies pour éviter votre ruine : « de m'ouvrir la porte ou de m'aſſaſſiner, & « de m'enſevelir dans quelque trou de votre « jardin ou de votre cave, aſſez profond pour « vous aſſurer que mon corps ne ſera pas « découvert. Ce que vous avez déjà fait, mérite « la mort, & ſi vous me retenez, c'eſt à vos « périls & riſques. »

Quelle nobleſſe, quelle force d'eſprit cette charmante créature a fait éclater dans toutes les occaſions qui demandent du courage & de la conſtance !

Les femmes répondirent que M. Lovelace ſauroit prouver ſon mariage, & les dédommager de toutes leurs peines. Elles vouloient entreprendre de juſtifier leur conduite de vendredi dernier; & l'honneur de leur maiſon.

Mais refuſant de les écouter, elle les quitta bruſquement en les menaçant.

Elle monta quelques degrés pour retourner à ſon appartement : mais deſcendant auſſitôt ſur quelque nouvelle réflexion, elle reprit le chemin du parloir de la rue. L'infâme Dorcas s'étant trouvée ſur ſon paſſage ; « je ſaurai me faire « des protecteurs, lui dit-elle, quand les fenê- « tres en devroient ſouffrir. » Cette fille, qui l'avoit vue entrer chez Mde. Sinclair, avoit de ſon idée & dans l'intervalle, pris la clef du parloir dans ſa poche. Ainſi voyant ſon eſpérance trompée, la triſte Clariſſe prit le parti de remonter, en pouſſant des gémiſſemens, & s'abandonnant aux larmes & aux menaces.

Elle n'a pas fait d'autre tentative, juſqu'à celle qui lui a réuſſi. Les femmes ont ſuppoſé que vos lettres, qui ſont venues l'une ſur l'autre, lui apportoient quelque amuſement, quoiqu'elle ne vous ait fait aucune réponſe. Elles commençoient à ſe perſuader qu'elle vous pardonneroit à la fin, & que le dénouement ſeroit heureux. Dimanche, lundi & mardi, perſonne, ſuivant vos ordres, n'a offert à ſa vue ſon importune préſence. Dorcas même ne s'eſt pas montrée. Mabel a continué de la ſervir. Mais les bontés qu'elle a marquées pour cette

fille, & qu'elle a pouſſées juſqu'à la familiarité, ont fait juger qu'elle n'étoit occupée que du deſſein de s'évader. On a donc redoublé les précautions & les injonctions à cette fille. Mabel rendoit un compte ſi exact de tous les mouvemens de ſa maîtreſſe, qu'on n'a pu concevoir la moindre défiance de ſa fidélité dans ſon coupable rôle.

Il ne faut pas douter que pendant ces trois jours, votre infortunée Clariſſe n'ait donné toutes ſes réflexions aux moyens de s'ouvrir le chemin de la liberté. Mais elle n'a trouvé jour à aucun de ſes projets. L'invention qui lui a réuſſi, paroît avoir été l'ouvrage du jour même, puiſque l'événement a fait connoître qu'elle dépendoit de la diſpoſition du temps. Mais il eſt évident, qu'en cultivant ſans ceſſe l'affection de Mabel, elle ſe promettoit quelque choſe de ſa ſimplicité, ou de ſa reconnoiſſance, ou de ſa pitié.

Polly Horton lui fit demander mercredi au matin, la permiſſion de monter à ſa chambre. Cette demande fut reçue plus favorablement qu'elle n'avoit lieu de s'y attendre. Cependant elle ſe plaignit fort vivement de ſa captivité. *Polly* ayant répondu que cette captivité, (ſi c'en étoit une) alloit finir heureuſement le jour

ſuivant, elle proteſta poſitivement le contraire, dans le ſens que l'entendoit Polly; & que M. Lovelace à ſon retour auroit peut-être ſujet de ſe répentir des ordres qu'il avoit donnés, comme tous ſes complices de les avoir ſuivis. (¶) Qu'il envoie, s'il veut, vingt lettres l'une après l'autre, elle ne répondroit à aucune, quoiqu'il pût arriver; & elle ne ſe relâcheroit en rien en ſa faveur, tant qu'elle ſeroit retenue dans cette maiſon. Elle ajouta, qu'elle les avoit aſſez bien averties, elle & Mde. Sinclair, que nul ordre étranger ne devoit les porter à retenir une perſonne libre. (♭) Qu'après l'effort qu'elle avoit tenté pour ſortir, & le refus qu'on lui avoit fait de cette liberté, elle étoit plus tranquille, & que c'étoit aux femmes de la maiſon à trembler pour les ſuites. Ce langage qu'elle tint ſans emportement, ſembloit ſuppoſer qu'elle étoit réſolue d'attendre votre retour. Les femmes en ont conclu, dans leurs craintes pour l'avenir, qu'ayant une ſi belle occaſion de les faire punir ſuivant la rigueur des loix (*), elle ne ſortiroit pas déſormais, quand elle en auroit le pouvoir. Et quelle protection, diſoit Polly, atten-

(*) Elles ſont fort rigoureuſes en Angleterre contre ceux qui attentent à la liberté d'autrui.

drons-nous d'un homme qui a commis le plus horrible de tous les viols, & qui eſt lui-même dans le cas, s'il eſt pourſuivi, de ſe voir condamné au ſupplice, ou de ne pouvoir l'éviter que par la fuite ?

La Sinclair, je lui donne encore ce nom, plus effrayée de cette réflexion que les autres, a dit en gémiſſant, qu'elle prévoyoit bien que l'iſſue de cette étrange affaire ſeroit la ruine de ſa *pauvre maiſon.* Sally & Dorcas ayant part aux mêmes craintes, elles ont jugé toutes enſemble que pour leur ſûreté commune, elles devoient laiſſer la clef pendant le jour à la porte de la rue, afin que la foule des *allans* & des *venans*, comme elles appeloient leurs viſites, puſſent dépoſer que Madame Lovelace avoit toujours été libre de ſortir, ſi elle avoit voulu. Les précautions néanmoins ne devoient pas diminuer. Will, Dorcas & Mabel avoient reçu ordre de redoubler leur vigilance, pour s'oppoſer à ſon évaſion. — (¶) On ne doutoit pas, d'un autre côté, que ſon amour pour un homme d'une auſſi haute conſidération que l'étoit à leurs yeux M. Lovelace, & que les belles apparences qui s'offroient pour jeudi, jour de la naiſſance de ſon oncle, la détermineroient enfin à changer de ſentiment : quoiqu'elle attendît peut-être

juſqu'au dernier moment, afin de ſatisfaire ſon *orgueil :* ce fut leur *mot.* (♭)

On croit ici qu'elle a remarqué la clef qu'on avoit laiſſée à la porte ; car étant deſcendue plus d'une fois au jardin, elle a paru chaque fois jeter les yeux vers la porte de la rue.

Hier au matin ſur les huit heures, une heure après la viſite de Polly, elle dit à Mabel, qu'elle étoit sûre de ne pas avoir long-temps à vivre, & qu'ayant quantité d'habits qui ne pouvoient après ſa mort ſervir à perſonne qu'elle eſtimât, elle vouloit lui faire préſent d'une robe d'indienne, à laquelle il y auroit peu de changemens à faire pour la rendre convenable à ſon état, & s'en faire une parure des jours de fête. Elle lui ajouta, qu'elle étoit la ſeule perſonne de la maiſon qu'elle pût voir ſans terreur ou ſans antipathie. Cette fille ayant paru fort ſenſible à ſa généroſité, elle lui propoſa de faire venir une couturière ; ſous prétexte que n'ayant rien de mieux à faire, elle chercheroit ſur le champ ce qu'elle avoit deſſein de lui donner. Mabel répondit que la couturière de ſa maîtreſſe demeurant dans le voiſinage, elle ne doutoit pas qu'il ne fût aiſé de la faire venir, ou une de ſes ouvrières, pour changer la robe ſur le champ.

(¶) Je veux vous donner auſſi, dit Clariſſe, un déshabillé piqué, où il y a très-peu de choſe, ou même rien à faire, car vous êtes à-peu-près de ma taille : mais pour la robe, je vous dirai ce qu'il y faudra faire : les manches, les bords, les paremens ſont, je crois, un peu au-deſſus de votre état, & demanderont d'être changés. Voyez, dit-elle, ſi vous pouvez vous procurer la couturière, & nous verrons enſemble ce qu'il y a à faire ; ſi elle n'a pas le temps de venir en ce moment, qu'elle vienne dans l'après-midi : mais j'aimerois mieux qu'elle vînt à préſent : je m'amuſerois à vous donner mes idées. Et s'avançant alors à la fenêtre : ha ! il tombe de la pluie, dit-elle ; & il en étoit tombé tout le matin. Allez prendre votre capote & votre déshabillé que je vous ai vu porter. (♭) Vous remonterez ici avant que de ſortir, parce que j'ai quelques autres commiſſions à vous donner.

Mabel étant équippée pour la pluie, alla lui demander ſes ordres, qui conſiſtoient à lui acheter quelques bagatelles, & elle ſortit, mais non pas ſans avoir vu Mde. Sinclair, qui étoit dans le parloir de derrière avec Dorcas, & ſans l'avoir informée de ſa commiſſion, en recommandant à Dorcas de veiller pendant ſon abſence.

Ainſi je ne vois aucune apparence que cette fille ait manqué de fidélité dans le rôle qui lui étoit confié, & la généroſité de ſa maîtreſſe n'avoit pas fait grande impreſſion ſur elle. Mde. Sinclair la félicita de ſa bonne fortune, & Dorcas la regarda d'un œil d'envie.

Bientôt Mabel revint avec l'ouvrière qu'elle avoit bien dit qu'elle rameneroit avec elle. Alors Dorcas quitta ſa garde.

Miſs Harlowe tira de ſes malles une robe & un jupon. Elle voulut que Mabel les eſſayât devant l'ouvrière. Et pour mieux juger des changemens qui ſeroient convenables, elle fit ôter à cette fille, qui ne fit aucune difficulté, ſon jupon de deſſus, & mettre celui qu'elle vouloit lui donner. Enſuite elle lui dit de paſſer dans l'appartement de M. Lovelace, pour aller ſe voir dans la glace, & de l'y attendre, qu'elle alloit la ſuivre & lui donner ſon avis. Mabel vouloit prendre avec elle ſes propres habits & ſa capote. Il n'eſt pas néceſſaire, lui dit ſa maîtreſſe, vous les remettrez ici quand nous aurons examiné les changemens. Il eſt inutile de ſalir l'autre appartement.

Les deux femmes paſsèrent dans votre chambre. Au même moment, comme il faut le ſuppoſer, Miſs Harlowe ſe revêtit de la robe & du jupon

de Mabel, qui étoient de damas blanc; & elle prit auſſi ſa capote avec le coqueluchon & le tablier de cette fille, & deſcendit légèrement. Will & Dorcas, n'ayant pas laiſſé d'entendre marcher dans le paſſage, avancèrent la tête, & lui virent prendre le chemin de la porte. Mais la prenant pour Mabel: allez-vous bien loin, Mabel, lui cria Will? Elle ne tourna point la tête. Elle ne répondit point. Mais étendant le bras, elle montra l'eſcalier de la main; ce que les autres prirent pour un avis de veiller dans ſon abſence: & s'imaginant qu'elle ne tarderoit pas à revenir, parce qu'elle ne s'étoit pas expliquée plus formellement, Will monta ſur le champ, & ſe tint ſur le pallier pour attendre ſon retour.

Mabel & l'ouvrière, agréablement occupées, l'une à conſidérer l'ouvrage qu'elle auroit à faire, l'autre au plaiſir de ſe voir dans ce bel habillement, laiſſa couler le temps ſans le remarquer. Mais s'étonnant enfin de ne pas voir ſa maîtreſſe, Mabel alla frapper doucement à ſa porte; & n'entendant perſonne, elle ne fit pas difficulté d'entrer. Will qui la vit de ſon poſte dans les habits de ſa maîtreſſe, fut d'autant plus ſurpris, qu'il croyoit l'avoir vue ſortir avec les ſiens. Il ſavoit déjà le préſent qu'on lui avoit fait. Car

faites un cadeau à un domeſtique, tous les autres vont le ſavoir en une minute. — (¶) Will s'avance juſqu'à elle & la joint à la porte : comment diable cela ſe fait-il ? Vous venez de paſſer & de ſortir tout-à-l'heure dans vos habits. Comment vous trouvé-je dans ceux-ci ? & déjà parée de votre nouveau préſent, lui dit-il ? (♭) Comment avez-vous pu paſſer ſans que je vous aie apperçue ? & ne laiſſant pas de l'embraſſer : je me vanterai, ajouta-t-il, d'avoir donné un baiſer à ma maîtreſſe, ou du moins à quelqu'un vêtu de ſes habits. — C'eſt fort bien, M. William : je vois que vous êtes bon gardien. Mais ſavez-vous où eſt Madame ? N'eſt-elle pas dans l'appartement de mon maître, répondit Will ; & ne l'entendois-je pas en ce moment parler avec vous ? — Non, c'étoit une ouvrière de Mde. Dolins qui m'ajuſtoit cette robe. — Tous deux demeurèrent la bouche ouverte, à ce qu'ils ont dit : ſurtout Will qui croyoit avoir vu ſortir Mabel dans ſes propres habits. Tandis qu'ils étoient à s'étonner, à raiſonner là-deſſus, Dorcas ſurvint avec une quatrième lettre, que votre courier venoit de lui remettre pour ſa maîtreſſe, & voyant Mabel parée, après l'avoir vue, à ce qu'elle croyoit, quelques minutes auparavant, dans ſon habillement de tous

les jours, elle partagea le même étonnement, juſqu'à ce que Mabel étant rentrée dans la chambre, & n'appercevant plus ſes habits, commença ſérieuſement à ſe défier de la vérité. Elle communiqua ſes ſoupçons aux deux autres, qui conclurent auſſitôt que leur maîtreſſe s'étoit certainement échappée. (¶) Il s'éleva auſſitôt entr'eux un bruit d'accuſations & de reproches, *vous auriez dû faire ceci*, & *vous auriez dû faire cela*, qui donna l'alarme à toute la maiſon. Chaque appartement des deux corps de logis vomit ſon démon, au nombre de quatorze ou quinze, en y comprenant la Sinclair & ſes ſuppôts. (♭)

Will raconta ſon hiſtoire à l'aſſemblée; & ſans perdre un moment, il ſortit, comme il avoit déjà fait en pareille occaſion, pour aller s'informer à tous les cochers & les porteurs du voiſinage. Dorcas ſe juſtifia ſans peine aux dépens de la pauvre Mabel, qui ſe voyant ſoupçonnée de porter ſur elle-même le prix de ſa trahiſon, faiſoit une figure coupable & déconcertée. Dorcas, jalouſe du préſent, étoit prête à la dépouiller de la robe. La vieille, furieuſe, & l'écume à la bouche, crioit d'une voix épouvantable, ordonnant de ſaiſir la coupable, dont on ne vouloit

rien entendre pour ſa défenſe, & qu'on n'auroit pas crue, quand elle auroit pu parler.

(¶) Quoi! crioit la vieille, une malheureuſe traîtreſſe perdra ma maiſon pour jamais! D'honnêtes gens peuvent être ſéduits & corrompus; mais il étoit bien étrange qu'une maiſon comme la ſienne ne pût être fidellement ſervie par de méchantes créatures qui étoient gagées pour cela; qui, en y entrant, ſavoient à quoi on devoit les employer, & qui ne pouvoient pas avoir de prétention à l'honnêteté ni à aucun principe. — Qu'on en faſſe un exemple, dit-elle; je ne peux pas la ſouffrir : point de grâce : qu'on appelle le cuiſinier : qu'on appelle le marmiton; tous deux vinrent auſſitôt. Voyez cet infernal démon, cette maudite pie, ce fut ſon expreſſion, noire & blanche, avec la robe de ſa maîtreſſe ſur le dos. Mais j'en veux faire un exemple pour toutes les perfides qui trahiſſent la confiance. Apportez-moi tout-à-l'heure le grand gril de fer. Qu'on faſſe un feu d'enfer : (avec un ſerment & une imprécation à chaque mot) donnez-moi le couperet tout-à-l'heure. (¶) Je veux la mettre en pièces de mes propres mains, avec le couperet de la cuiſine, en faire une charbonnée à tous les chiens & les chats

du quartier, & manger moi-même la première tranche ſans ſel ni poivre. — La pauvre Mabel, à demi-morte de frayeur, s'attendoit à tout moment à ſe voir mettre par quartiers, voyant une demi-douzaine de griffes ouvertes attachées ſur elle à-la-fois. Elle promit de tout avouer. Mais lorſqu'elle eut la liberté de parler, cet aveu ſe réduiſit à rien; car elle n'avoit rien à avouer. Sally & Polly, en mêlant la miſéricorde aux imprécations, lui ordonnèrent de ſe retirer, ſe chargeant de l'examiner à part elles-mêmes, pour ſe mettre en état d'informer *Monſieur* des circonſtances. Et alors, ſi elle ne pouvoit ſe juſtifier, ou ſi, ſe trouvant coupable, elle ne donnoit pas quelques lumières, pour trouver cette méchante Dame, qui avoit eu la noirceur de jeter toute la maiſon dans cet embarras, elles promirent de l'abandonner de bon cœur au gril & au couperet. Mabel, fort aiſe du répit, monta dans la chambre de ſa maîtreſſe, où elle devoit ſubir ſon interrogatoire. Mais pendant que Sally faiſoit le docteur, & diſcouroit ſur les loix, avec ſa morgue & ſon ton ordinaires, Mabel revêtit en hâte une autre robe; & ſe gliſſant ſur l'eſcalier, elle ſe ſauva, ſans être apperçue, chez ſes parens. Cette fuite qui ne me paroît venue que de ſa terreur, a paſſé, ſuivant la

méthode des tribunaux de juſtice, pour une confirmation de ſon crime.

Voilà les circonſtances de l'évaſion de Miſs Harlowe : tu ne me feras pas un reproche d'être deſcendu dans tous les détails. — Qu'il me tarde de triompher dans cette occaſion, en voyant tes emportemens & tà furie ! Je te ſupplie, mon cher Lovelace, ne manque pas d'extravaguer richement dans ta première lettre. Je regretterois beaucoup que tu ne fiſſes pas le furieux dans toute la beauté du rôle.

Mais, Lovelace, où peut être allée l'infortunée Clariſſe ? & qui peut peindre la détreſſe où elle doit être ?

Tes anciennes lettres donnent lieu de ſuppoſer qu'elle doit avoir très-peu d'argent. Dans une fuite ſi prompte, elle n'a pu emporter d'autres habits que ceux qu'elle avoit ſur elle, & tu connois l'homme qui m'écrivoit autrefois (*) : « Son père ne la recevra point. Ses oncles ne « fourniront point à ſon entretien. Sa Norton « eſt dans leur dépendance, & ne peut rien. « Miſs Howe n'oſeroit lui donner un aſyle. « Elle n'a pas un ami, une connoiſſance à « Londres. C'eſt un pays étranger pour elle... »

(*) Voyez Lettre XLII, Tome IV.

Permets

Permets que j'ajoute : « elle ſe voit dépouillée de ſon honneur, par l'homme en faveur duquel elle a fait tous ces ſacrifices & qui s'étoit engagé par mille ſermens à devenir ſon époux, ſon protecteur & ſon ami. »

Quelle doit être la grandeur de ſon reſſentiment, pour le barbare traitement qu'elle a reçu ! Qu'il eſt digne d'elle d'avoir fait l'objet de ſa haine de l'homme qui avoit été celui de ſon amour ; &, plutôt que de ſe voir ſa femme, d'avoir pris la réſolution d'expoſer ſa diſgrace à l'univers, de renoncer à tout eſpoir de réconciliation avec ſa famille, & de courir mille haſards qui menacent viſiblement ſon ſexe, ſa jeuneſſe & ſa beauté, dans l'état d'indigence & d'abandon où elle eſt.

(¶) Ne te ſouviens-tu plus de ce trait qui frappe ſur toi dans une des feuilles volantes écrites dans ſon délire, & qui pourtant ne ſent nullement une raiſon dérangée.

Je peux t'aſſurer que j'y ai ſouvent réfléchi depuis & ſérieuſement. Et comme le ſecond outrage que tu méditois, me démontre qu'elle ne fit alors aucune impreſſion ſur toi, & que peut-être tu n'y as jamais ſongé depuis, je veux te tranſcrire ici le paſſage.

S'il eſt vrai, comme la religion nous l'enſei-

gne, que Dieu nous juge en grande partie, ſur le bien ou le mal que nous nous faiſons les uns aux autres. — Malheureux, ſonge, ſonge à temps quelle ſera ta condamnation! (*)

Et cette doctrine de bienveillance réciproque eſt-elle donc l'eſſentiel de la religion? En vérité je le crois. Car pour nous livrer un moment à des réflexions ſérieuſes, puiſque enfin nous ne ſommes athées que de pratique, Dieu, l'Être des êtres, a-t-il beſoin de quelque choſe de nous pour lui-même? Et ne nous commande-t-il pas les œuvres de miſéricorde l'un envers l'autre, comme le moyen d'obtenir la ſienne? Principe ſublime & bien digne du Suprême Intendant de toutes choſes, & du Père de tous les êtres. Mais ſi nous devons être jugés d'après cette régle, quelle doit être en effet ta condamnation, ſeulement pour ta conduite envers cette Dame? Et quelle doit être la mienne, & celle de toute notre ſociété, relativement à d'autres femmes? Quoique nous ne ſoyons pas la moitié ſi méchans que toi, autant par défaut d'inclination, j'eſpère, que par défaut d'occaſions. (♭)

J'ajouterai que pour ton intérêt comme pour le ſien, je ſouhaiterois encore que cette funeſte

(*) Septième feuille des notes de Clariſſe.

aventure pût ſe terminer par le mariage. C'eſt le ſeul tempérament qui puiſſe ſauver votre honneur à tous deux. On peut eſpérer encore de dérober la connoiſſance du paſſé au public & à ſa famille. Tu peux la dédommager de toutes ſes ſouffrances, ſi tu prends la réſolution de devenir pour elle un mari tendre & complaiſant. Eſt-ce ton intention? En ce cas, j'accepte avec joie toutes les commiſſions qui peuvent te conduire à cette heureuſe fin, & je n'épargne rien pour retrouver le précieux tréſor que tu as perdu; du moins ſi cette belle offenſée veut ſouffrir la préſence d'un homme qui fait profeſſion d'amitié pour toi: & je ne crois pas que je puiſſe jamais te donner de plus grande preuve, que je ſuis effectivement ton ſincère ami,

BELFORD.

P. S. Les habits de Mabel ont été jetés ce matin dans le paſſage de la porte: perſonne ne ſait par qui.

LETTRE XXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 30 *Juin.*

JE ſuis perdu, perdu ſans reſſource, pis que ſi j'étois anéanti! C'en eſt fait. Mais crois-tu que la nouvelle ſeule n'étoit pas aſſez accablante, ſans en charger encore le poids de barbares reproches, que tu n'as acquis le pouvoir de me faire que par mes propres communications volontaires? & dans un temps ſurtout où j'ai encore à ſoutenir un autre chagrin des plus ſenſibles.

(¶) J'imagine que s'il eſt quelque choſe de ce qu'on dit des peines d'une autre vie, ce ne ſera pas une des moindres mortifications pour un damné tout nouveau, de ſe voir puni par un damné plus méchant & plus vieux que lui, & que le pauvre ſouffrant couché avec un chat à neuf queues, chacune armée par le bout d'une étoile de bronze ardent, s'entende crier aux oreilles par le vieux ſatyre: ſubis ton châtiment, ſubis ton châtiment. — Et pourquoi? pourquoi? *Pourquoi?* S'il diſoit la vérité, il répondroit: pour n'être pas un démon auſſi méchant que moi.

Tu es sûrement aſſez bon caſuiſte, pour ſavoir,

& j'ai déjà inſiſté ſur ce point (*), que le crime de ſéduire une jeune fille crédule & foible, eſt auſſi grand que celui d'attirer dans ſes piéges une fille incrédule & vigilante.

Et quelque peu généreuſe que puiſſe paroître la réflexion que je vais faire, ſurtout venant de ma plume, permets-moi de te la dire; la voici. Si une femme, telle que Miſs Harlowe, étoit dans l'intention d'entrer dans l'état du mariage, (je ſuis réſolu de tromper ton attente, & de te priver du triomphe dont tu te flattois à voir ma rage & mon déſeſpoir) & de contribuer, ſuivant le ſyſtême des anciens patriarches, à la génération de fils & de filles, ſans autre vue que de les élever dans la piété, & d'être des membres utiles de la ſociété, que diable avoit-elle affaire de laiſſer ſon imagination vaguer & courir après un libertin; après un homme qu'elle ſavoit être un libertin.

Oh, diras-tu; elle eſpéroit avoir le mérite de le retirer du vice! Elle s'étoit fait une charmante idée d'avoir un pénitent de ſa façon pendu à ſes côtés à l'égliſe, ſous les regards applaudiſſans des voiſins; & de le voir, à meſure que leur famille augmenteroit, marcher avec elle à la tête de ſes

(*) Voyez Lettre, XLI Tome IV.

petits garçons & de ſes petites filles, comme en proceſſion, & ſe glorifiant des fruits de leurs *honnêtes déſirs*, ſuivant l'expreſſion de mon bon Seigneur Evêque, dans ſa *permiſſion.*

Quel charmant ſpectacle de voir tout ce groupe nombreux s'agenouiller enſemble dans un banc, depuis l'aîné juſqu'au cadet; comme cette famille que nous avons vue un jour ſur un antique monument, où l'honnête chevalier eſt repréſenté vêtu de ſon armure, à genoux, les mains levées en haut, avec une demi-douzaine de gros poupons tondus, rangés derrière lui; ſuivant les degrés de leur âge & de leur grandeur, tous dans la même poſture. — Et en face, ſa pieuſe Dame, avec une fraiſe autour du cou, & autant de petites filles au viſage couleur de petit-lait, toutes à genoux derrière elle: un autel au milieu des deux, & deſſus un gros livre ouvert: ſur leurs têtes, des rayons d'une lune dans ſon croiſſant, ſortant du milieu des nuages argentés, & environnant les armoiries avec cette inſcription: *Dans le ciel le ſalut* — ou le *repos* peut-être, ſuppoſé qu'il leur ſoit arrivé de paſſer enſemble la vie ordinaire des mariés, dans les querelles & la contradiction.

C'eſt certainement un auſſi grand malheur pour moi d'avoir rencontré Miſs Harlowe, pour peu

que j'euſſe fait cas de ma réputation & de ma tranquillité, que pour elle de m'avoir jamais connu. Après tout, qu'ai-je fait que ſuivre les maximes que toi & moi & tout autre libertin pratiquent ? & que nous avons, avant que je connuſſe cette belle, ſuivies conſtamment de jolie fille en jolie fille, courant en attaquer une autre, dès qu'une avoit été ſubjuguée, — à-peu-près comme font ces marchands de foire de campagne, avec leurs chars-volans & leurs chevaux aîlés, que vous entendez crier ſans ceſſe : *qui monte à la file ? qui veut monter à la file ?*

Mais ici dans le cas actuel, pour continuer la métaphore *volante*, (car il faut que je plaiſante, ou que j'enrage) c'eſt une jolie petite Miſs, tout fraîchement ſortie de la robe de l'enfance, & amenée pour acheter quelque joli bijou de foire : car le monde, Belford, n'eſt, tu le ſais, qu'une vaſte foire ; & pour te rendre ſérieux pour ſérieux, tous ſes plaiſirs ne ſont que des chevaux d'enfant, enjolivés de clinquant, de pains d'épice dorés, que trompettes bruyantes, que tambours peints, & autres brillantes & vaines bagatelles.

Vois à préſent cette jolie petite Miſs trottant, légèrement de loge en loge, d'une allure tout-à-fait jolie. D'abord ſe préſente à elle un petit jeune homme, nommé comme qui diroit Wier-

ley ; ſuit un autre faquin, toujours danſant, nommé Biron ; enſuite un troiſième ſouriant & grimaçant, nommé Symmes ; & puis un monſtre, le plus hideux de la bande, avec un large coffre ſous ſon bras, & des contrats de parchemin de la ceinture juſqu'aux talons, appelé Solmes. Tous la pourſuivant de curioſité en curioſité, ſe preſſant ſur ſes pas à chaque tour qu'elle fait, s'arrêtant quand elle s'arrête, & ſe remettant en mouvement quand elle marche. C'eſt ainſi, ayant toujours des galans pendus à ſa ceinture, mais toujours ſous l'œil de ſes vigilans gardiens, que la jolie petite Miſs traverſe toute la foire, donnant & recevant du plaiſir, juſqu'à ce qu'à la fin, épriſe de l'invitation de l'orateur au chapeau bordé, & voyant pluſieurs jolies porteuſes de bavettes rangées en file dans le char-volant, & fendant ſans danger l'air obéiſſant ; dans ces voitures où l'un s'élève tandis que l'autre deſcend, vraie peinture du monde, & toutes les petites aventurières ayant auſſi peu de crainte que de prévoyance ; elle eſt tentée de s'y haſarder auſſi & d'y monter

Suppoſé qu'alors elle ſe gliſſe adroitement, au moment où elle n'a près d'elle aucun de ſes parens ; s'il arrive qu'après deux ou trois courſes de haut en bas & de bas en haut, ſa jolie tête

commence à s'étourdir, & qu'elle ſe jette elle-même hors du char, lorſqu'il eſt à ſa plus grande élévation, & qu'elle ſe briſe ſa jolie petite cervelle. Qui peut l'empêcher? Et voudroit-on pendre le pauvre diable, dont le métier public eſt de faire cheminer dans ſon char-volant les jolies petites filles?

Il eſt vrai que cette petite Miſs, étant une fort jolie petite Miſs, une petite Miſs univerſellement admirée, une bonne petite Miſs, qui avoit toujours bien ſu par cœur ſa leçon, qui avoit paſſé par tous les degrés de doctrine exemplaire avec les applaudiſſemens de tout le monde, qui avoit brodé avec les couleurs les plus vraies & les mieux nuancées, un Abraham offrant Iſaac en ſacrifice, un Samſon combattant les Philiſtins, & des fleurs, & des nœuds, & des arbres, & le ſoleil & la lune, & les ſept étoiles, tous tableaux charmans, ſuſpendus derrière leurs glaces, pour l'admiration de ſes futurs petits enfans; une petite Miſs qui devoit hériter d'une fort jolie fortune, qui deſcendoit d'une fort jolie famille de plus de cent ans de nobleſſe, laquelle vivoit fort joliment, fort peu reſpectée pour ſon propre compte; mais beaucoup à cauſe de la petite Miſs, — de voir qu'une auſſi merveilleuſe petite Miſs ſoit tombée dans une auſſi grande infortune: c'eſt

vraiment une bien déplorable choſe. Mais, dis-moi, la perte d'un enfant ordinaire, de toute autre famille moins diſtinguée, avec des qualités moins brillantes ou moins aimables, ne ſeroit-elle pas une perte auſſi grande pour cette humble famille, que peut l'être pour celle-ci la perte de ſa jolie petite Miſs ? Et pour deſcendre à un exemple fort bas à la vérité, & ne conſidérer que la perſonne : doutes-tu le moins du monde que ta lourde face, dans ſa groſſière & forte charpente, n'ait pas été autant admirée de ta mère, que ſi tu avois eu le viſage d'un Lovelace, ou de quelqu'autre joli cavalier ? Si elle avoit fait faire ton portrait, auroit-elle pardonné au peintre, s'il n'avoit pas rendu tous tes traits avec aſſez d'exactitude & de vérité, pour que chacun t'y reconnût ? Une belle reſſemblance eſt tout ce qu'on demande. La laideur que l'habitude nous a rendue familière, ſurtout pour des parens qui ont une partialité naturelle & aveugle pour leurs enfans, ſera la beauté par toute terre. — Fais l'application.

* *

Mais, hélas, Belford ! toute cette dépenſe d'imagination ne ſert qu'à t'offrir la peinture de ma propre contenance, que je te fais moi-même, pour échapper à ta malignité. — Quoique ce ſoit

répondre à tes vues, peu dignes d'un ami, que de faire un pareil aveu, je ne puis m'empêcher de t'avouer, que je ſuis percé juſqu'au fond du cœur par ce malheureux.... dirai-je accident ? Oh! n'y aura-t-il donc perſonne que je puiſſe égorger, à titre de négligence ou de trahiſon, pour calmer mes tranſports de vengeance ? (♭)

Lorſque je réfléchis ſur le dernier de mes criminels projets, après avoir vu le premier attentat ſi noblement reſſenti, repouſſé même autant qu'il étoit poſſible à ſon état, avec un ſi noble courage, je ſuis forcé de conclure que j'étois poſſédé, faſciné ſous le pouvoir de ces déteſtables Circé, qui prétendant connoître leur ſexe, ne ceſſoient pas de me répéter: qu'il y a pour chaque femme un moment de foibleſſe ou de molle réſiſtance, qu'il falloit trouver & ſaiſir; (¶) & que je n'avois pas encore, & encore, & encore aſſez multiplié les épreuves.

Mais que ſi enfin ni l'amour, ni la terreur ne pouvoient faire ſortir pour moi la chance de l'heureux moment, qu'elles ſauroient la réduire par leurs maudites ruſes, & qu'une fois domptée, elle le feroit pour toujours; & qu'elles en appeloient à ma propre expérience, à ma connoiſſance de leur ſexe, pour la juſtification de leur principe. (♭) J'avoue qu'il me paroiſſoit

confirmé par cette expérience qu'elles invoquoient : car penſes-tu que je me fuſſe obſtiné dans mes réſolutions contre un tel ange, ſi j'avois connu juſqu'alors une ſeule femme, qui eût réſiſté ſi conſtamment aux artifices, & à la perſévérance d'un amant chéri ? Pourquoi donc les exemples d'une vertu ſi inébranlable ne ſont-ils pas plus communs ? (¶) Ou, pourquoi faut-il que le ſeul, qui ait peut-être jamais exiſté, me tombe en partage, à moins que ce ne fût pour doubler mon crime & en même temps pour convaincre tous ceux qui viendroient à ſavoir ſon hiſtoire, qu'il eſt des anges, comme il eſt des démons, *incarnés* dans l'eſpèce humaine ? (♭)

Mais c'en eſt aſſez pour l'aveu que je ne balance point à te faire ; aſſez pour alléger & égayer un peu ma conſcience, & pour déſarmer auſſi ta malice, en reconnoiſſant ma faute ; car perſonne ne peut dire autant de mal de moi, que j'en dirai moi-même dans cette fatale occaſion.

J'ajouterai encore, pour te prouver la ſincérité de mon répentir, que ſi dans l'eſpace de trois jours, ou dans tout autre temps, avant qu'elle air découvert la fauſſeté des hiſtoires qui regardent le capitaine Tomlinſon & ſon oncle, tu peux la retrouver, & la diſpoſer à me faire grâce, je l'épouſe à l'inſtant en ta préſence &

devant le Capitaine qui doit repréſenter ſon oncle.

Je ne déſeſpère pas encore de ce dénouement. Dans quelque lieu que ſoit ma Clariſſe, elle n'y peut être cachée long-temps. J'ai déjà mis toutes mes machines en mouvement pour la découvrir, & ſi j'ai le bonheur de tomber ſur ſes traces, lorſqu'aucun de ſes parens, de ſes amis, comme tu l'obſerves, ne lui offrira ſa protection; quel eſt l'homme indifférent qui ſe ſouciera de ſe commettre avec un homme de ma figure, de mon rang & de ma réſolution? Montre-lui donc ma promeſſe, & tout autre endroit de cette lettre que tu croiras propre à faire impreſſion ſur ſon cœur, ſi tu peux la découvrir. Indépendamment de l'amour & de la juſtice, je ſerois bien aiſe, après tout, que cette affaire, qui eſt aſſez mauvaiſe en elle-même, finît ſans aucune ſuite plus fâcheuſe: & je ne ſais pourquoi il me vient à l'eſprit, que ſi nous ne la terminons pas entre ma charmante & moi, elle fera couler tôt ou tard quelques gouttes de ſang. C'eſt une autre raiſon qui ne doit pas lui permettre de pouſſer le reſſentiment trop loin: non que je fuſſe bien fâché d'ailleurs d'une pareille affaire, ſi je pouvois choiſir mon homme...., ou ſi tu veux, mes hommes; car à l'exception d'elle, je déteſte

cordialement cette famille, & je lui voue éternellement la même haine.

En réfléchiſſant ſur ta lettre, je ne trouve pas que ce plan de fuite ait rien d'extraordinaire. Elle doit avoir compté ſur ſon bonheur plus que ſur les vraiſemblances, puiſqu'elle n'a pu ſe promettre de réuſſir qu'en trompant Dorcas, Will, la Sinclair & les nymphes, ou dans la ſuppoſition qu'elle les trouveroit hors de garde. Ainſi je ne ſuis pas jaloux de l'invention. Mais c'eſt à moi, lorſque je verrai ces fidelles dépoſitaires, à les remercier de leur vigilance, & d'avoir jugé à propos pour leur ſûreté future, de laiſſer la porte de l'allée à demi-ouverte. Malédiction ſur cette troupe d'imbécilles! Mabel mériteroit une robe de poix & un bûcher, plutôt que la robe de taffetas qui eſt le prix de ſa trahiſon. Comme on a rapporté ſes habits, je veux que cette robe ſoit renvoyée à ſa maîtreſſe avec les autres, lorſqu'on aura découvert ſa retraite. Qu'on attende néanmoins mes ordres; car il faut ramener, s'il eſt poſſible, cette chère fugitive.

Je ſuppoſe que mon ſtupide coquin, qui n'a pas ſu diſtinguer l'air noble & la taille divine de ma charmante, de la forme épaiſſe & voûtée de Mabel, a couru d'abord vers Hamſtead. Cependant j'ai peine à croire qu'elle ait pris cette route.

Il devoit aller de rue en rue, à toutes les affiches des chambres à louer, & s'informer des nouveaux venus: particulièrement chez les marchandes de modes, & dans toutes les maiſons où l'on travaille à l'uſage des femmes, celles où l'on prend le thé, le café, &c. Si je ne reçois pas bientôt quelques nouvelles, je ne conſeille pas à Dorcas, à Will, à Mabel de paroître devant moi, quelque parti que prennent à leur égard les maîtreſſes de la maiſon.

(¶) Cette lettre, quoiqu'écrite par abréviation, eſt fort longue, ſurtout ne contenant ni narration, ni journal de mes démarches: car celles-là ſont d'une longueur toute naturelle, & je pourrois dire inévitable. Mais depuis quelque temps je me ſuis tant habitué à écrire longuement, que je ne ſaurois plus m'en empêcher. Il faut pourtant que j'allonge encore celle-ci d'une explication que je te dois ſur un autre incident que cette fuite de Miſs Harlowe, & que je t'ai dit en commençant, qui me chagrinoit cruellement. (♭) Le vieux Pair (maudite ſoit ſa conſtitution de fer; car cette maladie devoit l'emmener) eſt parvenu à force de ſoufre, de feu, & le diable ſait de quoi, à forcer la goutte de quitter la contr'eſcarpe de ſon eſtomac, juſtement lorſqu'elle avoit raſſemblé toutes ſes forces pour

donner l'aſſaut à la citadelle de ſon cœur. En un mot, ils ont trouvé le moyen, par toute l'artillerie de leur art, de chaſſer le mineur trop lent du centre aux extrémités, où il s'eſt cantonné ſur le gros orteil qu'il s'amuſe à ronger, dans le temps que je me croyois heureuſement délivré de la maladie & du malade.

Ainſi, moi qui te parlois de laudanum pour le tien, & précédemment de l'expédient du drap mouillé, & qui n'en ai pas moins eu la folie de laiſſer gliſſer d'entre mes doigts huit mille livres ſterlings de rente, lorſque j'en avois déjà pris poſſeſſion autrement qu'en imagination, ayant déjà demandé des éclairciſſemens aux gens d'affaires, que j'écoutois me parler de ſommes à recueillir, de renouvellement de baux & d'autres ſoins de cette eſpèce. Je mérite bien d'être mortifié. — Tu ne t'imaginerois pas de quel œil différent tous les domeſtiques & mes couſines mêmes, me regardent depuis hier. Les révérences ne ſont pas la moitié ſi profondes. On ne m'honore plus du titre de Milord. A préſent je ſuis redevenu le *couſin Lovelace;* on me traite avec la familiarité ordinaire, ſans titres, ſans formules reſpectueuſes. Ils ont même l'inſolence de me féliciter ſur le rétabliſſement du *meilleur des oncles*, & je ſuis forcé d'en marquer autant de

de joie qu'eux ; tandis que ſi les plaintes pouvoient être utiles à quelque choſe, j'en pleurerois volontiers de douleur & de rage.

J'avois déjà réglé mon deuil en imagination, à l'exemple d'un certain miniſtre étranger, qui, ſuivant le récit de l'honnête Kennet, avoit à demi épuiſé toutes les boutiques de Blackwell de ſes étoffes noires, avant la mort, & même avant la dernière maladie de Charles II ; preuve, dit l'hiſtorien, que le monarque devoit être empoiſonné, & que cet ambaſſadeur étoit dans le ſecret. Inſenſé que je ſuis ! Je n'ai pas pu profiter de cette idée. Que ſert d'avoir lu l'hiſtoire, quand on n'en tire pas d'utilité pour ſoi-même ? C'eſt ainſi, mon pauvre Belford, que s'eſt vérifiée une des profondes obſervations du vieux Pair ; *un malheur ne vient jamais ſeul ;* & que la patience de ton ami eſt exercée par un double chagrin.

LETTRE XXIX.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Mercredi au ſoir, 28 Juin.

O ma très-chère Miſs Howe ! Je ſuis encore une fois échappée. Mais hélas ! non, non, je n'ai pas eu le bonheur d'échapper toute entière. Ah ! plaignez votre malheureuſe Clariſſe. Vous me haïrez vous-même. Je le crains. Cependant, non vous ne me haïrez pas, lorſque vous ſerez informée de tout.

Mais ne parlons plus de moi ! de moi, qui n'exiſte plus. — Vous, chère amie, qui pouvez vous lever le matin pour recevoir des bénédictions & pour en répandre ; qui vous retirez le ſoir, tranquille dans vos innocentes réflexions, & qui n'avez que de la douceur à goûter dans un ſommeil profond & paiſible, que nul trouble, nulle crainte n'interrompt, converſez avec les anges & les ſaints, qui ne ſont plus purs que vous, que parce qu'ils ont ſecoué l'enveloppe importune du corps, vous ferez l'objet, l'occupation de mes penſées, comme vous avez fait long-temps, long-temps mon unique plaiſir. Je révérerai de loin ma

chère & bien-aimée Anne Howe; & je conſidérerai, j'honorerai dans elle ce qu'étoit autrefois Clariſſe Harlowe.

* *

Pardon, chère Miſs Howe! Ah! pardonnez mon égarement. Mon repos eſt détruit. Ma raiſon même eſt atteinte. A combien d'idées extravagantes devez-vous vous attendre, ſi vous daignez comme autrefois m'accorder la faveur de votre correſpondance!

O ma très-chère, ma meilleure, mon unique amie! Quel horrible récit j'ai à vous faire! mais je retombe encore ſur moi: ſur moi qui ne me dois plus que de la haine & du mépris. Je me délivrerai de cet odieux objet, ſi je le puis. Et pourquoi ne le pourrois-je pas, lorſqu'à l'exception d'un monſtre inhumain, il me ſemble que je ne hais rien tant que moi-même, au moins pour un moment, (& je doute que j'aie long-temps à faire cet effort) pour m'informer uniquement du cher objet de mes affections, de ma tendre & bien-aimée Miſs Howe.... dont l'ame pure, & ſans tache, vêtue de tous les charmes de l'innocence, éclate de blancheur & de lumière... Mais où m'égarai-je encore?

* *

En reliſant ce que je viens d'écrire, je me

déterminerois à déchirer ma lettre, ſi je craignois de vous laiſſer voir juſqu'où va le déſordre de mon eſprit. — Comment vous portez-vous? Il paroît que vous avez été fort mal. Apprenez-moi, ma chère, que vous êtes bien rétablie, que votre mère eſt en bonne ſanté. Hâtez, hâtez, je vous en ſupplie, de ſi précieuſes nouvelles. C'eſt une conſolation que vous me devez; car ſi la vie n'eſt rien de pis qu'un état mélangé, une eſpèce d'échiquier, où le blanc & le noir ſe ſuccèdent, je dois bien avoir à préſent quelques rayons moins lugubres, après n'avoir vu pendant long-temps, long-temps, que le noir le plus affreux, le plus abſolu, ſans nulle interruption.

❁ ❁

Mais que ſignifie cet amas d'idées incohérentes, lorſque je n'ai d'autre objet que d'obtenir des nouvelles de votre état paſſé, de votre ſanté actuelle, par quelques mots adreſſés à Mde. Rachel Clark, chez M. Smith, marchand gantier dans Kingſtreet à Covent-Garden. Votre réponſe, quoique ma demeure ſoit un ſecret pour toute autre que vous, parviendra sûrement dans les mains de votre *infortunée*... — Non, ce n'eſt pas dire aſſez, de votre *miſérable*.

CL. HARLOWE.

LETTRE XXX.

Mde. HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Vendredi, 30 *Juin.* (*)

MISS,

VOUS ſerez ſurpriſe de recevoir une lettre de moi. Je ſuis extrêmement peinée de la triſte ſituation où vous paroiſſez être. Une jeune perſonne qui donnoit de ſi belles eſpérances ! Mais vous voyez quel eſt le fruit de la déſobéiſſance à ſes parens. Pour moi, quoique je vous plaigne, je plains beaucoup plus votre malheureux père & votre mère. Après une ſi belle éducation qu'ils vous ont donnée : de ſi heureux progrès que vous aviez faits ; après le plaiſir qu'ils trouvoient à vous voir croître ſous leurs yeux ! voilà donc ce qui leur en revient.

Mais je vous prie, Miſs, de ne pas faire tomber ma fille dans la même faute qui vient de la déſobéiſſance. Je lui ai défendu plus d'une fois toute correſpondance avec une perſonne

(*) Cette lettre étoit ſous l'adreſſe qui eſt marquée dans la précédente.

qui a été capable d'une ſi téméraire démarche. Cette liaiſon ne peut lui faire honneur, cela eſt certain. Vous n'ignorez pas quels ont été mes ordres; & cependant votre commerce ne laiſſe pas de continuer, malgré le chagrin que j'en reſſens. Ma fille m'a ſouvent marqué de l'humeur à cette occaſion. *La contagion*, Miſs... Vous n'ignorez pas le reſte du proverbe.

Dans le monde où nous ſommes, les gens ne peuvent être malheureux ſeuls. Il faut qu'ils enveloppent dans leur diſgrace leurs amis & leurs connoiſſances, qui ont eu la diſcrétion de ſe garantir des mêmes erreurs, & qu'ils les rendent auſſi malheureux que s'ils avoient donné dans la même étourderie. C'eſt ainſi que ma pauvre fille eſt continuellement dans la triſteſſe & dans les larmes. Je la vois inſenſible à ſon propre bonheur, uniquement parce que vous êtes dans l'infortune. Si ceux qui cherchent leur ruine, portoient ſeuls la peine de leur obſtination, ce ne ſeroit rien encore. Mais, Miſs, Miſs, de quoi n'avez-vous pas à répondre, vous qui avez fait ſaigner autant de cœurs que vous aviez connu d'amis! Tout le ſexe eſt bleſſé par votre chûte. Car quel autre modèle que Miſs Clariſſe Harlowe, les pères & les mères propoſoient-ils à leurs filles?

Ma lettre devient longue, quoique je ne vouluſſe vous dire que quelques mots, pour vous défendre d'écrire à ma Nancy. J'y ſuis obligée par deux motifs; votre fauſſe démarche, & l'amertume dont vos lettres rempliſſent le cœur de ma fille, ſans qu'il vous en revienne aucun bien. Si vous l'aimez, ceſſez donc de lui écrire. Votre dernière & triſte lettre eſt tombée entre mes mains dans ſon abſence; & je me garderai bien de la lui faire voir. Car ſi elle la voyoit, il n'y auroit pas moyen de la conſoler, ni moi, dont elle fait toutes les délices... comme vous faiſiez autrefois celles de vos parens.

Mais il me ſemble qu'à préſent vous reconnoiſſez aſſez vos fautes. C'eſt le ſort de toutes les filles inconſidérées, lorſqu'il eſt trop tard; & quelle eſt alors leur humiliation, après un excès de préſomption & d'entêtement.

Peut-être vais-je trop loin. Je ne voulois qu'en dire aſſez pour faire connoître que je me déclare contre votre témérité, comme il convient à toute mère alarmée pour ſa fille, & particulièrement à celle qui ne laiſſe pas de ſe dire, en vous plaignant, & faiſant des vœux pour vous, Votre très-humble, &c.

ANNABELLE HOWE.

P. S. J'envoie cette lettre par un exprès dont les affaires ne le mènent qu'à Barnet, avec ordre de la mettre à la *petite poſte*, parce que vous n'avez pas beſoin de me répondre. Je ſais combien vous aimez à faire uſage de votre plume, & d'ailleurs l'infortune rend les gens plaintifs.

LETTRE XXXI.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Mde.* HOWE.

Samedi, premier Juillet.

PERMETTEZ, Madame, que je vous importune par quelques lignes; ne fût-ce que pour vous remercier de vos reproches, quoiqu'ils aient tiré de nouvelles gouttes de ſang d'un cœur dont les plaies ne ſe fermeront jamais. Mon hiſtoire eſt affreuſe. Elle a des circonſtances qui exciteroient la pitié, ſi elles étoient connues, & qui même pourroient faire porter de moi un jugement aſſez favorable. Mais c'eſt mon devoir, & ce le ſera toujours, de me livrer au répentir de mes fautes, ſans chercher à les excuſer. Je ne veux point affliger votre ame. Si je puis *ſouffrir ſeule*, je ne chercherai point,

le moins qu'il me ſera poſſible, à faire partager mes peines. C'étoit même dans cette réſolution que j'avois pris la plume, lorſque j'ai fait la lettre qui eſt tombée entre vos mains. Ma ſeule vue, par un motif très-particulier, autant que par l'affection ſans bornes que je porte à ma chère Miſs Howe, étoit de ſavoir d'elle-même, s'il eſt vrai qu'elle ait été malade, depuis ſi long-temps que je n'ai point eu de ſes nouvelles, comme j'ai eu le chagrin de l'entendre dire; & ſi l'on a dit vrai, comment elle ſe porte à préſent. Mais le ſujet de mes peines étant fort récent, & le ſentiment de ma douleur exceſſif, peut-être ai-je trop parlé de moi-même dans ma lettre. On eſt porté, dans l'affliction, à ſe tourner vers ceux qu'on croit capables de s'intéreſſer à nos peines, & dont on eſpère de la pitié & de la conſolation; ou, pour m'exprimer mieux & avec plus de conciſion dans vos termes, *l'infortune rend les gens plaintifs.* A qui le malheureux adreſſera-t-il ſa plainte, ſi ce n'eſt à ſon ami?

Miſs Howe s'étant trouvée abſente, lorſque ma lettre eſt arrivée; je me flatte qu'elle eſt bien rétablie. Mais ce ſeroit une ſatisfaction pour moi, de ſavoir s'il eſt vrai que cette chère amie ait été malade. Deux mots encore

de votre main vous paroîtroient peut-être une trop grande faveur. Si vous aviez la bonté ſeulement de me faire dire, *oui* ou *non*, par la bouche de quelqu'un chargé de vos ordres, je ceſſerois de vous importuner.

Cependant je ne vous diſſimulerai pas que l'amitié de Miſs Howe étoit la ſeule douceur que j'euſſe ou que j'eſpéraſſe dans cette vie, & qu'une ligne d'elle ſeroit aujourd'hui un baume reſtaurant qui rendroit un peu de force à mon cœur abattu. Jugez donc, Madame, quelle violence il faut me faire pour vous obéir. Mais je ne m'efforcerai pas moins de me ſoumettre à vos ordres, quoique je duſſe eſpérer, qu'étant informée de la nature de notre commerce, & connoiſſant ſi bien ſa ſolide vertu, vous n'appréhenderiez *aucune contagion* d'une ou deux lettres que vous lui auriez permis de recevoir & d'écrire. C'eſt une grâce néanmoins que je ne vous demande pas, perſuadée qu'il ne me reſte qu'à ſupplier le ciel, qui, je l'eſpère, n'a pas encore retiré de moi ſa grâce : quoiqu'il lui plaiſe d'exercer ſur moi ſa juſtice, de briſer mon cœur, s'il n'eſt pas encore aſſez briſé par un véritable repentir, & de prendre bientôt dans ſa miſéricode la malheureuſe

CL. HARLOWE.

P. S. J'ai, chère Madame, deux faveurs à vous demander : l'une, de ne pas faire ſavoir à ma famille que vous ayez reçu de mes nouvelles : l'autre, de n'apprendre à perſonne au monde l'adreſſe ſous laquelle on peut m'écrire ou découvrir ma retraite. Ce dernier point eſt plus intéreſſant pour moi que je ne puis vous l'exprimer. En un mot, de-là peut dépendre pour l'avenir le moyen d'éviter de nouveaux déſaſtres.

(¶) LETTRE XXXII.

Miſs CLARISSE à HANNAH BURTON.

Jeudi, 29 *Juin.*

MA CHÈRE HANNAH,

IL eſt arrivé d'étranges choſes depuis que vous avez été congédiée de mon ſervice, (ſi durement & bien malgré moi) & que votre impertinente compagne a été établie, en votre place, pour ma ſurveillante. — Mais il faut oublier tout cela aujourd'hui.

Comment vous portez-vous, bonne Hannah ? Etes-vous rétablie de votre maladie ? Si vous

l'êtes, voudrez-vous bien revenir encore & reſter auprès de moi? Et le pourrez-vous ſans inconvénient?

Je ſuis la créature la plus malheureuſe, & me trouvant parmi des étrangers, je ſerois bien aiſe de vous avoir auprès de moi; vous, qui m'avez donné tant de preuves de votre fidélité & de votre attachement.

Soit que je vive ou que je meure, je tâcherai de récompenſer vos ſervices, ma chère Hannah.

Si vous êtes rétablie, comme je l'eſpère, & ſi vous avez une bonne condition, peut-être vos maîtres permettront-ils que vous vous abſentiez, & que vous mettiez quelqu'un à votre place, pour un mois ou environ. J'eſpère que je n'aurai plus beſoin de vous après ce temps-là, & vous pourrez alors retourner reprendre votre place.

Soit que vous veniez ou non, que perſonne de ma famille ne ſache que je vous ai écrit pour vous demander.

Je demeure chez M. Smith, marchand de bas & de gants, dans la rue Royale de Covent-garden.

Vous m'écrirez ſous le nom de Rachel Clark.

Venez, ma chère Hannah, venez, ſi vous

le pouvez, auprès de votre pauvre jeune maîtreſſe, qui a toujours fait grande eſtime de vous, & qui vous la conſervera toujours, ſoit que vous veniez ou non.

Je vous écris celle-ci par votre mère à St. Albans, ne ſachant point d'autre adreſſe pour vous la faire parvenir. Récrivez-moi un mot, que je ſache ſur quoi je peux compter. Je verrai par-là ſi vous n'avez point oublié la jolie écriture que vous avoit montrée dans des jours plus heureux, Votre vraie amie,

CLARISSE HARLOWE. (♭)

(¶) LETTRE XXXIII.

RÉPONSE D'HANNAH BURTON. (*)

Lundi, 3 Juillet.

MA TRÈS-HONORÉE DAME,

JE n'ai point oublié mon écriture, & je n'oublierai jamais rien de ce que vous avez eu la bonté de m'apprendre, ma chère jeune maî-

(*) Il y a pluſieurs fautes d'orthographe dans la lettre de cette digne ſervante, qu'il m'a paru inutile d'imiter.

treſſe. Je ſuis bien affligée de vos malheurs ; ma très-chère jeune Dame, ſi affligée, *que je ne ſais comment faire.* J'aurois bien de la joie de pouvoir être en état d'être auprès de vous. Mais *en vérité*, il ne m'a pas été poſſible de ſortir de ma chambre, où je ſuis ici chez ma mère, depuis que j'ai été forcée de quitter ma place, par un rhumatiſme qui m'a mis tout-à-fait hors d'état de m'aider. Je prierai pour vous jour & nuit, ma bonne, ma tendre & digne maîtreſſe, qui avez été ſi indignement traitée ; je ſuis bien déſeſpérée de ne pouvoir pas encore aller vous aimer & vous ſervir, ce qu'il ſera toujours dans mon cœur de faire, ſi je le pouvois, moi qui ſuis, ma très-honorée Dame,

Votre très-obéiſſante ſervante & toujours à vos ordres,

HANNAH BURTON. (♭)

(¶) LETTRE XXXIV.

Miſs CLARISSE à *Mde.* NORTON.

Jeudi, 29 Juin.

MA CHÈRE Mde. NORTON,

JE m'adreſſe à vous après un bien long ſilence; (qui n'eſt cependant pas venu d'aucun refroidiſſement de mon affection & de mes ſentimens pour vous) mon principal objet eſt de vous prier de me ſatisfaire ſur deux ou trois articles dont il m'importe d'être inſtruite.

On m'a dit que mon père & toute ma famille doivent aller aujourd'hui, comme de coutume, chez mon oncle Harlowe. Je vous prie, dites-moi s'ils y ont été, & ſi la fête a été gaie? Dites-moi encore ſi vous avez entendu parler d'un voyage, ou d'un projet de voyage de mon frère avec le capitaine Singleton & M. Solmes?

Il m'eſt arrivé d'étranges choſes, ô ma chère Norton, ma digne amie, ma ſeconde mère: oui, des choſes bien étranges! M. Lovelace s'eſt montré pour moi un ingrat & un barbare. Mais Dieu ſoit loué, je ſuis échappée de ſes mains. Me trouvant avec des étrangers, (que je crois

toutefois de bien honnêtes gens) j'ai écrit à Hannah Burton de venir auprès de moi. Si vous avez occaſion de voir cette bonne fille, de grâce, encouragez-la à revenir avec moi. Elle ſait que j'ai toujours eu l'intention de la reprendre à mon ſervice; mais j'eſpérois que ce ſeroit dans des circonſtances plus heureuſes.

Ne dites à aucun de mes parens que vous avez reçu de mes nouvelles.

Dites-moi, croyez-vous qu'on pût obtenir de mon père, ſi je l'en ſuppliois par une lettre, de lever la terrible malédiction dont il m'a frappée, lorſque j'ai quitté la maiſon paternelle? Je ne peux eſpérer de lui aucune autre faveur; mais ſa malédiction étant déjà accomplie ſur moi pour cette vie, j'eſpère qu'il trouvera que ſes effets ſe ſont étendus aſſez loin, & mon cœur eſt ſi foible! — Oh mon cœur eſt bien foible! — Mais pour la propre ſatisfaction de mon père! — Que dois-je dire? — En vérité, à peine ſais-je comment je dois m'exprimer ſur ce triſte ſujet! — Mais mon ame ſeroit tranquille & contente d'être ſoulagée du poids de cette malédiction.

Je crains que *mes pauvres*, comme j'appelois les bonnes créatures que j'avois coutume d'aſſiſter par vos mains fidelles, ne ſe ſoient apperçus depuis

depuis quelque temps de mon abſence. Mais hélas ! — Je ſuis maintenant pauvre moi-même. C'eſt un de mes grands regrets & un des grands reproches qui aggravent ma faute, qu'avec les inclinations que Dieu m'avoit données, je me ſois miſe hors d'état de pouvoir faire le bien pour lequel je me plaiſois autrefois à croire que j'étois née. C'eſt une déplorable choſe, ma chère Mde. Norton, de rendre inutiles à ſoi-même & aux autres, par ſa propre témérité, les talens que le ciel nous a confiés pour notre avantage & celui du prochain.

Mais ces réflexions ſont aujourd'hui trop tardives, & peut-être j'aurois dû les renfermer en moi-même. Cependant permettez-moi d'eſpérer que vous m'aimez encore. De grâce, ne m'ôtez pas cette douce perſuaſion. Alors, malgré mes malheurs qui m'ont fait paroître ingrate aux ſoins tendres & vraiment maternels que vous avez pris de moi dès mon berceau, j'aurai le bonheur de penſer qu'il exiſte encore *une* digne perſonne au monde qui ne hait pas l'infortunée

CLAR. HARLOWE.

Ne m'oubliez pas auprès de mon frère de lait. J'eſpère qu'il ſe montre toujours pour vous un fils tendre & ſoumis.

Ayez la bonté de m'adreſſer votre réponſe ſous le nom de Rachel Clark, chez M. Smith, dans King-ſtreet, Covent-garden; mais gardez-moi un ſecret inviolable ſur cette adreſſe. (♭).

(¶) LETTRE XXXV.

RÉPONSE DE MADAME NORTON.

Samedi, premier Juillet.

VOTRE lettre, ma très-chère jeune Dame, me fend le cœur. Pourquoi ne voulez-vous pas m'apprendre tous vos malheurs? — Mais vous en avez dit aſſez.

Mon fils eſt un bon fils pour moi. Il a été pris de la fiévre, il y a quelques heures: mais j'eſpère qu'elle ſe paſſera bientôt, ſi ſon ardeur pour le travail le laiſſe jouir du repos que ſon bon maître lui permet de prendre. Il vous préſente ſon reſpect, & il a verſé des larmes en entendant la lecture de votre triſte lettre.

On vous a mal informée, lorſqu'on vous a dit que votre famille étoit chez votre oncle Harlowe. Ils n'ont pas ſeulement eu l'intention d'y aller, & il n'y a point eu de fête du tout. Ils n'ont ſorti que trois fois pour aller à l'égliſe

depuis que vous êtes partie. — Malheureux jour! — Pour eux & pour tous ceux qui vous connoiſſent, — pour moi ſurtout: oh! oui, cela eſt sûr! — le cœur me ſaigne pour vous de plus en plus.

Je n'ai pas ouï dire un mot de ce voyage de votre frère avec le capitaine Singleton & M. Solmes, dont vous parlez. Il a bien couru quelque bruit que votre frère devoit partir pour ſes terres du Nord: Mais il y a long-temps que je n'en ai entendu parler.

Je crains fort qu'on ne veuille recevoir aucune lettre de vous. C'eſt une grande peine pour moi d'être obligée de vous le dire, ma très-chère Dame. Il ne peut vous être arrivé aucun mal auquel ils ne ſe ſoient attendus; tant eſt grande leur antipathie pour le méchant homme; & tant ſa réputation eſt mauvaiſe!

Je ne peux m'empêcher de penſer mal de leur inexorabilité. Mais il ne faut pas juger des autres par ſoi-même. Néanmoins j'ajouterai que ſi vous euſſiez eu affaire à des caractères auſſi doux que le vôtre, j'oſe même dire que le mien, tous ces malheurs ne ſeroient point arrivés, ni à eux ni à vous. J'ai connu votre vertu & votre amour pour la vertu dès votre berceau, & je n'ai jamais douté que cette vertu, avec l'aide du

Seigneur, ne fût toujours votre ſauve-garde. Mais on ne vous auroit jamais contrainte ; il n'y avoit pas de ſujet de vous contraindre. — Si généreuſe, ſi noble, ſi diſcrète ! — Mais que mon amour pour vos aimables qualités accroît ma douleur, comme je crois que ces réflexions doivent augmenter la vôtre !

Vous voilà donc échappée, ma très-chère Miſs ! — Heureuſement, j'eſpère, — c'eſt-à-dire, avec l'honneur, — autrement, que votre douleur doit être grande ! — Cependant votre lettre me fait craindre le plus grand malheur.

Je ſuis bien rarement au château d'Harlowe. La maiſon n'eſt plus ce qu'elle étoit depuis que vous en êtes ſortie. Ils ſont ſi implacables ! Et comme je ne ſaurois me réſoudre à parler durement de l'*enfant de mon cœur*, autant que de mon ſein, ils ne prennent point en mauvaiſe part de ne me pas voir.

Votre Hannah eſt ſortie malade de la maiſon où elle étoit, il y a quelque temps, & comme elle eſt toujours chez ſa mère à St Albans, je crains bien que ſa maladie ne dure encore. Si elle n'eſt pas guérie, & puiſque vous êtes parmi des étrangers, & que je ne peux vous conſeiller de venir maintenant de ces côtés-ci, je crois qu'il eſt de mon devoir de me rendre auprès

de vous, (qu'on le prenne comme on voudra) auſſitôt que l'indiſpoſition de mon fils me le permettra, ce qui ſera bientôt, à ce que j'eſpère.

J'ai un peu d'argent par devers moi. Vous dites que vous êtes *pauvre vous-même*; que cet aveu eſt triſte dans la bouche d'une perſonne qui a toujours été & qui auroit dû toujours être dans l'abondance! — Voulez-vous avoir la bonté d'en diſpoſer, ma chère jeune Dame? — Cet argent ne provient en grande partie que de vos bontés pour moi. Je me ferai gloire de le reſtituer à ſon premier poſſeſſeur.

Vos pauvres vous béniſſent & prient pour vous tous les jours. J'ai tellement ménagé vos derniers bienfaits, ces bonnes gens ont joui tous d'une ſi bonne ſanté, ils ont trouvé ſi conſtamment de l'emploi, que ce fonds a ſuffi & qu'il ſuffira juſqu'à ce qu'il revienne de plus heureux temps, que je prie tous les jours le ciel de ramener.

Souffrez que je vous prie, ma chère jeune Dame, de tirer de la religion tous les ſecours qu'en tirent les perſonnes pieuſes comme vous, pour ſe ſoutenir dans leurs infortunes. Quelles que ſoient les vôtres, je ſuis sûre que votre intention a été innocente. Ainſi ne perdez pas courage. Le ciel ne laiſſe perſonne ſouffrir plus

qu'il ne peut, & par conſéquent plus qu'il ne doit ſouffrir.

Nous ne connoiſſons point les voies de la Providence, ni la ſageſſe de ſes vues dans la diſpenſation, en apparence ſévère, qu'elle fait des maux à ſes foibles créatures.

Peu de perſonnes ont eu plus de ſujet de parler ainſi que moi. Et puiſque dans nos malheurs nous tirons plus de conſolations des exemples que des préceptes, vous me permettrez de vous rappeler quel a été mon lot: car qui a eu une plus grande part aux afflictions que moi?

Pour ne rien dire de la perte d'une excellente mère, dans le temps de la vie où un enfant a le plus beſoin des ſoins maternels; la mort d'un père qui étoit l'ornement de ſa profeſſion, (& qui m'avoit donné la qualité de ſon ſecrétaire) au moment où il avoit la perſpective d'une place qui auroit mis ſa famille à l'aiſe, me laiſſa ſans amis, jetée dans le vaſte eſpace du monde, & me fit tomber dans les mains d'un mari ſans ſoin: & ce qui eſt bien plus fâcheux, d'un mari bien dur pour moi. Le pauvre homme! — Mais, grâces à Dieu, il a eu le temps, dans la longue maladie dont il eſt mort, de ſe repentir de ſa négligence & de la légèreté de ſes principes.

Cette idée m'a toujours donné de la conſolation, quoique cette maladie ſi diſpendieuſe m'ait laiſſée encore plus dénuée, & que je fuſſe prête quand il eſt mort, d'accoucher de mon fils Tommy.

Mais que la prudence humaine a la vue courte! Cette même circonſtance, que je regardois comme la plus malheureuſe où je puſſe me trouver, fut l'heureuſe occaſion qui me fît recommander à votre mère. Votre mère, par égard pour ma perſonne & pour la détreſſe où je me trouvois, me permit, (voyant que je me faiſois conſcience de me ſéparer de mon pauvre enfant) de le nourrir avec vous, étant nés tous les deux à peu de jours l'un de l'autre. Depuis ce temps-là, je n'ai jamais manqué des humbles ſecours que Dieu a bien voulu m'accorder, & dont je ſuis ſatisfaite.

Depuis la perte de mon pauvre mari, je n'ai pas connu de grands chagrins juſqu'au jour que vos parens me dirent qu'ils étoient déterminés à vous donner à M. Solmes; lorſque j'appris l'averſion que vous aviez pour lui, & combien il étoit indigne de vous. Je commençai dès lors à craindre les ſuites & le danger de contraindre une ame auſſi belle, auſſi noble que la vôtre. Juſqu'alors je n'avois pas redouté

M. Lovelace, toute attrayante qu'étoit ſa perſonne, & quelques ſéduiſantes que fuſſent ſes manières & ſon art de faire ſa cour. J'étois certaine que vous ne l'accepteriez jamais, qu'il ne vous eût donné des preuves convaincantes de ſa réforme, & des preuves capables de ſatisfaire vos parens auſſi bien que vous. Mais cette malheureuſe méſintelligence entre votre frère & M. Lovelace, leur acharnement à vouloir vous contraindre d'épouſer M. Solmes, voilà la cauſe de ce grand malheur, qui vous a coûté ſi cher, ainſi qu'à eux; & à moi, pauvre femme, toute la paix de ma vie! Oh! quel compte n'aura pas à rendre un jour cet ingrat, doublement coupable.

Néanmoins vous ne ſavez pas ce que Dieu vous réſerve encore! — Mais ſi votre châtiment doit durer pendant toute cette vie, pour l'exemple des autres, dans un cas ſi important, pour une ſeule fauſſe démarche, daignez conſidérer que cette vie n'eſt qu'un état d'épreuves, & que vous ſerez d'autant plus heureuſe, que vous aurez été purifiée dans ce monde. Je ne doute point que votre récompenſe ne ſoit plus grande dans le ciel, ſi vous vous ſoumettez ici-bas à la volonté de Dieu avec patience & réſignation.

Vous voyez, ma très-chère Miſs Clary, que je ne fais aucune difficulté de dire que vous avez fait un *faux pas*. Il étoit moins excuſable de votre part, que de celle de toute autre jeune Demoiſelle, non-ſeulement à cauſe de vos talens ſupérieurs, mais à cauſe de l'énorme différence de votre caractère avec le ſien : & ſi vous aviez été forcée de quitter la maiſon paternelle, ce n'eût pas dû être avec lui. J'avoue que j'aurois pu me diſpenſer de vous écrire cela ; mais c'eſt pour vous prouver l'impartialité de ma tendreſſe pour vous. (*)

Après cela il vous ſemblera étrange, & même bien déplacé dans les circonſtances, que je vous marque mon chagrin que vous ne m'ayiez pas gratifiée d'une ſeule ligne. Cependant, ſi vous avez eu vos raiſons pour ce ſilence, j'oſe dire que j'en dois être ſatisfaite ; car je ſuis sûre que vous m'aimez. Pour moi, je vous aime

(*) La bonne Mde. Norton ne pouvoit porter aucun jugement que ſur les rapports & les invectives qu'elle avoit entendus de la bouche des Harlowes. Elle ne ſavoit pas que Clariſſe étoit décidée à ne pas s'évader avec M. Lovelace, ni combien elle s'étoit donné de peine pour chercher une autre protection que la ſienne, lorſqu'elle avoit appréhendé, qu'en reſtant, elle n'eût plus aucun moyen d'éviter d'être mariée à M. Solmes.

& vous aimerai & honorerai toujours, & encore plus parce que vous êtes malheureuſe.

Une de mes conſolations, lors même que vos malheurs m'affligent le plus, c'eſt que je ne connois aucune jeune perſonne qui pût ſortir avec autant de gloire que vous, de toutes les épreuves par leſquelles vous avez été exercée : mais c'eſt une conſolation qui finit toujours par aggraver mon chagrin de vos infortunes, parce que le ciel vous avoit donné une ame ſi bien faite pour ſoutenir la proſpérité, & pour augmenter la félicité de tous ceux qui vous environnoient ! — Malheur à lui ! O le méchant, le méchant homme ! — Mais je ne dois rien dire juſqu'à ce que je ſois mieux informée.

En me livrant aux réflexions qu'inſpire votre triſte lettre, & alarmée des nouveaux malheurs & des dangers que peuvent vous attirer la douceur de votre caractère, les agrémens de votre perſonne, & votre grande jeuneſſe, je ne peux m'empêcher de vous demander la permiſſion de me rendre auprès de vous, & je vous la demande avec inſtance. — Si je peux vous être de quelque utilité, ou de quelque conſolation, je vous ſupplie de ne pas me refuſer, par aucune conſidération pour moi, ni même pour l'indiſpoſition de mon autre

cher enfant. Quand ce ne ſeroit que pour deux ou trois jours, permettez-moi, ma très-chère jeune Dame, d'aller vous tenir compagnie, quand même la maladie de mon fils augmenteroit & me forceroit de retourner auprès de lui au bout de ces deux ou trois jours. — Je vous ſupplie encore une fois, de vouloir bien accepter le peu qui reſte de l'argent que vous m'aviez confié pour vos pauvres, & de celui dont vous aviez bien voulu gratifier

Votre fidelle & affectionnée ſervante,
JUDITH NORTON. (♭)

(¶) LETTRE XXXVI.

Miſs CLARISSE *à Lady* BETTY LAWRANCE.

Jeudi, 29 Juin.

MADAME,

J'ESPÈRE que vous excuſerez la liberté que je prends de vous écrire, n'ayant pas l'honneur d'être connue de vous perſonnellement, quoique vous deviez avoir beaucoup entendu parler de Clariſſe Harlowe. Je ne vous demande que quelques lignes de votre main, (par la poſte

prochaine, ſi cela ne vous dérange point,) en réponſe aux queſtions ſuivantes.

1°. Si vous avez écrit une lettre datée de mercredi 7 Juin, (ſuivant la note que j'en ai faite) à votre neveu Lovelace, pour le féliciter ſur ſon mariage ſuppoſé, que vous aviez dû apprendre par votre intendant M. Spurrier, qui le tenoit d'un certain capitaine Tomlinſon : — & dans laquelle vous reprochez à M. Lovelace ſa légèreté d'avoir négligé de vous faire part de ſon mariage, à vous & à la famille ?

2°. Si vous avez écrit à Miſs Montaigu de vous joindre à Reading, pour vous accompagner chez votre couſine Leeſon, rue d'Albemarle, parce que vous étiez obligée d'aller à Londres, pour *la vieille affaire que vous aviez à la chancellerie*, je me ſouviens des propres paroles ; & ſi vous avez ordonné à votre neveu de venir vous y trouver le dimanche au ſoir, 11 du courant ?

3°. Si dans ce temps-là vous êtes venue à la ville avec Miſs Montaigu, & ſi vous êtes venue à Hamſtead le lundi, dans un carroſſe de louage à quatre chevaux, le vôtre étant à raccommoder, & ſi vous avez ramené

avec vous à la ville, la jeune perſonne que vous y êtes venue viſiter ?

Vous devinerez probablement, que les motifs de ces queſtions ne ſont pas favorables à votre neveu Lovelace. Mais quelle que ſoit votre réponſe, elle ne peut ni lui faire aucun mal, ni me faire aucun bien. Seulement je crois devoir à mes anciennes eſpérances, qui ont été ſi cruellement trompées, & même à la charité, de ne pas croire qu'une perſonne dont j'étois diſpoſée autrefois à avoir meilleure opinion, ſe ſoit abandonnée au point de manquer à chaque inſtant en tout à cette véracité ſi inſéparable du caractère d'un homme d'honneur.

Je vous prie d'adreſſer votre réponſe, (en me gardant le ſecret quant à préſent ſur cette adreſſe) à l'enſeigne de la *belle Sauvage*, *montagne de Ludgate*, pour y reſter juſqu'à ce qu'on la reclame.

Je ſuis, Madame, votre très-humble ſervante,

CLARISSE HARLOWE. (b)

(¶) LETTRE XXXVII.

Lady BETTY LAWRANCE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Samedi, premier Juillet.

MA CHÈRE DAME,

JE vois que les choſes ne ſont pas entre vous & M. Lovelace ſur le pied où elles devroient être. Ce ſera un grand chagrin pour moi & pour tous ſes amis, s'il s'eſt rendu coupable de quelque baſſeſſe préméditée envers une Dame de votre conſidération & de votre mérite.

Nous avons été long-temps dans l'attente de l'occaſion de vous féliciter ſur un événement que nous déſirons tous ardemment. Toutes nos eſpérances ſur ſon compte étoient fondées ſur l'aſcendant que vous avez ſur lui; car ſi jamais homme a adoré une femme, c'eſt lui; & vous êtes, Madame, cette femme adorée.

Dans la dernière lettre que Miſs Montaigu m'écrit en réponſe à une des miennes, où je lui demandois ſi elle avoit eu des nouvelles de ſon couſin, s'il étoit marié avec vous, ou s'il y avoit apparence qu'il eût bientôt cet hon-

neur, elle me dit en propres termes : « Je ne « ſais quoi vous répondre ſur la queſtion que « vous me faites avec tant d'inſtance par rapport « à mon couſin Lovelace. Tantôt il dit qu'il eſt « marié avec Miſs Clariſſe Harlowe, — tantôt « que c'eſt ſa faute à elle, s'il ne l'eſt pas. — « Il parle d'elle non-ſeulement avec paſſion, « mais avec le plus grand reſpect ; il avoue « cependant qu'il y a un mal-entendu entr'eux « deux ; mais il aſſure en même temps qu'elle « eſt entièrement irréprochable. Il dit que « c'eſt un ange & non une femme : — qu'aucun « homme vivant n'eſt digne de la poſséder. » —

Voilà ce que m'écrit ma nièce Montaigu.

Plaiſe à Dieu, ma chère jeune Dame, qu'il ne vous ait pas offenſée ſi grièvement, que vous ne puiſſiez lui pardonner ! Si vous n'êtes pas déjà mariés, & que vous refuſiez d'être à lui, je perds toute eſpérance de le voir jamais marié, ni devenir l'homme que je ſouhaiterois qu'il fût : Milord M..... & Lady Sadleir en déſeſpéreront comme moi.

Je vais maintenant ſatisfaire à vos queſtions. En vérité, je ne ſais trop qu'écrire, dans la crainte d'aigrir encore la méſintelligence qui eſt entre vous deux. Mais je dois obéir ſans réſerve

aux volontés d'une aimable Dame comme vous. Voici donc ma réponſe.

1°. Je n'ai écrit à Lovelace aucune lettre le 7 Juin, ni même de tout le mois.

2°. Ni moi, ni mon intendant, ne connoiſſons le capitaine Tomlinſon.

3°. Je n'ai point écrit à ma nièce de venir me trouver à Reading, ni de m'accompagner à la ville chez ma couſine Leeſon.

4°. Mon affaire à la chancellerie, quoiqu'elle traîne fort long-temps, comme la plûpart des affaires de la chancellerie, eſt cependant en ſi bon train, que je n'aurai nul beſoin d'aller à la ville.

5°. Je n'y ai pas même été depuis ſix mois. — Il y a pluſieurs années que je n'ai vu Hamſtead.

6°. Je n'aurai même pas de long-temps de tentation d'aller à Londres, ſi ce n'eſt pour faire mon compliment à M. Lovelace. Ce ſeroit une occaſion qui m'y feroit aller avec le plus grand plaiſir, & j'eſpère que vous me feriez la grâce de venir paſſer au moins un mois au château de Glenham.

Quel que ſoit le motif de vos demandes, permettez-moi de vous ſupplier, ma chère jeune Dame, pour l'amour de Milord, autant que pour le mien & celui de toute la famille,

&

& pour l'intérêt de ce jeune étourdi, de ſon ame comme de ſon corps, de ne pas vous autoriſer de cette réponſe pour aggraver vos reſſentimens au point de le refuſer, s'il n'a pas encore l'honneur de vous appeler ſon épouſe; ce que je crains beaucoup, en vous voyant ſigner votre nom de famille.

Permettez-moi de vous offrir ici ma médiation, pour terminer le différend qui vous diviſe, quel qu'il ſoit. Votre cauſe, ma chère jeune Dame, ne peut être remiſe entre les mains de quelqu'un plus dévoué à votre ſervice, que

Votre ſincère admiratrice & humble ſervante,

ELIZABETH LAWRANCE. (b)

(¶) LETTRE XXXVIII.

Miſs CLARISSE *à Mde.* HODGES.

29 Juin.

MADAME HODGES,

JE ſuis comme forcée de vous écrire, n'ayant aucun de mes parens à qui j'oſe m'adreſſer, ni dont je puiſſe eſpérer une ligne de réponſe,

quand je prendrois cette liberté. Je ne veux que vous faire une queſtion. La voici :

Connoiſſez-vous un capitaine, nommé Tomlinſon ? Et ſi vous le connoiſſez, eſt-il fort intime avec mon oncle Harlowe ?

Je vais dépeindre ſa perſonne, dans le cas où vous le connoîtriez ſous un autre nom ; quoique je ne ſache pas pourquoi il en prendroit deux.

« C'eſt un grand homme, ſec & maigre, « un peu marqué de petite vérole, & d'un « teint aſſez pâle. Il peut avoir cinquante ans, « ou même plus ; d'une aſſez belle phyſionomie, « lorſqu'il lève les yeux. Il a l'air grave, & « il paroît connoître le monde. Il a le cou un « peu enfoncé dans les épaules. Il eſt du comté « de Berks. Sa femme eſt du comté d'Oxford ; « & ils ont pluſieurs enfans. Il eſt venu tout « récemment s'établir dans vos cantons, il « demeuroit auparavant dans la province de « Northampton. »

De grâce, ma chère Hodges, que ni mon oncle, ni perſonne de la famille ne ſachent que je vous écris.

Vous me diſiez ſouvent que vous feriez bien aiſe de trouver l'occaſion de m'obliger. Il eſt vrai que c'étoit dans un temps où j'étois heu-

reuſe. Mais j'oſe eſpérer que vous ne me refuſerez pas une choſe qui peut me ſervir, ſans vous faire aucun tort.

J'ai ouï dire que mon père, ma mère & ma ſœur, & à ce que je préſume, mon frère, ſont aujourd'hui chez mon oncle Harlowe. Dieu les conſerve, & puiſſent-ils ſe réunir pour célébrer pluſieurs fêtes pareilles! Vous voudrez bien me dire un mot de leur ſanté à tous.

Je vous prie, & j'ai une raiſon pour cela, d'adreſſer votre lettre à Mademoiſelle Dorothée Salcomb, à l'enſeigne des quatre cygnes, rue de la porte épiſcopale.

Vous connoiſſez mon écriture, quand même le contenu de ma lettre ne vous en diroit pas aſſez pour me diſpenſer d'autre ſignature que de celle de

Votre Amie. (b)

(¶) LETTRE XXXIX.

RÉPONSE DE MADAME HODGES.

Samedi, premier Juillet.

MADAME,

JE vous réponds comme vous le ſouhaitez. M. Harlowe ne connoît point l'homme dont vous me parlez. Je ſuis bien sûre de n'en avoir point vu à la maiſon comme celui que vous dépeignez. Monſieur ſort très-rarement: Il ne ſe ſoucie point de ſortir; pourquoi? parce que votre *obſtination* fait que vos parens ſe ſoucient très-peu de ſe voir entr'eux. Ce n'étoit pas comme cela qu'on avoit coutume de fêter le jour de la naiſſance de Monſieur: pas un chat n'eſt venu à la maiſon, & Monſieur n'a fait que s'attriſter & ſoupirer, en ſe rappelant le plaiſir qu'on avoit ce jour-là les autres années.

J'ai demandé à Monſieur s'il connoiſſoit ce capitaine Tomlinſon, ſans lui dire pourquoi je lui faiſois pareille queſtion. Il a répondu: non, je ne connois pas cela.

Je me flatte que ce Tomlinſon n'eſt pas quelqu'un qui veuille jouer quelque tour ou faire

du tort à mon maître. — On ne ſait pas trop la compagnie que vous avez pu être forcée de voir, depuis que vous vous êtes évadée : vous ſavez, Madame! — Excuſez-moi, Madame; mais Londres eſt un lieu peſtilentiel, & malgré la figure trompeuſe de M. Lovelace, j'ai ouï dire à tout le monde que c'eſt un démon, & ſongez à ce que vous en pouvez ſavoir par vous-même.

Je ſuis perſuadée, Madame, que vous ne voudriez pas que mon maître courût aucun danger de la part de quelqu'un qui prétendroit être ſon ami. J'ai même, dans la crainte de quelque tour, été tentée de lui dire tout. Mais je ſuis bien aiſe de vous montrer que je voudrois vous obliger dans l'adverſité, ſi l'adverſité eſt votre lot, comme dans la proſpérité; car je ne ſuis pas de ces gens capables de faire autrement. C'eſt tout ce qu'a à vous dire, en vous ſaluant,

Madame,

Votre humble ſervante,

SARA HODGES. (b)

(¶) LETTRE XL.

Miſs CLARISSE *à Lady* BETTY LAWRANCE.

Lundi, 3 *Juillet*.

MADAME,

JE ne peux m'empêcher de vous importuner encore une fois, pour vous faire mes ſincères remercîmens de votre obligeante lettre.

Je dois vous avouer, Madame, que l'honneur d'être alliée à des Dames auſſi diſtinguées par leurs vertus que par leur naiſſance, fut d'abord un des principaux motifs qui m'engagèrent à ſouffrir les ſoins de M. Lovelace. Si cette alliance avoit pu avoir lieu, j'étois déterminée à faire tout ce qui dépendroit de moi, pour mériter l'opinion favorable que vous voulez bien m'accorder.

J'avois encore un autre motif dont je ſavois que toute votre famille me feroit un mérite. Cet eſpoir, il eſt vrai, étoit trop préſomptueux, & cette préſomption méritoit d'être punie, comme en effet elle l'a été. J'eſpérois que la Providence daigneroit ſe ſervir de moi, pour rappeler à la vertu un homme que je croyois avoir au fond

aſſez de ſens pour reconnoître ſon erreur & l'abandonner ; ou au moins aſſez de reconnoiſſance pour me ſavoir gré de cette intention, ſoit que mon généreux projet réuſsît on non.

Mais je me ſuis étrangement trompée ſur M. Lovelace. Il eſt, je me le perſuade, le ſeul homme qui, prétendant au titre d'homme d'honneur, pût me faire tomber dans une ſi groſſière mépriſe : car tandis que je m'efforçois de ſauver ce malheureux du naufrage, je me ſuis vue entraînée dans ſa chûte, non par accident, mais par une ſuite de deſſeins & d'intrigues prémédités. Il a eu la gloire d'ajouter à la liſte des malheureuſes qu'il a perdues, un nom, qui, j'oſe dire, n'auroit pas déshonoré le ſien ; & cela, Madame, par des moyens dont le ſeul récit feroit frémir l'humanité.

Votre réponſe aux queſtions que j'ai pris la liberté de vous faire, a rempli tout mon but. Je n'ai nulle envie de vous rendre ce malheureux homme plus odieux, qu'autant qu'il m'eſt néceſſaire pour m'excuſer de ne pas accepter vos offres de médiation.

Lorſque vous ſerez inſtruite de toutes les circonſtances ſuivantes, que vous ſaurez qu'après m'avoir comme forcée par ſes artifices, de partir avec lui, il m'a conduite dans une des plus abo-

minables maiſons de Londres, qu'il s'eſt rendu coupable d'un attentat odieux, dont le reſſentiment m'a fait chercher & trouver moyen de m'enfuir à Hamſtead; qu'après m'y avoir déterré, je ne ſais comment, il s'eſt procuré deux femmes, dont l'une vous repréſentoit, & l'autre faiſoit le rôle de Miſs Montaigu, toutes deux richement parées, ſous prétexte de m'engager à faire à Londres une viſite à votre couſine Leeſon, (en me promettant de retourner avec moi à Hamſtead dès le ſoir même,) me ramenèrent par ſurpriſe dans cette vile maiſon; où étant une ſeconde fois priſonnière, on m'a d'abord ravi l'uſage de mes ſens, & enſuite mon honneur; car pourquoi chercherois-je à cacher aux autres une diſgrace que je ne peux me cacher à moi-même.

Lorſque vous ſaurez que pour travailler à ma perte, des menſonges prémédités, des fourberies réitérées, des lettres forgées, (particulièrement une de vous, une de Miſs Montaigu & une autre de Milord M....) des parjures ſans nombre, n'ont pas été les moindres de ſes crimes; vous jugerez que je n'aurois aucun des principes qui pourroient me rendre digne d'être alliée à des Dames de votre mérite & de celui de votre noble ſœur, ſi je ne déclarois pas du fond de mon

ame, que cette alliance ne peut plus jamais avoir lieu.

Je ne prétends point être entièrement ſans reproche: mais vis-à-vis de lui, je n'ai aucune faute à me reprocher: mon crime eſt d'avoir d'abord conſenti à une correſpondance avec lui, lorſqu'elle m'étoit défendue par ceux qui avoient droit à mon obéiſſance. Je ſuis encore plus inexcuſable de lui avoir accordé une entrevue ſecrète, dont il a abuſé pour me faire tomber dans ſon piége. Voilà les fautes pour leſquelles je me ſoumets à être punie, rendant grâces au ciel de me voir enfin échappée de ſes mains, & d'avoir dans les miennes le pouvoir de refuſer pour mon époux un auſſi méchant homme: contente de pouvoir au moins ſervir d'avertiſſement, puiſque je ne puis plus ſervir d'exemple, comme je m'en flattois autrefois dans ma ſotte & vaine préſomption.

Tout le mal que je lui ſouhaite, c'eſt qu'il puiſſe ſe réformer, & que je ſois la dernière victime de ſes baſſeſſes. Peut-être que ce ſouhait déſirable s'accomplira, lorſqu'il verra à quoi aboutit ſa méchanceté ſi peu méritée envers une malheureuſe créature, qu'il a privée de tout appui par ſes barbares artifices.

Je finis par vous remercier humblement de la

bonne opinion que vous avez de moi, & par vous assurer que je serai, tant que le ciel me prêtera des jours,

Votre très-humble & très-reconnoissante servante,

CL. HARLOWE. (♭)

(¶) LETTRE XLI.

[*Miss* CLARISSE *à Mde.* NORTON.

Dimanche au soir, 2 Juillet.

O, ma chère Madame Norton, avec quelle bonté vous adouciſſez les peines d'un cœur déchiré! Sûrement, vous êtes ma propre mère, & ce n'eſt que par quelque mépriſe inexplicable, que j'aurai été introduite dans une famille, qui depuis venant à découvrir tout récemment, ou au moins à ſoupçonner l'impoſture, m'aura rejetée de ſon ſein avec l'indignation qu'excite naturellement une pareille découverte.

Ah! plût au ciel que j'euſſe été en effet votre fille, née pour partager votre humble fortune, ſans autre héritage que ce contentement d'eſprit qui vous rend ſi heureuſe! J'aurois eu alors un guide plein de douceur pour conduire mon cœur

docile, mais qui ne peut ſe faire à la violence ni ſouffrir une indigne contrainte: & rien de tout ce qui s'eſt paſſé ne ſeroit arrivé.

Mais il me faut prendre garde d'augmenter par l'impatience, la brèche que j'ai déjà faite à mon devoir par ma témérité. Si je n'euſſe pas commis de faute, perſonne n'eût pu taxer ma mère d'avoir un cœur dur & qui ne ſait pas pardonner. Ne ſuis-je donc pas reſponſable, non-ſeulement de mes propres fautes, mais encore des conſéquences qu'elles ont, & qui attirent le reproche & la diſgrace ſur le caractère d'une mère, à laquelle on n'avoit jamais rien reproché? C'eſt néanmoins une grande bonté à vous de tâcher de diminuer la faute d'une perſonne qui en eſt ſi vivement pénétrée: Ah! ſi cette faute pouvoit être entièrement effacée, j'en ſerois plus digne des peines que vous avez priſes pour mon éducation: car ce qui doit être pour vous un ſurcroît de douleur, comme c'en eſt un de confuſion pour moi, c'eſt de voir qu'après de ſi brillans commencemens, je me ſuis comportée de façon à faire rougir plutôt qu'à honorer mes amis.

Mais afin que vous ne m'imaginiez pas plus coupable que je ne ſuis, permettez-moi de vous aſſurer en peu de mots, que lorſque vous ſaurez

mon hiſtoire, vous trouverez que je mérite plus de compaſſion que de blâme, même ſur l'article de mon évaſion avec M. Lovelace.

A l'égard de ce qui eſt arrivé depuis, je me contenterai de vous dire, que quoique je puiſſe m'appeler une créature perdue pour ce monde, j'ai cependant une conſolation, c'eſt que mon malheur n'eſt point venu d'aucun défaut de circonſpection, ni de foibleſſe, ni de crédulité. Je n'ai pas ceſſé un moment d'être ſur mes gardes; je n'ai pas perdu un moment de vue les principes que vous m'avez donnés dans ma tendre jeuneſſe. Mais après avoir ſu confondre pluſieurs de ſes vils ſtratagêmes, j'ai été à la fin victime des artifices les plus inhumains. Mais ſi tous mes amis ne m'euſſent pas rejetée, cette ame vile n'eût eu ni l'audace, ni le pouvoir de me traiter comme il a fait.

Je ne peux ni n'ai beſoin de vous en dire plus à préſent. Je vous prie de garder pour vous ſeule ce que je vous apprends, de peur qu'il n'en réſulte, quand je ne ſerai plus, des reſſentimens qui pourroient étendre & multiplier des malheurs qui, j'eſpère, finiront avec moi.

J'ai été mal informée, dites-vous, lorſqu'on m'a dit que toute ma famille étoit chez mon oncle Harlowe. Vous dites qu'on n'a pas fêté le

jour de ſa naiſſance, & que mon frère & M. Solmes n'ont point.... Cela eſt étonnant.....! Oh! de quelle complication de méchancetés ce miſérable n'a-t-il pas à répondre! — Si je vous diſois tout, vous auriez peine à croire à l'exiſtence d'un pareil cœur dans l'eſpèce humaine.

Mais un jour vous pourrez ſavoir toute mon hiſtoire! — A préſent, je n'ai ni la volonté, ni la force de raconter.... Oh! mon cœur ſe fend! — Cependant un heureux ſoulagement, bien déſiré de moi.... Ah! ſi vous étiez préſente, mes larmes vous diroient le reſte.

Je reprends la plume.

Vous craignez donc que mes parens ne veuillent pas recevoir aucune lettre de moi? Ah! ne vous faites pas une peine de me le dire! Je m'attends à tout. — Et tel eſt l'excès de ma douleur, que ſi vous ne m'euſſiez pas commandé d'eſpérer grâce du Père des miſéricordes, j'aurois craint que la terrible malédiction de mon père ne dût s'accomplir dans l'un & l'autre monde.

Pour ſurcroît de malheur dans un moment de frénéſie & d'égarement, j'ai oublié l'adreſſe particulière de ma chère Miſs Howe, & ſans y faire attention, je lui ai envoyé directement

une lettre qui eſt tombée entre les mains de ſa mère irritée. Et cette chère amie aura encore encouru une nouvelle diſgrace à mon occaſion. — Et votre digne fils auſſi qui eſt malade. — Et ma pauvre Hannah que vous croyez n'être pas en état de ſe rendre auprès de moi! — O ma chère Madame Norton, voudriez-vous, pourriez-vous blâmer juſtement ceux dont le ciel même ſemble approuver les reſſentimens contre moi? Et voudriez-vous abſoudre une créature que le ciel condamne?

Cependant vous me défendez de me décourager. — Hé bien, je ne perdrai point courage, ſi je peux m'en empêcher. Ah! votre tendre lettre eſt venue bien à propos pour me conſoler. — Mais j'en appelle à l'Etre ſuprême pour venger mes injures & juſtifier mon inno —

Mais taiſez-vous, paſſions orageuſes! — Ne viens-je pas de dire dans le moment, que votre lettre m'avoit apporté de la conſolation? — Que le ciel pardonne à ceux qui empêchent mon père de me pardonner. — C'eſt là tout ce que ma plume laiſſera jamais échapper de plus dur contr'eux.

Mais quand même votre fils ſe rétabliroit, je vous recommande, ma chère Mde. Norton, de ne pas ſonger à venir auprès de moi. Quoique

juſqu'à préſent on ait ſi peu écouté votre interceſſion, je ne ſache pas encore que votre médiation ne puiſſe m'être utile auprès de ma mère pour m'obtenir la révocation de la malédiction paternelle dans ſa plus terrible partie qui reſte encore à accomplir. Il faudra bien qu'à la fin la voix de la nature ſe faſſe entendre en ma faveur : oui ; on l'écoutera. Elle ne prendra d'abord avec mes parens que le ton foible & plaintif d'une jeune & timide infortunée, toute confuſe encore de ſa misère ; mais elle prendra une voix plus forte & plus impoſante, à meſure que je retrouverai le courage, & peut-être invoquera-t-elle la protection paternelle, pour me préſerver d'une nouvelle ruine. Peut-être demandera-t-elle à grands cris ce pardon, que n'auront aucun droit d'eſpérer pour leurs propres fautes, ceux qui voudront me faire refuſer d'un père le pardon d'une erreur accidentelle qui ne fut jamais préméditée, & où je ne ſerois jamais tombée ſans eux.

Mais voilà encore l'impatience, fondée peut-être ſur la partialité de l'amour-propre, cet étrange ſéducteur, qui me domine & m'égare.

Je vous dirai en deux mots, qu'il eſt néceſſaire pour nos eſpérances préſentes & futures, que vous vous entreteniez en bonne intelligence avec

ma famille. De plus, ſi vous veniez, ce ſeroit peut-être un moyen de faire découvrir ma trace au plus abandonné des hommes. Ne dites donc plus que vous croyez devoir vous rendre auprès de moi, *qu'on le prenne comme on voudra.* Pour mon propre intérêt, je le répète, vous ne devez abſolument pas venir, quand mon frère de lait ſeroit rétabli, comme j'eſpère qu'il l'eſt. Je ne puis manquer de vos avis, tant que je pourrai vous écrire & que vous pourrez me répondre. Et je vous écrirai autant de fois que vos conſeils me ſeront néceſſaires.

Les perſonnes chez qui je ſuis, me paroiſſent d'honnêtes gens, & remplies d'humanité. Il y a une locataire dans la même maiſon, une veuve de peu de fortune; mais d'un très-grand mérite. — C'eſt une digne & reſpectable femme, qui reſſemble beaucoup à celle à qui j'écris en ce moment. Elle a dit qu'elle renonce à toute autre penſée de ce monde, qu'à celles qui peuvent l'aider à le quitter heureuſement. — Qu'elle me ſemble convenir à mes vues! — Il paroît du moins que c'eſt la Providence qui me l'a fait rencontrer. — Ainſi pour le préſent, rien ne peut exiger, ni même excuſer votre déplacement, tandis qu'en reſtant où vous êtes, vous pouvez m'être ſi utile pour tant d'autres fins plus importantes.

importantes. Il peut venir un temps où j'aurai beſoin de vous pour une dernière aſſiſtance, de toutes la plus déſirable. — Et alors, ma chère Norton, — alors je vous la demanderai, & je la recevrai de tout mon cœur. — Alors perſonne ne voudra m'en priver, ni en exiger le refus.

Vous êtes bien obligeante de m'offrir votre bourſe. Mais quoique j'ai été forcée de laiſſer mes habits derrière moi, j'ai cependant emporté pluſieurs effets de prix qui me garantiront du beſoin préſent. Vous direz que j'en aurai tiré un bien pauvre parti. Il eſt vrai, vous avez raiſon; & cela, — ſi je veux jeter les yeux ſur le paſſé, en bien peu de temps.

Mais que ferai-je, ſi l'on ne peut déterminer mon père à rétracter ſa malédiction? O ma chère Madame Norton! ſi vous ſaviez quel poids c'eſt que la malédiction d'un père ſur un cœur auſſi craintif que le mien! — Qui m'auroit dit que j'aurois un jour à conjurer la *malédiction* d'un père? Et cela lorſque la partie qui tomboit ſur cette vie paſſagère, eſt accomplie d'une manière ſi terrible? Ou que je déſirerois ſa révocation pour l'intérêt de mon père autant que pour le mien?

Vous ne devez pas m'en vouloir de ce que je ne vous ai pas écrit auparavant. Vous êtes bien

bonne, mais vous avez bien raiſon en diſant que vous êtes sûre que je vous aime. Oh oui, je vous aime : que je vous reconnois bien à cette généroſité qui vous fait me donner plus de louanges que je n'en mérite, afin d'exciter en moi l'émulation de les mériter. — Vous me dites ce que vous attendez de moi dans les calamités que je ſuis appelée à ſupporter. Puiſſe ma conduite remplir votre attente !

J'ai quelques raiſons à me donner pour excuſe de mon ſilence à votre égard, ô ma tendre & chère amie, ma ſeconde mère ! Avec quelle douceur, avec quelle politeſſe vous vous exprimez ſur cet article ! J'étois bien aiſe, autant pour vous que pour moi, que vous puſſiez dire que nous n'avions enſemble aucune correſpondance : s'ils euſſent cru que nous nous écrivions, tout ce que vous auriez pu haſarder en ma faveur auroit été rejeté ; on auroit défendu à ma mère de vous voir & d'avoir aucun égard à ce que vous pourriez dire.

Ma perſpective changeoit ſans ceſſe ! Tantôt j'avois des eſpérances, tantôt je ne prévoyois que malheurs. Si je vous avois fait part de mes craintes, elles vous auroient cauſé du trouble & du chagrin : quand les apparences étoient plus favorables, elles me faiſoient eſpérer que la

poſte prochaine, ou la ſuivante, ou enfin une autre, de ſemaine en ſemaine, j'aurois à vous faire part de la meilleure nouvelle que je puſſe vous apprendre, quelque froid que ce miſérable eût rendu mon cœur, pour la plus heureuſe de ces nouvelles. Comment aurois-je pu me réſoudre à vous écrire, pour vous avouer que n'étant pas mariée, je vivois cependant (ſans pouvoir m'en empêcher) ſous le même toît avec un pareil homme? — qui avoit fait entendre à je ne ſais combien de perſonnes, que nous étions réellement mariés, quoiqu'avec quelques reſtrictions qui dépendoient de ma réconciliation avec mes parens : car vous ne m'avez pas appris à déguiſer la vérité, ni à me rendre coupable d'un menſonge, ou direct ou équivoque.

Mais peut-être penſerez-vous que dans ma dangereuſe ſituation, j'aurois dû vous écrire pour vous demander vos conſeils : mais, ô ma chère Madame Norton, ſi je ſuis perdue, ce n'eſt pas pour avoir manqué de conſeils. Vous devez en être convaincue par ce que je vous ai déjà fait entendre, quand même je ne m'expliquerois pas davantage. — Car qu'avoit beſoin ce cruel raviſſeur d'avoir recours à des artifices inouis. — Je vais parler plus clairement encore, (mais je vous recommande de taire pour le préſent cet article)

qu'avoit-il beſoin d'employer des *potions aſſoupiſſantes*, & la force la plus brutale & la plus outrageuſe, ſi j'avois manqué en quelque choſe à mon devoir?

Encore quelques mots ſur cet affligeant ſujet.

Lorſque je réfléchis ſur tout ce qui m'eſt arrivé, il paroît sûr que ce ſéducteur, qu'on ſuppoſoit généralement un *étourdi*, s'eſt conduit avec moi d'après un plan de ſcélérateſſe bien réfléchi & bien concerté d'avance.

Pour faire jouer toutes ſes viles machines, il ne lui manquoit qu'une choſe dès le commencement: c'étoit de m'amener par force ou par ruſe à me jeter ſous ſa puiſſance. Et lorſqu'il y fut parvenu, il ne falloit rien moins que l'intervention de l'autorité paternelle, que je n'avois pas mérité qui ſe déployât en ma faveur, pour me ſauver de ſes profondes & noires intrigues. Toute autre oppoſition, de quelque part qu'elle vînt, n'eût fait que précipiter ma perte & hâter ſa barbare & ingrate violence. Et j'ai lieu de croire, que ſi vous euſſiez été avec moi, vous auriez vous-même ſouffert en tâchant de me ſauver. Car jamais on ne vit un plan de malice plus adroitement & plus conſtamment ſuivi que le ſien, contre une malheureuſe créature qui méritoit mieux de l'ingrat; mais le Tout-Puiſſant

a permis, ſuivant le cours général de ſa providence, que la faute amenât ſa propre punition; mais sûrement ce n'eſt point par ſuite, ni en vertu de cette terrible malédiction de mon père: « Puiſſes-tu être punie ici-bas, » (o ma chère maman Norton, priez avec moi le ciel, que la punition s'arrête du moins à cette vie) « par le « miſérable dans lequel tu as placé ta criminelle « confiance! »

Je ſuis fâchée, à cauſe de vous, de finir ſi triſtement. Il faut pourtant que je finiſſe. Je vous prie de garder le ſecret ſur tout ce que je vous ai communiqué, juſqu'à ce que je vous permette de le divulguer. Dieu vous conſerve votre autre enfant: c'eſt le plus innocent!

J'eſpère dans la miſéricorde du Tout-Puiſſant, quoique je ne l'obtienne de perſonne ſur cette terre. Je vous réitère encore ma défenſe. — Il ne faut abſolument pas ſonger à venir auprès de

Votre très-ſoumiſe CLARISSE.

P. S. La perſonne obligeante qui m'a remis aujourd'hui votre lettre, a promis de revenir demain chercher la réponſe. Je ne laiſſerai pas échapper une ſi belle occaſion. (♭)

(¶) LETTRE XLII.

Mde. NORTON à *Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Lundi ſoir, 3 *Juillet.*

QUELLES horreurs venez-vous de m'apprendre de cet homme barbare & déteſtable ! Eſt-il donc au monde un homme capable de faire violence à une auſſi douce, une auſſi charmante créature ?

Et êtes-vous bien sûre d'être maintenant hors de ſes atteintes ?

Vous m'ordonnez de tenir ſecrètes les circonſtances du vil traitement que vous avez eſſuyé ! — Sans cela, Miſs Arabelle m'ayant honorée d'une viſite inattendue, lorſque je venois de recevoir votre triſte lettre, j'aurois été tentée de lui dire que j'avois reçu de vos nouvelles, & de lui communiquer certains endroits qui auroient prouvé votre repentir, vos preſſantes ſollicitations, pour obtenir la révocation de la malédiction de votre père, & ſa protection contre les nouveaux outrages qu'on pourroit vous faire. Mais votre ſœur auroit ſans doute voulu lire les lettres & les emporter, pour les faire voir à votre famille.

Il faudra bien pourtant qu'ils ſachent un jour votre hiſtoire. Et il eſt impoſſible qu'ils n'aient pas pitié de vous, & qu'ils ne vous pardonnent pas, lorſqu'ils ſauront votre prompt repentir, & vos ſouffrances inouies, & que vous avez ſuccombé ſous la force brutale d'un raviſſeur, & non ſous les artifices d'un amant ſéducteur.

Mademoiſelle votre ſœur me dit que ce méchant homme publie chez Milord M.... qu'il eſt actuellement marié avec vous. — Mais elle ne le croit pas; je n'ai pas eu le courage de lui faire connoître la vérité.

Elle m'a beaucoup preſſée de lui dire ſi je n'avois pas été en correſpondance avec vous depuis que vous êtes partie. Je pouvois bien lui répondre avec vérité que non; ce que j'ai fait: mais je lui ai dit que j'étois bien informée que vous aviez pris fort à cœur la malédiction de votre père, & qu'elle me permettroit de lui dire que ce ſeroit faire le rôle d'une ſœur que d'employer ſon crédit à la faire lever.

Entre pluſieurs choſes aſſez dures, elle m'a dit, que la tendreſſe partiale que j'avois pour vous, me faiſoit compter pour peu de choſe l'honneur du reſte de la famille: & que ſi je ne tenois pas ce langage directement de vous, c'étoit ſans doute Miſs Howe qui me l'avoit ſuggéré.

Elle s'exprima avec beaucoup d'aïgreur contre cette jeune Dame, qui, à ce qu'il paroît, ſe permet partout, & avec tous ceux qu'elle rencontre, des invectives contre votre famille, (car vous devez penſer que votre aventure fait le ſujet de toutes les converſations) & la traite, à ce que dit votre ſœur, avec mépris, juſqu'à tourner même vos parens en ridicule.

Je ſuis fâchée que ſon reſſentiment la porte à de pareilles libertés, pour deux raiſons : d'abord parce que cela ne produit jamais aucun bien. Je vous ai entendu avouer que Miſs Howe avoit l'humeur ſatyrique. Mais il me ſemble qu'une jeune Demoiſelle de ſon eſprit & de ſon jugement devroit ſavoir que le but de la ſatyre n'eſt pas *d'irriter*, mais de *corriger ;* & qu'elle ne doit jamais être *perſonnelle.* Si elle dégénère en perſonnalités, tout homme impartial, comme diſoit mon bon père, pourra ſoupçonner que le ſatyrique ſe livre à ſon humeur naturelle & répand ſa bile, ce qui eſt en lui un auſſi grand défaut, qu'aucun de ceux qu'il prétend cenſurer & dévoiler dans les autres.

Peut-être qu'un mot de repréſentation de votre part ne ſeroit pas perdu.

Ma deuxième raiſon eſt, que de pareilles libertés de la part d'une amie auſſi chaude que

l'eſt Miſs Howe, pourroient retomber ſur vous & vous être reprochées.

Je ſuis ſi enflammée d'indignation contre cet homme, le plus vil des hommes! que je n'oſe pas toucher les particularités choquantes que vous m'apprenez de ſa baſſeſſe. En effet, comment pouviez-vous vous défendre contre un miſérable ſi déterminé, & qui vous tenoit ſous ſon pouvoir? Je vous répéterai ſeulement mon ardente prière: c'eſt de ne pas vous déſeſpérer, malgré la noire horreur qui vous environne. Vos malheurs ſont extrêmes, il eſt vrai; mais vous avez des reſſources proportionnées à vos épreuves, tout le monde le ſait comme moi.

Mettez les choſes au pis. Quand même vos parens ne ſeroient point émus en votre faveur, votre ſœur m'a dit que votre couſin Morden arrivoit bientôt. Quand ils l'auroient mis de leur parti, il vous fera toujours rendre juſtice, & vous pourriez alors mener une vie exemplaire, en faiſant des heureux autour de vous, & apprenant aux jeunes perſonnes de votre âge à éviter les filets où vous avez été enveloppée d'une manière ſi terrible.

A l'égard de l'homme que vous avez perdu, peut-on déſirer l'union d'un cœur parjure comme le ſien, avec un cœur auſſi parfait que

le vôtre ? — Une ame vile & baſſe, comme vous l'appelez à juſte titre, malgré tout ſon orgueil de ſes ayeux ; qui eſt plus ennemi de lui-même & de ſon propre bonheur dans cette vie & dans l'autre, qu'il ne s'eſt montré le vôtre dans les indignes & barbares traitemens que l'ingrat s'eſt permis de vous faire ; non, j'en ſuis sûre, je n'ai pas beſoin de vous exhorter à mépriſer un pareil homme ; car ſi vous ne le mépriſiez pas, ce ſeroit un reproche qui réjailliroit ſur un ſexe dont vous avez toujours fait l'ornement.

Votre caractère moral eſt reſté ſans atteinte. Comme vous l'obſervez très-bien, la nature même de vos ſouffrances le prouve. Prenez donc courage, ma chère enfant, & ne vous déſeſpérez point ; car n'eſt-ce pas Dieu qui gouverne le monde, qui permet certains événemens, & en dirige d'autres comme il lui plaît ? Ne récompenſera-t-il pas d'une éternelle félicité des peines temporelles encourues avec innocence, & ſupportées avec piété ? Et puis, ma chère, qu'eſt-ce que le moment préſent ?

Cependant mon cœur gémit ſous une double affliction ; car mon pauvre enfant eſt très-mal, très-mal ! — une fièvre violente ! — & qui ne le quitte point, quoiqu'on ait pu faire. — Priez

pour lui, ma très-chère Miſs, que Dieu lui rende la ſanté, s'il lui plaît. — J'eſpère que ſa volonté ſera de la lui rendre — ſinon, (mais comment peux-je ſeulement ſupporter cette cruelle penſée?) priez-le de me donner la patience & la réſignation que je vous ai ſouhaitée.

Je ſuis, ma très-chère jeune Dame,
Votre très-affectionnée
JUDITH NORTON. (♭)

(¶) LETTRE XLIII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Mde.* JUDITH NORTON.

Jeudi, 6 Juillet.

JE ne devrois pas, ſurtout dans les circonſtances préſentes, ajouter à vos afflictions. — Mais je ne peux m'empêcher, puiſque vous êtes aujourd'hui la ſeule amie qui puiſſe adoucir mes maux, de vous faire part d'un nouveau ſujet de chagrin. Je n'avois après vous qu'une autre amie dans le monde & elle eſt tout-à-fait fâchée contre moi (*):

(*) Voyez la lettre ſuivante.

il eſt douloureux de ſe voir, même un inſtant, ſous la cenſure d'une perſonne qu'on aime, & de ſouffrir de ſa part des imputations qui attaquent l'honneur & la prudence. Il eſt, vous le ſavez ma chère Madame Norton, des points ſi délicats, qu'il y a une eſpèce de déshonneur dans la néceſſité de s'en juſtifier. Et dans la circonſtance, mon malheur eſt de ne ſavoir comment expliquer autrement que par des conjectures quelques-uns des faits dont elle me demande raiſon, tant les menées de cet eſprit ténébreux ont été ſubtiles, tant ſes détours ſont profonds.

En un mot, Miſs Howe croit avoir trouvé mon caractère en défaut. Je viens de recevoir ſa ſévère lettre. — Mais je lui répondrai peut-être avec un eſprit plus tranquille, ſi je commence par m'occuper de la vôtre. Car, en vérité, ma patience eſt preſque à bout. Et je devrois pourtant conſidérer que *les bleſſures de l'amitié partent toujours d'une main fidelle.* Mais tant de chagrins à la fois! — O ma chère Madame Norton! Comment une ſi jeune novice que moi dans l'école de l'affliction, ſera-t-elle capable de ſouffrir, de ſupporter à la fois tant de maux accablans & divers?

Mais laiſſons ce ſujet pour quelque temps & revenons à votre lettre.

Je ſuis très-fâchée que Miſs Howe ſoit ſi vive

dans ſes reſſentimens à mon occaſion. Je l'ai toujours blâmée ouvertement de ce qu'elle prenoit de pareilles libertés avec mes parens. J'avois autrefois beaucoup d'influence ſur ſon cœur obligeant. Elle ſe faiſoit une loi de mes repréſentations. Mais les malheureux dans l'affliction n'ont preſque aucun pouvoir ſur l'eſprit de perſonne. La proſpérité & l'indépendance ont le charmant avantage de donner de la force aux conſeils de l'amitié, au lieu que les avis, les remontrances mêmes dans l'infortuné, ſont pris pour de l'inſolence.

Cependant Miſs Howe eſt une perſonne ineſtimable : d'ailleurs dois-je eſpérer qu'elle aura toujours pour mon jugement le même égard qu'elle avoit avant que j'euſſe perdu tout titre au caractère d'une perſonne prudente & ſage ? De quel front puis-je lui reprocher, moi, de manquer de prudence ? Mais ſi je peux être aſſez heureuſe pour me rétablir dans ſon eſtime, ſi précieuſe pour moi, je haſarderai de lui préſenter quelques-unes de vos juſtes obſervations ſur ce point.

Vous dites que vous n'avez pas beſoin de m'exhorter à mépriſer un homme pareil à mon cruel perſécuteur. — Non, vous n'en avez pas beſoin. J'aimerois mieux ſouffrir la mort la plus

cruelle que d'être ſa femme. Je vous avouerai pourtant, ma chère Madame Norton, *qu'il fut un temps où j'euſſe pu l'aimer : — l'ingrat !* — Oui, *s'il m'avoit permis de l'aimer, il fut un temps où j'aurois pu l'aimer !* Et cependant, il ne mérita jamais mon amour. Et n'étoit-ce pas là une faute ? — Mais aujourd'hui, ſi je peux me préſerver de retomber dans ſes mains, & obtenir un dernier pardon de mes parens ; c'eſt là tout ce que je déſire, autant pour ma conſolation préſente, que pour celle de ces chers parens dans leurs réflexions à venir.

Je n'attends point d'eux de réconciliation, ni même de pardon, ſi ce n'eſt à l'extrémité, & comme une eſpèce de viatique pour me ſoutenir dans le paſſage de cette vie à l'éternité.

O ma chère Madame Norton, vous ne ſauriez imaginer ce que j'ai ſouffert ! Mais en vérité, mon cœur eſt briſé ! — Je ſuis sûre que je ne vivrai pas aſſez long-temps pour prendre poſſeſſion de cette indépendance, que vous croyez capable de me faire expier en quelque ſorte ma conduite paſſée.

Tandis que je ſerai dans cette opinion, vous devez croire que je ne ſerai pas tranquille que je n'aie obtenu un dernier pardon.

Je déſire qu'on me laiſſe ſuivre mes propres

idées pour obtenir cette grâce. Je ne ſais pourtant pas encore quelles voies je prendrai.

J'écrirai : Mais à qui ? voilà mon incertitude. L'infortune ne m'a pas encore inſpiré la hardieſſe de m'adreſſer directement à mon père. Mes oncles qui m'aimoient autrefois ſi tendrement, ont endurci leur cœur. Ils n'ont jamais connu le doux nom de père, qui auroit pu adoucir la rudeſſe de leurs paſſions. De mon frère, je n'en eſpère rien. Il ne me reſte donc que ma mère & ma ſœur à qui je puiſſe m'adreſſer.

« — O ma chère & bien aimée maman, ne « me ſera-t-il donc pas permis de lever mon « œil tremblant vers votre œil maternel, jadis « ſi indulgent, ſi tendre, & dont le regard eſt « ſi conſolant ? ne puis-je eſpérer de vous un « regard de miſéricorde, ſi néceſſaire à un « pauvre cœur déſeſpéré, qu'anime encore la « vie qu'il a puiſée dans le vôtre ? — hélas ! je « ne demande pas d'être rétablie dans votre « faveur ; le pardon eſt tout ce que j'implore ! »

Mais quand je pourrois émouvoir la pitié de ma mère, ne ſeroit-ce pas la rendre encore plus malheureuſe qu'elle ne l'a déjà été par ma faute, par les oppoſitions qu'elle rencontroit, ſi elle vouloit faire agir cette pitié en ma faveur.

C'eſt donc à ma ſœur, je crois, que je

m'adreſſerai. — Cependant, qu'elle a été une ſœur dure pour moi! — Mais je ne lui demanderai aucune protection, quoique je tremble à tous les inſtans de ne pouvoir me paſſer de protection. Tout ce que je demanderai pour le préſent (comme préliminaire au dernier pardon que je veux implorer) ſera uniquement de m'affranchir de cette malédiction terrible de mon père, qui ſemble avoir eu tout l'effet qu'elle pouvoit avoir pour cette vie. — Et ſans doute c'étoit la colère & non pas ſon intention, qui l'a étendue juſques ſur l'autre vie!

Mais pourquoi augmentai-je ainſi vos douleurs? Ce n'eſt pas, ma chère Madame Norton, que je ſente ſi fort les miennes, qu'il ne me reſte aucune ſenſibilité pour les vôtres; puiſque vos chagrins ſont vraiment un rengrégement des miens; mais vous avez une conſolation, une grande conſolation que je n'ai pas: — c'eſt que vos afflictions, ſoit qu'elles regardent le plus ou le moins innocent de vos enfans, ne viennent pas du moins d'aucune faute que vous ayez à vous reprocher.

Mais que peux-je faire autre choſe pour vous, que de prier? — Ah! ſoyez bien sûre, que dans toutes les prières que j'adreſſerai au ciel pour moi, vous & votre fils n'y ſerez jamais oubliés;

car

car je ſuis & je ſerai toujours, & d'un cœur qui ſympathiſe avec le vôtre, & qui eſt plein du plus tendre reſpect, (♭)

Votre CLARISSE HARLOWE.

LETTRE XLIV.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Mercredi, 5 *Juillet.* (*)

MA CHÈRE CLARISSE,

JE reçois enfin de vos nouvelles, par une voie d'où je n'en attendois guères; par celle de ma mère. Elle avoit obſervé depuis quelque temps mon inquiétude & ma triſteſſe: & ſuppoſant avec raiſon que vous en étiez l'unique objet, elle m'a lâché un mot ce matin, qui m'a fait juger qu'elle ſavoit quelque choſe de plus que moi de votre ſituation. Enfin, s'étant apperçue que cette conjecture ne faiſoit qu'aigrir mon chagrin, elle m'a confeſſé qu'elle avoit entre les mains une lettre de vous du 29 Juin, qui m'étoit adreſſée. Vous devinez bien que cet aveu eſt devenu l'occaſion d'une petite querelle,

(*) Sous l'adreſſe de Mde. Rachel Clark.

qui ne s'eſt que trop échauffée, pour le repos de l'une & de l'autre.

En vérité, ma chère, il eſt ſurprenant, mais très-ſurprenant, que ſachant ſi bien la défenſe qui m'interdit tout commerce avec vous, vous ayez pu m'adreſſer une lettre chez ma mère, tandis qu'il y avoit cinquante à parier contre un, qu'elle tomberoit entre ſes mains, comme il eſt malheureuſement arrivé.

En un mot, elle a paru fort offenſée de ma déſobéiſſance. Je n'ai pas été moins piquée, qu'elle ait ouvert & retenu mes lettres. A la fin, notre diſpute s'eſt terminée par un compromis. Ma mère m'a donné la lettre, & la permiſſion de vous écrire *une fois* ou *deux*; & je me ſuis engagée à lui faire voir ce que je vous écrirois. Au fond, ſans compter l'eſtime infinie qu'elle a pour vous, ſa curioſité ſuffiſoit pour lui faire ſouhaiter d'apprendre votre poſition, & l'occaſion d'une lettre où votre triſteſſe eſt exprimée d'un ton ſi touchant. (Mais il ſera aiſé de la ſatisfaire, en ne lui liſant qu'une partie des miennes. J'aurai ſoin, en les écrivant, de mettre entre ces deux crochets [ ] les endroits que je voudrai lui dérober.)

Faut-il, Miſs Clariſſe Harlowe, que je vous rappelle trois de mes lettres que vous avez

laiſſées ſans réponſe, excepté la première, à laquelle vous avez répondu en deux mots, pour me promettre une lettre plus étendue, ſous prétexte de mauvaiſe ſanté : quoiqu'un jour ou deux après avoir reçu la ſeconde, vous vous ſoyez aſſez bien portée pour retourner joyeuſement dans l'infâme maiſon ? Mais je reviendrai tout-à-l'heure ſur ces trois lettres. Arrêtons-nous d'abord à la vôtre de mercredi dernier, que vous avez été peut-être bien aiſe de faire tomber entre les mains de ma mère.

Je vous avouerai que cette lettre fatale m'a percé le cœur. Grand Dieu ! Dans quel abîme vous êtes-vous précipitée, Miſs Clariſſe Harlowe ? Aurois-je pu croire qu'après vous être échappée avec tant de peine & de ſi juſtes raiſons des mains de votre perſécuteur, (depuis l'odieuſe entrepriſe qu'il avoit tentée) vous vous laiſſaſſiez engager, non-ſeulement à lui pardonner, mais à retourner avec lui dans cette horrible maiſon, & ſans être mariée ? Une maiſon dont je vous avois ſi bien peint l'infamie ! Je ne reviens pas de mon étonnement. Quelle eſt donc l'inconcevable ivreſſe de ce maudit *amour ?* C'eſt ce qui m'a toujours fait trembler pour vous. Oui, pour vous-même. J'ai toujours craint que vous ne fuſſiez pas à l'épreuve de ſes biſarres

& dangereux effets. *Vous n'avez pas eu le bonheur d'échapper toute entière.* En vérité, je ne vois pas comment vous avez pu eſpérer d'échapper. *Vous avez un récit horrible à me faire!* Il n'eſt pas beſoin, ma chère, d'une plus longue explication. Je vous aurois prédit tout ce qui vous eſt arrivé, ſi vous m'aviez ſeulement appris que votre deſſein étoit de rentrer ſous ſon pouvoir, après avoir eu tant de peine à vous en délivrer. *Votre repos eſt détruit;* je n'en ſuis pas ſurpriſe, puiſque vous avez à vous reprocher une crédulité ſi mal entendue. *Votre raiſon même eſt altérée!* Mon cœur ſaigne aſſurément pour vous: mais vous me le pardonnerez, ma chère, j'ai peur que votre raiſon ne fût déjà pas trop ſaine, lorſque vous avez pu quitter Hamſtead. Autrement vous ne lui auriez jamais laiſſé découvrir votre retraite, & vous auriez encore moins conſenti à retourner dans un infâme lieu de proſtitution.

Je vous dis que je vous ai écrit trois lettres. La première, datée des 7 & 8 juin (*), & écrite à deux repriſes, eſt parvenue heureuſement juſqu'à vous, puiſque vous m'en avez aſſurée par quelque mots de réponſe du 9. Si vous ne l'aviez pas reçue, je n'aurois pas été

(*) Voyez la dernière Lettre du Tome V.

ſans inquiétude pour ma propre sûreté ; car c'eſt dans cette lettre que je vous informois du caractère de votre abominable demeure, & que je vous inſpirois de ſi juſtes défiances du côté de votre Tomlinſon, qu'il doit me paroître incroyable que vous ayez pu retourner dans cette maiſon après le bonheur que vous aviez eu d'en ſortir, & d'échapper à Lovelace. O ma chère !... Mais il n'y a plus rien à préſent qui ſoit capable de me ſurprendre.

Ma ſeconde lettre (*), en date du 10 juin, vous fut remiſe en mains propres à Hamſtead, ſur un lit de repos où vous étiez couchée dans un état aſſez étrange, ſuivant le récit de mon meſſager, le viſage bouffi, enluminé, je ne ſais pas comment.

La troiſième étoit datée du 20 juin (†). N'ayant rien reçu de vous depuis votre billet de Hamſtead, j'avoue que dans cette dernière lettre je ne vous épargnois pas. Je m'étois ſervie à tout haſard de l'ancienne voie de Wilſon, parce que je n'en avois pas d'autre : ainſi, je ne ſuis pas sûre que vous l'ayez reçue, & j'ai d'autant plus de raiſon d'en douter, que vous n'en parlez pas dans celle des vôtres qui eſt

(*) Voyez Lettre XXVI, Tome VI.

(†) Voyez Lettre IX, de ce volume.

tombée entre les mains de ma mère. Si vous l'aviez reçue, je m'imagine qu'elle vous auroit trop touchée pour être ſortie de votre mémoire.

Vous avez appris, dites-vous, que j'ai été malade. Il eſt vrai que j'ai été enrhumée : mais ſi légèrement que je n'en ai pas gardé la chambre une heure. Je ne doute pas qu'on ne vous ait appris, qu'on ne vous ait raconté bien des choſes ſingulières, pour vous porter à la démarche où vous vous êtes engagée. Juſqu'à cette démarche, j'entends celle de retourner avec cet infâme, je ne connois rien qui méritât plus de pitié que votre aventure. Vous auriez été juſtifiée dans l'eſprit de tous ceux qui ſavoient avec quelle rigueur votre famille vous avoit traitée, & qui connoiſſent d'ailleurs votre prudence & votre circonſpection. Mais hélas, ma chère, nous voyons qu'il faut ſe défier des plus ſages, lorſque l'amour, comme un feu follet, fait briller à leurs yeux ſes éblouiſſantes lueurs.

Ma mère me dit qu'elle a fait répondre à votre lettre, pour vous prier de ne plus m'écrire, parce que votre ſituation m'afflige trop. Oh ſûrement, je ſuis affligée ; & vivement affligée, & bien trompée auſſi dans mon attente ; permettez-moi de vous le dire : car j'avois toujours cru qu'il n'y avoit pas au monde de femme telle

que vous à votre âge. Mais je me ſouviens d'une réflexion que je vous ai entendue faire ſur un excellent prédicateur, dont la vie ne s'accordoit guère avec ſes principes. L'art de prêcher, diſiez-vous, & l'art de bien vivre, demandent des qualités tout-à-fait différentes, (*) elles font le grand ſaint, lorſqu'elles ſe trouvent réunies dans un même ſujet: comme l'union de l'eſprit & du jugement forme le grand génie. (¶) Vous développâtes, je m'en ſouviens, cette idée avec beaucoup d'eſprit: mais vous ne l'avez jamais prouvée d'une manière plus convaincante, excuſez-moi, ma chère, que par cette partie toute récente de votre conduite, dont je me plains (♭).

La chaleur de mon affection, & mon vif intérêt pour votre honneur, me rendent peut-être un peu trop ſévère. Si c'eſt le jugement que vous en portez, attribuez cet excès à ſa véritable cauſe, c'eſt-à-dire, à cette affection même, à ce vif intérêt; & vous ne ferez que rendre juſtice à votre affligée & fidelle amie.

A. H.

P. S. Ma mère ne s'en eſt fiée qu'à ſes propres yeux. Elle a voulu faire elle-même la lecture de

(*) Voyez Lettre XLVII, Tome premier.

ma lettre, & cela avant que j'euſſe fait uſage des crochets. Ainſi notre correſpondance paſſée n'eſt plus un ſecret pour elle. Mais elle la trouve excuſable. Elle s'en eſt toujours défiée, dit-elle : & elle avoit tout lieu de s'en défier, me connoiſſant, & connoiſſant la force de mon amitié. L'intérêt qu'elle prend à vos infortunes va ſi loin, que pour votre conſolation, autant que pour m'obliger, elle conſent que vous m'écriviez tout ce qui s'eſt paſſé entre vous & le plus vil de tous les hommes ; mais ſous la condition que vos lettres lui ſeront communiquées. Je m'y ſuis ſoumiſe avec d'autant plus de joie, que cette communication ne peut tourner à votre déſavantage. Vous pouvez donc m'écrire librement, & m'adreſſer directement vos lettres.

Ma mère promet de me faire lire la copie de ſa réponſe, & de celle que vous y avez faite, dont elle ne m'avoit point encore parlé. Elle ſe reproche déjà de vous avoir traitée trop ſévèrement. Elle craint que la vue de votre dernière lettre ne faſſe trop d'impreſſion ſur moi. Cependant j'ai ſa parole, dont je ne la diſpenſerai pas. Je me doute bien que ſa lettre étoit aſſez dure. (¶) Je crains que vous ne faſſiez le même reproche à la mienne : mais vous m'avez appris à ne jamais épargner la faute d'une amie pour

ſon propre intérêt, & qu'une grande faute doit paroître encore plus inexcuſable dans la perſonne qui a notre eſtime, que dans une autre qui nous eſt indifférente : parce que c'eſt une ſorte de reproche pour nous ſur le choix que nous avons fait, parce qu'elle nous expoſe à celui de partialité devant le monde, & qu'elle tend à porter atteinte à *l'amitié de l'ame* : oui, *l'amitié de l'ame*. Il eſt impoſſible en effet, que les erreurs de l'amie la plus chérie, n'affoibliſſent notre opinion intime de cette amie, & ne préparent de loin l'occaſion d'un éloignement futur, & peut-être d'un dégoût invincible (♭).

Faſſe le ciel ſeulement, que vous puiſſiez nous éclaircir votre conduite depuis votre évaſion d'Hamſtead ! Tout étoit noble juſqu'alors, prudent, généreux, irréprochable. Votre homme étoit un démon & vous un ange. J'eſpère encore que les éclairciſſemens ſeront dignes de votre caractère, & je les attends de vous.

Ma lettre vous ſera remiſe par un exprès, qui eſt chargé de recevoir vos ordres pour la réponſe. Votre monſtre pourroit découvrir vos traces par la poſte, ſi vous n'y apportez pas les plus ſoigneuſes précautions. De l'argent, de mauvaiſes inclinations, une tête inventive en

ſcélérateſſe, c'eſt trop dans le même homme, pour qu'il ne ſoit pas un homme dangereux pour le monde entier.

LETTRE XLV.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Jeudi, 6 Juillet.

PEU de jeunes perſonnes ont éprouvé comme moi, combien le véritable bonheur ſe trouve rarement dans l'accompliſſement à nos propres déſirs. Pour ne citer qu'un ſeul exemple de la vérité de cette obſervation, que n'aurois-je pas donné pendant quelques ſemaines, pour recevoir une lettre de ma chère Miſs Howe, moi qui avois placé dans ſon amitié la ſeule conſolation qui me reſtât! Je ne m'imaginois guères que la première lettre qu'elle me feroit la grâce de m'écrire, ſeroit dans un ſtyle qui m'obligeât de jeter les yeux plus d'une fois ſur ſon ſeing, pour m'aſſurer que les deux initiales qui le compoſent, n'étoit pas le commencement d'un autre nom : car aſſurément, me diſois-je à moi-même, ce ſtyle eſt celui

de ma ſœur Arabelle. (*) Sûrement, Miſs Howe, quelques reproches qu'il lui plût de me faire ſur d'autres points, ne remettroit pas avec tant d'aigreur devant les yeux de ſon amie, des expreſſions échappées dans l'amertume de ſon cœur & dans le déſordre de ſon eſprit; elle ne lui rappelleroit pas ſi durement, & même avec un mêlange de raillerie, une réflexion qu'elles peuvent avoir faite enſemble, dans un temps de joie & de proſpérité, lorſqu'il y avoit ſi peu d'apparence que cette réflexion pût jamais tourner contre elle.

Mais dans la miſérable ſituation où je ſuis réduite, ſans reſſources, déchue de ma réputation, dépouillée de mon honneur, (car il m'importe peu qui le ſache, lorſque je le ſais moi-même) ſans amis, ſans eſpérance, me convient-il de me plaindre d'une chère amie, & de prendre le ton du reproche, parce qu'elle n'a pas pour moi plus de bonté qu'une ſœur ?

Hélas ! je ne m'apperçois que trop, à l'amertume des ſentimens qui s'élèvent dans mon ame, & qui veut ſe communiquer à ma plume, que je ne ſuis point encore aſſez ſoumiſe à ma

(*) Arabelle Harlowe.

condition. Ainſi, en vous demandant pardon d'avoir réglé mon attente, mes prétentions à votre faveur, ſur votre indulgence paſſée, plutôt que ſur celle que je mérite aujourd'hui; je vais m'efforcer de faire la réponſe que vous me demandez. Mais elle me prendra trop de temps pour eſpérer de pouvoir vous l'envoyer demain par votre meſſager : il m'aſſure qu'il peut l'attendre juſqu'à ſamedi. C'eſt donc pour ſamedi, que je vous promets toute l'hiſtoire de mon infortune.

Cependant je ne réponds pas de pouvoir me juſtifier ſur toutes les circonſtances de ce qui eſt arrivé. Pendant une partie du temps où ma conduite vous paroîtra mériter quelque cenſure, je n'étois pas à moi-même; & juſqu'aujourd'hui, je ne ſais pas encore toutes les méthodes qui ont été employées pour ma ruine.

Vous me dites que dans votre première lettre, vous m'en avez dit aſſez ſur la maiſon où j'étois, & que vous m'avez aſſez prémunie contre ce Tomlinſon, pour être fort étonnée que j'aie pu conſentir à retourner ſur mes traces. Hélas! ma chère! j'ai été trompée, indignement trompée, par les plus lâches artifices, comme vous le verrez bientôt.

Sans avoir connu l'infamie de cette maiſon,

ſur vos informations qui ne ſont pas venues juſqu'à moi, j'avois conçu pour les perſonnes qui l'habitent une averſion qui ne m'auroit jamais permis d'y retourner volontairement. Si vous m'aviez communiqué, en effet, les informations dont vous me parlez, & qu'elles fuſſent arrivées aſſez tôt, j'en aurois pu tirer un avantage infini. Mais, quelle qu'ait été votre intention, vous ne m'en avez pas dit un mot dans la première de ces trois lettres, auxquelles vous me renvoyez avec tant de chaleur : & pour vous en convaincre, je vous la fait paſſer dès aujourd'hui ſous cette enveloppe. (*)

Ce que vous me dites d'une ſeconde lettre, qui m'a été remiſe en mains propres par votre meſſager, & la deſcription de l'état où j'étois *couchée*, dites-vous, *ſur un lit de repos, d'une façon étrange, le viſage bouffi, enluminé, & vous ne ſavez trop comment, &c.* m'étonne & me confond. Ciel, aies pitié de la malheureuſe Clariſſe Harlowe ! Que voulez-vous dire ? Quel exprès m'avez-vous envoyé ? Etoit-ce encore quelque créature de Lovelace ? N'étois-je donc

(*) C'eſt celle que M. Lovelace avoit altérée & fait rendre à Miſs Clariſſe, au lieu & imitée de celle qu'il avoit fait prendre chez Wilſon. Voyez Lettre X, Tome VI.

environnée que de ſes complices ? En vérité, ma chère, je ne comprends pas une ſyllabe à ce récit. Non, pas un mot. — Voyons. Vous dites que c'eſt avant mon départ d'Hamſtead ! (¶) Ma tête alors n'avoit encore ſouffert aucun déſordre. Jamais je n'avois été ſurpriſe par le vin : Et cela auroit été bien étrange ! Comment aurois-je donc pu me trouver dans l'état où l'on m'a repréſentée ? *le viſage bouffi, enluminé, vous ne ſavez trop comment :* Avec quelle vile, quelle odieuſe figure votre meſſager m'a d'épeinte ! (♭) Mais il eſt certain que je n'ai vu ni reçu de votre part aucun exprès. Me croyant en sûreté dans ma retraite d'Hamſtead, cette raiſon m'y retenoit plus long-temps que je ne l'aurois ſouhaité, dans l'eſpérance d'y recevoir la lettre que vous me promettiez par votre billet du 9, qui me fut apporté par mon propre meſſager, & dans lequel vous me faiſiez compter ſur l'aſſiſtance de Madame Townſend (*). J'étois ſurpriſe de ne pas entendre parler de vous. On me dit d'abord, que vous étiez malade ; enſuite, que vous aviez eu quelque diſpute avec votre mère à mon occaſion, & que vous pouſſiez le reſſentiment juſqu'à rejeter les viſites de M.

(*) Voyez Lettre IX, Tome VI.

Hickman. Je ſuppoſois, tantôt que vous n'étiez pas en état d'écrire, tantôt que la défenſe de votre mère faiſoit une juſte impreſſion ſur vous. Mais je vois aujourd'hui, avec la dernière clarté que ce méchant homme doit avoir intercepté votre lettre; & je ſouhaite qu'il n'ait pas corrompu votre homme, pour l'engager à vous faire un ſi faux récit.

C'étoit, dites-vous, le dimanche 11 de Juin, qu'il me remit la lettre. Ce jour-là j'allai deux fois à l'égliſe avec Madame Moore. M. Lovelace demeura pendant mon abſence chez cette femme, où il mangeoit, ce que je n'ai pu empêcher, & où il vouloit auſſi ſe loger: ce que je n'ai pas voulu ſouffrir. Il faut que ç'ait été dans l'un ou l'autre de ces deux temps, qu'il ait trouvé le moyen de ſéduire votre meſſager. Vous le ſaurez aiſément, ma chère, en vous informant à quelle heure il arriva chez Madame Moore, & par le récit des autres circonſtances qu'il vous a dites, qu'il m'a trouvée *ſur un lit de repos*, &c. Si quelqu'un m'avoit vue dans la ſuite, après mon retour forcé dans l'horrible maiſon, luttant contre l'effet d'un abominable breuvage, & privée abſolument de l'uſage de ma raiſon, (car telle eſt, comme vous l'apprendrez, ma déplorable aventure,)

peut-être alors m'auroit-on trouvée en effet dans l'état que vous décrivez, *bouffie*, *enluminée* & *je ne ſais pas moi-même comment.* (¶) Mais ſi vous pouviez voir à préſent votre pauvre Clariſſe, ou que vous l'euſſiez vue à Hamſtead; avant qu'elle eût ſouffert le plus lâche des outrages, vous ne l'auriez pas trouvée *bouffie*, *enluminée* : non, il s'en faut bien. En un mot, ce ne peut être moi que votre meſſager a vue; & s'il a vu quelqu'un, il m'eſt impoſſible de deviner qui. (♭)

Je vais m'occuper uniquement à vous dévoiler la partie la plus ténébreuſe de ma triſte hiſtoire, auſſi brièvement que le ſujet me le permettra. Je ne dois pas être trop réſervée non plus ſur les circonſtances, pour ne pas m'expoſer au ſoupçon de chercher à les taire ou à les pallier. (¶) Je ne ſache pas avoir beſoin de palliatif & la moindre réticence avec vous ſeroit entièrement inexcuſable. (♭) Et cependant; ſi vous pouviez imaginer combien la ſeule idée de revenir ſur le paſſé m'accable, vous auriez vraiment pitié de moi.

(¶) Comme il me ſera impoſſible de renfermer tout ce récit en moins de deux ou trois lettres, je le commencerai dans la première, pour vous envoyer enſuite le tout enſemble, quoique écrit

à

à pluſieurs repriſes, ſelon que mes forces me le permettront.

Laiſſez-moi prendre ici un peu de repos, & permettez-moi de me ſigner votre affectionnée & reconnoiſſante (♭)

CL. HARLOWE.

(¶) LETTRE XLVI.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

Jeudi, au ſoir.

Ce récit de Clariſſe a été annoncé Lettre XXVIII Tome VI, *où il faut le rapporter.*

Il eſt parvenu à me déterrer dans ma retraite d'Hamſtead. J'ignore par quels moyens il s'eſt préſenté à moi ſous une forme étrange !

Je n'ai pas oſé vous le dire dans mon billet du 9, (*) de peur de vous donner des alarmes ſur mon compte. J'eſpérois d'ailleurs que par votre ſecours j'aurois eu à vous apprendre bientôt une meilleure iſſue, que celle qui m'a trompée.

(*Elle raconte tout ce qui s'eſt paſſé à Hamſtead*

(*) Voyez Lettre XI, Tome VI.

entre elle, M. Lovelace, le capitaine Tomlinſon & les femmes de la maiſon, récit que M. Lovelace a fait lui-même fort au long.)

M. Lovelace voyant que tout ce qu'il pouvoit dire & toutes les raiſons de M. Tomlinſon étoient ſans effet, & ne pouvoient me déterminer à pardonner un outrage ſi méchamment prémédité, mit toutes ſes eſpérances dans une viſite que devoient me faire Lady Betty & Miſs Montaigu.

Dans une ſituation auſſi incertaine que la mienne, ſans eſpérance d'aucun changement heureux, je ne ſavois à quelle réſolution m'attacher dans cette dernière extrémité. Comme ces Dames avoient la meilleure réputation & que j'avois même regretté de ne m'être pas jetée d'abord ſous leur protection (après avoir perdu celle de tous mes amis) je penſai que je n'avois pas de raiſon d'éviter une entrevue avec elles, quoique mon indifférence pour leur parent m'éloignât de la chercher, ne doutant point que le but de leur viſite ne fût de me réconcilier avec lui.

Le lundi 12 juin, ces prétendues Dames vinrent à Hamſtead : elles me furent préſentées, & moi à elles par leur parent.

Elles étoient richement vêtues & couvertes

de pierreries; celles de la prétendue Lady Betty, en particulier étoient très-belles.

Elles vinrent dans un carroſſe à quatre chevaux, qui, de leur aveu, étoit de louage, parce que leur voiture étoit à raccommoder à Londres. C'étoit, à ce que je vois aujourd'hui, un prétexte imaginé pour prévenir mes ſoupçons de l'impoſture, en ne voyant pas deſſus les armes de la véritable Lady. Lady Betty avoit avec elle ſa femme-de-chambre, qu'elle nommoit Morriſon; c'étoit une fille de campagne qui avoit l'air modeſte.

J'avois ouï dire que Lady Betty étoit une belle femme, & que Miſs Montaigu étoit une jeune & jolie perſonne, pleine de grâces & de vivacité. Telles étoient auſſi ces indignes actrices; & n'ayant jamais vu les vrais perſonnages qu'elles repréſentoient, je n'avois pas le moindre ſoupçon de l'impoſture. Eblouie par la richeſſe de leurs habits, je ne pus m'empêcher, inſenſée que j'étois! de faire l'apologie des miens.

La prétendue Lady Betty me dit: « que ſon neveu l'avoit inſtruite des termes où nous en étions enſemble, & qu'elle ne pouvoit s'empêcher de manifeſter ſa joie de voir qu'il n'eût pas eu pour Milord & pour ſa famille l'inju-

rieuſe indifférence que certains bruits leur avoient fait appréhender, bruits cependant dont elle approuvoit fort la cauſe : mais que ç'avoit été une grande peine pour elle, & pour Miſs Montaigu, comme pour toute la famille, de voir ſubſiſter entre nous une méſintelligence capable d'éloigner toutes leurs eſpérances, s'il n'y avoit pas moyen de la faire ceſſer.

« Je ſais bien, dit-elle, diſtinguer le coupable, & elle lui lança un regard mêlé de colère & de dédain. Comment, s'écria-t-elle, en s'adreſſant à lui, comment avez-vous pu faire à une Dame auſſi charmante (c'eſt l'épithète qu'elle me donna) une offenſe capable d'exciter en elle un reſſentiment ſi violent ? »

Il garda le ſilence, & affecta de paroître honteux & pénétré.

« Ma chère nièce, dit-elle, en me prenant la main, (car je vous appelle de ce nom autant par amitié que pour répondre à l'heureux expédient de votre oncle,) permettez-moi d'être, non pas ſon avocate, mais une médiatrice pour lui, bien moins pour ſon intérêt que pour ma propre ſatisfaction & pour celle de ma chère Charlotte & de toute notre famille. L'outrage dont vous avez à vous plaindre eſt peut-être d'une nature trop délicate pour ſouffrir les queſ-

tions : mais comme il déclare que ce n'étoit point une offenſe préméditée ; enfin, ma chère, continua-t-elle, (voyant que je commençois à m'échauffer) qu'elle le ſoit ou non, puiſqu'il en témoigne un vif & profond repentir, un repentir que jamais homme ne porta plus loin pour quelque offenſe que ce ſoit, & puiſque la faute eſt réparable, *pardonnons-lui* pour cette ſeule fois, & impoſons cette obligation à la reconnoiſſance de ce jeune étourdi que le vice égare. Je dis, ma chère, *pardonnons-lui* : car ſachez, Monſieur, reprit-elle en s'adreſſant à lui, qu'une offenſe contre une Dame auſſi incomparable, eſt une offenſe contre moi, contre votre couſine ici préſente, & contre toutes les perſonnes honnêtes de notre ſexe. »

Voyez, ma chère, quelle créature il avoit ſu déterrer ! Auriez-vous pu penſer qu'il y eût dans le monde une femme qui sût tenir pareil langage, & vivre dans l'infamie ? Mais j'ai des raiſons de croire que Lovelace lui avoit donné ſes principales inſtructions par écrit. Je me ſuis ſouvenue depuis d'avoir vu une fois cette Lady Betty, qui ſe levoit ſouvent de deſſus ſon ſiége & alloit à l'autre bout de la chambre (comme ſi l'excès de ſa joie ne lui eût pas permis de reſter tranquille,) tirer, ce me

ſemble, un papier de ſon ſein, regarder dedans & le reſſerrer avec ſoin. Elle peut avoir joué ce jeu-là plus ſouvent, ſans que je m'en ſois apperçue. J'étois bien éloignée d'imaginer qu'il pût y avoir dans le monde de pareils impoſteurs.

Je ne pus m'empêcher de faire la plus grande attention à ſes diſcours. Je ſentis mes larmes prêtes a couler. Je portai mon mouchoir à mes yæux & je gardai le ſilence. Il y avoit long-temps que je n'avois été traitée avec tant d'indulgence par des perſonnes de diſtinction, (telles que je les croyois être,) & je n'oſois me fier à l'accent de ma voix.

La prétendue Miſs Montaigu ſe joignit en ce moment à ſa couſine; elle approcha ſa chaiſe de moi, & prenant mon autre main, elle me ſupplia de pardonner à ſon couſin, & de conſentir à prendre mon rang parmi les principales perſonnes d'une famille qui depuis ſi long-temps déſiroit l'honneur de notre alliance.

Maintenant que je ſais à quelles malheureuſes j'avois affaire, j'ai honte, ma chère Miſs Howe, de vous rapporter toutes les choſes tendres, obligeantes & reſpectueuſes que je leur dis.

Le miſérable s'avança alors vers moi. Il ſe jeta alors à mes pieds. Comme j'étois aſſiégée! — Les deux femmes tenoient, l'une ma main

droite ; l'autre ma gauche. La prétendue Charlotte preſſant contre ſes lèvres plus d'une fois celle qu'elle tenoit, le miſérable à deux genoux implorant mon pardon, me faiſant entrevoir un avenir heureux ou malheureux, ſelon que je lui accorderois ou que je lui refuſerois ſa grâce ; enfin me répétant de ſes anciennes converſations & de celles du capitaine Tomlinſon, tout ce qu'il crut le plus propre à me toucher. Il promit, il jura, il ſupplia ſes prétendues parentes d'être ſa caution, & elles engagèrent *leur honneur* pour lui.

En vérité, ma chère, j'étois dans une grande, une affreuſe perplexité ! J'étois fâchée d'avoir occaſionné cette viſite ; car je n'oſois trop, par égard pour des perſonnes auſſi reſpectables dans mon idée, traiter en leur préſence leur parent auſſi librement qu'il le méritoit : enſorte que tous mes argumens, toutes mes réſolutions perdoient leur plus grande force.

Cependant je les priai de me permettre de demander votre avis. Je leur dis que j'attendois à tout moment de vous, une réponſe à une lettre que je vous avois écrite, & que cette réponſe décideroit ma future deſtinée.

Elles offrirent d'aller vous trouver elles-mêmes, pour vous ſupplier d'intercéder *en leur faveur :*

telle fut l'expreſſion de leur politeſſe. Elles me conjurèrent de vous écrire pour hâter votre réponſe.

Je leur dis que j'étois sûre que vous ne manqueriez pas, après l'événement d'une démarche qu'on devoit faire auprès d'une tierce perſonne, de m'écrire ſur le champ; mais que le ſuccès de ce qu'elles me demandoient pour leur parent ne dépendoit point de cette réponſe. C'étoit un point, je leur en demandois pardon, qui ne pouvoit faire la matière d'une queſtion. Je ſouhaitois qu'il fût heureux; mais j'étois convaincue que je ne pouvois jamais faire ſon bonheur, ni lui le mien.

Quelles promeſſes! Quels ſermens! Quelles ſupplications ne fit pas alors ce miſérable! — Quelles prières ne me firent pas les femmes! Elles répondoient ſur leur honneur, & ſur celui de toute leur famille, qu'il ſeroit pour moi le plus juſte, le plus complaiſant, le plus tendre de tous les maris.

Enfin, ma chère, j'étois tellement aſſiégée, que je fus forcée de leur faire des promeſſes plus favorables que je n'avois réſolu. Je leur dis que j'attendrois votre réponſe, & que ſi elle me faiſoit trouver des doutes & des difficultés ſur les meſures que j'avois priſes, & ſur le plan

de vie que je m'étois formé, je ferois alors des réflexions ſur le parti qu'elles me propoſoient, je leur en ferois part, & je ferois uſage de vos conſeils & des leurs, comme ſi elles étoient véritablement ma tante & ma couſine.

Elles versèrent là-deſſus quelques larmes. « C'étoient des larmes de joie, diſoient-elles. » Pour moi, j'ai cru depuis, malgré la perverſité de ces créatures, que c'étoient les fruits d'un remords paſſager; car je vis que la prétendue Charlotte détourna le viſage, & je me ſouviens qu'elle dit: « il n'y a pas moyen d'y réſiſter. »

Mais M. Lovelace n'étoit pas ſi aiſé à ſatisfaire. Il étoit peut-être déterminé dès-lors dans ſes infâmes projets, & il n'auroit pas ſans doute été fâché de trouver un prétexte contre moi. Il ſe mordit les lèvres. Il n'étoit que trop accoutumé, dit-il, à pareille indifférence, pareille froideur, au milieu même de ſes plus heureuſes perſpectives. — Je lui avois fait voir dans pluſieurs occaſions, à ſon grand regret, que la moindre de mes faveurs devoit être le réſultat de..... (Il s'arrêta-là) & non pas de mon libre choix.

Ce diſcours penſa détruire tout leur ouvrage. J'étois on ne peut pas plus choquée. Mais les prétendues Ladys s'interposèrent. La plus ancienne

le reprimanda ſévèrement. Elle lui dit qu'il devoit être bien content de ce que je venois de dire. Elle ne demandoit pas d'autre condition. Eh! quoi! Monſieur, continua-t-elle d'un air d'autorité, voudriez-vous commettre des fautes, & exiger enſuite qu'on vous en récompenſe?

Alors elles m'engagèrent dans une converſation plus agréable. La prétendue Lady Betty dit: que Lord M...., Lady Sadleir & elle s'intéreſſeroient pour procurer une réconciliation générale entre nos deux familles. Et cela de concert avec mon oncle Harlowe; ouvertement ou en ſecret, comme on le croiroit le plus à propos. Les animoſités, continua-t-elle, ont été portées trop loin d'un côté & de l'autre, on avoit montré trop peu de ſoin pour adoucir ou guérir la plaie. Mon père verroit qu'elles étoient capables de le traiter en frère & en ami, mon frère & ma ſœur ſeroient convaincus qu'il n'y avoit pas matière à une jalouſie, à une envie nées de motifs trop indignes pour être avoués.

Pouvois-je m'empêcher, ma chère, d'être contente d'elles? Permettez-moi de m'interrompre ici. La tâche commence à devenir trop pénible pour le cœur de

Votre CLARISSE HARLOWE. (b)

(¶) LETTRE XLVII.

Miſs CLARISSE HARLOWE,

(*En continuation.*)

J'AI été très-mal, & obligée de quitter la plume. Je me ſuis crue prête à m'évanouir. Mais je ſuis mieux à préſent. Ainſi je vais continuer.

Plus nous parlions, plus les prétendues Dames ſembloient ſe prendre d'amitié pour moi. La Lady Betty fit appeler Madame Moore, & lui demanda ſi elle avoit des appartemens pour la loger pendant trois ou quatre jours, avec ſa nièce, ſa femme-de-chambre & deux laquais.

M. Lovelace répondit qu'oui. Elle n'oſeroit pas demander à ſa chère nièce *Lovelace* (permettez-moi, ma chère, me dit-elle tout bas, ce charmant ſtyle devant des étrangers : je garderai le ſecret de votre oncle) ſi elle ſeroit bien venue ou non ſi près d'elle; cependant tant qu'elle ſeroit dans ces cantons, elle ne manqueroit pas de venir tous les ſoirs. — Qu'en dites-vous, couſine Charlotte ?

La prétendue Charlotte répondit : que ce ſeroit pour elle le plus grand des plaiſirs.

Lady Betty lui dit, qu'elle étoit une fille fort

obligeante ; elle dit auſſi qu'elle aimoit beaucoup l'endroit ; que ſa couſine Leeſon auroit la bonté de l'excuſer ; l'air de la campagne, la compagnie qu'elle auroit, lui feroient beaucoup de bien. Elle n'iroit jamais dans la ville ſombre & enfumée de Londres, ſi elle pouvoit s'en empêcher. En un mot, ma chère, me dit-elle, je reſterai juſqu'à ce que vous ayez reçu des nouvelles de Miſs Howe, & que vous m'ayez promis de m'accompagner au château de Glenham ; je ne me priverai pas un ſeul moment de votre compagnie, tant qu'il me ſera poſſible d'en jouir. Comme nous ſommes ici ſi près de la ville, Stedman, mon homme d'affaires, pourra venir prendre ici mes inſtructions. — A propos, ma nièce Charlotte ; un mot, mon enfant.

Elles ſe retirèrent quelques minutes à l'autre bout de la chambre, & parlèrent de leurs habits de nuit.

Miſs Charlotte dit : on les enverra chercher par Morriſon. — Vous avez raiſon, dit l'autre. — Mais j'ai quelques lettres dans ma caſſette, qu'il faut que j'aie abſolument, & vous ſavez, Charlotte, que je n'en confie les clefs à perſonne.

Morriſon ne pourroit-elle pas apporter la caſſette avec elle ? —

Non ; je la crois plus en ſûreté où elle eſt. J'ai

entendu parler d'un vol commis, il y a deux jours, au bas de la colline d'Hamſtead; & je ſerois ruinée, ſi je perdois ma caſſette. Ainſi le meilleur parti eſt d'aller à la ville nous déshabiller, d'y laiſſer nos bijoux : enſuite nous reviendrons & nous ſerons beaucoup plus à notre aiſe à tous égards.

Pour moi, je m'étonnois qu'elles euſſent pu ſe charger de tant de pierreries; mais je regardois ce ſoin de leur part comme une marque de reſpect pour moi. Elles parlèrent enſuite d'une autre viſite de cérémonie qu'elles avoient intention de faire, ſi elles ne m'euſſent pas trouvée ſi ſingulièrement engageante.

Elles parloient aſſez haut pour que je les entendiſſe, & ſans doute exprès, quoiqu'elles affectaſſent de ſe parler à l'oreille : elles finirent par faire de moi de grands éloges.

Je ne fus pas aſſez folle pour les croire, ou pour m'enorgueillir de leur panégyrique; cependant ne les ſoupçonnant pas, je n'étois pas fâchée, ſoit que je duſſe devenir ou non leur parente, d'une connoiſſance qui débutoit ſi favorablement avec des Dames dont on m'avoit toujours parlé d'une manière très-honorable. Cependant leurs louanges exceſſives me firent juger quà certains égards, quoique je ne ſuſſe pas

poſitivement en quoi elles étoient au-deſſous de l'idée que je m'étois formée d'elles.

L'archi-ſéducteur s'étoit retiré à l'autre bout de la chambre, ſans doute pour me laiſſer plus de liberté d'entendre ces louanges préméditées. Il parcouroit un livre qui n'eût pas arrêté ſon attention un ſeul inſtant, s'il n'eût pas agi de concert. C'étoit *la méthode de bien vivre & de bien mourir*, par *Taylor*. Lorſque les prétendues Dames me joignirent, il s'approcha en le tenant à la main. « Voilà, ma chère, un livre ſingulier. Le vieux théologien affecte un ſtyle bien fleuri pour un ſujet auſſi ſérieux. Cela me fait ſouvenir des funérailles de campagne, où les jeunes filles, lorſqu'une de leurs compagnes vient à mourir, ſurtout ſi c'eſt une vierge, ou ſoit diſant telle, jonchent le cercueil de fleurs. »

Alors il poſa le livre, & faiſant une pirouette ſur le talon, avec un de ſes airs de gaieté ordinaires. Hé bien, Meſdames, dit-il, êtes-vous réſolues de venir loger auprès de ma charmante ?

Aſſurément, répondirent-elles.

Jamais il n'y eut rien de ſi ruſé & de ſi artificieux que ces deux femmes. C'étoient des créatures bien exercées, cependant aimables, & qui devoient avoir été fort bien élevées. Hélas ! peut-être ont-elles fait un temps les délices de leurs

parens comme je faiſois celles des miens : & qui ſait par quelles ruſes diaboliques elles ont été ainſi entraînées à leur perte éternelle ? Ah ! ma chère, que cette réflexion en fait naître de cruelles !

Mais cet *homme !* Non, jamais homme ne fut plus profond, plus conſommé dans l'art de la ſéduction, excepté peut-être ce déteſtable Tomlinſon, dont l'âge & la gravité, joints à une ſolidité de raiſon & de jugement peu commune, lui donnoient des avantages pour l'impoſture, que l'autre n'a pas encore eu le temps d'acquérir. Qu'il eſt triſte pour moi d'avoir eu le malheur de rencontrer deux miſérables de cette eſpèce, dont on ne trouveroit peut-être pas les deux pareils dans le monde entier ! — Tous deux ſi déterminés à ſuivre juſqu'au bout leurs barbares & perfides complots ſur une malheureuſe jeune créature qui ne leur a jamais fait ni voulu de mal. Je vais vous donner une légère idée de la conduite concertée que ces deux femmes & lui tenoient enſemble devant moi.

M. Lovelace montroit pour ſa prétendue tante beaucoup de reſpect & une grande déférence pour tout ce qu'elle diſoit. Il lui donna toujours raiſon dans les réparties & les répliques qui eurent lieu entre eux. J'aurois cependant pu

voir aiſément que c'étoit un accord entr'elle & lui, & qu'il contenoit par égard pour elle cette vivacité, cette pointe cauſtique qu'il laiſſoit agir contre Miſs Montaigu, & qu'un bel eſprit peut rarement s'empêcher de faire ſentir, lorſqu'il trouve l'occaſion de briller.

La prétendue Miſs Montaigu étoit encore plus reſpectueuſe envers ſa prétendue tante; tandis que celle-ci gardant la dignité du caractère qu'elle avoit pris, & les raillant tous deux de l'air d'une perſonne qui ſe fie ſur la ſupériorité que l'âge & la fortune lui donnent ſur des jeunes perſonnes qui peuvent un jour lui avoir obligation, ſoit pendant ſa vie, ſoit après ſa mort.

Cependant la ſévérité de ſa raillerie tomboit principalement ſur M. Lovelace, à l'occaſion du caractère des femmes qui tenoient le logement que je m'étois crue, diſoit-elle, ſi bien fondée à quitter ſecrètement.

Cela me fait treſſaillir de ſurpriſe. Juſqu'alors je n'avois point ſoupçonné ce vil Tomlinſon; je conclus, (& votre lettre du ſept (*) favoriſoit ma conſéquence) que ſi cette maiſon étoit d'une mauvaiſe renommée; lui ou M. Mennell

(*) Voyez ſa lettre forgée, N°. x, Tome VI.

m'en

m'en auroit dit quelque choſe à mots couverts, quoique les hôteſſes ne m'euſſent pas prévenue en leur faveur. Je n'avois remarqué en elles rien de blâmable juſqu'au mercredi ſoir de l'incendie, qu'aucune d'elles ne vint à mon ſecours, quoique je fuſſe sûre qu'elles entendoient mes cris, & qu'elles avoient autant de raiſons que moi d'être effrayées du feu, ſi ce n'eût pas été un vil complot.

A cette ouverture, je jetai un regard d'indignation ſur M. Lovelace.

Il parut interdit; l'impatience me prend, ſeulement en me rappelant tous les airs trompeurs de ce perfide & vil ſéducteur. Mais comment étoit-il poſſible qu'avec même le teint fleuri de ſa jeuneſſe, il pût ainſi rougir à commandement? Car il rougit en effet & plus d'une fois à cette occaſion: & ce rouge étoit d'un cramoiſi foncé & très-naturel, à ce qu'il me parut; mais il ſait ſi bien ſe contrefaire qu'il ſemble capable de prendre toutes ſortes de caractères, ſes muſcles, ſes traits (*) ſont au commandement de ſa volonté perverſe.

(*) Il eſt à propos d'obſerver que la rougeur de M. Lovelace avoit une cauſe plus naturelle, que celle que lui attribuoit Clariſſe. C'étoit un rouge d'indignation,

La prétendue Lady continua en disant, qu'elle avoit pris sur elle de faire prendre des informations à ses gens, sur ce qu'elle avoit appris que j'avois quitté cette maison par dégoût, & quoiqu'elle n'en eût pas entendu dire beaucoup de mal; cependant il y en avoit assez pour s'étonner que son neveu menât son épouse, & surtout une personne d'un caractère aussi délicat, dans une maison qui, si elle n'avoit pas une mauvaise renommée, n'en avoit pas non plus une bonne.

Vous devez penser, ma chère, que ce langage me fit aimer beaucoup plus Lady Betty. Je suppose que cela étoit concerté entr'eux, pour me la faire goûter davantage. Il dit qu'il étoit surpris qu'elle eut entendu de mauvais rapports sur le compte de ces femmes; qu'il n'avoit jamais ouï dire qu'elles méritassent pareille réputation. Il est vrai qu'il étoit aisé de voir qu'elles

---

comme il l'a avoué depuis à son ami Belford; car la prétendue Lady Betty avoit mal joué son rôle en condamnant cette maison. Il eut beaucoup de peine à réparer cette bévue, étant obligé de suivre cette ouverture & de s'écarter de son premier dessein, qui étoit de faire dire du bien des gens de cette maison, afin de faire consentir sa belle à y retourner, ne fût-ce que sur le prétexte d'y faire prendre ses habits pour les faire porter à Hamstead.

n'étoient pas exceſſivement délicates, quoiqu'on ne put pas leur reprocher néanmoins d'être ſans délicateſſe. Leur façon de vivre, en louant des logemens & en prenant des penſionnaires, (quoiqu'il eût ouï dire qu'elles étoient aſſez difficiles ſur le choix) devoit les porter naturellement à des complaiſances plus libres & plus engageantes. Cependant, continua-t-il, il eſt très-difficile pour des perſonnes d'un caractère gai, de ſe comporter de façon à échapper à la critique. La gaieté, la franchiſe dans le ſexe, & cela étoit bien malheureux, expoſoient ſouvent d'honnêtes femmes, que leur fortune ne mettoit pas au-deſſus du commun, à une cenſure peu charitable. Il déſira cependant que Lady Betty lui dît ce qu'elle en avoit appris: quoique maintenant cela devînt aſſez indifférent, parce qu'il ne vouloit jamais me propoſer d'y remettre le pied. Il la pria de s'expliquer ſans aucun ménagement. — C'eſt peu de choſe, dit-elle: on m'a ſeulement informée qu'il logeoit dans cette maiſon plus de femmes que d'hommes, & qu'on y recevoit plus de viſites d'hommes que de femmes. Je ne réponds pas, continua-t-elle, que les auteurs de ce propos ne fuſſent mal intentionnés; mais on me l'a dit de façon à me laiſſer quelque choſe de plus à entendre.

C'étoit, dit-il, la méthode ordinaire dont ſe ſervoient les détracteurs pour faire penſer plus de mal qu'ils n'en diſoient. Les perſonnes & les choſes ont toujours deux faces, & chacun pouvoit choiſir ſon côté, ſelon qu'il étoit bien ou mal intentionné. J'ai obſervé, dit-il, que le corps de logis du devant étoit fort bien rempli, qu'il croyoit qu'il y avoit plus d'un ſexe que d'un autre; car j'ai remarqué, en allant & venant, pluſieurs femmes qui avoient l'air d'être fort aimables & très-modeſtes, & il eſt très-probable qu'elles ne ſont pas aſſez négligées pour ne recevoir aucunes viſites de leurs parens & de leurs amis des deux ſexes : mais au reſte elles n'avoient rien de commun avec nous, ni nous avec elles. Nous ne nous étions jamais trouvés dans leur compagnie : nous occupions la partie la plus agréable & la plus retirée ſur les derrières, que nous tenions en quelque façon ſeuls, avec l'uſage d'un ſallon ſur la rue pour ſervir d'antichambre à nos domeſtiques, & pour recevoir les viſites du commun, ou nos marchands & ouvriers, à qui nous ne permettions jamais de monter.

Il avoit toujours aimé, diſoit-il, à dire les choſes comme elles lui paroiſſoient être : per-

ſonne au monde n'avoit ſouffert plus que lui de la calomnie.

Il avoua que les femmes devoient être plus ſcrupuleuſes que les hommes ſur le choix d'un logement. Il ſouhaitoit néanmoins qu'elles vouluſſent juger plutôt ſur les faits que ſur les ſoupçons vagues, ſurtout lorſqu'elles parloient l'une de l'autre.

Il ne faiſoit aucune réflexion ſur les perſonnes qui avoient pu donner ces inſtructions ou plutôt ces conjuctures à Lady Betty, quelles qu'elles fuſſent : il ne ſe croyoit pas non plus obligé de ſe faire l'avocat des femmes attaquées ou ſoupçonnées dans leur réputation par des Dames pleines de vertu & d'honneur. Ces gens-là au reſte n'étoient pas d'une aſſez grande importance, pour qu'on s'en occupât ſi long-temps.

La prétendue Lady Betty dit, que tous ceux qui la connoiſſoient ne l'accuſeroient pas d'aimer à cenſurer les autres. Qu'elle n'avoit pu penſer bien mal d'une maiſon où elle le voyoit demeurer ſi long-temps avec moi ; que j'avois plutôt contre ces femmes des raiſons négatives que des faits poſitifs ; que d'ailleurs le capitaine Tomlinſon, qui étoit un homme ſenſé & pénétrant, ne leur avoit fait aucun reproche. J'ai envie, nièce Charlotte, continua-t-elle, comme

mon neveu n'a point abandonné ce logement, vous & moi, (car ma chère Miſs Harlowe, ayant de l'averſion pour ces femmes, je ne lui demanderai point ſa compagnie) que nous allions y prendre une taſſe de thé avant de ſortir de Londres, pour voir quelle eſpèce de gens c'eſt. On ma peint cette Mde. Sinclair comme une terrible femme, & d'une mine repouſſante.

De tout mon cœur, Madame. Etant dans la compagnie d'une ſi honorable Lady, il n'eſt guères de lieu où je me fiſſe ſcrupule d'aller.

C'étoit *Milady* à chaque mot : & en la voyant aſſez fière de ſon titre & de ſa parure, j'aurois pu m'appercevoir qu'elle n'étoit pas accoutumée à l'un ni à l'autre.

Qu'en dites-vous, couſin Lovelace ? Quoique Lady Sarah ſoit une femme fort mélancolique, elle eſt très-curieuſe de tout ce qui vous regarde. Il faut qu'à mon retour je l'informe de tous ces détails.

De tout mon cœur, répondit-il, je vous accompagnerai partout où il vous plaira. Vous verrez de très-beaux appartemens & des gens très-civils.

Il y auroit bien du malheur, répondit Miſs

Montaigu, ſi elles nous en faiſoient juger autrement.

On vint alors à parler de famille ; de leur bonheur à tous, lorſque je viendrois, comme elles l'eſpéroient, à l'augmenter. Elles dirent que Milord M. . . . & Lady Sarah avoient un grand déſir de me voir. Que d'amis & d'admirateurs vous auriez ! s'écria-t-elle en levant les mains. (*Oh, ma chère ! comme ces créatures devoient jouir de leur triomphe ſur une pauvre innocente dévouée pendant tout ce temps à leurs impoſtures !*) Quel mortel heureux leur couſin alloit être ! — Car, dit Lady Betty, nous ne nous donnerons pas la mortification ſeulement de ſuppoſer, que je ne ferois pas partie de leur famille.

On dit un mot des préſens de noces. Elle avoit décidé que j'irois avec elle au château de Glenham. Elle ne vouloit pas abſolument être refuſée, quand même elle devroit reſter pour moi une ſemaine de plus que ſon temps fixé.

Elle attendoit avec impatience, diſoit-elle, votre réponſe. Il falloit que je vous écriviſſe pour l'accélérer. Il falloit que Miſs Howe sût tout ce qui s'étoit paſſé depuis ma dernière lettre. Cette réponſe pourroit me décider abſolument en leur faveur & pour ſon neveu ; elle

eſpéroit qu'alors je n'aurois plus lieu de ſonger à prendre de nouvelles meſures.

En effet, ma chère, mon deſſein étoit dans ce moment, ſi je ne recevois pas de vos nouvelles le lendemain matin, de vous dépêcher un exprès à cheval, & de vous informer de tous les détails, afin que vous puſſiez, ſi vous le jugiez à propos, remettre à un autre jour l'arrivée de Mde. Townſend. — Mais je fus miſérablement prévenue.

Elle me fit promettre que je vous écrirois ſur cet article, ſoit que je reçuſſe de vos nouvelles ou non. Elle devoit envoyer un de ſes domeſtiques en poſte avec ma lettre pour vous la remettre, & me rapporter votre réponſe.

Alors elle s'étendit ſur vos louanges, que vous méritiez, ma chère, & ſur le plaiſir que lui feroit l'honneur de votre connoiſſance.

La prétendue Miſs Montaigu ſe joignit à elle, autant pour elle que pour ſa ſœur.

Qu'elles étoient bien dreſſées toutes deux dans leur infernal rôle !

Oh, ma chère ! quels riſques ne courent pas ces filles étourdies, qui s'arrachent de la protection de leurs amis naturels pour ſe jeter dans le vaſte eſpace du monde !

Elles parlèrent enſuite de réconciliation, d'une intime liaiſon avec tous mes parens, particulièrement avec ma mère; elles donnèrent à cette chère & bonne mère les louanges que lui donnent tous ceux qui ont le bonheur de la connoître. Ah! ma chère Miſs Howe! J'avois preſque oublié mes reſſentimens contre le prétendu neveu! — Tant de choſes agréables que j'entendois autour de moi, me faiſoient penſer que ſi c'étoit votre avis, & que je puſſe me réſoudre à pardonner au miſérable un outrage ſi baſſement prémédité, & que je puſſe m'empêcher de mépriſer l'ingrat pour tous ſes méchans artifices, je pourrois n'être pas malheureuſe en m'alliant avec une famille auſſi reſpectable. Cependant, me diſois-je en même temps à moi-même, que toutes ces apparences de bonheur qui s'offrent à moi, ſont mêlées d'amertume & de mal! Néanmoins, comme mes flatteuſes eſpérances me laiſſoient moins voir de fautes dans la conduite de ces prétendues Dames, que je n'en ai apperçu depuis en me rappelant avec horreur toute cette ſcène, je commençois à me reprocher de ne m'être pas d'abord jetée ſous leur protection.

Mais au milieu de toutes ces agréables perſpec-

tives, il ne faut pas que j'oublie, dit Lady Betty, que je dois aller à la ville.

Elle ordonna donc alors qu'on amenât ſon carroſſe à la porte. — Nous irons toutes à la ville enſemble, dit-elle, & nous reviendrons enſemble. Morriſon reſtera ici, & verra à ranger mon appartement & ma chambre à coucher comme elle ſait que je les aime; car je ſuis très-délicate ſur cet article. Les domeſtiques de ma couſine Leeſon ſe chargeront de ce qui regarde mon paquet de nuit, & autres détails de cette nature. Cela vous fera prendre un peu l'air, ma chère, & ce ſera une occaſion pour M. Lovelace de faire porter vos habits chez Mde. Leeſon, & nous pourrons les rapporter ici avec nous.

Je n'avois nulle intention d'acquieſcer à cette demande; mais comme je ne m'imaginois point qu'elle inſiſteroit pour que je fuſſe à la ville avec elles, je n'y répondis rien.

Je ſuis fatiguée: il faut que je quitte encore la plume. Cruel paſſé! cruel ſouvenir! que vous me faites ſouffrir! (♭)

(¶) LETTRE XLVIII.

Miſs CLARISSE HARLOWE *à Miſs* HOWE.

(*En continuation.*)

AU milieu de toutes ces douceurs, le carroſſe arrive à la porte. La prétendue Lady Betty me conjure de les accompagner chez leur couſine Leeſon. Je la prie de m'excuſer, ſans cependant rien ſoupçonner. — Elle ne vouloit abſolument pas être refuſée. Que ma condeſcendance feroit de plaiſir à ſa couſine Leeſon ! — Sa couſine Leeſon n'étoit pas indigne de ma connoiſſance. Ce ſeroit lui faire la plus grande faveur du monde.

Je me défendis ſur mon habillement. Cette objection ne fut pas reçue. Elle dit à Mde. Moore de faire préparer à ſouper pour neuf heures.

M. Lovelace, le vil hypocrite, l'infâme trompeur, voyant, diſoit-il, la répugnance que j'avois pour aller à la ville, ſupplia Milady de ne point inſiſter.

Elle dit qu'elle étoit trop jalouſe de ma compagnie pour ſe rendre : elle me ſupplia de l'obliger par cette complaiſance. Elle fit un mouve-

ment pour aller chercher mon éventail elle-même. Enfin elle fut ſi preſſante, que mes pieds obéirent contre mon intention & mes refus. Je fus en quelque ſorte conduite par elle dans ce caroſſe : elle me fit monter la première & elle me ſuivit. Enſuite ſa prétendue nièce & le miſérable Lovelace prirent leurs places dans la voiture, qui partit auſſitôt. Pendant tout le chemin, ce ne fut que complaiſances & marques d'affection. Elles répétoient à chaque inſtant combien cette viſite inattendue va faire plaiſir à la couſine Leeſon ? Et quelle ſatisfaction délicieuſe pour une ame auſſi ſenſible que la mienne, en voyant combien j'en cauſois à tous ceux qui avoient l'avantage de me connoître ?

Le cruel, le barbare ſéducteur, (comme je me le ſuis rappelé depuis) étoit dans un tranſport de joie pendant tout le chemin, & l'on voyoit combien d'efforts il faiſoit pour la cacher. L'homme abominable ! que je l'abhorre ! quel amas de méchancetés doit repoſer au fond de ſon intrigant & perfide cœur ! — Quelle victime dévouée je devois paroître à tous leurs yeux !

Quoique je ne fuſſe pas bien ſatisfaite, cependant je ne ſoupçonnois aucun danger ; ils tâchoient tous de me mettre au-deſſus de la crainte &

au-deſſus de moi-même auſſi, en m'enivrant de propos flatteurs.

Mais imaginez, ma chère, de quelle terrible impreſſion je fus frappée, lorſque le carroſſe traverſant des rues & des carrefours qui m'étoient inconnus, vient à ralentir le pas, & que j'apperçois l'effroyable maiſon de la femme la plus terrible pour moi qui ſoit au monde!

Ciel, ayez pitié de moi! cria la pauvre dupe en mettant la tête hors de la voiture! — M. Lovelace! — Madame! en m'adreſſant à la prétendue Lady Betty & à ſa nièce, les yeux & les mains levées. — Ciel, ayez pitié de moi!

Quoi! quoi! quoi! ma chère!

Il tira le cordon — quel beſoin de venir par ici, dit-il? — Mais puiſque nous y ſommes, je ne veux que vous faire une queſtion. Ma chère ame! pourquoi ces craintes?

Le cocher s'arrêta: ſon laquais qui étoit derrière avec un de la Lady, deſcendit. — Demandez, dit-il, s'il y a quelques lettres pour moi? Qui ſait, ma chère, en ſe tournant vers moi, s'il ne pourroit pas déjà y en avoir une du Capitaine? — Nous ne ſortirons pas de la voiture — ne craignez rien — pourquoi tant de frayeur? — Oh! les eſprits ſi ſuſceptibles, oſa dire cet exécrable & inſultant ſéducteur! Mon cœur fut

atteint dans ce moment d'un preſſentiment terrible. J'étois prête à m'évanouir. — Pourquoi cette terreur, ma chère vie? vous ne bougerez pas de la voiture. — Mais une ſeule queſtion, puiſque ce cocher nous a amenés par ici.

Votre Dame va tomber en foibleſſe, s'écria l'exécrable Lady Betty, en s'adreſſant à lui. Ma chère nièce, (oui, vous ſerez ma nièce, en me prenant la main) de grâce deſcendons, ſi vous vous trouvez ſi mal. — Deſcendons, — ſeulement pour prendre un verre d'eau & un peu de ſels. — En vérité, il faut deſcendre.

Non, non, non; je ſuis bien; tout-à-fait bien. — Eſt-ce que le cocher ne veut pas aller? — Encore une fois, je me porte bien — très-bien — oui, très-bien. — Allons, cocher, mettant la tête hors de la portière. — Allons, cocher, partons. — Mais ma voix étoit trop foible pour être entendue. Le cocher s'arrêta à la porte. Comme j'étois tremblante! Dorcas, entendant la voiture s'arrêter, vint à la porte.

Ma très-chère ame, me dit ce vil ſéducteur, comme hors d'haleine; non, vous ne deſcendrez pas. — Dorcas, y a-t-il quelques lettres pour moi?

Il y en a deux, Monſieur. Et il y a ici un

M...., M. Belton, qui nous attend depuis une heure.

Je vais lui parler dans l'inſtant. Ouvrez la portière. — Vous ne deſcendrez pas, ma chère.

Je pouſſai un ſoupir, comme ſi j'euſſe été prête à rentre l'ame.

Mais, mon neveu, il faut deſcendre. — Votre Dame va tomber en foibleſſe. — Ma bonne, un verre d'eau & quelques ſels ! — Ma chère, il faut bien que vous deſcendiez. — Vous allez vous trouver mal, mon enfant. — Il faut que nous coupions vos lacets. — (Je crois qu'alors mon viſage changea cent fois de couleur.) Vraiment, ma chère, il faut abſolument deſcendre.

Il ſavoit, dit-il, que je me trouverois bien dès le moment que le carroſſe s'éloigneroit de cette maiſon. Il jura ſur ſon ame, que je ne devois point deſcendre, & que je ne deſcendrois pas.

Hé mon Dieu, mon Dieu, mon neveu! Mon Dieu, mon Dieu, mon couſin! dirent les deux femmes à-la-fois, que de bruit vous faites pour rien! Vous perſuaderiez à Madame, qu'elle doit craindre en effet de deſcendre. Ne voyez-vous pas qu'elle va tomber tout-à-l'heure en foibleſſe?

En vérité, Madame, dit le vil ſéducteur, il ne faut point violenter là-deſſus la volonté de mon cher amour.

Sottiſe : allons, vous êtes un fou — que d'embarras vous faites! Je devine ce que c'eſt : vous avez honte de nous laiſſer connoître chez quelle ſorte de gens vous avez conduit Madame. Mais deſcendez donc vous-même, parlez à votre ami & prenez vos lettres.

Il deſcendit; mais il ferma la portière après lui, pour m'obliger, dit-il.

Madame, dis-je, le carroſſe peut partir.

Il va partir, ma chère vie, dit Lovelace; — mais il ne donna point, ni n'eut envie de donner des ordres pour qu'il partît.

Eh, Madame, de grâce, que le carroſſe parte. — M. Lovelace peut bien nous ſuivre.

En vérité, ma chère, vous êtes fort mal! — En vérité, il faudroit deſcendre. — Deſcendez ſeulement pour un quart-d'heure. — Seulement l'inſtant de donner vos ordres pour vos effets. Que pouvez-vous craindre à ma compagnie & celle de ma nièce. Il faut que ces gens-là ſe ſoient ſingulièrement mal conduits avec vous. — Par le ciel, je veux m'en informer! — Je verrai quelles ſortes de gens c'eſt.

L'affreuſe hôteſſe ſe préſenta auſſitôt à la portière. — Je vous demande pardon, ma chère Dame, en montant ſur le marche-pied de la portière, ſi nous avons eu le malheur de vous déplaire.

déplaire. — Meſdames, continua-t-elle, en s'adreſſant aux autres, voudriez-vous bien avoir la bonté de deſcendre ?

Hé bien, ma chère, me dit à l'oreille la prétendue Lady Betty, je vois maintenant que l'horrible deſcription qu'on nous a faite d'une perſonne que nous n'avons jamais vue, tourne à ſon avantage. — Je penſois que cette femme étoit un monſtre. — En vérité, elle me paroît ſupportable.

Je craignis de tomber ſans connoiſſance : mais je refuſois toujours de ſortir. — Cocher ! — cocher ! — cocher ! criai-je d'une voix éteinte, tantôt en dedans, tantôt la tête en dehors de la portière, partons.

Mon cœur étoit agité de preſſentimens que je ne pouvois m'expliquer à moi-même : car je ne ſoupçonnois pas encore ces femmes. Mais l'antipathie que j'avois pour cette infâme maiſon, l'horreur de m'en trouver ſi près, lorſque je m'y attendois le moins, la vue de l'affreuſe Sinclair, tout, en un mot, me fit agir comme une perſonne hors d'elle-même.

Cependant on apporta un verre d'eau & des ſels. La prétendue Lady Betty me le fit boire. Dieu ſait ce qu'il pouvoit y avoir encore dans ce breuvage.

Vraiment, dit-elle tout bas, je ſerai bien aiſe de voir quelle eſpèce de perſonnes ſont ces nièces. Je me connois en ſentimens honnêtes! On ne m'en impoſe pas, quand on en manque. Vous ne pouvez aſſurément pas, ma chère, avoir tant d'horreur de rentrer avec nous pour quelques minutes dans une maiſon où vous avez logé & même été penſionnaire pendant pluſieurs ſemaines; à moins que ces femmes ne fuſſent d'une impudence & d'une baſſeſſe dont mon neveu ne s'eſt point apperçu.

Elle dit au laquais d'ouvrir la portière, & elle ſortit de la voiture. Ma chère Demoiſelle, me dit l'autre, permettez que je vous ſuive; car j'étois près de la portière. Ne craignez rien, je ne vous quitterai pas d'un inſtant.

Venez, ma chère, dit la prétendue Lady, donnez-moi votre main; elle me tendoit la ſienne: obligez-moi cette ſeule fois.

Je bénirai vos pas, dit la vieille créature, ſi vous voulez honorer encore une fois ma maiſon de votre préſence.

Cependant le peuple s'attroupoit autour de la voiture; mais j'étois trop affectée pour y faire attention.

La prétendue Miſs Montaigu me preſſa une ſeconde fois, ſe tenant debout comme prête à

deſcendre ſi je lui faiſois place : Oh, mon Dieu, ma chère ! qui peut ſupporter cette foule !

Que penſera ce peuple ?

La prétendue Lady me preſſa encore en me tendant ſes deux mains. — Seulement, ma chère, l'inſtant de donner des ordres pour vos effets.

Ainſi preſſée, & rencontrant les regards de la foule, en jetant alors les yeux autour de moi, avec des Dames ſi richement habillées, & voyant le peuple ſe parler à l'oreille, dans un moment fatal, je deſcendis de la voiture, toute tremblante, forcée de m'appuyer de mes deux mains ſur les bras de la prétendue Lady Betty ; car j'étois trop effrayée pour ſonger à la cérémonie. — Ah ! plût à Dieu que je fuſſe tombée morte ſur le ſeuil de cette maiſon de crimes !

Nous ne reſterons que quelques minutes, ma chère ! — Que quelques minutes, répéta la perfide, pouvant à peine reſpirer de ſa joie, comme j'y ai penſé depuis, d'avoir ainſi triomphé d'une malheureuſe victime !

Allons ; Madame Sinclair, je crois que c'eſt votre nom, montrez-nous le chemin ; en la ſuivant & me conduiſant, j'ai une très-grande ſoif. — Vous m'avez effrayée, ma chère, avec vos étranges frayeurs. — Il faut nous faire du thé, Mde. Sinclair, ſi cela ſe peut, & dans le moment.

Nous avons loin à aller, & il nous faut retourner à Hamſtead ce ſoir.

Il ſera prêt dans un moment, s'écria la malheureuſe, nous avons de l'eau au feu.

Hâtez-vous. — Allons, venez, ma chère, me dit-elle, en me conduiſant à travers le paſſage qui menoit dans le fatal corps de logis du derrière. — Appuyez-vous ſur moi. — Comme vous tremblez! — Comme vos pas ſont chancelans! ma chère nièce Lovelace, me dit-elle, aſſez haut pour que l'affreuſe vieille l'entendît. Pourquoi ces troubles dans vos eſprits? Nous allons ſortir dans un inſtant.'

Ce fut ainſi qu'elle conduiſit la malheureuſe victime dans ce ſallon qu'elle ne connoiſſoit que trop.

Jamais perſonne ne fut ſi honnête, ſi douce, ſi prévenante, que l'odieuſe hôteſſe, débitant tout ce qu'elle put dire d'obligeant, du ton le plus doucereux & le plus mignard. Je crus alors qu'elle s'en laiſſoit impoſer par la dignité d'une Dame de qualité, toute brillante de pierreries.

Le thé fut apporté auſſitôt. Je crois qu'il n'y avoit point de M. Belton: car je ne vis point que le miſérable s'écartât pour parler à perſonne; à moins que ce ne fut pendant le temps que nous diſputions dans la voiture. — Je ne vis point

non plus de M. Belton paroître à la table à thé.

On m'en fit boire deux taſſes avec du lait, les deux prétendues Dames me preſſant tour-à-tour gracieuſement d'en prendre une. J'étois ſtupide entre leurs mains; j'étois ſi ſuffoquée de vapeurs, que je pouvois à peine avaler.

Il me vint une idee qui ne fit que paſſer: c'eſt que le thé, & ſurtout la dernière taſſe, avoit un goût extraordinaire. Voyant que je le goûtois; on m'obſerva que le lait étoit de Londres, & qu'il n'étoit pas à beaucoup près, auſſi bon que celui qu'elles tiroient de leurs propres laiteries.

Je ne doute point que les deux taſſes de thé que je pris, & peut-être auſſi les ſels, n'euſſent été préparés pour moi, dans lequel cas il convenoit plus à leurs vues de m'aider à les prendre, que de me les laiſſer prendre ſeule. J'étois mal diſpoſée auparavant; mais je ſentis que ma tête s'embarraſſoit de plus en plus après, & une douleur ſourde & peſante qui engourdiſſoit tous mes ſens; mais j'imputois cet effet à ma terreur.

Cependant à la prière de ces prétendues Dames, je montai en haut, ſuivie de Dorcas, qui affecta de pleurer de joie & du plaiſir de revoir encore une fois mon *céleſte viſage*, telle fut l'expreſſion de cette vile créature; & ſur le champ je me mis à choiſir quelques-uns de mes habits pour les

emporter, ordonnant de m'envoyer les autres.

Tandis que j'étois ainſi occupée, la prétendue Lady Betty monta à la hâte, & d'un air preſſé. — Ma chère, vous ne ſerez pas long-temps à être prête. Mon neveu eſt très-occupé à répondre à ſes lettres. Ainſi je vais ſortir un moment & changer d'habits, & dans l'inſtant je ſuis à vous.

Oh Madame! — Je ſuis prête! — Me voilà prête! — Vous ne devez pas me laiſſer ici, & toute effrayée je tombai foible ſur une chaiſe.

Je reviens dans l'inſtant, dans l'inſtant — avant même que vous ſoyez prête — avant que vous ayez pu faire tous vos paquets — il ne faut pas nous mettre à la nuit. — Les voleurs dont nous avons entendu parler, pourroient être en campagne maintenant. — Il ne faut pas nous mettre à la nuit.

Elle diſparut avant que j'euſſe le temps de répliquer une parole. Sa prétendue nièce ſortit avec elle, ſans m'en prévenir.

Je n'avois encore aucun ſoupçon que ces femmes ne fuſſent pas réellement ces Dames dont elles jouoient le rôle, & je me reprochois ma foibleſſe & mes vaines frayeurs.

Il n'eſt pas poſſible, penſois-je, que ces Dames veulent ſe prêter à quelque trahiſon contre une malheureuſe créature qu'elles paroiſſent tant

aimer. — Elles ſont ſans doute les perſonnes qu'elles paroiſſent être. — Quelle folie d'en douter ! Elles ont l'air, l'habillement, la dignité de femmes de qualité. Que ce ſoupçon, tout léger qu'il eſt, eſt peu généreux, & indigne d'elles & de ma charité !

Ainſi recouvrant mes eſprits, autant que cela ſe pouvoit, (car je devenois de plus en plus peſante & aſſoupie,) je m'étonnois avec Dorcas d'où pouvoit venir cette ſingulière peſanteur, me frottant les yeux & prenant quelques priſes de ſon tabac, l'une après l'autre, preſque ſans effet, je continuois de faire mes paquets. Quand j'eus fini, que tous mes habits furent empaquetés, & que n'ayant plus à m'occuper que de mes idées, je trouvai qu'elles tardoient longtemps, je crus que j'allois devenir folle. Je m'enfermai dans la chambre qui avoit été la mienne, je me mis à genoux, & je priois ſans ſavoir pour quel but; je reſſortis enſuite: il eſt preſque nuit noire, dis-je. Où eſt, où eſt M. Lovelace ?

Il vint à moi, ne faiſant d'abord aucune attention à ma conſternation & à mon air égaré, (car ce qu'ils m'avoient donné m'avoit renverſé la tête.) — Tout va bien, dit-il, ma chère. — Voici quelques lignes du capitaine Tomlinſon.

Tout alloit bien en effet pour l'infâme deſſein du plus cruel & du plus ſcélérat de tous les hommes !

Je demandai ſa tante ! — Je demandai ſa couſine ! — La nuit, dis-je, eſt prête à venir. — Ma tête va fort mal, fort mal; c'eſt ce que je me ſouviens encore d'avoir dit : & elle devenoit en effet de plus en plus douloureuſe & troublée. — Cependant la terreur ſoutenoit en quelque ſorte mes eſprits. J'inſiſtai ſur ce qu'il allât lui-même preſſer ſes parentes. Il appela ſon laquais. Il s'emporta contre le ſexe pour leurs délais : il étoit heureux que des affaires de conſéquence dépendiſſent rarement de pareilles folles, que des bagatelles arrêtoient & faiſoient manquer de parole.

Son laquais vint ; il lui ordonna de voler chez ſa couſine Leeſon, & de dire à Lady Betty & à ſa couſine combien leur retard nous donnoit d'impatience : il ajouta de ſon chef : dites-leur que ſi elles ne viennent pas ſur le champ, elles ayent à envoyer leur voiture, & nous partirons ſans elles. Dis-leur que je ſuis ſurpris qu'elles en agiſſent ainſi avec moi.

Je trouvai ſon idée très-bonne, & ſon langage très-loyal. Mais quoique j'euſſe peu ma tête à moi, j'eus alors le temps de conſidérer

l'homme & ſa conduite. Il m'épouvantoit par ſes regards & par les violentes émotions qu'il éprouvoit, lorſqu'il fixoit ſes yeux ſur moi. C'étoit, comme je me ſuis rappelée depuis, les émotions forcées d'une joie qu'il étouffoit. Ses phraſes étoient brèves & prononcées comme s'il eût eu la reſpiration embarraſſée. Jamais je n'avois vu pareils regards dans ſes abominables yeux. — Le triomphe y étoit peint. — Ils étoient féroces & hagards ; & cent fois plus déſagréables que ne me parurent ceux des femmes de cette vile maiſon, lorſque je les vis pour la première fois. — Et de temps en temps il me lançoit des regards de côté qui annonçoient des préſages ſiniſtres. — J'euſſe donné l'univers pour être à cent lieues de lui. Cependant ſa conduite étoit honnête & décente. — Mais c'étoit une décence forcée, comme je l'aurois pu voir ; car il me ſaiſit la main deux ou trois fois, & me la ſerra ſi fort, qu'il me bleſſa ; il balbutioit entre ſes dents des paroles de tendreſſe, d'un ſon de voix mignard & doucereux, comme avoit fait quelques inſtans auparavant la vile hôteſſe, d'un accent concentré : tandis que ſes expreſſions & ſes geſtes portoient l'empreinte d'une paſſion violente & preſque convulſive, qui l'agitoit intérieurement. — O ma chère ! quels affreux

geance que ma fuite pouvoit probablement lui avoir inſpirée, ainſi que la difficulté que j'avois eue à lui pardonner, & à me réconcilier avec lui; ſes regards égarés & terribles; les femmes de la maiſon, que j'avois plus de raiſon que jamais de redouter, après ce que m'en avoit encore appris le mot échappé à la prétendue Lady Betty. Toutes ces idées ſe préſentèrent en foule à mon imagination alarmée. Je tombai dans une eſpèce de frénéſie. Je n'ai nul ſouvenir de ce que je devins pendant tout le temps qu'elle dura; tout ce que je ſais, c'eſt que dans mes premières agitations, j'arrachai ma coiffure, je déchirai mes manchettes en vingt morceaux, & je courus le trouver.

Lorſque je fus un peu revenue à moi, j'inſiſtai ſur l'idée qu'il avoit donnée de demander leur voiture; mais le commiſſionnaire, à ce qu'il prétendit, lui avoit dit qu'on l'avoit envoyée pour chercher un médecin, dans la crainte qu'il n'eût pas la ſienne prête.

Je dis que je voulois donc aller droit à la demeure de Lady Betty.

La maiſon de Mde. Leeſon, dit-il, eſt remplie de monde en ce moment. Et comme mon empreſſement ne pouvoit venir que de vaines appréhenſions; (& quelles proteſtations, quels

ſermens ne fit-il pas pour me faire croire à ſon honneur !) il eſpéroit que je ne voudrois pas aller augmenter leur trouble & leur embarras. Charlotte, ajouta-t-il, eſt ſujette à ces accidens : toutes les grandes ſurpriſes, ſoit de joie, ſoit de chagrin, l'y font tomber ; & elle en auroit pour une ſemaine de ces accès, ſi elle n'étoit pas délivrée en peu d'heures.

Vous avez le talent de vous connoître aux yeux, Madame, dit ce miſérable, peut-être en m'inſultant au fond de ſon ame. N'avez-vous pas remarqué de temps en temps à Hamſtead quelque choſe d'égaré dans la figure de Miſs Montaigu. J'avoue que j'eus peur. Il n'y a que le ſilence & le repos qui lui faſſent du bien. Votre ſenſibilité pour elle, & ſa grande affection pour vous ne feroient qu'augmenter le déſordre & le mal de la pauvre fille, ſi vous y alliez.

Dans l'extrême impatience que me donnoient le chagrin & l'effroi, je lui déclarai ma réſolution de ne pas reſter dans cette maiſon juſqu'au lendemain. Tout ce que je poſsède, mes bagues, ma montre & le peu d'argent que j'ai ; je donnerois tout pour avoir une voiture ; ou ſi l'on ne peut en avoir une, je veux aller à pied à Hamſtead dès ce ſoir, duſſé-je y aller ſeule.

On envoya chercher un carroſſe de place ;

ou du moins on prétendit l'avoir fait. Il donneroit tout au monde, dit-il, pour m'obliger & me faire partir, quelque tard qu'il fût, & il m'accompagneroit de tout ſon cœur; mais on ne pouvoit trouver de voiture.

Abrégeons le reſte. Je ſentois mon mal de tête empirer de plus en plus: tantôt ſtupide, tantôt dans le délire, tantôt ſans ſentimens. On fit paroître la plus vile des plus viles créatures pour m'épouvanter. Jamais il n'y eut de créature auſſi horrible qu'elle me le parut en ce moment.

Je me ſouviens que je demandai miſéricorde. Je me ſouviens que je dis, que je conſentois à être à lui: oui, je conſentois à être à lui.... pour obtenir ſa pitié! Mais je ne trouvai point de pitié! Ma force, ma raiſon m'abandonnèrent. ... Et alors ſuivirent des ſcènes.... ô ma chère, des ſcènes ſi terribles! foibleſſes ſur foibleſſes: car je m'en ſouviens, quoiqu'imparfaitement, qui ne me procurèrent aucune compaſſion. — Mais la mort me fut refuſée. C'eût été pour moi une trop grande grâce.

❋ ❋

C'eſt ainſi que je fus jouée & ramenée par ſurpriſe, trompée par des cœurs plus noirs que je ne croyois qu'il s'en pût trouver dans mon propre ſexe, par des femmes qui me paroiſſoient

être des femmes d'honneur & de conſidération: & c'eſt ainſi que je fus barbarement traitée par le ſcélérat, quand il me vit retombée ſous ſon pouvoir.

J'étois tellement ſtupide & inſenſible, que je n'oſe pas aſſurer que les horribles créatures de la maiſon prêtaſſent en perſonne leur miniſtère à ſes complots. Mais j'ai dans la mémoire des images de figures de femmes, qui me paſſoient pour ainſi dire devant les yeux, & en particulier celle de l'affreuſe Sinclair. Mais comme toutes ces idées confuſes pourroient bien n'être que l'effet de la terreur que j'avois conçue en voyant le ton de violence plus que maſculine qu'elle s'étoit un jour permiſe de prendre avec moi, lorſque j'avois déclaré mon averſion pour ſa maiſon; & que d'ailleurs tout ce que j'ai ſouffert de ſa barbarie n'a pas beſoin d'être aggravé, je briſerai ſur un ſujet le plus révoltant qui puiſſe jamais reſter dans mon ſouvenir.

Je n'ai jamais revu depuis les malheureuſes qui m'ont ainſi jouée ſous leur faux perſonnage. Il a perſiſté juſqu'à la fin à ſoutenir, & même en invoquant le ciel par les plus terribles imprécations, comme témoin de la vérité de ſon aſſertion, qu'elles étoient réellement & véritablement les Dames qu'elles ſe diſoient être, ajoutant

qu'elles n'avoient pu prendre congé de moi en quittant Londres, à cauſe de l'état de frénéſie & d'inſenſibilité où j'étois. Car leurs breuvages enivrans, ou plutôt aſſoupiſſans, avoient preſque détruit mes facultés & effacé les objets de mon intelligence, comme je vous en ai déjà dit un mot; enſorte que pendant pluſieurs jours de ſuite, je fus dans un délire étrange: tantôt dans une ſtupide rêverie, tantôt aſſoupie, tantôt pleurant, tantôt extravagant, tantôt écrivant ſans ſuite & déchirant auſſitôt ce que j'avois écrit: mais plus miſérable encore dans les momens où un rayon de raiſon venoit préſenter confuſément à ma mémoire tout ce que j'avois ſouffert. (♭)

LETTRE XLIX.

En continuation.

(¶) CLARISSE donne enſuite le récit:

De la fin de ſon aſſoupiſſement & de ſon délire;

De ſa tentative pour s'échapper en l'abſence de Lovelace;

Des converſations qu'ils eurent enſemble à ſon retour;

De la figure coupable qu'il avoit ;

De ſa réſolution de ne jamais être à lui ;

De ſes divers efforts pour s'enfuir ;

De ſon traité avec Dorcas pour l'engager à lui prêter ſon ſecours ;

Du billet que Dorcas laiſſa tomber exprès, comme elle n'en peut douter, pour la livrer perfidement à Lovelace ;

De ſon triomphe ſur toutes les créatures de la maiſon, aſſemblées pour l'intimider & peut-être pour commettre de nouveaux outrages ſur ſa perſonne ;

Du départ de Lovelace pour le château de M.... ;

De ſes lettres répétées pour l'engager à ſe rendre avec lui à l'autel le jour de la fête de ſon oncle ;

De ſon ſilence conſtant ſur toutes ces lettres ;

De ſa ſeconde évaſion, effectuée, dit-elle, d'une manière dont elle n'attendoit aucun ſuccès ; & qui n'étoit qu'un eſſai & le prélude d'un projet plus sûr qu'elle avoit formé :

Et d'autres particularités qu'on trouve dans les lettres précédentes de M. Lovelace, & dans celle de ſon ami Belford. Enſuite elle continue : (♭)

Auſſitôt que je me vis dans un lieu sûr, je pris la plume pour vous écrire. Mon deſſein, en

en commençant, n'étoit que de vous demander en peu de mots l'état de votre ſanté. Je ne pouvois attribuer votre long ſilence qu'à la maladie. Mais dès que ma plume eût commencé à courir ſur le papier, mon cœur affligé ſe répandit malgré moi dans ma lettre. (¶) Les appréhenſions que j'avois eues de ne pas réuſſir dans mon projet de fuite, la fatigue de ma marche, la difficulté que j'avois eue à me procurer un logement, n'ayant pu me réſoudre à reſter dans deux maiſons dont les hôtes ne m'ont pas plû, & ayant déplû à mon tour à ceux d'une troiſième, à l'air d'effroi que vous jugez bien qui étoit peinte ſur ma figure; tout cela joint à l'image préſente de tout ce que j'avois ſouffert, aux triſtes circonſtances de ma ſituation, aux nouveaux ſujets d'alarmes que j'enviſageois dans l'avenir, m'avoit jetée dans un trouble, dont toutes mes expreſſions devoient ſe reſſentir. (♭) En un mot, en la reliſant, elle me parut à demi inſenſée. Mais déſeſpérant de faire mieux quand j'aurois pris la peine de la recommencer, je me déterminai à la laiſſer partir; & quant au reproche de vous l'avoir adreſſée directement, je n'ai point d'excuſe, ſi la cauſe même du déſordre qui y règne ne m'en fournit pas une aux yeux de votre pitié.

Celle que je reçus de votre mère fut un coup terrible pour moi. (¶) Cependant je remerciai bientôt le ciel d'un autre effet qu'elle produiſit. Au milieu des noires vapeurs qui m'aſſiégeoient, & dans l'excès d'abattement & de déſeſpoir où j'étois prête à ſuccomber, elle opéra ce qu'opère une ſaignée copieuſe & les veſſicatoires dans les attaques de paralyſie & d'apoplexie. Elle reveilla mon attention & ranima mes eſprits, pour combattre les maux dont j'étois environnée. Elle détourna & fit refluer dans un autre canal, pour me ſervir d'une autre métaphore, l'amas de maux & de chagrins qui menacèrent plus d'une fois d'accabler ma raiſon ſous leur poids. Mais je déplorai ſincèrement, comme je le fais encore, ſuivant l'idée de votre mère, *de ne pouvoir être ſeule malheureuſe.* Je m'affligeai juſqu'aux larmes, non-ſeulement de toutes les peines que je vous avois déjà cauſées, mais encore de celles que je venois d'y ajouter par ma nouvelle imprudence. (♭)

Cet incident m'a rendu la force d'écrire à Milady Lawrance, à Madame Norton, & même à Madame Hodges. Je vous envoie mes lettres & les réponſes. Vous verrez qu'il ne manque rien à la révélation des plus lâches impoſtures. Cependant je ne ceſſe pas d'admirer comment ce

miſérable Tomlinſon a pu ſe procurer la connoiſſance de pluſieurs faits qui m'ont engagée à lui donner ma confiance. (*)

Je ne doute pas, qu'en approfondiſſant l'hiſtoire de Mde. Fretchville & de ſa maiſon, je n'y découvriſſe une autre ſource de pratiques & d'inventions de la même noirceur. Mais j'ai déjà aſſez, & même trop d'éclairciſſemens contre ce parjure.

Quelle chaîne de crimes & de perfidies! Quelle ſera la fin du parjure & de l'impoſteur! Le ciel auſſi outragé, auſſi bravé, que je ſuis trompée, trahie, déshonorée! Je dois dire néanmoins contre moi, que ſi ce que j'ai ſouffert eſt une ſuite naturelle de ma première erreur, je ne dois jamais me la pardonner; quoique vous ſoyez aſſez partiale en ma faveur pour me croire irréprochable juſqu'à ma première évaſion.

A préſent, Madame, & vous, ma très-chère Miſs Howe, que je reconnois toutes deux pour mes juges, permettez qu'en finiſſant ce triſte récit, je vous demande à toutes deux une faveur,

(*) (¶) Le lecteur attentif n'a pas beſoin qu'on le ramène ſur le paſſé pour lui faire comprendre ce que Clariſſe ne peut expliquer. Elle ne ſavoit pas ſi M. Lovelace étoit parvenu à ſurprendre les lettres de Miſs Howe; particulièrement celle du Tome IV. (Lettre L.) ſur laquelle il fait ſes commentaires. Voyez Lettre VIII du Vme. volume. (§)

à laquelle j'attache beaucoup d'importance : c'eſt de n'ouvrir jamais la bouche ſur les potions & les violences dont je vous ai dit un mot. (¶) Non que je cherche à dérober ma diſgrace aux yeux du public, & que je veuille lui cacher que ce miſérable m'a traitée d'une manière infâme : il paroît que tout le monde, excepté moi, s'attendoit à tout d'un pareil caractère ; mais des attentats de cette nature expoſant les coupables à toute la rigueur des loix ; croyez-vous que ſi M. Lovelace & ſes complices étoient pourſuivis, je fuſſe capable de paroître devant un Tribunal de juſtice, & d'y ſoutenir le rôle d'accuſatrice ? (♭) Puiſque ma réputation étoit flétrie aux yeux du monde, avant cette horrible cataſtrophe, & depuis le moment où j'ai quitté la maiſon de mon père, puiſqu'il ne me reſte aucune eſpérance de bonheur ſur la terre ; qu'on me laiſſe du moins deſcendre tranquillement au tombeau. Que tout y ſoit enſeveli : & je ne demande d'autre ſouvenir qu'une larme, une ſeule larme d'amitié, qui tombera des yeux de ma chère Miſs Howe, à l'heureux moment où la mort fermera les miens, & finira tous mes chagrins : après quoi je conſens qu'on oublie pour jamais qu'il ait exiſté une auſſi malheureuſe créature que

CL. HARLOWE.

LETTRE L.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Dimanche, 9 Juillet.

PUISSE le ciel ſignaler ſa vengeance aux yeux de l'univers, ſur le plus criminel & le plus abandonné de tous les hommes! Et je ne doute pas que tôt ou tard l'effet ne réponde à mes vœux. Pour le dédommagement de vos ſouffrances, c'eſt ſur un *autre monde* qu'il faut porter nos regards.

Autre découverte, ma chère. — Avec quelle horrible malice vous avez été jouée. Je vous ai crue très-circonſpecte, très-pénétrante; mais hélas, vous ne l'étiez pas aſſez pour le monſtre à qui vous aviez affaire.

La lettre du 7 juin, que vous m'envoyez comme une des miennes, eſt une lettre forgée. (*) Le caractère, à la vérité, reſſemble étonnement au mien, & l'enveloppe eſt celle même de ma lettre; cependant, ſi vous aviez eu alors le moindre ſoupçon de l'impoſture,

(*) Voyez Lettre X, Tome VI.

vous qui connoiſſez ſi bien ma main, vous auriez pu n'y être pas trompée. En un mot, cette infâme lettre, quoiqu'aſſez longue, ne contient qu'une partie de la mienne. Tout ce qui pouvoit vous éclaircir ſur l'horrible caractère de la maiſon, & vous rendre Tomlinſon ſuſpect, eſt entièrement ſupprimé. Vous en jugerez vous même par l'eſquiſſe que j'avois gardée & que je veux vous envoyer. (*) Vous verrez auſſi quel tour il donne aux informations de Miſs Lardner. Exécrable monſtre!

Un juſte égard pour notre sûreté commune, m'oblige, ma chère, de vous exciter à la vengeance contre ce monſtre audacieux, infernal. Les mêmes principes d'ordre & de juſtice qui conſtituent l'autorité des loix, font un devoir à l'innocence offenſée de les employer contre ſes perſécuteurs: & ce n'eſt pas notre ſeul intérêt que je vous donne pour motif, mais encore celui d'une infinité d'autres innocentes, qui peuvent être expoſées aux mêmes outrages.

Miſs Howe rapporte ici toutes les circonſtances du meſsage de Hamſtead, (†) *elle continue:*

Ce qui m'étonne dans ce récit, c'eſt que le

(*) Voyez Lettre III, Tome VI.

(†) Voyez Lettre XXII, Tome VI.

déteſtable brigand, qui n'a pu deviner à quelle heure mon meſſager devoit arriver, ait trouvé ſur le champ une créature diſpoſée à vous repréſenter. Je réponds de l'honnêteté du jeune homme ; mais il eſt bien étrange qu'il ſoit arrivé pendant que vous étiez à l'égliſe, comme je le vérifie en comparant ſon récit avec vos explications ; tandis qu'il devoit être chez Madame Moore, deux heures plutôt. Que ne m'aviez-vous marqué, ma chère, que le monſtre avoit découvert votre retraite, & qu'il étoit autour de vous ? Vous l'auriez dû ſans doute — mais je vous blâme ici d'une négligence dont je ne juge que par l'événement.

On ne me reprochera pas d'avoir jamais eu trop de crédulité pour les hiſtoires de ſpectres, de démons & d'eſprits familiers qui ſe racontent entre les jeunes filles de la campagne ; cependant je crois que pour expliquer le ſuccès de tant d'impoſtures & de trahiſons, & ſon art infini pour les illuſions & les preſtiges, il faut ſuppoſer que ſi ce miſérable n'eſt pas un démon lui-même, il en a ſans ceſſe un à ſes ordres. Tantôt je vois ce démon familier prendre la figure de l'abominable Tomlinſon, tantôt celle de l'exécrable Sinclair, comme il l'appelle lui-même ; tantôt celle de Milady Lawrance. Mais

lorſqu'il a voulu paroître ſous la forme angélique de ma chère amie, voyez quel hideux maſque il a pris aux yeux de mon meſſager !

C'eſt mon opinion, ma chère, qu'auſſi longtemps que le monſtre n'aura pas quitté l'Angleterre, il n'y a plus de sûreté pour vous dans le nouvel aſyle où vous êtes. Les mots ſont trop foibles. Oh quelles imprécations aſſez fortes pourrois-je employer contre lui ! Il faut que cet horrible ſcélérat ſe ſoit vendu à l'enfer pour un temps. Puiſſe le terme de ſon pacte être abrégé ! Puiſſe ſon infernal correſpondant lui manquer de foi, comme il en manque lui-même aux autres !

Je ne me borne point à vous envoyer l'eſquiſſe de ma longue lettre du 7. J'y joins les principaux articles de celle que mon meſſager a cru vous remettre à vous-même à Hamſtead. Vous jugerez après les avoir lus, combien ma ſurpriſe étoit juſte, de ne recevoir aucune réponſe à ces deux lettres, lorſque de votre aveu vous aviez reçu la première, (mais ce n'étoit qu'une contrefaction de ſa main) & que l'on m'aſſuroit que la ſeconde vous avoit été remiſe à vous-même; & combien cette ſurpriſe dut redoubler, lorſque Madame Townſend m'écrivit le 15 Juin, de Hamſtead, « que M. Love-
« lace, après y avoir paſſé pluſieurs jours avec

« vous, avoit amené chez Mde. Moore ſa tante « & ſa couſine, richement parées & dans un « carroſſe à quatre chevaux, vous faire viſite, « qu'elles vous avoient fait conſentir à retourner « avec elles dans votre premier logement, où « vous étiez actuellement; que les femmes de « Hamſtead vous croyoient mariée, & m'accu- « ſoient d'avoir entretenu la mauvaiſe intelli- « gence entre les deux époux: qu'il étoit à « Hamſtead le jour d'auparavant, c'eſt-à-dire, le « mercredi 14, & qu'il s'étoit applaudi de ſon « bonheur avec vous; qu'il avoit invité Madame « Moore, Madame Bevis & Miſs Rawlings à « faire le voyage de Londres pour rendre viſite « à ſon épouſe; qu'il avoit déclaré que vous « aviez repris un nouveau goût pour votre « première demeure, & qu'il avoit ſatisfait « honorablement à votre dépenſe, pendant le « peu de jours que vous aviez paſſés chez Mde. « Moore. »

Je ne vous déguiſerai pas, ma chère, que ces apparences m'avoient cauſé tant d'étonnement & de dégoût d'une conduite qui juſqu'alors avoit été irréprochable, que je pris la réſolution de demeurer auſſi tranquille qu'il me ſeroit poſſible, & d'attendre qu'il vous prît envie de me répondre. Cependant je ne pus modérer long-temps

mon impatience, & le 20 Juin je vous écrivis une lettre aſſez vive, que je vois que vous n'avez pas reçue.

Quelle fatalité, ma chère, dans toute votre aventure, depuis le premier moment juſqu'aujourd'hui! Si ma mère avoit permis..... Mais puis-je la blâmer, lorſque vous avez un père & une mère qui méritent tant de reproches! plus ſans doute que des parens n'en méritèrent jamais, ſi l'on conſidère quelle fille ils ont chaſſée, perſécutée, indignement abandonnée!

Mais c'eſt ſur votre monſtre que reviennent toujours mes imprécations; malheureuſement, comme je l'ai déjà dit, les expreſſions ſont trop foibles pour ſemblables horreurs. Ses trahiſons & ſes parjures nous apprennent ce qu'il faut attendre des libertins, lorſqu'une jeune perſonne tombe en leur pouvoir. Il y a beaucoup d'apparence, que dans ſon inſupportable préſomption, il a compté d'abord ſur une conquête plus aiſée. Mais lorſque votre vigilance ſans exemple & votre incomparable vertu l'ont mis dans la néceſſité d'employer les breuvages, le rapt & les dernières violences, pour parvenir à ſon but déteſtable, vous voyez que l'idée du crime ne l'a jamais arrêté. Je ne doute pas que les gens du même caractère ne s'abandonnaſſent plus ſou-

vent aux mêmes excès, ſi l'imprudence & la crédulité de notre ſexe, qui ſe jette de lui-même dans leurs mains, n'abrégeoient les difficultés de leur triomphe.

Quelle doit être la ſatisfaction d'un père & d'une mère, qui connoiſſant ces attentats, ont le plaiſir de voir qu'ils ont heureuſement diſpoſé de leur fille en faveur d'un homme vertueux! Qu'une jeune femme eſt heureuſe, de ſe trouver ſous la protection d'un mari digne de ſon reſpect autant que de ſon amour! Si Clariſſe Harlowe n'eſt pas échappée, qui ſe flattera d'être à couvert du danger? Tous les libertins ne ſont pas des Lovelaces, mais il eſt bien plus certain que toutes les femmes ne ſont pas des Clariſſes. Les attentats de votre monſtre n'ont été que proportionnés à votre réſiſtance & à votre vertu.

Ma mère m'a donné ordre de vous communiquer ſes idées ſur votre déplorable aventure. Je le ferai dans une autre lettre, que je me propoſe de vous envoyer avec celle-ci par un exprès. A l'avenir, mon deſſein, ſi vous l'approuvez, eſt d'employer l'ancienne voie de Collins, qui laiſſera mes lettres à la tête du *Sarraſin*, près de Snow-hill. Vous pourrez y envoyer les vôtres, comme nous avions coutume de faire chez Wilſon, excepté celles que

d'autres raiſons peuvent nous porter à faire partir par la poſte. Mais je crains bien qu'il ne faille bientôt que celles-là ſoient adreſſées comme autrefois, à M. Hickman ; ma mère paroît déterminée à faire dépendre la liberté de notre correſpondance, d'une condition à laquelle je doute que vous vous ſoumetiez, quoique je le déſire beaucoup : c'eſt ce que je remets à vous expliquer dans une autre lettre. (¶) Je finirai celle-ci par des excuſes, pour les réflexions dures auxquelles je me ſuis emportée dans ma dernière, & dont je rougis intérieurement, en voyant votre douceur inaltérable, & la noble élévation de votre ame. Je vous ſupplie, ma chère, de croire que vous avez toujours une amie qui compâtit à vos maux, & qui ne changera jamais, dans

Votre ANNE HOWE. (♭)

LETTRE LI.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Lundi, 10 *Juillet.*

JE reprends la plume, ma très-chère amie, pour obéir à l'ordre de ma mère, & vous expliquer ce qu'elle penſe de votre malheureuſe hiſtoire.

Elle revient encore à ſon ancienne chanſon. Vos malheurs, dit-elle, ont leur ſource dans votre première & fatale démarche; car elle eſt perſuadée (ce que je ne ſuis point) qu'après une nouvelle épreuve, qui devoit être la dernière, vos parens étoient réſolus de céder à votre averſion, s'ils l'avoient trouvée inſurmontable. Mais après tant de ridicules tentatives, n'étoit-ce pas une folie de ſuppoſer que vos diſpoſitions puſſent changer ?

A l'égard des indignités que vous avez eſſuyées de la part du plus vil de tous les hommes, elle penſe conſtamment que s'il n'y a point d'exagération dans votre récit, comme elle en eſt perſuadée, vous devez le pourſuivre dans toute la rigueur des loix, lui & ſes abominables complices.

Elle demande quels aſſaſſins, quels raviſſeurs ſeroient jamais appelés en juſtice, ſi la modeſtie étoit une raiſon qui pût diſpenſer notre ſexe de paroître devant les tribunaux pour révéler leurs crimes? Elle prétend qu'il eſt néceſſaire pour la sûreté publique, que ces bêtes de proie ſoient retranchées de la ſociété; & ſi vous manquez là-deſſus à ce qu'elle nomme votre devoir, elle vous croit reſponſable de tous les maux qu'il peut cauſer encore dans le cours de ſon infâme vie.

Qui croira jamais, Nancy, m'a-t-elle dit, que Miſs Harlowe parle de bonne foi, lorſqu'elle aſſure qu'il lui importe peu que ſes diſgraces demeurent cachées, ſi la crainte ou la confuſion l'empêche de paroître & de demander juſtice pour elle-même & pour ſon ſexe? Ne la ſoupçonnera-t-on pas plutôt d'appréhender qu'on ne découvre de ſa part quelque foibleſſe, quelque veſtige d'amour caché, dans les informations & les éclairciſſemens? Si le coupable, dit-elle, demeure impuni, dans un cas où le parjure, les breuvages, l'impoſture & la violence ont été employés, pour la ruine d'une fille dont l'innocence eſt prouvée par la nature même de ces crimes, & pour le déshonneur d'une famille diſtinguée, il n'y a point de forfait

qui mérite l'attention de la juſtice, ni de criminel qui doive craindre le châtiment.

Elle penſe auſſi, & je ſuis de la même opinion, que les infâmes complices doivent ſubir la punition qu'elles méritent & qu'elles ne peuvent éviter, ſi le procès eſt une fois commencé. C'eſt le moyen de détruire un nid de vipères, & de ſauver quantité d'innocentes créatures.

Elle m'a dit encore, que ſi Miſs Clariſſe ne trouve pas dans ſon intérêt propre des raiſons aſſez fortes pour lui faire ſouhaiter une vengeance publique, elle doit vaincre ſes ſcrupules par conſidération pour ſa famille, pour ſes amis & pour ſon ſexe, qui tous participent viſiblement à ſa diſgrace.

Enfin, ma chère, elle déclare qu'à la place de votre mère, elle ne vous pardonneroit pas à d'autres conditions; & ſi vous vous y ſoumettez, elle promet d'entreprendre elle-même de vous réconcilier avec votre famille.

Voilà, ma chère amie, quels ſont ſes ſentimens ſur votre infortune & ſur votre ſituation. Je ne puis vous dire que je n'y trouve pas beaucoup de juſtice & de raiſon. Il me ſemble même que les loix devroient obliger une femme injuriée à pourſuivre l'offenſeur, & faire un crime capital de la ſéduction, lorſque l'inno-

cence éclate d'un côté, & qu'on découvre de l'autre une ſuite de baſſeſſes & d'artifices étudiés.

(¶) Il y a à cet égard une coutume bien ſage qui ſe pratique dans l'isle de *Man*.

Si une fille y pourſuit un garçon pour viol, les juges eccléſiaſtiques choiſiſſent & nomment les jurés; ſi les jurés le trouvent coupable, il eſt renvoyé en état de condamné aux cours ſéculières; & ſi dans celles-ci il demeure convaincu, l'arbitre ou juge remet à la fille une corde, une épée & un anneau; & il eſt à ſon choix de faire ou pendre, ou décapiter le coupable, ou bien de l'épouſer.

C'eſt, je crois, les deux premiers que la femme doit toujours choiſir.

Je languis de ſavoir tous les détails de votre aventure. Vous devez avoir du temps de reſte devant vous, avec une ame auſſi active que la vôtre, ſi toutefois vous avez une ſanté tolérable & un peu de vigueur dans vos eſprits.

Je m'attends à trouver dans ce récit le plus grand exemple de ſcélérateſſe dans l'homme, & le plus beau modèle de vertu dans la femme, ſi vous pouvez l'écrire avec l'ordre & le détail que vous aviez coutume de ſuivre avec moi.

Eſſayez, ma chère amie; & puiſque vous

ne

ne pouvez donner l'exemple ſans donner l'avertiſſement, donnez-nous tous les deux, pour l'intérêt & le profit de tous ceux qui viendront à ſavoir votre malheureuſe deſtinée; en partant de votre lettre du 5 Juin, où votre perſpective n'étoit pas alors trop déſagréable. Je vous plains en vous impoſant cette tâche; mais je ne puis conſentir à vous en diſpenſer. (b)

Ma mère m'ordonne d'ajouter qu'elle inſiſte ſur la néceſſité de déférer votre monſtre à la juſtice. Elle répéte qu'à cette condition, non-ſeulement elle ne s'oppoſera plus à notre correſpondance, mais qu'elle entreprendra de vous réconcilier avec vos proches. Ainſi, j'attends que vous me faſſiez connoître vos diſpoſitions. J'ai demandé à ma mère, ſi elle me permettroit de paroître avec vous devant les juges. Sans doute, m'a-t-elle dit, ſi ce motif pouvoit vous engager à commencer les pourſuites contre le ſcélérat & ſes infâmes ſuppôts. Je m'engage, ma chère, à vous accompagner. Oui, n'en doutez pas, pourvu que je voie ſeulement quelque apparence de pouvoir conduire le monſtre au dénouement qu'il mérite.

Encore une fois, ne tardez point à me faire connoître là-deſſus vos idées, ſuppoſé que les nôtres ſoient approuvées de votre famille. Mais

quelque parti que vous preniez, mes plus ardentes prières ſeront pour obtenir du ciel qu'il vous donne la patience de ſupporter vos afflictions, comme il convient à ceux qui n'ont pas à ſe reprocher de ſe les être attirées par aucune faute volontaire; qu'il répande dans votre cœur bleſſé la douceur de ſes conſolations; & qu'il vous donne une ſuite d'années heureuſes.

ANNE HOWE.

(*Aux deux lettres précédentes, qui furent envoyées par un exprès, Miſs Howe joignit le billet ſuivant.*)

Il m'eſt impoſſible, ma très-chère amie, de laiſſer partir ces deux lettres ſans vous prévenir ſur quelques expreſſions moins tendres que je ne l'aurois ſouhaité, mais que je me ſuis vue comme forcée d'employer, parce qu'elles devoient être ſoumiſes à l'inſpection de ma mère. Cependant le principal motif de ce billet particulier eſt pour vous demander la permiſſion de vous envoyer de l'argent & les autres néceſſités qui doivent vous manquer. Faites-moi ſavoir en même temps ſi je puis vous être utile par moi-même, ou par ceux ſur qui j'ai quelque pouvoir. Je tremble que votre retraite

ne ſoit pas aſſez sûre. Cependant tout le monde eſt perſuadé qu'il n'y a pas d'aſyle comparable à Londres. Je m'arracherois volontiers les cheveux de chagrin de n'avoir pas le pouvoir de vous offrir une protection perſonnelle.

ANNE HOWE.

(¶) Encore une fois pardon, très-chère amie, pour les barbares duretés de ma lettre du 5 ; mais j'ai bien de la peine à me les pardonner moi-même. Moi ! que j'aie été ſi cruelle, vous connoiſſant ſi bien ! D'où, d'où m'eſt donc venu cet indigne emportement ? (♭)

LETTRE LII.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Mardi, 11 *Juillet*.

(¶) *Vous pardonner*, ma chère ! — Oh ! je vous pardonne de tout mon cœur. Et vous, me pardonnerez-vous auſſi quelques traits amers qui me ſont échappés dans ma réponſe à votre lettre du 5 ? Vous ne m'auriez pas aimée comme vous m'aimez, & je n'aurois pas reconnu ce tendre intérêt que vous avez toujours pris à

mon honneur, ſi vous n'aviez pas été indignée contre moi, ſur les apparences que vous préſentoit ma conduite au moment où vous m'avez écrit cette lettre. Je vous dois des remercîmens, & je vous les fais de tout mon cœur, ma meilleure & unique amie, de m'avoir fourni l'occaſion de me juſtifier, & de votre empreſſement à m'abſoudre de tout blâme, à la première lecture de ma triſte narration.

Puiſque vous déſirez tant d'avoir ſous les yeux tous les détails de ma malheureuſe hiſtoire, je veux vous rendre un compte très-circonſtancié de tout ce qui m'eſt arrivé depuis l'époque que vous marquez, ſi le ciel me prête aſſez de vie & de forces. Mais il eſt aſſez probable que vous ne verrez ce triſte récit qu'après la dernière ſcène qui doit tout terminer; & comme en écrivant j'aurai toujours en vue ce terme, j'eſpère qu'il ne faudra pas d'autre garant de la véracité de l'hiſtorien, quels que puiſſent être les lecteurs.

Je ſuis bien éloignée de me croire à couvert des atteintes & des violences de cet homme. Mais que puis-je faire de mieux? Où fuir? — Peut-être que le mauvais état de ma ſanté, qui doit s'altérer de jour en jour, à meſure que le ſouvenir de mes maux paſſés, & l'amertume de mes réflexions irriteront mes douleurs, pourra

devenir ma plus sûre protection. J'ai eu, je l'avoue, une fois l'idée de quitter l'Angleterre, & si j'avois devant moi la perspective d'une longue vie, je l'exécuterois. — Mais, ma chère, le coup est porté, — & vous n'avez pas sujet, en considérant la situation où je suis réduite, d'en être bien affligée. Quel seroit donc le cœur que j'aurois, s'il n'étoit pas mortellement blessé ? — En vérité, ma chère amie, j'aspire si ardemment au dernier dénouement, & j'éprouve tant de consolation à voir ma santé décliner, que je me surprends quelquefois dans un déplaisir ingrat d'avoir reçu cette constitution forte & saine, qui avoit coutume autrefois de doubler toutes mes jouissances.

A l'égard de cette poursuite judiciaire qu'on me recommande avec tant de chaleur, je pourrai revenir sur ce sujet & m'expliquer plus amplement, si jamais je me sens plus de vigueur; car à présent mes esprits sont dans un extrême abattement. Mais ce que je puis dire aujourd'hui, c'est que je souffrirois plutôt tous les maux (à l'exception pourtant de l'outrage capital que j'ai essuyé une fois) que de paroître en public devant un tribunal pour me faire justice. (*) Et

(*) (¶) On verra plus bas le docteur Lewen la presser

je ſuis ſincèrement affligée, que votre mère preſcrive une pareille démarche pour condition de notre future correſpondance; car la continuation de votre amitié, ma chère, & le déſir que j'ai toujours eu de correſpondre avec vous juſqu'à la fin de ma vie, étoient tout ce qui me reſtoit d'eſpérance & de conſolation. Néanmoins, comme l'amitié dépend du cœur, & non pas ſeulement de la main, j'eſpère que je ne mériterai jamais de perdre le premier.

O ma chère! que ne donnerois-je pas pour obtenir la révocation de la malédiction de mon père! Pour une réconciliation, il ne faut pas l'eſpérer. Vous, qui n'avez jamais aimé mon père, vous pourriez traiter de foibleſſe ma ſollicitude ſur cet article; mais dans l'épuiſement où ſont de temps en temps mes eſprits, le motif qui me fait ſouhaiter cette révocation, n'eſt pas toujours foibleſſe.

J'approuve la méthode que vous me propoſez pour la ſûreté de nos lettres, & j'ai déjà pris des meſures pour que le portier de l'auberge m'apporte les vôtres au moment de l'arrivée de

---

d'entamer cette procédure, par des argumens dignes de ſon caractère, & Clariſſe y répondre par des motifs dignes du ſien (§).

Collins, à qui le domeſtique de la maiſon où je ſuis doit porter les miennes. (b)

J'ai écrit à Miſs Rawlings de Hamſtead; & ſa réponſe que je reçois à ce moment, éclaircit les lâches inventions par leſquelles ce méchant homme s'eſt procuré votre lettre du 10 Juin. Voici la ſubſtance des deux lettres.

« J'informois Miſs Rawlings de ce qui m'étoit « arrivé par la trahiſon des deux femmes qui « avoient oſé ſe revêtir de noms reſpectables, « & ſe donner devant moi pour la tante & la « couſine de ce méchant homme, & je lui « déclarois que je n'avois jamais été mariée. Je « la ſuppliois de s'informer particulièrement, & « de m'apprendre qui avoit pris mon nom chez « Mde. Moore, le dimanche 11 Juin tandis que « j'étois à l'égliſe, pour recevoir une lettre qui « m'auroit ſauvé de ma ruine, ſi j'avois eu le « bonheur de la recevoir. Je lui faiſois des « excuſes ſur le déſordre qu'elle avoit dû remar- « quer dans mon eſprit, & qui venoit de l'excès « de mes afflictions, de n'avoir pas ſatisfait Mde. « Moore. Je la priois de m'envoyer le compte « de ma dépenſe; & dans la crainte d'être obſer- « vée par M. Lovelace, je lui marquois une « adreſſe détournée, dont je me croyois sûre, « à Miſtriſs Marie Atkins, à la Belle Sauvage

« à Ludgate, où l'on iroit prendre ſa réponſe. »
Miſs Rawlings m'apprend « que le miſérable
« avoit engagé Mde. Bevis à me repréſenter dans
« mon abſence, (il paroît que cette idée lui
« vint ſur le champ, à l'arrivée de votre meſ-
« ſager) (¶) que Mde. Bevis s'étoit laiſſée per-
« ſuader de faire la malade, couchée ſur un
« lit de repos, avec un mouchoir qui couvroit
« ſon cou & une partie de ſon viſage, ſéduite
« par la fauſſe ſuppoſition de vos efforts con-
« tinuels, pour ruiner la paix de notre mariage,
« & qu'elle avoit reçu votre lettre ſous mon
« nom. (♭) Elle cherche à excuſer l'intention
« de cette femme. Elle prend une part fort
« vive à mes infortunes; mais elle ſe félicite
« beaucoup d'être informée aſſez tôt du caractère
« & de la baſſeſſe de M. Lovelace, pour ne
« pas exécuter la parole qu'elle lui avoit donnée
« de me rendre une viſite chez Mde. Sinclair
« avec les deux veuves, dans la ſuppoſition
« que j'y étois heureuſe avec lui, comme il
« les en avoit aſſurées. Elle m'apprend d'ailleurs
« qu'il a payé fort honorablement ſa dépenſe &
« la mienne. (¶) Elle finit par me prier de
« l'informer des détails d'une aventure ſi extraor-
« dinaire, & qu'il eſt à propos de connoître,
« pour juger quels méchans, tant d'un ſexe

« que de l'autre, on eſt expoſé à rencontrer « dans ce monde. » (♭)

Je vous rends grâces, ma chère, de m'avoir envoyé la ſubſtance de vos deux lettres interceptées par le monſtre. Je vois l'extrême avantage qu'il en a pu tirer pour le ſuccès de ſes lâches deſſeins, contre une fille infortunée dont il a fait ſi long-temps le jouet de ſes horribles inventions. Que je ſuis laſſe de la vie! (¶) Souffrez que je le répéte; & d'un monde où les créatures innocentes & bonnes paroiſſent ſi étrangères, & deſtinées à être les victimes des *vrais enfans de la terre.* (♭) Que je ſuis malheureuſe que les ſeules lettres qui pouvoient m'informer de ſes horribles vues, & m'armer contre lui & contre ſes infâmes complices, ſoient celles qui ſont tombées entre ſes mains! & plus malheureuſe encore, que ce ſoit mon évaſion à Hamſtead qui lui ait fourni l'occaſion de les recevoir!

Cependant je ne ceſſe pas de m'étonner que ce Tomlinſon ait pu découvrir ce qui s'étoit paſſé entre M. Hickman & mon oncle. (*) De toutes les circonſtances, c'eſt celle qui m'a le plus aveuglée ſur le caractère de cet impoſteur. Les moyens

(*) Voyez la note au bas de la page 339 de ce vol. Lettre XLIX.

par leſquels M. Lovelace eſt parvenu lui-même à me trouver dans Hamſtead, ne demeureront pas moins impénétrables pour moi. Il peut faire gloire de ſes artifices. Avec encore plus de méchanceté que d'eſprit, il peut ſe faire un triomphe d'avoir abuſé de la ſimplicité de mon cœur. Mais j'oſe me promettre de la bonté du ciel, un ſort heureux dans une autre vie, tandis que le ſien ſera.... Hélas! qui peut dire ce qu'il ſera?

Adieu, ma très-chère amie! Puiſſiez-vous être heureuſe! Alors votre Clariſſe ne ſera pas tout-à-fait miſérable.

LETTRE LIII.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Mercredi au ſoir, 12 *Juillet.*

IL faut que je vous écrive, ma très-chère Clariſſe. Il faut que je vous exprime mon chagrin & mon inquiétude. En voyant votre abattement, ſouffrez, ma chère, mon excellente & ſublime amie, ſouffrez que je vous conjure de ne pas vous abandonner au découragement. Conſolez-vous au contraire par l'idée du triomphe d'une vertu ſans tache & d'une intention irré-

prochable. Quelle autre femme eût été capable de réſiſter aux épreuves que vous avez ſurmontées? Le retour de M. Morden ne peut être éloigné. Il vous fera rendre juſtice, je n'en doute point, & pour vous-même, & pour les biens qui vous appartiennent. Combien d'heureux jours n'avez-vous pas encore à vous promettre? Le pire de tous vos maux ſeroit d'aggraver, par un coupable déſeſpoir, des accidens auxquels vous ne pouvez remédier.

Mais pourquoi, ma chère, vous conſumer ſans ceſſe par cette ardeur pour votre réconciliation avec une famille implacable, qui mérite ſi peu vos ſentimens, & dont les déſirs d'ailleurs ſont gouvernés par un frère avide, qui trouve ſon avantage à tenir la rupture ouverte? C'eſt ſur cette paſſion de vous réconcilier, que le plus vil des hommes a fondé toutes ſes ruſes. Il a fait ſervir à ſes vues un empreſſement que vous avez porté plus loin que vos eſpérances. Rien de plus louable aſſurément que votre intention; mais il falloit que le ciel vous eût donné pour parens de vrais chrétiens, ou du moins des payens qui euſſent des entrailles.

Je charge de cette lettre que je ſuis obligée de faire courte, *Roger*, le même jeune homme que je vous ai envoyé chez Mde. Moore. Il eſt

honnête & ſimple, quoiqu'il faſſe ſottement l'entendu. Permettez, je vous prie, qu'il vous voie, pour le mettre en état de me rendre compte de votre ſituation & de votre ſanté. M. Hickman ſe ſeroit déjà procuré l'honneur de vous voir, ſi je n'appréhendois que ſes démarches, & les miennes auſſi, ne fuſſent obſervées par votre abominable monſtre. Je ne vous cacherai pas que je fais obſerver moi-même tous les mouvemens de ce perfide. Car je vous l'avouerai, ſes complots & ſon eſprit de vengeance m'alarment ſi vivement, depuis que je ſuis informée du ſort de mes deux lettres, il fait le ſujet de mes craintes dans mes ſonges.

Ma mère s'eſt laiſſée vaincre par mes inſtances. Elle m'accorde la permiſſion de vous écrire & de recevoir vos lettres; mais elle y met deux conditions. L'une, que ce ſera ſous l'enveloppe de M. Hickman, dans la vue apparemment de lui attirer plus de conſidération de ma part; l'autre, qu'elle verra toutes nos lettres. « Lorſ-« que les filles, a-t-elle dit à quelqu'un qui me « l'a redit, ſont obſtinées ſur un point, la pru-« dence oblige une mère d'entrer dans leurs « idées, s'il eſt poſſible, plutôt que de les com-« battre, parce qu'elle conſervera du moins

« l'eſpérance de tenir toujours les rênes dans ſes « mains. »

Apprenez-moi chez quelles gens vous êtes logée. Vous enverrai-je Mde. Townſend, pour vous procurer une autre retraite, ou plus sûre ou plus commode? Faites-moi l'amitié de m'écrire par Roger, qui attendra votre loiſir & votre réponſe. Adieu, ma chère amie. Prenez pour vous-même les conſolations que vous donneriez dans les mêmes circonſtances à votre tendre & fidelle

ANNE HOWE.

LETTRE LIV.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

Jeudi, 13 Juillet.

QUEL regret n'ai-je pas, ma chère Miſs Howe, d'être la première & malheureuſe occaſion des alarmes où vous jette la crainte de la vengeance de ce pervers! Quelle étendue, quelle contagion dans ma faute! Mais ſi j'apprends qu'il entreprenne jamais quelque choſe contre vous ou contre M. Hickman, je vous aſſure que je con-

ſentirai à le pourſuivre en juſtice, quand je devrois mourir à la vue du tribunal où il ſeroit cité.

Je reconnois ſur ce point toute la juſtice des raiſons de votre mère. Mais elle me permettra de répondre, que mon hiſtoire a des circonſtances qui m'obligent de penſer autrement, quoique mon motif pour éviter de paroître en qualité de ſon accuſateur, ſoit moins grave que vous ne craignez qu'il ſoit. Je vous ai promis d'entrer quelque jour dans l'explication de mes véritables idées.

Pour cette fois votre meſſager peut vous aſſurer qu'il m'a vue. Je lui ai parlé de l'impoſture par laquelle il s'eſt laiſſé tromper à Hamſtead; & je ſuis fâchée de pouvoir dire avec raiſon, que ſi ce pauvre jeune homme n'avoit pas été ſi ſimple, & tout à-la-fois ſi rempli de lui-même, il n'auroit pas donné ſi groſſièrement dans le piége. Madame Bevis peut alléguer la même excuſe en ſa faveur. C'eſt une femme de bon naturel, mais inconſidérée, qui n'étoit point accoutumée au commerce d'un auſſi vil & auſſi lâche trompeur. Il a ſu tirer avantage de ces deux têtes légères.

Il me ſemble que je ne puis être moins connue que dans la retraite où je ſuis. Je m'y crois

en sûreté. (¶) S'il reste quelque danger, c'est le matin, lorsque je vais à l'église, ou que j'en reviens; ce que j'ai hasardé déjà deux ou trois fois, l'une à la chapelle de Lincolns-Inn; sur les onze heures: l'autre à sept heures du matin à St. Dunstan (*), les deux fois en chaise à porteurs, & une troisième à six heures du matin, dans une église voisine à Covent-garden. (♭) Et vraisemblablement, ce n'est point à l'église, & de si bonne heure, que je rencontrerai les misérables dont j'ai eu le bonheur de me délivrer. D'ailleurs j'ai choisi dans la dernière église le banc le plus obscur pour m'y placer, déguisée en quelque façon sous une robe des plus simples, & le visage à demi couvert. La parure, ma chère, ne s'attire pas beaucoup mes soins; toute mon attention se borne à la propreté.

L'homme chez lequel je suis logé, se nomme *Smith*; c'est un marchand gantier, qui vend aussi des bas, des rubans, du tabac d'Espagne & de la parfumerie. Sa femme, qui garde ordinairement la boutique, est d'un caractère vertueux & prudent, & d'une ame simple & franche. Ils vivent entr'eux dans une parfaite intelligence; ce qui

(*) (¶) Les prières de 7 heures qui se faisoient à St. Dunstan, ont cessé depuis. (♭)

prouve, dans mes idées, qu'ils ont tous deux le cœur droit; car lorſqu'un mari & ſa femme vivent mal enſemble, c'eſt une preuve que ſoit dans le fond du caractère ou dans les mœurs, ils ſe connoiſſent mutuellement quelque défaut eſſentiel, qui ne donneroit pas aux étrangers plus de goût pour eux qu'ils n'en ont l'un pour l'autre, ſi ce défaut étoit auſſi bien connu du public. (¶) Heureux le mariage où l'homme & la femme ne peuvent ſe reprocher l'un à l'autre aucun vice, aucune faute réfléchie dans leur conduite générale! car les mauvais cœurs mêmes ne ſauroient s'empêcher d'avoir de la vénération pour les bons cœurs. (♭)

Deux chambres au premier étage, dont l'une ſert de ſalle à manger, meublées avec plus de propreté que de richeſſe, compoſent mon appartement. Le ſecond eſt occupé par une digne veuve, nommée Madame *Lovick*, qui, ſans être fortunée, ne s'attire pas moins le reſpect de pluſieurs perſonnes de diſtinction de ſa connoiſſance, ſuivant le témoignage de Mde. Smith, par ſa prudence, ſa piété & ſon bon ſens. Je me propoſe de lier une étroite connoiſſance avec elle.

Je vous dois, ma chère, les plus tendres remercîmens pour vos ſages avis & vos tendres conſolations qui me viennent ſi à propos. Ma confiance

confiance au ſecours du ciel, me fait eſpérer qu'il ſoutiendra mes forces contre cette eſpèce de déſeſpoir ou d'abattement, dont la religion fait un crime, ſurtout, lorſque pour m'en défendre, je puis penſer, comme vous le dites, que mon malheur ne vient ni de mon intention, ni d'aucun égarement volontaire. Cependant la diſpoſition implacable de ma famille, que j'aime avec un reſpect inaltérable, mes alarmes du côté de ce méchant homme, qui ne me laiſſera pas ſans doute un moment de repos, la ſituation où je me trouve réduite à mon âge, ſans protection, avec ſi peu de connoiſſance du monde; expoſée par mon ſexe aux inſultes; mes réflexions ſur le ſcandale que j'ai cauſé, joint au douloureux ſentiment des outrages que j'ai reçus d'un homme dont je n'avois pas mérité cet excès de barbarie & d'ingratitude: toutes ces raiſons enſemble produiront infailliblement l'effet que je ne puis regarder comme malheureux pour moi; plus lentement peut-être, parce que la bonté de ma conſtitution réſiſtera plus long-temps, & parce que, j'oſe le préſumer, mes principes peuvent par intervalles, & ſur de mûres réflexions m'élever au-deſſus de toutes les conſidérations mondaines.

Actuellement ma tête eſt dans un extrême

déſordre. Mes idées, pour bien dire, n'ont pas été bien nettes, depuis la violence que mon eſprit & mon cœur ont eſſuyée, par les déteſtables artifices des créatures abandonnées, au milieu deſquelles j'ai été jetée. Cependant il me reſte d'autres combats à ſoutenir. Je ſens quelquefois que je ne ſuis point aſſez ſoumiſe à ma condition.

(¶) Je ſoutiendrai ces combats avec patience, à meſure qu'ils ſe ſuccéderont, & je les regarderai comme des épreuves néceſſaires que le ciel m'envoie. Mais la malédiction de mon père! — dont la partie qui regardoit ce monde eſt ſi littéralement & ſi cruellement accomplie. — Je ne puis cependant m'imaginer, quand mon ame reprend ſa force....

Mais que ſignifie l'hiſtoire d'Iſaac, de Jacob & d'Eſaü, & de Rebecca qui prive le dernier de la bénédiction qui lui étoit deſtinée pour la tranſporter à Jacob; que l'on trouve dans le vingt-ſeptième chapitre de la Genèſe? Mon père, je m'en ſouviens, avoit coutume d'appuyer ſur les conſéquences qu'on en peut déduire, & d'en faire l'application à ſes enfans, avec beaucoup de raiſons & d'argumens. Ainſi il faut au moins qu'il ſoit perſuadé qu'il y a une grande force dans la malédiction qu'il a prononcée. Puis-je donc ne pas m'empreſſer de chercher les moyens

de parvenir à la faire révoquer, afin qu'il ne ſouffre pas lui-même un jour de ne l'avoir pas fait ? (b)

Je n'ajouterai, ma chère, que des remercîmens à votre mère, de l'indulgence qu'elle a pour nous, & des complimens tels que je les dois à M. Hickman. Pour vous, qui êtes ma tendre amie & la plus chère partie de moi-même, (car, hélas ! quel cas dois-je faire de l'autre ?) croyez-moi, juſqu'à ma dernière heure, & même au-delà, s'il eſt poſſible, votre, &c.

CLAR. HARLOWE.

LETTRE LV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 7 Juillet.

J'AI devant moi trois de tes lettres, auxquelles je dois réponſe, & dans chacune deſquelles tu te plains de mon ſilence. Tu m'aſſures même dans la dernière, que tu ne ſaurois vivre, ſi je ne t'écris tous les jours, ou du moins de deux jours l'un.

Meurs donc, ami Belford, meurs ſi tu veux; car, où crois-tu que je puiſſe prendre le cou-

rage d'écrire, lorſque j'ai perdu le ſeul ſujet qui méritoit d'exercer ma plume! Fais-moi retrouver mon ange, ma divine Clariſſe, & tu auras une lettre de moi, ou du moins une portion de lettre à toutes les heures du jour & de la nuit. Tout ce qui ſortira de ſa bouche ſera tracé ſur le papier. J'eſſayerai de te décrire chaque mouvement, chaque attitude de ſa perſonne adorée, ſes geſtes, ſes regards; & dans ſon ſilence même, je m'efforcerai de t'exprimer ce qu'elle penſe, ou ce que je ſouhaiterois qu'elle pensât. Tant qu'elle eſt avec moi, jamais la matière ne me manquera pour t'écrire. (¶) Mais depuis que je l'ai perdue, je ſuis tombé dans un vide affreux: tout ce qui exiſte autour de moi, les élémens au milieu deſquels je me trouve placé, tous les objets que je *vois*, (car en *jouir*, cela m'eſt impoſſible,) ſont effacés, ſont un vrai néant ſans elle. (♭)

Ah! reviens, reviens, ſeul charme de mon ame! reviens entre les bras de ton Lovelace qui t'adore. Qu'eſt-ce que la lumière, qu'eſt-ce que l'air, la ville, la campagne; qu'eſt-ce que le monde entier ſans toi? Tout ce qu'il y a de lumière, de fraîcheur, d'harmonie, de joie dans l'univers, n'eſt à mon idée qu'une partie de toi-même; & s'il falloit l'exprimer d'un ſeul

mot, ce mot ſeroit *Clariſſe.* Reviens donc, ô ma bien-aimée Clariſſe ! Ah ! reviens encore une fois faire le bonheur de ton Lovelace, qui apprend par ta perte le prix du tréſor qu'il a négligé, & qui ne ſe lève chaque matin que pour maudire le ſoleil qui illumine tous les objets, & les laiſſe dans les ténèbres.

❁ ❁

N'eſt-il pas ſurprenant, Belford, qu'on ne puiſſe rencontrer cette chère fugitive ; qu'on n'en découvre, qu'on n'en apprenne rien ? Elle entend ſi peu la ruſe, (oh non, l'intrigue n'eſt pas ſon talent,) que ſi j'avois été libre, je ſuis sûr qu'il y a long-temps que j'aurois découvert ſes traces : quoique vingt émiſſaires, que j'emploie dans la ville, dans les villages voiſins, & ſurtout dans le canton de Miſs Howe, n'ayent fait juſqu'aujourd'hui que d'inutiles recherches. Mais le vieux Lord continue d'être ſi mal, ſi épuiſé, qu'il m'eſt impoſſible de m'éloigner. Je ne voudrois pas déſobliger un homme, que je ne crois pas hors de danger. Car ſi ſa goutte vouloit, à préſent qu'elle l'a terraſſé, lui donner, en généreux champion, le coup de grâce, tout ſeroit dit pour lui. Et ſa manie (maudit accès de tendreſſe qui le prend ſi à contre-temps !) eſt de me voir au chevet de ſon lit, pendant

des heures entières, pour l'entretenir de mes tours de jeuneſſe. Le bel amuſement pour un moribond ! Auſſitôt que la goutte revient le travailler, il prie matin & ſoir avec ſon aumônier. Je te demande quelle doit être la religion d'un homme, qui, après avoir marmoté quelques prières naſales, pouſſe un ſoupir de ſatisfaction & de joie, comme s'il ſe croyoit sûr d'avoir fait ſa paix avec le ciel, & qui me rappelle enſuite, avec un nouvel empreſſement, pour écouter mes *eſpiégleries*, m'encourageant par des éclats de rire qui lui fatiguent les flancs, & me traitant de *vaurien* d'un ton qui marque aſſez le plaiſir qu'il prend à m'entendre ?

(¶) Le vieux pair a été dans ſon temps un aſſez grand pécheur, & il en porte la peine aujourd'hui ; un pécheur hypocrite & honteux, rampant obſcurément vers le vice, & ne s'y préſentant pas en face, voulant ménager ſa réputation ; ou plutôt dans la crainte d'être découvert, & ſurpris en flagrant délit (car cette eſpèce d'hommes, Belford, n'attache pas un prix bien réel à la réputation) payant pour les péchés qu'il n'avoit pas commis, & n'ayant jamais le courage de s'élever au triomphe d'une entrepriſe d'éclat, qui auroit pu l'expoſer à l'honneur de rompre une lance, ou de paroître dans une cour

de juſtice, dans un rôle principal. De voir un vieux *vice* de cette eſpèce, qui a déjà un pied dans ſa foſſe, que je m'attendois à voir creuſée plutôt, & comblée de ſon cadavre, heurlant de ſes ſouffrances, & ſuccombant de foibleſſe; & le moment d'après contractant les peaux ridées de ſon viſage par un rire hideux, applaudir un jeune libertin, l'appeler un charmant vaurien, l'encourager par ſes *bravos*, comme il avoit coutume d'encourager jadis les caſtrats d'Italie; quelle choquante démence; quelle tenace opiniâtreté dans ſes vieilles habitudes! (♭)

Mes deux couſines ſont ordinairement préſentes, lorſque je l'amuſe par mes récits. Les meilleures aventures deviendroient languiſſantes dans la bouche d'un hiſtorien, s'il n'avoit qu'un auditeur pour applaudir. *Applaudir!* me diras-tu? Oui, Belford, applaudir. Quoique ces deux filles blâment quelquefois les faits, elles ne laiſſent pas de louer la forme, l'invention, mon adreſſe & mon intrépidité. D'ailleurs, ce que les autres appellent *blâme*, moi, je le prends pour louange: c'eſt ma méthode; & je m'en ſuis bien trouvé, pour ſecouer de bonne heure le joug de la honte, qui eſt capable de refroidir tout-d'un-coup un caractère entreprenant.

Mes couſines ſont des égrillardes. Elles ont

de la sève & de l'esprit. Hier à l'occasion de quelques reproches que Charlotte me faisoit sur une de mes aventures, je lui dis que j'avois mis plus d'une fois en délibération, si je lui appartenois de trop près ou non par le sang, & que c'étoit une question pour moi s'il ne m'étoit pas permis de l'aimer, du moins l'espace d'un ou deux mois. Peut-être, ajoutai-je, étoit-elle fort heureuse qu'un joli minois qui s'étoit présenté dans le même temps, eût fait prendre un autre cours à mes inclinations, au moment où je songeois à ouvrir la tranchée. Mes trois auditeurs levèrent tout-à-la-fois les mains & les yeux; mais les exclamations des deux Miss ne m'empêchèrent pas d'observer, qu'elles étoient moins irritées de ce langage ouvert, que ma charmante ne l'a quelquefois été de certaines expressions obscures, qui m'ont fait admirer sa vive pénétration.

(¶) Je dis à Charlotte que malgré la prétendue gravité de son sourire, pour exprimer son ressentiment de ma franche déclaration, j'étois sûr qu'il ne m'en auroit pas coûté plus de deux ou trois stratagêmes de ma façon, (personne n'admire les bons tours autant qu'elle) pour dégager sa conscience de tous les scrupules de la consanguinité.

Elle fit la fâchée & ſa ſœur auſſi. Je lui dis qu'elle y mettoit autant de ſérieux que ſi elle m'avoit cru prêt à tenter l'épreuve. Dans ces cas, ajoutai-je, les paroles & la propoſition choquoient plus leur ſexe que l'action même, en y allant par gradation. Et je priai Patty de ne pas s'offenſer de la diſtinction que je montrois pour ſa ſœur: parce que j'avois auſſi un grand reſpect pour elle.

Un air italien, fredonné nonchalamment à mon ordinaire, un baiſer qui n'éprouva qu'une demi-réſiſtance, & un hauſſement d'épaules, comme par admiration, de chacune de mes jolies couſines, & la répétition de, *le méchant*, *le méchant vaurien*, dans la bouche du vieux Pair, ſuivie d'un grand éclat de rire, nous rendirent tous amis.

Hé bien, Belford, veux-tu ou ne veux-tu pas prendre ce badinage pour une lettre? La quantité y eſt, j'en ſuis sûr. — Comme je ſuis venu à bout de remplir une feuille, (ſans abréviations, il eſt vrai) ſans avoir de ſujet pour écrire! Mon drôle va l'emporter; car il part pour Londres. Et ſi tu peux faire ton profit de ce déteſtable galimathias, je verrai bientôt à t'en envoyer une nouvelle doſe. (b)

LETTRE LVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, 8 *Juillet*, *à 6 heures du matin.*

(¶) N'AI-JE donc rien de nouveau, rien d'amuſant, me dis-tu dans une de tes trois lettres que j'ai devant moi, pour te diſtraire, & la veine de mon humeur folâtre eſt-elle à ſec? Tu ajoutes que je ne ſuis jamais plus divertiſſant que lorſque je n'ai preſque rien à *narrer*, pour parler dans l'idiome Ecoſſois? C'eſt un fort joli compliment que tu fais-là, ou à toi, ou à moi; à tous les deux plutôt! C'eſt un ſigne que tu as le cœur auſſi léger que j'ai la tête. — Mais peux-tu ſuppoſer que cette admirable femme ne ſoit pas tout pour moi, & ne me tienne pas lieu de tout? Cependant je crains auſſi d'arrêter ma penſée ſur elle; car toutes mes inventions ne doivent pas tarder, j'en ai peur, à être dévoilées. (♭)

Le vieux Pair eſt plein de Miſs Harlowe, & mes couſines auſſi. Il eſpère, dit-il, que je ne ſerai pas aſſez *manant*, (admire la délicateſſe du langage d'un Pair) pour manquer d'honneur envers une fille de ce mérite, de cette fortune

& de cette beauté, &, ajoute-t-il, d'une auſſi bonne famille. (¶) Mais je lui réponds que c'eſt-là une corde qu'il ne faut pas toucher : que c'eſt un point des plus délicats ; en un mot, que c'eſt mon endroit ſenſible ; & que je craindrois qu'un opérateur auſſi bruſque, ſi je me ſoumettois à ſon traitement, n'y portât une main trop rude. (♭) Il branle ſa tête ſexagénaire ; il ſoupçonne que l'harmonie n'eſt pas parfaite entre nous. Il lui tarde de la voir paroître avec le titre de ma femme. Il me vante les nouveaux bienfaits qu'il eſt réſolu d'ajouter aux premiers, & les préſens qu'il nous deſtine à la naiſſance de notre premier fils. Mais j'eſpère qu'avant cet événement, tout ſon bien ſera paſſé dans mes mains. *Eſpérer* n'eſt pas un mal, Belford. Mon oncle dit que *ſans l'eſpérance on perdroit courage.*

❋ ❋

Il eſt huit heures du matin, au fort de l'été, & ces deux pareſſeuſes femelles (en pleine ſanté) ſe font encore attendre pour déjeûner. Quelle horrible indécence dans de jeunes perſonnes de faire connoître à un libertin qu'elles aiment tant le lit, & de lui apprendre en même temps où il peut les trouver ! Mais, pour les punir, je veux qu'elles déjeûnent ſeules avec leur vieil oncle, qu'elles bâillent à l'envi l'une devant l'autre,

comme s'il s'agiſſoit d'une gageure à gagner, pendant que je vais me rendre dans mon phaéton chez le colonel *Ambroiſe*, qui me propoſa hier un dîner, à l'occaſion de deux de ſes nièces d'Yorkshire, beautés célèbres, qu'il a chez lui depuis quinze jours, & qui ſont, dit-il, fort curieuſes de me voir. Tu vois, Belford, que, grâces au ciel! toutes les femmes ne me fuient pas. Puiſque ma chère fugitive n'eſt qu'une ingrate, je voudrois bien pouvoir obtenir de mon cœur la permiſſion de l'en chaſſer pour y placer une autre beauté. Mais qui ſeroit capable de la ſupplanter? Qui peut remplir une place que Miſs Harlowe ait occupée?

A mon retour, ſi je peux trouver quelque ſujet, j'écrirai ce qui me viendra, pour t'obliger. Mon phaéton eſt prêt. On m'avertit que mes couſines vont deſcendre; mais je ſuis bien aiſe qu'elles me trouvent parti.

Samedi, l'après-midi.

J'ai dîné avec le Colonel, ſa femme & ſes nièces; mais je n'ai pas eu le courage, de paſſer mon après-midi avec eux. Quoique j'aie trouvé dans la figure & la perſonne des deux nièces de quoi exercer quelques momens mon attention & mes comparaiſons, elles n'ont ſervi qu'à me faire déſirer, avec un redoublement d'impatience,

de retrouver le charme de mon cœur. Pour le viſage & toute la perſonne, il n'y a rien d'égal à ma Clariſſe. Son air, ſon eſprit n'admettent point de comparaiſon. (¶) Mon cœur ſe ſoulevoit en faiſant le parallèle de leurs ames & de leur converſation. Qu'ai-je remarqué dans ces deux femmes ? Une ſorte de vivacité étudiée, qui ne vient que du déſir de plaire ; un air content d'elles-mêmes ; une manière affectée d'ouvrir la bouche, pour faire admirer des dents blanches, comme ſi c'étoit le principal mérite d'une femme, pour inviter à une amoureuſe familiarité, par la promeſſe d'une haleine ſuave & fraîche, & faire un reproche tacite aux lèvres dédaigneuſement fermées, d'être moins pures. (♭)

J'aurois pu les ſouffrir autrefois. — Elles ont paru ſurpriſes que je fuſſe capable de les quitter ſitôt. Cependant, il ne me reſte plus à préſent aſſez de vanité, (ma Clariſſe m'en a guéri) pour me faire attribuer leur étonnement au goût qu'elles ont pris pour moi, plutôt qu'à l'admiration, dont elles ſont remplies pour elles-mêmes. Elles m'ont regardé comme un connoiſſeur en beauté. Elles auroient été flattées d'attirer à ce titre mon attention. (¶) Mais tant d'affectation ! un eſprit ſi vide ! leur beauté ne paſſe pas l'épiderme. Elles n'ont pas pénétré

commis envers ma chère fugitive. Hier, vers les cinq heures, ſont arrivées ici Lady Sarah, Lady Sadleir & Lady Betty Lawrance, chacune dans un carroſſe à ſix chevaux. Les douairières aiment le grand train d'équipages, & celles-ci ſurtout ne peuvent faire dix milles ſans un attelage complet & une demi-douzaine d'hommes à cheval.

Le temps me peſoit; je ne ſavois à quoi l'employer; j'allai donc à l'égliſe l'après-dîner. Pourquoi, me diſois-je, les jolis cavaliers n'aimeroient-ils pas à ſe faire voir comme les belles femmes? A l'iſſue du ſervice, je rencontrai le major Warneton qui m'arrêta. Je ne revins à la maiſon qu'après ſix heures; je fus fort ſurpris en entrant dans la cour, de la trouver toute embarraſſée de voitures & de laquais. Je devinai bientôt que les maîtreſſes de tout ce train n'étoient pas venues pour me faire plaiſir.

Je ſus que Lady Sarah avoit été excitée à cette viſite par Lady Betty, qui a trop de ſanté pour ſe concentrer dans ſes propres affaires, & ne pas chercher de l'emploi au-dehors. Cependant des félicitations à Milord ſur ſon rétabliſſement, (motif qui ne me plaiſoit pas davantage dans ces viſiteuſes) étoit le prétexte avoué de leur voyage; mais me trouvant abſent, je fus

le principal ſujet qui exerça leur langue, & elles eurent tout le temps de s'animer l'une l'autre contre moi. Simon Parſons me le fit aſſez entendre, lorſque je traverſai la chambre de l'Intendant; il me parut qu'ils parloient haut, & il régloit quelque conte avec le vieux Pritchard.

Cependant je m'empreſſai d'aller ſaluer les Dames. Tu dois ſavoir que quand quelqu'un néglige ſon devoir, cela ne nous autoriſe pas à manquer au nôtre.

Ici commence mon procès & l'interrogatoire.

Je fus reçu avec un ſérieux de glace. Les deux antiques ſe contentèrent d'incliner leurs têtes griſes, avec des faces beaucoup plus alongées que de coutume. Toutes leurs rides ſe groſſirent ſur leur front ſillonné & le long de leurs joues flétries. Comment vous portez-vous, couſine? Et, comment vous portez-vous, M. Lovelace? en ſe regardant & ſe diſant des yeux, *qui parlera la première?* car elles paroiſſoient réſolues de ne pas perdre de temps.

Je ne fis que leur oppoſer un air auſſi mâle, que le leur étoit féminin. *Votre ſerviteur, Madame*, dis-je à Lady Betty: Et, *votre ſerviteur, Madame*, à Lady Sarah, *je ſuis bien aiſe*,

aiſe, Madame, de vous voir en état de ſortir.

Je pris un ſiége. Milord avoit l'air terriblement refrogné : les doigts joints enſemble, & faiſant tourner l'un ſur l'autre ſes deux pouces que la goutte venoit de quitter; le viſage pâle, & ſes yeux attachés ſur le parquet vers la cheminée, regardant tantôt ſes deux ſœurs, tantôt ſes deux couſines, & ne daignant pas m'honorer d'un ſeul coup-d'œil. Je me ſouvins alors du Laudanum & du drap mouillé, dont je t'ai parlé il y a long-temps, & je commençai à me reprocher une tendreſſe de cœur qui ne me ſera jamais aucun bien.

Enfin, M. Lovelace! — Enfin, couſin Lovelace! — hem, — hem, — je ſuis fâchée, très-fâchée, balbutia Lady Sarah, qu'il n'y ait aucun eſpoir de vous corriger.

De quoi s'agit-il donc, Madame?

De quoi il s'agit? — Le voici : Lady Betty a reçu deux lettres de Miſs Harlowe, qui nous l'ont appris, ce dont il s'agit. — Toutes les femmes ſont-elles les mêmes pour vous?

J'aurois pu leur répondre *oui;* en ſupprimant la différence qu'y met l'orgueil.

Alors elles firent chorus contre moi. — Un caractère comme Miſs Harlowe, crioit l'une! — Une ame ſi généreuſe & d'un ſens ſi rare, crioit

l'autre ! — Voyez la charmante écriture, dirent les deux vieilles célibataires, (en regardant une de ſes lettres) ſes perfections ſont vos crimes, M. Lovelace — Mais, quelle fin pouvez-vous attendre de toute cette conduite ? s'écria Lady Sarah. — Des actions diaboliques, infernales ! cria le vieux Pair, en s'écouant ſes joues flaſques & pendantes ſur ſes épaules, comme le fanon d'une vache ſurannée.

Je ne ſavois trop à quel ſaint me vouer & ce que je devois répondre à toutes ces attaques qui fondoient à-la-fois ſur moi. — Doucement, doucement, Meſdames ! — Chacune à votre tour, je vous en prie. Je ne dois pas être écraſé ſans être entendu, j'eſpère. De grâce, laiſſez-moi voir ces lettres, je vous prie, que je les voie.

Les voilà : — voici la première. — Liſez-la, ſi vous en avez le courage. J'ouvris une lettre de ma charmante, datée du jeudi 29 Juin, jour de nos nôces, c'eſt-à-dire, qui devoit l'être ; écrite à Lady Betty Lawrance. — Par le contenu je vois, à ma grande joie, que la chère créature eſt vivante, qu'elle ſe porte bien, & qu'elle jouit de ſa charmante raiſon.

Mais l'adreſſe qu'elle donnoit, pour lui faire paſſer la réponſe, étoit ſi bien effacée, que je

ne pus la déchiffrer, ce qui m'affligea beaucoup.

Elle y fait trois queſtions à Lady Betty.

La première ſur une lettre d'elle, datée du 7 Juin, où elle me félicite ſur mon mariage; lettre que j'avois eu la bonté d'épargner à Lady Betty la peine d'écrire. — Ce qui, je crois, eſt très-honnête de ma part.

La ſeconde : ſi elle & une de ſes nièces Montaigu devoient aller à Londres, à la ſuite d'un vieux procès à la chancellerie ?

La troiſième : ſi elles étoient réellement allées à la ville pour cette affaire ? ſi elles étoient enſuite venues à Hamſtead & ſi elles avoient ramené d'Hamſtead à Londres une jeune perſonne qu'elles étoient venues viſiter ?

La chère petite queſtionneuſe ! Et croit-elle donc tirer un grand avantage de toutes ſes queſtions ? Mais la curioſité, cette maudite curioſité, eſt une démangeaiſon du ſexe. Cependant as-tu jamais vu qu'elle leur ait profité ? — Elles ne s'informent guères que de ce qu'elles craignent. Et le vieux proverbe de Milord dit : *cela vient avec la peur ;* ce qui ſignifie, à ce que je crois, que ce qu'elles craignent arrive preſque toujours ; parce que, la plupart du temps, leur crainte eſt fondée.

Elle avoue en effet, que la curioſité eſt le

ſeul motif de ſa lettre : car quoiqu'elle diſe que Lady Betty peut bien ſuppoſer que ſes queſtions n'ont pas pour but de m'obliger, cependant la réponſe ne peut me faire aucun mal à moi, ni à elle aucun bien ; elle ne peut ſervir qu'à lui faire découvrir que je lui ai fait cent maudits menſonges ; voilà, en bon anglois, tout le réſultat de ſon enquête.

Hé bien, Madame, lui dis-je de l'air le plus philoſophique que je pus prendre, puis-je vous demander ce que vous lui avez répondu ?

Voilà la copie de ma lettre, me dit-elle, en me la jetant d'une façon très-peu reſpectueuſe.

Cette réponſe étoit datée du 1 Juillet. Elle eſt fort-honnête & fort-obligeante pour ma belle ; mais elle l'eſt fort peu pour le pauvre couſin. Ces Dames vous abandonnent ſi facilement leur propre ſang ! — Elle lui dit combien notre famille ſeroit fière de ſon alliance avec une perſonne d'un ſi rare mérite. Elle me rend juſtice en diſant, que je l'adore, que je la regarde comme un ange ſous la figure d'une femme, & elle la ſupplie, pour le bonheur de je ne ſais combien de perſonnes, ſans compter celui de mon ame, d'avoir la bonté de me prendre pour époux ; & elle répond enſuite,

tu devines bien comment, aux queſtions de la Dame.

Hé, Madame, ne pourroit-on pas auſſi me faire l'amitié de me montrer ſon autre lettre ? Je préſume qu'elle eſt en réponſe à la vôtre.

Oui, dit le vieux Pair; mais, Monſieur, permettez-moi de vous faire quelques queſtions avant que vous la liſiez. — Donnez-moi la lettre, Lady Betty.

La voilà, Milord.

Alors les lunettes furent poſées, & ſa tête s'avança ſur le papier. — Charmante écriture ! J'ai ſouvent entendu dire que cette Dame étoit un génie.

Il ſuffira, Belford, de te répéter les doctes commentaires, & les queſtions de Milord, pour te mettre au fait du contenu de cette impitoyable lettre.

« Du lundi, 3 Juillet, » (c'eſt Milord qui lit) — voyons — c'étoit lundi dernier; pas plus loin. — « Lundi, 3 Juillet. » — Madame. — Je ne peux me diſpenſer — hem, hem, hem, touſſant & ſautant pluſieurs lignes. — « Je dois vous avouer, Madame, que l'honneur d'être alliée, — » & là on ôta les lunettes. — Répondez, Monſieur. Cette Demoiſelle n'a-t-elle

pas perdu tous les parens & amis qu'elle avoit dans le monde, à cauſe de vous ?

Elle a des parens implacables, Milord; nous le ſavons tous.

Mais ne les a-t-elle pas perdus tous à cauſe de vous ? — Dites-moi cela.

Je le crois ainſi, Milord.

Je ſuis bien aiſe du moins que vous ne ſoyez pas aſſez effronté pour nier cela.

Et l'on remit les lunettes. — « Je dois vous « avouer, Madame, que l'honneur d'être alliée « à des Dames auſſi diſtinguées par leur vertu « que par leur naiſſance. » Cela eſt très-joli, dit Milord, (& il répéta : « *auſſi deſtinguées par « leur vertu que par leur naiſſance*) fut d'abord « un des principaux motifs qui m'engagèrent à « ſouffrir les ſoins de M. Lovelace. » — Il y a une dignité naturelle dans tout ce que dit cette Dame, s'écria Milord !

Lady Sarah. Elle auroit fait un des ornemens de notre famille.

Lady Betty. Oh ! cela eſt très-vrai.

Lovelace. Je dis plus : elle feroit honneur à une famille royale.

Milord. Quel diable donc ? . . . .

Lovelace. Ayez la bonté de lire, Milord. Cette lettre ne ſeroit pas d'elle, ſi vous ne

l'admiriez pas de plus en plus, à meſure que vous avancerez. Couſine Charlotte, couſine Patty, je vous prie, prêtez attention. — Continuez, Milord.

Miſs Charlotte. Une force d'ame ſurprenante.

Miſs Patty ſe contenta de lever ſes yeux de colombe.

Milord. (liſant) « J'étois déterminée, ſi cette « alliance avoit pu avoir lieu, à faire tout ce « qui dépendroit de moi, pour mériter de « plus en plus l'opinion favorable que vous « voulez bien m'accorder. »

Elles recommencèrent à faire chorus contre moi. Un joli quart-d'heure pour moi, pauvre malheureux! Je n'avois rien à oppoſer que mon impudence.

Lovelace. Daignez continuer de lire, Milord. — Je vous ai déjà dit que vous l'admireriez tous. — Ou bien voulez-vous que je liſe?

Milord. La damnable effronterie! (il lit) « J'avois encore un autre motif, dont je ſavois « que toute votre famille me feroit un mérite. « (On étoit tout oreille.) Cet eſpoir, il eſt « vrai, étoit trop préſomptueux, & une pré- « ſomption qui méritoit d'être punie, comme « en effet elle l'a été : j'eſpérois que la Provi- « dence daigneroit ſe ſervir de moi, pour

« rappeler à la vertu un homme que je croyois « avoir au fond aſſez de bon ſens pour recon- « noître ſon erreur & l'abandonner, ou au « moins aſſez de reconnoiſſance, pour me « ſavoir gré de cette intention, ſoit que mon « généreux projet réuſsît ou non. — » L'excellente créature! — ſi jeune! —

Oh oui! l'excellente créature! répétèrent par écho toutes les Dames, en portant leur mouchoir à leur yeux, & bientôt ſuivit le bruit muſical des nez.

Lovelace. Sur mon ame, Miſs Patty, vous pleurez où il ne faut pas. Je ne vous ménerai jamais avec moi à une tragédie.

Lady Betty. Cœur endurci!

Milord avoit ôté ſes lunettes pour les eſſuyer. Ses yeux étoient brouillés, & il crut que c'étoit la faute de ſes lunettes.

Je les vis tous courroucés & prêts à prendre feu. — Aſſurément, voilà une charmante phraſe, dis-je. — C'eſt l'admirable talent de cette Dame, de ſe ſurpaſſer elle-même à chaque ligne. — Je vous prie, Milord, continuez. — Je connois ſon ſtyle; la phraſe ſuivante va nous étonner encore plus.

Milord. Ce méchant vaurien! (ſe bridant de nouveau le nez de ſes lunettes & continuant

de lire.) « Mais je me ſuis étrangement trompée « ſur Monſieur Lovelace. » — (Et ce fut encore une clameur générale contre moi.) « Il eſt, je « me le perſuade, le ſeul homme. . . .

Lovelace. Les Dames peuvent ſe perſuader tout ce qu'elles veulent. Mais comment peuvent-elles répondre de ce qu'un autre homme auroit fait, ou n'auroit pas fait en pareilles circonſtances ?

Je fus bien forcé de dire quelque choſe pour étouffer leurs cris. — Que la peſte vous enlève toutes, penſai-je en moi-même ! Comme ſi je n'avois pas aſſez de chagrin de la perdre.

Milord. (liſant) « Il eſt, je me le perſuade, « le ſeul homme qui, prétendant au titre d'homme « d'honneur, pût me faire tomber dans une ſi « groſſière mépriſe. » Elles alloient encore recommencer leur tapage.

Eh ! je vous prie, Milord, continuez. — Ecoutez, écoutez, je vous en prie, Meſdames, écoutez. Allons, Milord, daignez continuer ; ces Dames font ſilence.

Elles étoient muettes en effet, & m'admiroient, les mains & les yeux levés au ciel.

Milord. Je vais continuer pour votre confuſion. Il avoit déjà parcouru la phraſe ſuivante.)

Quelle malheureuſe eſpèce, Belford, quelle

maligne & jalouſe eſpèce, que les pauvres humains! Tant de plaiſir à ſe piquer l'un l'autre! ils jouiſſent en ſe voyant mortifiés tour à tour!

Milord. (liſant) « Car tandis que je m'efforçois « de ſauver ce malheureux du naufrage, je « me ſuis vue entraînée après lui dans ſa chute, « non par accident, mais par une ſuite de « deſſeins & d'intrigues prémédités. » — Que dites-vous à cela, Monſieur?

Lady Sarah. } Oui, Monſieur, qu'avez-
Lady Betty. } vous à dire à *cela?*

Lovelace. A dire! hé, je dirai que c'eſt une aſſez jolie métaphore, ſi elle ſe ſoutient. — Mais, s'il vous plait, Milord, liſez. Ecoutons ce qu'elle dit enſuite, & je répondrai à tout à-la-fois.

Milord. Je le veux bien. « Et il a eu la gloire « d'ajouter à la liſte des malheureuſes qu'il a « perdues, un nom qui, j'oſe le dire, n'auroit « pas déshonoré le ſien. »

Elles me regardèrent toutes avec l'air d'attendre ma réponſe.

Lovelace. Daignez continuer, Milord, je répondrai tout-à-l'heure. — Comment a-t-elle pu ſavoir que je tenois une liſte? — Je vais répondre à cela tout-à-l'heure.

Milord. (continuant de lire) « Et cela,

« Madame, par des moyens, dont le ſeul « récit feroit frémir l'humanité. »

Et Milord vous ôta encore une fois ſes lunettes avec un mouvement d'impatience. C'étoit-là un coup de maſſue ſur ma tête. Je m'étois toujours cru un front d'airain; mais par ma foi, malgré toute mon impudence, je fus preſque terraſſé.

Milord. Que dites-vous à cela, Monſieur ?

Souviens-toi, Belford, de lire dans tout ce dialogue ces *Monſieur*, avec un double R-R, ce qui annonçoit plutôt l'indignation que le reſpect.

Tous me regardèrent pour voir ſi je pourrois rougir.

Lovelace. Ne me fixez pas tant, Milord; ne me dévorez pas tant des yeux, Meſdames. (Je crois qu'alors j'avois l'air un peu plus honteux.) Vous me demandez ce que j'ai à répondre à cela ? — He ! mais je dis que cette Dame a une manière de s'exprimer très-énergique. — Voilà tout. — Il y a bien des choſes qui ſe paſſent entre amans, & dont un homme ne peut pas rendre compte devant des perſonnes graves & ſérieuſes.

Lady Betty. Entre amans, Monſieur! — Mais, M. Lovelace, pouvez-vous dire que Miſs Har-

lowe ſe ſoit comportée comme une perſonne foible ou crédule ? Le pouvez-vous dire ?

Lovelace. Je ſuis prêt à lui rendre toute ſorte de juſtice. — Mais, je vous prie, Meſdames, ſi je dois ainſi ſubir un interrogatoire, faites-moi connoître le reſte de la lettre, afin que je puiſſe me préparer pour ma défenſe, comme vous êtes préparées pour mon accuſation. Car c'eſt une maudite & inſidieuſe forme de procédure, que d'exiger ainſi des réponſes découſues.

On me donna la lettre : je la lus toute entière, — & par la répétition de ce que j'ai dit, tu devineras le reſte de ſon contenu.

Vous allez voir, Meſdames, vous allez voir, Milord, que je ne vais pas m'épargner. Alors tenant la lettre dans ma main, & y jetant les yeux, comme un avocat ſur ſon extrait, je leur tins ce diſcours :

Miſs Harlowe dit : « Lorſque vous ſaurez, « (vous, Madame, me tournant vers Lady « Betty) que, pour travailler à ſa ruine, les « menſonges prémédités, les fourberies réiterées « & les parjures ſans nombre, n'ont pas été « les moindres de mes crimes ; » vous jugerez qu'elle n'auroit aucun des principes qui pourroient la rendre digne d'être alliée avec des Dames de votre mérite, & de celui de votre

noble ſœur, ſi elle ne déclaroit pas du fond de ſon ame, que cette alliance ne peut plus jamais avoir lieu.

Sûrement, Meſdames, il y a là de la paſſion; ce n'eſt point là de la raiſon. Si notre famille ne ſe croit pas déshonorée par mon mariage avec une perſonne que j'ai traitée ainſi; ſi, au contraire, elle eſt charmée que je lui rende cette juſtice, & qu'elle la reçoive comme un or ſorti pur du creuſet, & comme une femme qui n'a rien à ſe reprocher, pourquoi ſeroit-il contre ſes principes, de conſentir que cette alliance eût lieu.

Elle ne peut pas s'eſtimer moins; elle ne le peut en conſcience pas pour un acte étranger commis contre ſa volonté.

Leurs viſages me menaçoient d'un orage prochain. — Mais je continuai.

Vous nous avez lû, Milord, *qu'elle avoit un eſpoir, un eſpoir préſomptueux, & d'une préſomption puniſsable*, ce ſont ſes termes, *d'être un inſtrument de la Providence pour me retirer du vice; & que ſi elle eût pu y réuſſir, cette bonne œuvre lui eût donné un grand mérite vis-à-vis de vous tous.* Mais de quoi voudroit-elle me retirer? — Vous me direz qu'elle avoit ouï dire, (mais ce n'étoit encore qu'un ouï dire au temps où

elle entretenoit cette eſpérance) que j'étois, pour m'exprimer dans le dialecte de femmes, *un très-méchant vaurien.* — Hé bien ſoit : quelle eſt la ſuite ! — Au moment même où elle a été convaincue, par ſa propre expérience, que l'imputation qu'on me faiſoit étoit plus qu'un *ouï dire ;* & qu'en conſéquence j'étois un ſujet propre à exercer *ſes généreux efforts*, voilà qu'elle veut abſolument m'abandonner ; elle s'enfuit, & déclare que la cérémonie qui auroit pu tout réparer, n'aura jamais lieu ! — Cette conduite peut-elle avoir un autre motif que le reſſentiment féminin ?

Ce raiſonnement les ſouleva tous contre moi, comme c'étoit mon intention. C'étoit un tonneau jeté dans la gueule d'une baleine. Après que je les eus laiſſés s'amuſer quelque temps autour de ce morceau dur à digérer, je demandai leur attention, & ſachant qu'elles aimoient toujours à m'entendre jaſer, je continuai ainſi :

Il paroît que cette Dame ſe figuroit qu'il étoit beaucoup plus aiſé de retirer un homme de ſes mauvaiſes habitudes, qu'il ne peut réellement l'être d'après la nature des choſes. Elle écrit, comme a lu Milord, « qu'en s'efforçant de « ſauver un malheureux du naufrage, il l'avoit « entraînée après lui, non par accident, mais

« par une ſuite de deſſeins prémédités. » Mais comment cela, Meſdames ? — Vous voyez par ſes propres paroles, que je ſuis encore bien loin d'être hors du danger moi-même. Si elle m'avoit trouvé, je ſuppoſe, dans un bourbier, que j'en fuſſe ſorti par ſon moyen, & que je l'y euſſe laiſſé périr ; c'eût été là un crime en effet. — Mais le cas n'eſt-il pas tout-à-fait différent ? N'a-t-elle pas, ſi ſon allégorie prouve ce qu'elle veut prouver, n'a-t-elle pas ſorti elle-même du bourbier, & ne m'y a-t-elle pas laiſſé enfoncer de plus en plus ? Ce qu'elle auroit fait, ſi elle eût ſérieuſement voulu me ſauver, c'eût été de joindre ſa main avec la mienne, afin qu'uniſſant nos forces, nous puſſions nous ſecourir & nous aider l'un l'autre à en ſortir. — Je lui ai tendu la main, & je l'ai conjurée de me donner la ſienne. — Mais non pas vraiment ! elle étoit déterminée à ſe ſauver le plutôt qu'elle pourroit, ſans s'inquiéter ſi je devois enfoncer ou ſurnager, me refuſant ſon aſſiſtance, (contre ſes propres principes) parce qu'elle voyoit que j'en avois beſoin. Vous voyez, Milord, & vous auſſi, Meſdames, ce que peut un joli jargon de mots ſonores ſur des oreilles naturellement formées à l'harmonie.

Elles étoient encore prêtes à ſe récrier : mais je les prévins *prolepticalement*, comme diſoit un rhéteur, avant que leurs voix puſſent former des mots.

Ma belle accuſatrice dit : « que j'ai ajouté à « la liſte des infortunées que j'ai perdues, un « nom qui n'auroit pas déshonoré le mien. » Il eſt vrai que j'ai été folâtre & entreprenant. Il eſt dans mon tempérament d'être ainſi. Je ne ſais pas comment je me trouve avoir une pareille conſtitution ; mais je n'ai jamais été accoutumé à la réprimande & à la contrainte, vous le ſavez tous. Lorſqu'un homme ſe voit entraîné par la paſſion, dans une légère faute, & qu'il voit que toute légère qu'elle eſt, on ne peut pas la lui pardonner, il n'en faut pas davantage pour le mettte au déſeſpoir. Tous les jours nous voyons qu'un voleur, qui n'a d'abord intention que de commettre un vol, ſe trouve ſouvent forcé de commettre un meurtre par la réſiſtance qu'il trouve, & par la néceſſité de ſa propre conſervation.

Tout le monde s'accorde à dire que j'ai été un inſigne vaurien, un grand miſérable ; mais il faut être bien ſimple & bien borné pour n'avoir rien à alléguer pour ſa défenſe, lorſqu'il n'eſt point de cauſe qui n'ait ſon beau

comme

comme ſon mauvais côté. — La ſalle de Weſtminſter, Belford, voit tous les jours des défenſes plus étranges & plus hardies que la mienne.

Mais quel droit, continuai-je, cette Dame a-t-elle de ſe plaindre de moi, lorſque ce qu'elle dit, équivaut à ceci ? — Lovelace, vous avez joué avec moi le rôle d'un malhonnête homme. — Vous voudriez réparer votre faute : mais je ne le veux pas, moi, afin que j'aie la ſatisfaction de vous démaſquer, & l'orgueil de vous refuſer.

Mais étoit-ce là le cas ? — Etoit-ce là le cas ? .... Si je m'avançois juſqu'à dire : j'épouſerai tout-à-l'heure cette Dame, ſi elle veut de moi ?

Vous voyez qu'elle renonce à la médiation de Lady Betty. —

Milord. (en m'interrompant.) *Les paroles ne ſont que du vent, les actions reſtent.* Que ſignifient vos maudits jeux de mots ! — Répondez net : ſi elle veut de vous, voudrez-vous d'elle ? Répondez-moi oui ou non, & ne nous faites pas courir en oiſons après le ſens de vos énigmes.

Lovelace. Elle le ſait bien que je veux d'elle. Mais, Milord, ſi elle continue à nous traduire

ainſi elle & moi devant le public, elle fera tant qu'elle rendra notre mariage déshonorant pour tous les deux.

Charlotte. Avec quelle indignité il faut qu'elle ait été traitée !

Lovelace. (l'interrompant.) Hé bien, quoi ! couſine Charlotte, (en lui paſſant doucement la main ſous le menton) voudriez-vous que je vous diſſe tout ce qui s'eſt paſſé entre cette belle & moi ? feriez-vous bien aiſe, ſi vous aviez un amant vif & entreprenant, qu'on allât proclamer toutes les petites niches amoureuſes qu'il vous auroit faites ?

Charlotte rougit. Tout le monde alloit s'écrier ; mais je continuai :

La belle dit qu'elle a été déshonorée, (le diable m'emporte, ſi je me ménage) par des moyens dont le ſeul récit feroit frémir l'humanité. Cette Dame eſt l'innocence même, & n'eſt, par conſéquent, pas en état de juger des moyens dont elle parle. Un excès de délicateſſe pourroit auſſi dégénérer en défaut. N'avez-vous pas quelque proverbe comme cela, Milord ? — Comme qui diroit : *un extrême en produit un autre* ; ainſi une Dame de ſon caractère pourroit ſe faire un fantôme de ſa ſituation & la croire plus extraordinaire qu'elle ne l'eſt. Je

prendrai ſur moi de dire que ſi elle a trouvé en moi le ſeul homme au monde capable de la traiter comme elle dit que je l'ai traitée ; moi, j'ai trouvé en elle la ſeule femme au monde capable de faire tant de bruit pour une choſe qui n'a rien d'extraordinaire, que certaines circonſtances qui l'accompagnent.

Ce langage les ameuta tous contre moi ; les yeux, les mains, les voix toutes levées à-la-fois. Mais Milord qui a encore dans la tête, (ce dernier retranchement où ſe retire le vice) autant de libertinage que j'en ai dans le cœur, fut forcé malgré lui, en voyant l'air dont je dis cela, ainſi que le rouge qui montoit au viſage de Charlotte & des autres femmes, d'ouvrir une bouche qui eût pu engloutir l'autre moitié de ſon viſage, & de s'écrier pour s'empêcher de rire, *oh* ! *oh* ! comme s'il eût été ſaiſi d'une vive attaque de goutte.

Si tu avois vu comme les deux vieilles chattes & les jeunes minettes ſe regardoient, tantôt l'une l'autre, tantôt Milord, tantôt moi, tour-à-tour ; ta laide figure ſe ſeroit fendue en deux par le milieu ; (ta bouche a déjà fait plus de la moitié de l'ouvrage.) Et après tout, j'ai vu plus d'une fois dans cette converſation l'intrépide gaieté de mon humeur enjouée attirer plus d'un

ſourire forcé de la bouche pincée des jeunes Dames. Peut-être bien que ſi elles euſſent rencontré un égrillard auſſi déterminé que moi, qui eût d'abord captivé leur affection, elles n'auroient pas tant fait de vacarme que ma belle en a fait ſur un ſujet pareil à celui qui nous raſſembloit. Les jeunes filles, comme je l'ai remarqué dans mille occaſions, ne craignent pas la moitié tant pour elles-mêmes, que leurs mères craignent pour elles. Mais ici les jeunes étoient obligées de prendre un air grave & de faire les fâchées, par l'importance qu'y mettoient les vénérables.

Cependant la colère & la pitié de leur ſemblable tiennent ſi peu dans leurs cœurs, qu'elles étoient obligées de ſerrer les lèvres pour ſupprimer les ſourires que je leur tirois de temps en temps : tandis que les anciennes ayant eu des boutons de roſes, (c'eſt-à-dire, des filles) & ſachant combien les hommes ſont fous d'une bagatelle, auroient été bien fâchées, qu'on osât donner en paſſant un coup-d'ongle au bouton, ſans dire à ſa mère, « voudriez-vous permettre, Madame la mère roſe ? »

Le ſecond chef d'accuſation étoit les fauſſes lettres & les faux perſonnages de Lady Betty & de ma couſine Charlotte. C'étoit-là, diras-tu, deux griefs terribles. — En effet, je l'avoue.

Le vieux Pair étoit furieux ſur l'article des lettres forgées. Les Dames faiſoient ſerment de ne jamais pardonner le faux perſonnage que je leur avois fait jouer. Pas un dans l'aſſemblée pour faire la paix, enſorte que nous devinmes tous autant de femmes, & nous nous mîmes à crier, à quereller tous à l'envi.

Milord me dit, qu'il croyoit dans ſa conſcience, qu'il n'avoit jamais exiſté un homme plus vil que moi *ſur la terre du Seigneur.* — A quoi bon vouloir pallier les choſes? dit-il; & que ce n'étoit pas la première fois que j'avois contrefait ſon écriture.

Je répondis à cela que je croyois, que loſque l'on avoit porté la loi de *Scandalum Magnatum* (*), il y avoit beaucoup de Pairs du royaume qui ſavoient très-bien qu'ils méritoient des épithètes fort dures, & qu'en cela cette loi avoit eu plutôt pour but de privilégier leurs qualités, que de laver leur réputation.

Il me ſomma de m'expliquer, avec un *Monſieur - r r* — prononcé d'un ton à me faire ſentir qu'il avoit dans ſa tête pour me qualifier un des mots les plus ignominieux de notre langue.

(*) Loi en faveur des Pairs.

Les gens, lui dis-je, à qui leurs qualités & leur âge ſervent de rempart, ne doivent pas prendre des libertés qu'un homme de cœur ne pourroit pas ſouffrir, à moins qu'il ne ſe ſentît capable de mépriſer du fond de ſon ame l'auteur de l'inſulte.

Cette réponſe le rendit furieux. Il vouloit ſur le champ qu'on envoyât chercher Pritchard. Qu'on faſſe venir Pritchard, dit-il; je veux changer mon teſtament & vous ôter tout ce qu'il ſera en mon pouvoir de vous ôter.

Faites, faites, Milord, lui dis-je: j'ai toujours préféré mon propre plaiſir à votre fortune; mais je ſignifierai à Pritchard, que s'il s'aviſe de rien écrire contre moi, il le ſignera & le ſcellera de.....

Quoi? que voulez-vous faire à Pritchard? en ſecouant ſa tête chauve.

Rien, excepté que ſi lui ou tout autre homme trace une ligne de ſa plume pour me dépouiller de ce que je crois mes droits, il le ſcellera de ſes oreilles. — Voilà tout, Milord.

Les deux Dames s'entremirent. Lady Sarah me dit que j'avois porté les choſes un peu loin; que ni Milord, ni aucune d'elles ne méritoient le traitement que je leur avois fait.

Je leur répondis, que je ne pouvois me ré-

ſoudre à être maltraité par Milord, pour deux raiſons : la première, que je le reſpectois plus qu'aucun homme au monde. La ſeconde, qu'on avoit l'air de croire, que des conſidérations d'intérêt me feroient ſouffrir de lui ce que nul autre homme n'oſeroit haſarder avec moi.

Et par quel intérêt ſerois-je obligé, moi, de ſouffrir la manière dont vous me traitez? Voyons, Monſieur!

Vraiment, couſin Lovelace, dit Lady Betty de l'air le plus grave, nous ne méritons aucunes, comme dit bien Lady Sarah, le traitement que vous nous faites : permettez-moi de vous dire, que je ne crois pas que mon caractère, non plus que celui de Lady Charlotte, doive être proſtitué, pour perdre une innocente jeune Dame. Elle doit avoir ſu de bonne heure l'eſtime que nous faiſons tous d'elle, & combien nous déſirerions qu'elle fût votre femme. Vous voyez qu'elle dit que c'eſt notre bonne opinion d'elle qui l'a engagée à recevoir vos ſoins. Et c'eſt ce qui, joint à la folie de ſes parens, a ſervi à la faire tomber ſous votre pouvoir. La manière dont vous l'en avez récompenſée n'eſt que trop viſible. Nous ne pourrions, ſans compromettre notre caractère à tous, ne pas déſavouer vos procédés avec elle. Et permettez-moi

de vous le dire, nous avons un double droit de le faire, par l'indignité que vous avez eue de prêter notre perſonnage à de viles & méchantes créatures pour aider à la tromper.

Lovelace. C'eſt parler cela avec quelque raiſon. Je conſens à vous voir déſavouer toutes mes actions. Je confeſſe que j'ai très-mal agi avec cette Dame : un pas m'a conduit à un autre. J'ai le malheur d'avoir un maudit caractère entreprenant. Je n'aime pas à me voir battu.

Battu ! dit Lady Sarah en m'interrompant. Quel honte à vous de tenir pareil langage ! Eh cette dame a-t-elle donc engagé une lutte avec vous ? C'eſt une ame noble & franche, un cœur ſincère & ouvert. Voilà le caractère que j'ai toujours entendu donner à Miſs Harlowe : au-deſſus de tout artifice, de tout déguiſement. La pauvre infortunée ! Elle méritoit un meilleur ſort de la part d'un homme pour lequel elle avoit haſardé une démarche qu'elle ſe reproche ſi ouvertement.

Ces réflexions m'affectèrent beaucoup. — Si chacun de la compagnie avoit pris ce ton dans notre diſpute, je n'aurois pas oſé lever les yeux. Je commençai à être honteux.

Charlotte me demanda ſi je ne me ſentois pas toujours du penchant à rendre juſtice à cette

dame en cas qu'elle voulût m'accepter ? Ce ſeroit, elle oſoit le dire, la plus grande félicité de la famille de l'y voir entrer. Pour elle, elle répondoit de ſes ſentimens.

Toutes firent la même déclaration, & Lady Sarah me preſſa vivement.

Mais Milord prétendit qu'il m'étoit impoſſible d'être ſérieux ſix minutes de ſuite.

Je lui dis que ſa ſeigneurie ſe trompoit, que malgré toute la légéreté avec laquelle je paroiſſois traiter ce ſujet, il n'y en avoit pas un qui intéreſsât plus mon cœur.

Miſs Patty dit qu'elle étoit charmée de m'entendre parler ainſi : qu'elle en reſſentoit de la joie : & ſes doux yeux brilloient de ſatisfaction. Milord l'appela ſa chère enfant, & fut prêt à pleurer.

Non pas par humanité, Belford. Ce vieux Pair n'a point d'entrailles, comme tu l'as pu voir par la manière dont il m'a traité. Mais lorſque les gens ont l'ame affoiblie par le ſentiment de leurs propres infirmités, & qu'ils ſe voient près de leur fin, vous les voyez émus à la plus légère occaſion, ſoit pour eux-mêmes, ſoit pour autrui, & voilà ſouvent ce que le monde, qui ne pénétre pas les vraies cauſes, appelle humanité, lorſque généralement, en

plaignant les misères de la nature humaine, ils ne plaignent que les leurs ; s'ils jouiſſoient de la ſanté dans ſa pleine vigueur, ils ſeroient de corps & d'ame tout auſſi indifférens aux maux d'autrui, que nous pouvons l'être toi ou moi.

Ici finit la première ſéance de mon procès. Lady Sarah étoit très-fatiguée. On arrêta qu'il ſeroit continué le lendemain matin. Ils ſe retirèrent néanmoins tous enſemble & furent conférer en particulier. (♭)

(¶) LETTRE LVIII.

M. LOVELACE. (*En continuation.*)

LES dames au lieu de reprendre le ſujet où elles l'avoient interrompu, ne purent s'abſtenir de revenir ſur pluſieurs paſſages de la lettre de ma belle accuſatrice, que j'eſpérois qu'elles auroient laiſſés de côté, voyant que nous étions ſur les voies de conciliation. Mais véritablement elles voulurent ſavoir tout ce qu'elles pourroient apprendre de notre hiſtoire, & ce que j'avois à répondre à ces articles, afin d'être plus en état de nous ſervir de médiatrices, ſi j'étois réellement & ſincèrement réſolu de lui rendre la juſ-

tice qu'elles eſpéroient de moi. — Ces paſſages étoient :

1°. « Qu'après l'avoir comme forcée, par « mes artifices de partir avec lui, je l'avois « conduite dans une des plus abominables maiſons « de Londres.

2°. « Que je m'étois rendu coupable d'un « attentat odieux, dont le reſſentiment l'avoit « fait chercher & trouver le moyen de s'enfuir « à Hamſtead.

3°. Vinrent enſuite les lettres forgées, & les faux perſonnages ; & nous fûmes ſur le point de renouveler notre querelle, avant même d'en venir à l'accuſation ſuivante qui étoit encore pire. Cette quatrième accuſation portoit : « que « l'ayant ramenée par ſurpriſe à cette vile « maiſon, je lui avois d'abord ravi l'uſage de « ſes ſens, & enſuite l'honneur, & que je l'a- « vois retenue depuis priſonnière. »

Te dire tous les commentaires, toutes les couleurs que j'employai pour atténuer ces imputations graves, ce ſeroit répéter une grande partie des argumens que tu as déjà vu dans mes lettres. Qu'il te ſuffiſe donc de ſavoir que pour pallier mes torts j'inſiſtai beaucoup ſur l'extrême délicateſſe de la belle, ſur ſa défiance de mon honneur : ſur l'eſprit intrigant de Miſs

Howe ; ſur leurs complots contre moi qui ont produit les miens ; ſur les paſſions & l'eſprit vindicatif du ſexe. J'aſſurai que ma ſeule vue, en la retenant dans cette maiſon, où je ne lui ôtois que la liberté de me quitter, étoit de l'obliger à me pardonner, & à ſe marier avec moi, pour l'honneur de nos deux familles. Je vantai quelques bonnes qualités, que ne me refuſe perſonne de ceux qui me connoiſſent, & auxquelles peu de libertins peuvent prétendre.

Alors elles ſe répandirent en admirations & en louanges ſur le compte de ma belle ; le tout pour me préparer, comme je le vis bien, à la grande queſtion, que Lady Sarah fit venir par le préambule que tu vas voir.

Nous avons dit, je crois, tout ce qu'on pouvoit dire ſur les lettres de cette infortunée demoiſelle. Il ſeroit peut-être aſſez inutile de s'arrêter ſur les malheurs qui pourroient réſulter de l'abus d'une femme de ſon rang, ſi on ne lui faiſoit dès-à-préſent toute la réparation qu'il eſt poſſible de faire. Mais vous paroiſſez, Monſieur, conſerver toujours pour elle une juſte eſtime & une véritable affection. Il n'y a pas le moindre doute à former ſur ſa vertu. Si elle avoit quelque choſe à ſe reprocher, elle ne

porteroit pas ſon reſſentiment auſſi loin. Tout le monde convient que c'eſt une beauté, qu'elle a une riche fortune à prétendre, que ſa famille n'eſt pas mépriſable, quoique je penſe qu'elle en a agi à ſon égard avec autant d'indignité que d'imprudence. Quant à la ſupériorité de ſon ame, à ſa ſage économie, tout le monde dit d'elle ce que le digne docteur Lewin me diſoit un jour : *que ſa prudence enrichiroit un homme pauvre, & que ſa piété corrigeroit un débauché.* Moi qui ne ſuis ſortie de chez moi que deux fois de toute l'année, je ſuis venue ici, ainſi que Lady Betty, dans le deſſein de voir ſi on ne peut pas lui rendre la juſtice qui lui eſt due, & ſi Milord & nous, vos plus proches parens, Monſieur, peuvent ou ne peuvent pas avoir quelque influence ſur vous. De mon côté, mes procédés ſur cet article ſe régleront ſur les vôtres, quant à la diſpoſition de tout ce qui eſt mon pouvoir.

Lady Betty. Et les miens auſſi.

Et les miens auſſi, dit Milord : & il en fit ſerment à haute voix.

Lovelace. Je ſuis loin de dédaigner des faveurs que vous ſeriez tous bien aiſes que je méritaſſe de chacun de vous. — Mais je ſuis auſſi loin

d'acquieſcer à des conditions qui contrarient mon goût par des vues ſordides. — Quant aux malheurs qui pourroient ſuivre, qu'ils viennent! Je n'ai pas encore fini avec les Harlowes. Ils ont été les aggreſſeurs, & je ſerois bien aiſe qu'ils vouluſſent ſe comporter avec moi, comme ils me verroient me comporter avec eux, ſi j'étois à leur place. Peut-être ne ſerai-je pas fâché qu'ils me préviennent, plutôt que d'être obligé de les chercher dans cette occaſion.

Miſs Charlotte. (En rougiſſant) c'eſt parler en homme violent, plutôt qu'en homme raiſonnable : vous en conviendrez, couſin.

Lady Sarah. Allons, puiſque ce qui eſt fait, eſt fait, & qu'il eſt impoſſible de révoquer le paſſé, ſongeons au meilleur parti qui reſte à prendre. Avez-vous quelque objection à faire contre la propoſition d'épouſer Miſs Harlowe, ſi elle veut vous accepter?

Lovelace. Il ne peut y en avoir qu'une : c'eſt qu'elle ſuit avec tout le monde, comme elle a fait avec Lady Betty, *une maxime* qui lui eſt particulière, & (permettez-moi de vous dire que cette maxime eſt juſte) *que ce qu'elle ne peut ſe cacher à elle-même, elle le divulguera devant l'univers entier.*

Miſs Patty. Elle a écrit cela, ſoyez-en sûr,

dans l'amertume de ſa douleur & dans ſon déſeſpoir.

Lovelace. Ainſi lorſque ſa douleur ſera appaiſée, lorſque l'accès de ſon déſeſpoir ſera paſſé — & c'eſt vous qui le dites, couſine Patty! — tendre fille! & vous auriez donc, ma chère, lui dis-je à l'oreille, ſi vous euſſiez été dans le même cas, cédé aux inſtances — & c'eſt-là qu'auroient abouti de ſi violentes exclamations?

Cela me valut un petit coup d'éventail, qu'on me donna en rougiſſant, & de la part de Milord, la réflexion : que je tournois en plaiſanterie tout ce qu'on me diſoit.

Je leur demandai ſi elles croyoient que les Harlowes méritaſſent quelque conſidération de ma part? Et ſi cette famille ne ſe feroit pas un triomphe à mes dépens, ſi j'allois épouſer leur fille, comme un homme qui n'oſeroit faire autrement?

Lady Sarah. Je fus moi-même autrefois auſſi irritée contre cette famille, que nous l'étions tous. Mais je les plains maintenant, & je penſe que vous n'avez que trop juſtifié le mauvais traitement qu'ils vous ont fait.

Milord. Cette famille eſt très-ancienne, tous gentilshommes riches, de bon renom. Permettez-moi de vous dire que beaucoup de nos petits

ducs ſeroient fort aiſes de deſcendre d'une auſſi bonne ſouche que la leur.

Lovelace. Les Harlowes ont l'ame étroite, & c'eſt une famille implacable. Je les hais : & quoique je révère Clariſſe, je mépriſe tous ſes parens.

Lady Betty. Je déſire qu'on ne puiſſe pas dire pis de l'homme qui mépriſe tant les autres pour des fautes aſſez communes.

Milord. Ah ! que ma ſœur Lovelace, ſi elle vivoit encore & qu'elle fût ici préſente, ſe reprocheroit ſes folles indulgences pour cet enfant gâté !

Lady Sarah. Oui ; mais voyons, Milord, s'il vous plaît, ſi on ne pourra rien faire pour cette pauvre jeune Dame.

Miſs Charlotte. Si M. Lovelace n'a rien à objecter contre le caractère & la vertu de cette Dame, (& je crois qu'il n'aura pas honte de lui rendre juſtice, quand cette juſtice ſeroit contre lui-même.) Je ne puis m'empêcher de penſer que l'honneur & la généroſité le forceront à faire ce que nous attendons tous de lui. S'il y avoit quelques légéretés ou quelques foibleſſes à reprocher à cette Dame, je n'ouvrirois pas la bouche en ſa faveur, je me contenterois de la plaindre en particulier, & de déplorer

ſa

ſa cruelle deſtinée. Et pourtant dans ce cas-là même, vous ne manqueriez pas de motifs tirés de l'honneur & de la gratitude, pour vous porter dans une circonſtance auſſi ſingulière, à tenir la foi & les ſermens qu'il eſt clair que vous avez violés.

Lady Betty. Ce que ma nièce Charlotte vous a dit eſt ſi juſte, & elle vous a propoſé la queſtion ſi à propos, que je n'ai plus qu'à ſouhaiter que vous y répondiez directement, & ſans ſubterfuges.

Tous alors me prièrent d'une voix unanime de répondre ſérieuſement & d'être juſte : & voici quelle fut ma réponſe, que je fis en prenant un air très-ſérieux & ſincère.

« Je ſens très-bien que l'acquit de la tâche « que vous m'avez impoſée va me laiſſer ſans « excuſe. Mais je ne veux recourir, ni aux « évaſions ni aux palliatifs. Je ſouſcris à la « ſévère réflexion de ma couſine Charlotte. « Non, je n'ai point honte de rendre juſtice « au mérite de Miſs Harlowe. Je vous avoue « à tous, avec le plus vif regret (pour ne pas « dire avec honte, couſine Charlotte) que j'ai « beaucoup à répondre pour la façon avec la- « quelle j'en ai uſé à l'égard de cette Dame. « Dans tout ſon ſexe on ne peut trouver une

« ame plus noble, ni une perſonne plus aimable.

« Et pour la vertu, (excuſez-moi, Meſda-
« mes,) je n'aurois jamais cru qu'il y eût
« jamais eu une femme qui eût pu en donner
« des preuves ſi éclatantes, & ſi conſtantes :
« car dans toute ſa conduite, elle s'eſt toujours
« montrée également au-deſſus de la tentation
« & de l'artifice, j'ai preſque dit, au-deſſus de
« la fragilité humaine.

« Le premier pas qu'elle a fait & qu'elle ſe
« reproche ſi ouvertement, étoit réellement,
« comme elle le nomme, un pas forcé ; car,
« quoiqu'elle eût été excitée à ſonger à s'évader
« avec moi, elle n'en avoit pas l'intention, &
« elle étoit loin d'y être préparée. Elle n'en
« auroit même jamais eu la penſée, ſi ſes parens
« l'euſſent laiſſée libre, lorſqu'elle leur offroit
« de renoncer à l'homme qu'elle ne haïſſoit pas,
« pour éviter celui qu'elle haïſſoit.

« J'avoue que mon orgueil fut piqué, de
« pouvoir ſi peu compter ſur la force des
« impreſſions que j'avois eu la vanité de croire
« avoir faites ſur un cœur ſi délicat, & dans
« mes plus indignes artifices, je m'encoura-
« geois par l'idée qu'au moins je n'abuſois pas
« de ſa confiance, puiſqu'elle n'en avoit aucune
« en mon honneur.

« C'eût été plus qu'un miracle, qu'elle eût « pu éviter les maux qu'elle a ſoufferts. Plus « de complots ont échoué par ſa vigilance, qu'il « n'y en a eu qui aient réuſſi à contribuer à ſa « chûte, quoiqu'ils aient été nombreux & « variés. Ses plus grandes épreuves ſont venues « de ſa noble réſiſtance & de ſon juſte reſſen- « timent, qui m'irritoient. Je ſais, continuai- « je, combien je me condamne moi-même, en « rendant juſtice à cette excellente créature. « Mais je ne veux pas moins la lui rendre, & « quand je ne le voudrois pas, je ne pourrois « m'en empêcher. J'eſpère que ces diſpoſitions « vous montrent aſſez, que je ne ſuis pas un « homme auſſi abandonné qu'elle a pu le croire. « A mes yeux, elle a fait plus d'honneur au ſexe « par ſa chûte (ſi cela peut s'appeler une chûte, « & dans la vérité, ce n'en eſt pas une), qu'au- « cune autre femme n'en pourroit faire par ſon « triomphe.

« Lorſqu'à la fin j'eus donné à ſa vigilante « vertu des ſujets de ſoupçons, je fus obligé « de faire uſage de la force & de l'artifice pour « l'empêcher de fuir de mes mains. Elle forma « alors des ſtratagêmes pour éluder les miens: « mais elle ne ſe permit aucun moyen qui ne « ſe conciliât avec la bonne foi & l'honneur le

« plus ſcrupuleux. Elle n'a jamais pu s'abaiſſer « à la fraude & au menſonge, pas même pour « ſon propre ſalut. Elle m'a dit plus d'une fois, « & avec juſtice, inſpirée par le ſentiment « intime de ſon mérite, que ſon ame étoit ſupé- « rieure à la mienne.

« Pardonnez, Meſdames, ſi je dis, qu'avant « de l'avoir connue, je doutois que les femmes « euſſent une ame, aimant à les ſuppoſer créées « uniquement pour ce monde, & pour perpé- « tuer l'eſpèce humaine. — On n'imagine pas « dans combien d'abſurdités tombent les eſprits « forts pour juſtifier à leurs yeux le libertinage « de leur conduite, & ſe faire une religion « conforme à leurs penchans. Cependant, à cet « égard, je n'ai pas été ſi coupable que bien « d'autres. Il n'eſt pas étonnant qu'une ſi noble « créature ait regardé toute ruſe préméditée « comme une baſſeſſe impardonnable : il n'eſt « pas étonnant qu'elle ait pris ſi aiſément en « averſion un homme qu'elle a cru capable d'une « baſſeſſe réfléchie. (Quoiqu'il ait été un temps « où elle ne le voyoit pas d'un œil tout-à-fait « indifférent.) Et d'un autre côté, permettez- « moi de vous dire auſſi qu'il ne faut pas s'é- « tonner, qu'un homme qui a trouvé tant de « difficultés à obtenir le pardon des plus légè-

« res offenſes, & qui n'a pas reçu la grâce de « reculer ſur ſes pas ou de ſe repentir, ait été « pouſſé par le déſeſpoir à en commettre de « plus graves.

« En un mot, Meſdames, en un mot, Milord, « Miſs Clariſſe Harlowe eſt un ange, ſi jamais « il a pu en exiſter dans l'eſpèce humaine. Sa « volonté au moins a toujours été & eſt encore « auſſi pure que celle des intelligences céleſtes : « & je dois lui rendre cette juſtice, quoique « je liſe dans vos yeux une queſtion que vous « êtes tous prêts à me faire : En ce cas-là, « qu'êtes-vous donc, M. Lovelace ? —

Milord. Un démon ! — Un infernal démon ! — Puiſſe la malédiction de Dieu vous pourſuivre dans tout ce que vous entreprendrez, ſi vous ne lui faites pas les réparations qui ſont en votre pouvoir !

Lovelace. Je ne pouvois, Milord, attendre autre choſe de vous ; mais j'eſpère que ces Dames ne répondront pas avec tant de violence à l'ingénuité de ma confeſſion.

Toutes, jeunes & vieilles, avoient leur mouchoir à leurs yeux, en voyant le juſte témoignage que je rendois au mérite de cette ſublime créature ; témoignage que je n'héſiterois pas de

rendre également en plein tribunal, s'il me falloit y comparoître.

Lady Betty. Allons, Monſieur, voilà de nobles ſentimens ! ſi vous penſez comme vous parlez, vous ne pouvez sûrement refuſer de faire maintenant à cette Dame toute la réparation qui dépend de vous.

Et toutes ſe réunirent pour m'en preſſer. Je leur dis que j'étois sûr qu'elle ne voudroit pas de moi ; que dès qu'une fois elle avoit pris une réſolution, elle étoit inébranlable ; que *l'inéxorabilité* étoit le péché des Harlowes. Ce défaut & leur nom étoient, leur dis-je, tout ce qu'elle tenoit d'eux.

Elles furent toutes de l'opinion que dans les triſtes circonſtances où elle ſe trouvoit réduite, on pourroit l'amener à me pardonner. Lady Sarah dit que Lady Betty & elle tâcheroient de déterrer *l'illuſtre patiente*, nom qu'elles lui donnèrent à juſte titre ; qu'elles la prendroient ſous leur protection, & qu'elles lui ſeroient garantes de la juſtice que je voulois lui rendre, tant après qu'avant le mariage.

J'eus quelque plaiſir à remarquer la douceur & le peu de fiel des Dames de ma famille, ſi elles euſſent rencontré un *Lovelace.* Mais il ſeroit bien malheureux pour nous autres bons com-

pagnons, que toutes les femmes fuſſent des Clariſſes. -

Je ſuis obligé de m'interrompre ici. (♭)

(¶) LETTRE LIX.

M. LOVELACE. (*En continuation.*)

IL vaut beaucoup mieux, Belford, faire nous-mêmes notre hiſtoire, lorſqu'elle ne peut plus être un ſecret, que d'attendre que notre adverſaire la faſſe pour nous. Perſuadé de cette maxime, je leur racontai combien j'avois été preſſant pour l'engager à fixer le jour de la célébration ſecrète au jeudi d'après le jour que je la quittai ; (qui étoit celui de la naiſſance de ſon oncle, & que j'avois pris pour lui faire plaiſir) m'étant procuré quelque temps auparavant une permiſſion eccléſiaſtique, qu'elle avoit encore actuellement dans les mains.

Que, n'ayant pu tirer d'elle aucune promeſſe, tandis qu'elle ſeroit dans l'eſclavage où elle ſe ſuppoſoit, je lui propoſai de la laiſſer en pleine liberté, ſi elle vouloit me donner la moindre eſpérance pour ce jour-là. Mais cette offre ne m'avança pas davantage.

Que cette inflexibilité me mettant au déſeſpoir, je réſolus d'aggraver mes premières fautes, en donnant des ordres pour l'empêcher de ſortir, ni d'avoir aucune correſpondance hors de la maiſon, juſqu'à mon retour du château de M....., ſachant bien que ſi je la laiſſois en liberté, je la perdrois pour toujours.

Cette contrainte l'avoit ſi fort irritée, que malgré quatre lettres conſécutives, je ne pus obtenir un ſeul mot de réponſe, quoique je ne lui euſſe demandé que quatre mots pour nommer le jour & le lieu.

Je m'adreſſai à mes deux couſines pour atteſter les moyens extraordinaires dont j'avois uſé, pour envoyer à Londres meſſagers ſur meſſagers, ſans qu'elles en ſuſſent la raiſon, qui étoit celle que je venois de leur dire.

Je leur appris encore, que je vous avois même écrit, à vous, Belford, & à un autre gentilhomme, dont je croyois qu'elle avoit bonne opinion, d'aller la trouver, pour la preſſer de ſe rendre à mes inſtances; me tenant moi-même tout prêt le dernier jour à Salt-hill à la rencontre du meſſager qu'ils m'enverroient, pour me rendre à Londres, ſi ſon meſſage étoit favorable : mais qu'au lieu de la trouver, ils apprirent qu'elle venoit de s'échapper encore

une fois: peut-être, continuai-je, eſt-elle maintenant perchée quelque part ſur une des fenêtres de Lady Betty au château de Glenham ; & là, comme la tendre Philomèle, l'épine dans le cœur, elle ſoupire ſa plaintive élégie contre la cruauté de ſon barbare Terée.

Lady Betty déclara qu'elle n'étoit pas chez elle, & qu'elle ne ſavoit pas même où elle étoit. Elle ajouta que ſi elle s'étoit adreſſée à elle, c'eût été un des hôtes les plus agréables qu'elle eût jamais pu recevoir.

A parler vrai, je les ſoupçonnois de connoître ſa retraite, & de l'avoir priſe ſous leur protection; car je croyois Lady Sarah incapable de concevoir tant de chaleur ſur une ſimple lettre de Miſs Harlowe, & qui encore ne s'adreſſoit pas à elle; je la connoiſſois pour une femme très-indolente & très-mélancolique; mais je vois que c'eſt ſa ſœur qui l'a miſe en activité, car Lady Betty eſt un caractère auſſi officieux, auſſi remuant que Mde. Howe; mais d'une ame bien plus noble & bien plus généreuſe. — Elle eſt ma tante, Belford.

Je croyois, dis-je à Lady Betty, qu'elle pouvoit avoir l'adreſſe de ſa retraite. Je parlois d'après mon déſir: j'aurois donné tout au monde

pour être certain qu'elle eût envie de ſe ménager l'intérêt de quelqu'un de ma famille.

Lady Betty répondit, qu'elle n'avoit d'autre adreſſe que celle qui étoit dans la lettre qu'elle avoit effacée, & qu'elle croyoit n'être qu'une adreſſe paſſagère, afin de me dérober ſes traces: autrement il n'étoit pas probable qu'elle eût donné ſon adreſſe dans une auberge; elle penſoit que la ſeule voie, pour réuſſir à ſolliciter ſon pardon, étoit de recourir à Miſs Howe, & d'engager cette jeune Dame à s'intéreſſer à notre réconciliation.

Miſs Charlotte. Permettez-moi de faire une propoſition : — Puiſque nous ſommes tous d'accord ſur la juſtice qui eſt due à Miſs Harlowe. Si M. Lovelace veut s'engager à l'épouſer, je ferai une viſite à Miſs Howe, quoique je la connoiſſe fort peu. Je tâcherai de la déterminer à nous prêter ſon crédit pour hâter une réconciliation ſi déſirée. Et ſi l'on y peut parvenir, je ne doute nullement que tout ne s'accommode & ne ſe termine heureuſement. Car tout le monde connoît l'amitié qui règne entre Miſs Harlowe & Miſs Howe.

Tu vois, Belford, qu'avec ces femmes-là *le mariage eſt une réparation complète pour tout le*

mal que nous pouvons leur faire ; un vrai denouement dramatique.

Cet avis fut unanimément approuvé, & j'engageai ma parole d'honneur de la manière la plus ſolemnelle.

Lady Sarah. Hé bien, couſine Charlotte, commencez votre négociation avec Miſs Howe ; & ne perdez pas un inſtant.

Lady Betty. Je vous en prie, ne différez pas. Et que Miſs Harlowe ſache qu'il n'eſt perſonne que je me faſſe un plus grand plaiſir de recevoir : & que je ne la perdrai pas un inſtant de vue, juſqu'à ce que le nœud ſoit formé.

Lady Sarah. Dites-lui de ma part, qu'elle ſera ma fille ! — qu'elle me tiendra lieu de ma pauvre Betſy. — Ici elle donna quelques larmes à la mémoire de la fille qu'elle a perdue.

Milord. Hé bien, Monſieur, que dites-vous à cela ?

Lovelace. Content, (*) Milord. Je parle le langage de votre Chambre.

Milord. Il ne faut pas ſe moquer de nous, mon neveu. Point de mauvaiſes plaiſanteries. Nous ne voulons pas être joués.

(*) C'eſt le terme qu'emploient les Pairs d'Angleterre au Parlement pour marquer qu'ils ſont du même avis.

Lovelace. Vous ne le ſerez point. Il eſt vrai que je n'avois pas l'intention de me marier, ſi elle laiſſoit paſſer le jeudi que j'avois fixé. Mais je penſe, (conformément à ſes propres idées) que je l'ai injuriée au-delà de toute réparation, quand je devrois être pour elle le meilleur des maris; comme je ſuis réſolu de l'être ſi elle veut condeſcendre, oui *condeſcendre* à m'épouſer. Et voilà, couſine Charlotte, ce que je vous charge d'aſſurer de ma part dans votre négociation.

Cette déclaration leur fit plaiſir à tous.

Milord. Donne-moi ta main, mon ami.—Tu parles enfin comme un homme d'honneur. J'eſpère que nous pouvons nous fier à ce que tu dis.

Les Dames me firent la même queſtion des yeux.

Vous le pouvez, Milord; vous le pouvez, Meſdames; oui, vous pouvez vous y fier.

On revint encore à parler du caractère perſonnel de cette Dame, & on vanta ſes talens & ſes qualités extraordinaires. Miſs Patty, qui l'avoit vue une fois, ſe répandit en éloges encore plus que les autres. Suivirent les queſtions qui ne doivent jamais être oubliées dans les traités de mariage, qui ſont généralement

les motifs déterminans aux yeux des ſages d'une famille ; motifs, dont doivent s'occuper le moins les deux parties intéreſſées ; quoique peut-être ce ſoit preſque toujours la première penſée qui leur vienne. Je veux dire, qu'on s'enquît de la fortune de la Dame, des biens que ſon grand-père lui avoit laiſſés ; de ce que ſon père & ſes oncles célibataires feroient probablement pour elle, ſi la réconciliation avoit lieu, comme elles ne doutoient pas d'y réuſſir, & de réunir les deux familles, ſi quelque faute de ma part n'y mettoit empêchement. Les deux vénérables, (car elles ne ſont plus pour moi les deux *vieilles*) parlèrent de me faire de riches préſens. Milord déclara, qu'il feroit tant d'ouvertures avantageuſes en ma faveur, qu'il rendroit le jour de mon mariage avec Miſs Harlowe la plus heureuſe journée de ma vie ; ce qui ſeroit, il n'en doutoit pas, auſſi agréable à cette famille qu'à moi-même.

Ainſi, Belford, le glaive matrimonial ſuſpendu ſur ma tête, ne tient plus qu'à un fil.

Là finit mon interrogatoire. A préſent nous ſommes tous amis ; & c'eſt *mon couſin*, *mon couſin* ; *mon neveu*, *mon neveu*, à chaque parole. Jamais dénouement de comédie fut-il auſſi heureux que celui de ce long procès ? (♭)

(¶) LETTRE LX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, 12 *Juillet.*

AINSI, Belford, ils croyent avoir gagné un point déciſif. Mais ſi je venois encore à changer d'idée & à me repentir, je me crois encore libre de pouvoir le faire en sûreté. — Cependant mon cœur me dit dans ce moment, que c'eſt compter un peu trop hardiment ſur moi-même; car il doit sûrement reſter quelques cendres mal éteintes dans un cœur où le feu brûloit, il y a ſi peu de temps, & ces cendres peuvent faire prendre flamme aux combuſtibles légèrement répandus ſur elles. L'amour reſſemble à ces plantes qui portent en elles-mêmes la faculté de ſe reproduire ſeules, dès qu'elles ont une fois jeté de profondes racines en terre, lorſqu'une fois l'amour a pénétré un peu avant dans le cœur, il eſt bien difficile de l'en extirper totalement, excepté par le mariage, qui eſt le tombeau de l'amour, parce qu'il en eſt le terme. Toutes les Dames réunies plaidant pour elle & du parti de ſon propre penchant, & Miſs Howe à

leur tête, non pas à cauſe de moi, — (je ne m'attends pas à la bienveillance de Miſs Howe pour moi,) mais peut-être pour ſon propre intérêt; car Miſs Howe a, je crois, des raiſons de craindre quelque acte de vengeance de ma part; elle croira d'ailleurs mettre ſon Hickman en sûreté, ſi j'épouſe ſa chère amie; (car Hickman a fait un peu trop l'officieux, & j'ai longtemps déſiré avoir une priſe avec lui.) La ſituation encore où ſe trouve ma belle! abſolument déſeſpérée du côté de ſes parens, & qui le ſera probablement toujours, tant qu'elle reſtera fille, & que ſa réputation ſera en butte à la cenſure.

Un mari eſt un charmant manteau, c'eſt un tablier de feuilles de figuier pour une femme. Se voir protégée dans toutes les libertés, tous les plaiſirs après leſquels ſon cœur ſoupire, & pouvoir faire retomber toutes ſes fautes ſur un mari, même les plus criminelles, ſi elles venoient à être découvertes, & le ridicule auſſi. Ce ſont là de charmans privilèges pour une femme mariée! Mais j'aurai, ſi je me marie, une conſolation qui me plaît beaucoup. Si une femme a une chère amie de ſon ſexe, il eſt cent libertés qu'on peut ſe permettre avec cette amie, & qu'on ne pourroit pas prendre, ſi la Demoiſelle ne devenoit pas moins ſcrupuleuſe avec le mari,

par la raiſon qu'elle connoît quelles libertés le mariage l'a autoriſé à prendre avec ſon amie. Et il y a des familiarités très-fortes qu'un mari peut ſe permettre avec ſa femme, ſans choquer tout-à-fait les bienſéances : ſi la femme les ſouffre devant ſon amie, ce ſera une leçon pour celle-ci, & ſi cette amie a le courage de reſter préſente, ſans rougir & ſans s'en offenſer, c'eſt un avertiſſement pour un homme un peu pénétrant, qu'en temps & lieu elle pourroit en ſouffrir autant elle-même. La chaſteté, Belford, n'admet point d'exception & s'étend à tout. Si dans le regard ou dans le langage, une fille ſe laiſſe aller à une légère indécence, comptez que le diable a déjà un pied dans ſon cœur. — Ainſi, Hickman, je t'avertis de prendre garde à toi, ſoit que je me marie ou non.

Voilà, Belford, comme je me ſuis réconcilié à-la-fois avec tous mes parens. — Si cette Dame me refuſe, la faute tombera toute entière ſur elle. Je ſavois bien qu'il ſeroit toujours en mon pouvoir d'en venir là ; c'eſt ce qui me rendoit plus arrogant avec eux, afin d'augmenter à leurs yeux le mérite de ma condeſcendance.

Mais après tout, il ſeroit comique, n'eſt-il pas vrai, que tous mes complots, tous mes ſtratagêmes vinſſent aboutir au mariage? Quelle punition

punition pour moi, & ſur moi-même auſſi, qui juſqu'ici n'ait fait que piller mon propre tréſor ?

Et y a-t-il donc tant de mal de fait, s'il peut être ſi facilement réparé par quelques paroles magiques ; telles que : *moi, Robert, je prends Clariſſe pour mon épouſe ; & moi, Clariſſe, je prends Robert pour mon époux.* Avec cela & quelques autres tours de paſſe - paſſe, on peut eſcamoter tous les outrages, & les outrages les plus crians, que j'ai faits à Miſs Harlowe, & les transformer en actes de tendreſſe & de bienveillance envers Mde. Lovelace.

Mais, Belford, il y a deux choſes ſur leſquelles je dois inſiſter avec toi, ſi ce cas arrive. — Ayant livré dans tes mains les ſecrets d'une nature ſi importante entre mon épouſe & moi, je dois, pour mon honneur & pour celui de ma femme & de mon illuſtre progéniture, t'obliger d'abord de me rendre toutes les lettres que je t'ai écrites par profuſion, & enſuite te traiter comme on prétend que fit jadis le père d'un certain monarque, c'eſt-à-dire, te couper la gorge pour t'empêcher de jaſer.

J'ai trouvé moyen d'augmenter la bonne opinion que tous mes parens commencent à avoir de moi, en leur communiquant le contenu des quatre dernières lettres que j'ai écrites à l'épouſe

de mon choix, pour la preſſer de faire la célébration. Milord a répété en ma faveur un de ſes proverbes favoris: il a dit qu'il eſpère qu'on reconnoîtra à la fin, que *le diable n'eſt pas auſſi noir qu'on le peint.*

Maintenant, cher Belford, puiſque ce mariage doit avoir de ſi heureuſes ſuites, (principalement pour toi; car plutôt tu mourras, moins tu auras de péchés à expier) & comme je ſuis porté à croire de temps en temps qu'il peut y avoir quelque choſe de vrai dans ce que nous dit un jour un vieux docteur, que celui qui tuoit un homme, avoit à répondre de tous les péchés du mort, auſſi bien que des ſiens, parce qu'il ne lui avoit pas laiſſé pour ſe repentir le temps que le ciel avoit deſſein de lui accorder. (C'eſt encore une excellente choſe pour toi, ſi tu veux te laiſſer caſſer la tête; mais c'eſt une maudite choſe pour celui qui t'auroit tué), & puiſqu'il y a lieu de craindre auſſi que Miſs Howe ne refuſe de nous prêter ſon ſecours, je te prie de déployer toute ton induſtrie, pour tâcher de découvrir ma Clariſſe Harlowe, afin que je puiſſe faire d'elle une Lovelace. Mets ſur pied tous les crieurs de Londres & des environs, à dix milles à la ronde de la métropole, avec leur

troupe & leurs *Oyez :* (*) « ſavoir, s'il y a « quelqu'un, homme, femme, ou enfant qui « en puiſſe donner des nouvelles ; » fais inſérer un avis dans tous les papiers publics, & qu'elle ſache que « ſi elle veut ſe rendre chez Lady « Betty Lawrance, ou chez Miſs Charlotte « Montaigu, elle apprendra quelque choſe qui « lui ſera très-vantageux. »

Mes deux couſines ſe préparent à aller demain chez Mde. Howe, pour engager ſa méchante fille à employer ſon crédit auprès de ſon amie ; elles doivent s'étaler dans un bel équipage à ſix chevaux, pour donner plus d'éclat & d'appareil à leur viſite.

Damnable mortification de me voir réduit à cette extrémité ! Mon orgueil a peine à la digérer.

Milord a engagé les deux vénérables à reſter ici pour attendre l'iſſue de cette affaire ; & moi, qui ſuis maintenant bien avant dans leurs bonnes grâces, je dois être leur galant & les accompagner à Oxford, à Blenheim & dans d'autres châteaux. (♭)

(*) Mot conſacré dont uſent les crieurs publics tant dans les cours de juſtice qu'ailleurs, dans leurs proclamations.

LETTRE LXI.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Jeudi au ſoir, 13 *Juillet.*

(¶) COLLINS ne part point demain. Ses propres affaires l'en empêchent. Roger ne fait que d'arriver de chez vous; & on ne peut ſe paſſer de lui ici. M. Hickman eſt ſorti pour une affaire de ma mère, & pour faire honneur à celle qui l'emploie. Il a pris avec lui ſes deux laquais. Enſorte que je ſuis forcée de me fier à la poſte, & de vous écrire directement ſous votre nom emprunté. (♭)

C'eſt pour vous apprendre, ma chère, que j'ai reçu la viſite de Miſs Montaigu & de ſa ſœur, qui ſont venues dans un carroſſe à ſix chevaux de Milord. L'écuyer de ce ſeigneur étoit venu hier à cheval, pour me prier de recevoir la viſite des deux nièces de ſon maître, qui avoient à me parler ſur une affaire très-particulière. Ce ſeroit pour elles une faveur de plus, ſi ce pouvoit être dès le jour ſuivant. Les connoiſſant fort peu l'une & l'autre, je ne doutai pas, qu'une démarche ſi extraordinaire n'eût rapport aux intérêts

de ma chère amie. Après avoir conſulté ma mère, je pris occaſion de l'éloignement, pour les envoyer prier de nous honorer de leur compagnie à dîner : ce qu'elles acceptèrent fort obligeamment.

Dans les triſtes circonſtances où vous êtes, je m'imagine, ma chère, que leur meſſage eſt ce qui pouvoit arriver de plus agréable pour vous. Elles ſont venues au nom de Milord M.... & de ſes deux ſœurs, pour me prier de vous engager, par mes inſtances, à vous mettre ſous la protection de Milady Lawrance, qui ne vous quittera pas un moment, juſqu'à ce qu'on vous ait rendu toute la juſtice qu'il eſt maintenant poſſible de vous rendre. Milady Sadleir n'étoit pas ſortie de ſa terre depuis un an, depuis la mort de ſon aimable fille, que vous devez vous ſouvenir d'avoir vue avec moi chez Mde. Benſon. Sa ſœur Betty l'a déterminée à ſe rendre avec elle au château de M...., dans la ſeule vue de vous procurer, s'il étoit poſſible, de juſtes réparations. Les efforts de ces deux Dames, joints à ceux de Milord, ont eu le pouvoir de rapeler votre miſérable aux loix de l'honneur, & de lui faire promettre ſolemnellement, que ſi l'on peut vous perſuader de lui donner votre main, il vous épouſera en leur préſence. Ce ne doit pas être

une petite conſolation pour vous, de trouver dans cette honorable famille la plus juſte, c'eſt-à-dire, la plus haute admiration pour votre mérite. (¶) L'horrible monſtre ne s'eſt pas épargné lui-même, en rendant juſtice à votre vertu; les deux jeunes Dames nous ont fait un récit de ſes aveux, & des reproches qu'il s'eſt fait, qui a rendu ma mère tout-à-fait charmée de vous; nous avons verſé tous les quatre des larmes de joie, en voyant une perſonne de notre ſexe, & moi, ma plus chère amie, l'honorer au point de mériter les louanges exaltées d'un miſérable ſi vain, & ſi rempli de lui-même, quoiqu'il ſe mêlât à cette joie un ſentiment d'amertume pour les infortunes d'une auſſi rare & auſſi parfaite créature. (♭)

Il promet d'être le meilleur de tous les maris. Milord & ſes deux ſœurs en répondent. Ils ne parlent que de nobles établiſſemens, de bienfaits, de préſens, des moyens de vous rendre autant d'honneurs que vous avez ſouffert d'indignités, & de changer les noms par acte de parlement, comme une préparation aux mouvemens qu'ils veulent ſe donner pour faire paſſer les titres ſur la même tête que le gros de l'héritage, à la mort de ſon oncle, qu'ils ne croyent pas malheureuſement fort éloignée. Enfin, l'on ſe pro-

met de votre exemple, & de l'influence que vous aurez ſur lui, une parfaite réformation dans ſes mœurs.

J'ai fait un grand nombre d'objections; toutes celles, j'imagine, que vous auriez pu faire vous-même, ſi vous aviez été préſente. Mais nous ne balançons pas, ma mère & moi, à vous conſeiller, ma chère, de vous mettre inceſſamment ſous la protection de Milady Lawrance, avec la réſolution de prendre ce malheureux pour votre mari. Il ne manquera pas d'ambition. Toute ſa grandeur future dépend de la conduite qu'il doit tenir avec vous; & ſes deux couſines répondent qu'il eſt profondément repentant de ſa conduite avec vous.

Il ne craint que votre facilité à communiquer l'hiſtoire de vos infortunes. C'eſt, dit-il, expoſer votre réputation à tous deux. Mais ſi vous n'aviez pas révélé cette hiſtoire à Milady Lawrance, vous n'auriez pas une amie ſi ardente, puiſque c'eſt aux deux lettres que vous lui avez écrites, qu'on doit l'occaſion de cette heureuſe iſſue, que nous verrons, j'eſpère, ſe réaliſer. Cependant je ſuis d'avis que vous devez être un peu plus réſervée dans vos plaintes du paſſé, ſoit que vous penſiez à devenir ſa femme, ſoit que vous preniez le parti de rejeter ſa main. Car

quel autre fruit en retireriez-vous, ma chère, que de donner à de vils miſérables un ſujet de triomphe ſur vos amis? Tout le monde ne ſaura pas combien vos maux mêmes ont fait d'honneur à votre vertu.

Votre dernière lettre, qui reſpire la triſteſſe & le déſordre de votre ſanté, que mon meſſager (*) s'eſt fait confirmer par votre hôteſſe, après l'avoir obſervé lui-même ſur votre viſage & dans vos yeux, ayant été témoin de votre foibleſſe pendant que vous lui parliez, me cauſeroit une affliction inexprimable, ſi je n'avois été conſolée par l'agréable viſite de ces jeunes Dames. J'eſpère que l'annonce de ſon objet produira ſur vous le même effet. En vérité, ma chère, vous ne devez pas héſiter. Il faut obliger cette famille. L'alliance eſt brillante & honorable. Les brutales horreurs que vous avez eſſuyées n'ont pas encore éclaté. Tout finira bientôt par une réconciliation générale; & vous vous trouverez en état de reprendre votre plan de vie, & de ſuivre ce penchant qui vous porte à répandre les bienfaits autour de vous, & qui a fait bénir votre nom dans tous les lieux où vous avez paru.

(*) Voyez Lettre LIII de ce volume.

Je ſouffre beaucoup de vous voir encore ſi affectée du barbare emportement de votre père. Cependant il y a bien de la nobleſſe à vous dans ce généreux intérêt. Je me flatte que votre ſollicitude, pour faire lever cette malédiction, a plus leur bonheur pour objet que le vôtre. C'eſt à eux à s'occuper de repentir & de pénitence; eux qui vous ont précipitée dans des maux qu'il ne vous étoit guères poſſible d'éviter. Vous jugez moins de votre cauſe ſur votre véritable mérite, que par le malheur de l'événement. Sur mon honneur, je vous crois ſans reproche dans preſque toutes vos démarches. De quoi votre vil frère, cet inſolent, cet ambitieux, & pourtant ſtupide perſonnage, n'a-t-il pas à répondre? & cet être jaloux & plein de fiel, votre ſœur auſſi!.... Mais puiſque le paſſé n'eſt plus en notre pouvoir, jetons les yeux devant nous. Je ne vois rien que d'heureux dans la perſpective qui commence à s'ouvrir pour vous. Une famille illuſtre, qui vous tend les bras, qui eſt prête à vous recevoir avec tous les témoignages d'une joie tendre, & dont l'eſtime & l'affection apprendront ce que vous valez à la vôtre qui n'a pas connu contre quelles perfections ils ont réuni leurs perſécutions. Votre prudence, votre piété couronnera tout. Vous ferez

rentrer en lui-même un malheureux, que mille raiſons indépendantes de ſon intérêt doivent faire ſouhaiter de voir dans le chemin de la vertu.

(¶) Je vous compare à un voyageur détourné de ſa route par le débordement de quelque torrent impétueux; mais qui n'a vu ſubmerger que le paſſage direct qui étoit devant lui. C'eſt un détour de quelques milles à faire, deux ou trois jours à perdre, & vous retrouverez votre chemin à quelque diſtance. Et en accélérant votre marche, vous pouvez encore regagner le temps perdu. Il ne vous reſtera donc que la ſurpriſe & le trouble du moment; car vous n'avez à vous reprocher aucune faute qui vous ait arrêtée dans votre courſe.

Songez à cette réflexion, ma chère; & ſuivez les rapports de l'allégorie, qu'il n'eſt pas beſoin d'expliquer à votre pénétration. Si vous avez le pouvoir d'être vous-même le moyen d'arrêter l'inondation, ſans embarraſſer votre route naturelle, de faire rentrer les eaux dans leur ancien lit, & de mettre à ſec le paſſage qu'elles avoient couvert, pour l'avantage des voyageurs qui y paſſeront après vous, quelle gloire, quel mérite pour vous! (♭)

J'attendrai impatiemment votre première lettre. Les deux nièces vous propoſent, pour éviter

les longueurs, ſi vous êtes dans Londres ou aux environs, de votre mettre dans le coche de *Reading*, qu'on prend quelque part dans la rue de la Flotte, après avoir donné avis du jour de votre départ. On ſe hâtera d'aller au devant de vous. (¶) Vous trouverez en chemin bonne compagnie des deux ſexes, & il y aura une certaine perſonne que vous ne ſerez pas fâchée de voir. J'aurai ſoin que M. Hickman ſe trouve à *Slough*. (♭) Miſs Charlotte promet d'aller avec ſa tante Lawrance elle-même juſqu'à *Reading*, pour vous y prendre dans un équipage convenable, & vous mener directement à la terre de cette Dame. J'ai expreſſément ſtipulé que le miſérable ne paroiſſe pas devant vous, juſqu'au jour de la célébration, à moins que vous n'en ordonniez vous-même autrement.

Adieu, très-chère amie. Devenez heureuſe. Votre bonheur fera celui de mille autres, mais de perſonne autant que de votre fidelle

ANNE HOWE.

LETTRE LXII.

Miſs HOWE à Miſs CLARISSE HARLOWE.

Dimanche au ſoir, 16 Juillet.

POURQUOI donc, ma très-chère amie, laiſſez-vous un cœur que vous connoiſſez ſi dévoué à vos intérêts, dans la cruelle impatience où vous devez le ſuppoſer, faute d'un mot de réponſe à une lettre auſſi importante pour vous, & par conſéquent pour moi, que l'eſt ma dernière de jeudi ſoir ? Roger me dit jeudi dernier que vous étiez fort mal. Votre lettre qu'il m'apporta, reſpiroit une ſi profonde mélancolie ! — Ah ! vous devez être bien mal en effet, ſi vous ne pouvez me répondre un mot ſur ma dernière ; un mot ſeulement, pour me dire que vous m'écrirez auſſitôt que vous en aurez la force. Vous l'avez reçue, j'en ſuis sûre : notre maître de poſte le plus voiſin engage ſon honneur qu'elle vous eſt parvenue. Je l'avois chargé particulièrement de s'en aſſurer. Le ciel veuille m'envoyer des nouvelles favorables de votre ſanté, m'apprendre qu'elle a pu vous permettre de m'écrire ! Je gronderai alors. Oui, oui,

je gronderai — comme je ne vous ai jamais grondée.

Je ſuppoſe que, pour excuſe, vous me direz que le ſujet demande réflexion. Eh ! mon Dieu, ſans doute il en demande, ma chère ; mais vous avez l'eſprit ſi juſte, & l'affaire en queſtion eſt ſi claire, que vous ne deviez pas avoir beſoin de plus d'une demi-heure pour vous déterminer. Peut-être aviez-vous l'idée d'attendre l'arrivée de Collins, pour le charger de votre réponſe. Cependant, ſuppoſez, ma chère, qu'il lui fût ſurvenu, comme la dernière fois, quelque affaire qui l'empêchât de faire demain le voyage de Londres. Oh ! vraiment, je ſuis en colère contre vous ! Comment pouvez-vous, mon enfant, me traiter avec cette indifférence ? Je ne ſais, en vérité, pas comment m'empêcher de vous quereller.

Cher Collins, honnête Collins ; hâtez-vous ; ne perdez pas un moment. Il me le promet ; il me l'aſſure : il part ; il marchera toute la nuit. Je lui ai dit que la plus chère amie que j'aie au monde, a dans ſes mains le pouvoir d'être heureuſe & de me rendre heureuſe auſſi, & que la réponſe qu'il m'apportera d'elle m'en donnera la certitude. Je lui ai donné ordre d'aller droit à votre demeure, ſans s'arrêter à

la *tête du Sarraſin*. Les affaires ont pris un cours ſi heureux, qu'il peut ſe rendre chez vous ſans précautions. Votre lettre eſt prête apparemment ? Si elle ne l'étoit pas, il demandera votre heure pour retourner la prendre.

Vous ne ſauriez être auſſi heureuſe que vous le méritez ; mais je ne doute pas que vous ne ſouhaitiez de l'être autant que vous le pouvez ; c'eſt-à-dire, que vous ne preniez le parti de vous mettre à l'inſtant ſous la protection de Milady Lawrance. Si vous ne voulez pas de lui pour votre propre intérêt, daignez le prendre pour le mien, pour celui de votre famille, pour celui de votre honneur. — Cher, cher Collins, hâtez-vous, hâtez-vous ! ſoulagez le cœur impatient de la meilleure amie que ma chère Clariſſe ait au monde.

LETTRE LXIII.

Miſs HOWE *à Miſs* CHARLOTTE MONTAIGU.

Mardi matin, 18 *Juillet*.

MADEMOISELLE,

JE prends la liberté de vous écrire par un exprès. Je vous écris dans le déſordre de mon ame, pour vous demander, à vous, à toute

Votre famille, des nouvelles de ma chère amie, qui eſt diſparue, je n'en doute point, par les noirs artifices d'un des plus lâches..... Ah! aidez-moi, s'il vous plait, à trouver l'odieux nom qu'il mérite. La piété de Miſs Harlowe éloigne toute idée d'un attentat ſur ſa vie. Il n'y avoit que lui, que le miſérable ſeul, qui fût capable d'outrager l'innocence..... Et aujourd'hui, qui ſait ce qu'il a fait d'elle? Je vais vous apprendre, ſi j'en ai la patience, l'occaſion de mon trouble & de mon emportement.

Auſſitôt que vous fûtes partie, Mademoiſelle, je n'eus rien de ſi preſſant que d'écrire à mon amie; mais n'ayant pu me procurer un meſſager, je fus forcée de prendre la voie de la poſte. Mes inſtances étoient auſſi vives que je vous l'avois promis, pour l'engager à ſe rendre aux déſirs de toute votre famille. (¶) N'ayant pas reçu de réponſe, j'écrivis une ſeconde lettre dimanche au ſoir, où je la grondois de tenir un cœur auſſi impatient que le mien, dans une auſſi cruelle incertitude, ſur un objet ſi important pour elle, & par conſéquēnt pour moi. (♭) Oh vraiment, je lui en voulois au fond de mon ame! j'envoyai cette lettre par un exprès, qui me promit de marcher toute la nuit.

Jugez quel fut hier mon étonnement, ma

frénéſie, au retour de mon meſſager, qui avoit fait toute la diligence poſſible; lorſqu'il m'apprit qu'on n'avoit point entendu parler d'elle depuis vendredi matin, & que ſes hôtes avoient entre les mains pour elle une lettre qu'ils avoient reçue par la poſte, & qui doit être la mienne.

Elle étoit ſortie ce jour-là dès ſix heures du matin, dans l'intention ſeulement, à ce qu'ils penſent, d'aller à l'égliſe voiſine de Covent-Garden, comme elle l'avoit déjà fait pluſieurs fois. Elle étoit ſortie à pied, après avoir dit qu'elle reviendroit dans une heure. Sa ſanté paroiſſoit déplorable! Juſte ciel! prends pitié de moi. Que ferai-je? — J'ai paſſé toute cette nuit dans une agitation mortelle.

Ah! Mademoiſelle, vous ne ſavez pas combien je l'aime. Ma vie, mon ame, ne me ſont pas plus chères que ma Clariſſe Harlowe. (¶) Oh oui, elle eſt l'ame de ma vie. — Car à préſent je n'en ai plus, — ou je n'en ai plus qu'une ſouffrante & miſérable; c'étoit elle qui faiſoit ma joie, mon appui, mes ſeules délices (♭) Jamais deux femmes ne s'aimèrent comme nous nous aimions toutes deux. Il m'eſt impoſſible de vous décrire la moitié de ſes perfections. Je mettois mon orgueil & ma gloire à me ſentir capable d'une ſi ardente amitié pour une créature

ſi pure, ſi incomparable. Hélas! qui ſait à préſent ſi la mort n'a pas mis le comble à tous ſes malheurs, des malheurs qu'elle a ſi peu mérités, ou ſi elle n'eſt pas reſervée à des maux encore plus terribles? C'eſt l'éclairciſſement que je laiſſe à vos recherches; car j'apprends que votre couſin, (dois-je lui donner ce nom?) eſt encore avec vous.

Sûrement, Meſdemoiſelles, vous étiez autoriſées dans les propoſitions que vous m'êtes venu faire devant ma mère, sûrement il n'oſeroit abuſer de votre confiance, & de celle d'une famille auſſi reſpectable que la vôtre. Je ne vous fais pas d'excuſes pour le déſordre de cette lettre, & pour la grâce que je vous demande d'accorder un mot de réponſe par le porteur à la malheureuſe & preſque déſeſpérée

ANNE HOWE.

LETTRE LXIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Au château de M.... Dimanche au ſoir, 15 Juillet.

TOUT eſt perdu, perdu! O Dieu! que ferai-je à préſent? Malédiction ſur toutes mes inventions & toutes mes ruſes. Mais je l'éprouve déjà;

oui, je le ſens au fond de l'ame & du cœur. Tu m'as dit que ma punition ne faiſoit que commencer. O ſiniſtre, ô fatal pronoſticateur! peux-tu m'apprendre où elle finira.

J'implore ton ſecours. Au moment que tu recevras cette lettre, prête-moi ton ſecours. Le courrier vole pour la vie ou la mort. J'eſpère qu'il te trouvera dans ton logement de Londres, s'il ne te trouve pas à Edgware.

Cette maudite, maudite femme me dépêcha hier un homme à cheval, avec une lettre triomphante de Sally Martin, pour m'apprendre la joyeuſe nouvelle, à ce qu'elles croyoient, qu'elles ont découvert mon ange mercredi dernier, & que hier au matin elles la firent arrêter au ſortir de l'égliſe de Covent-Garden.... ou peut-être avoit-elle été prier le ciel pour ma réformation.... par deux archers qui la mirent dans une chaiſe à porteurs qu'ils avoient toute prête, & qui la conduiſirent, les miſérables! dans une de leurs maiſons de ſûreré. (*)

Elle eſt arrêtée pour une prétendue dette de

(*) (¶) C'eſt l'uſage de Londres. Ce qu'on appelle ici lieu de ſûreté, c'eſt la maiſon d'un des archers, où le débiteur eſt reſſerré pendant quelques jours qu'on lui donne pour payer. S'il ne ſatisfait pas, ou qu'il ne puiſſe trouver une caution, il eſt conduit en priſon. (§)

150 livres ſterlings pour ſon logement & ſa nourriture. Une ſomme, outre l'infamie du procédé, que la chère ame ne pourroit jamais raſſembler : tous ſes habits & ſes effets étant demeurés chez ce vieux démon, à l'exception de ce qu'elle a emporté ſur elle & avec elle. (¶) Et pour comble d'horreurs, il y a déjà deux jours qu'elle languit chez l'archer, tandis que moi, il faut que je faſſe le galant auprès de mes deux tantes & de mes deux couſines, & que je faſſe prendre l'air à Milord, qui eſt convaleſcent. Malheur ſur toute notre maudite famille ! Et je ne fais que rentrer au château à cette heure, où je trouve la fatale nouvelle & l'inſolente lettre. (♭)

Ne perds pas un inſtant, cher Belford. Au nom de Dieu, vole aux pieds de ma belle outragée. Mon cœur ſaigne pour elle. Elle n'a pas mérité cet odieux traitement. Je n'oſe m'éloigner d'ici. On attribuera ce malheur à mon invention, — & ſi je quittois ce lieu, mon abſence confirmeroit les ſoupçons.

Que tous les démons de l'enfer ſaiſiſſent cette infâme mégère. Elle croit s'être acquis un grand mérite à mes yeux. Malheureuſe, trois fois malheureuſe aventure ! Et dans un temps encore où une plus heureuſe perſpective commençoit

à s'ouvrir pour ma chère Clariſſe. Vole, te dis-je, vole à ſes pieds. Juſtifie-moi de cette déteſtable aventure. Tu le peux, ſur mon honneur. Par tout ce qu'il y a de ſacré, je te jure que tu le peux. Mais après tant de noirs complots, dont je l'ai rendue victime, elle aura peine à te croire. Cependant celui-ci eſt d'une baſſeſſe dont je ne ſuis pas capable.

Fais-lui rendre la liberté, au moment que tu arriveras. Déclare-lui qu'elle eſt libre, & ſans aucune condition. Demande-lui pardon pour moi à deux genoux. Aſſure-la que, dans quelque lieu qu'elle ſe retire, je ne l'importunerai plus, que je n'approcherai pas d'elle ſans ſa permiſſion; & que je ne ſouffrirai pas qu'aucune de ces infernales créatures ſe préſente devant ſes yeux. Demande-lui ſeulement, pour toi, la permiſſion d'aller quelquefois recevoir ſes ordres. Tu as toujours été ſon ami, ſon avocat. Que ne donnerois-je pas aujourd'hui pour avoir écouté tes conſeils!

Prends ſoin que tous ſes habits & ſes effets lui ſoient envoyés ſur le champ, comme un léger témoignage de ma ſincérité; & n'épargne pas les inſtances, pour lui faire accepter tout l'argent que tu pourras. Cette chère perſonne doit manquer de tout. N'oublie pas de m'ap-

prendre comment elle a été traitée. Si on l'a rudoyée, malheur aux coupables !

Auſſitôt que tu l'auras délivrée, prends ta montre à ta main ; & maudits pendant une heure entière toute cette race d'enfer, le vieux dragon & ſes ſerpens, juſqu'à ce que l'haleine te manque ; & dis leur que tu le fais par mon ordre, pour les remercier de leur abominable ſervice. Leur devoir, après l'avoir trouvée, étoit de m'avertir & d'attendre mes ordres. Que Lucifer les enlève toutes, l'une après l'autre, par le toît de leur infâme maiſon ; & qu'en volant il les lâche & les mette en pièces contre le ſommet des cheminées. Que tous les démons ſubalternes ramaſſent leurs lambeaux diſperſés, & qu'ils en faſſent un ſale paquet, pour le placer au lieu qui lui convient, c'eſt-à-dire, au centre de l'élément du feu, & l'y ſceller avec un maſtic de plomb fondu.

Une ligne ! une ligne ! hâte-toi. Je donnerois un empire pour un mot qui m'apprenne quelque nouvelle ſupportable, au premier inſtant que tu trouveras pour écrire. Mon courrier attendra ta réponſe.

* *

LETTRE LXV.

Miſs CHARLOTTE MONTAIGU à Miſs HOWE.

Au château de M.... Mardi après-midi.

VOTRE lettre, chère Miſs Howe, nous a jetés tous ici dans un trouble inexprimable.

Notre miſérable avoit paru fort agité depuis ſamedi au ſoir. Nous n'avons pu deviner la cauſe de ſon chagrin, juſqu'à l'arrivée de votre meſſager.

Tout méchant qu'il eſt, il eſt innocent de ce nouveau déſaſtre. Oui, il l'eſt; vous pouvez en être sûre, comme je vous l'expliquerai plus au long.

Mais je ne veux point arrêter votre meſſager. Je me borne, pour ſatisfaire votre juſte impatience, à vous apprendre que la chère jeune dame eſt ſans danger, & nous l'eſpérons, tranquille à préſent.

Une horrible mépriſe, fondée ſur ſes ordres généraux mal-entendus, l'a expoſée à l'effroi & à la diſgrace de ſe voir ainſi arrêtée.

Pauvre chère Miſs Harlowe! Ses ſouffrances nous l'ont rendue chère, preſque autant que

toutes ſes perfections ont pu nous la faire aimer.

Mais elle doit être tout-à-fait libre à préſent.

Il a été comme un fou depuis qu'il avoit reçu cette nouvelle : nous ne pouvions en deviner la cauſe ; mais je vous ai déjà dit cela.

Milord M....., Milady Sadleir & Milady Lawrance ſe propoſent tous de vous écrire cette après-midi même.

Le miſérable veut vous écrire auſſi.

Ils vous enverront un de leurs gens ; car je ne veux pas retarder un moment votre porteur.

Ma lettre ſe reſſent de notre trouble.

Mais vous aurez demain toutes les circonſtances ; tout le détail au vrai & ſans déguiſement, de la main, chère Miſs, de votre très-humble, &c.

CHARL. MONTAIGU.

LETTRE LXVI.

Miſs MONTAIGU à Miſs HOWE.

Au château de M.... *Mardi au ſoir*, 18 *Juillet.*

CHÈRE MISS,

JE vous ai promis un détail exact de tout ce que nous avons pu découvrir juſqu'à préſent ſur cette odieuſe aventure.

Lorſque nous fûmes revenues de chez vous, jeudi dernier, & que nous eûmes fait le récit de vos civilités & de vos promeſſes, d'employer tout votre crédit ſur l'eſprit de votre amie, la joie devint ſi vive entre nous, & M. Lovelace fut regardé de ſi bon œil, que nous formâmes le deſſein de faire de petites promenades les deux jours ſuivans, pour faire prendre l'air à Milord & à Milady Sadleir, qui ont été retenus fort long-temps, l'un par la maladie, l'autre par le chagrin de ſa perte. Milord, mes deux tantes & moi, nous étions dans le même carroſſe. Notre entretien ne roula que ſur Miſs Harlowe, ſur le bonheur que nous nous promettons avec elle. M. Lovelace & ma ſœur, qui eſt ſa favorite, comme il eſt le ſien, étoient

dans ſon phaéton ; chaque fois que les deux voitures ſe rejoignoient, on retomboit enſemble ſur le même ſujet.

Jamais homme ne parla d'une femme avec plus d'éloges. Jamais homme ne donna de plus grandes eſpérances, & ne forma de meilleures réſolutions. Il n'eſt pas d'un caractère à ſe gouverner par l'intérêt. Il a trop d'orgueil pour cela. On voyoit clairement le plaiſir qu'il prenoit à nous parler d'elle & des eſpérances qu'il avoit de regagner ſes bonnes grâces. Cependant il nous dit plus d'une fois, qu'il craignoit beaucoup qu'elle ne voulût pas lui pardonner, d'autant plus qu'au fond du cœur, il reconnoiſſoit qu'il ne méritoit pas ſon pardon. Enfin il ne ſe laſſoit pas de nous répéter, qu'il n'y a point de femme au monde qui l'égale.

Je rappelle ces circonſtances, ma chère Miſs, pour vous faire juger combien il eſt impoſſible que dans ce temps-là même, il trempât dans une ſi barbare entrepriſe.

Cette agréable diſpoſition ſe ſoutint juſqu'à Samedi au ſoir, & nous étions de la meilleure humeur du monde en rentrant au château. Sa converſation ne nous avoit jamais fait autant de plaiſir. S'il vouloit être honnête, & ce qu'il doit être, il ſeroit adoré de toute ſa famille.

Mais jamais on n'a vu de changement auſſi étrange dans un homme, que celui qui ſe fit en lui, à la lecture d'une lettre, dont le porteur avoit attendu notre retour depuis le ſoir précédent, & ſembloit ſe promettre une grande récompenſe. Il entra dans une telle fureur ! Ce malheureux meſſager ne ſe trouva pas bien de ſon meſſage. Il ſe renferma auſſitôt pour écrire, après avoir donné ordre qu'un de ſes gens ſe tînt prêt à partir le lendemain avant la pointe du jour pour porter ſa lettre à un de ſes amis de Londres. Nous ne le vîmes point de toute la ſoirée. Le jour ſuivant, il ne voulut ni déjeûner, ni dîner avec nous. Jamais, répéta-t-il pluſieurs fois, il ne devoit revoir la lumière. Ma ſœur ayant cherché l'occaſion de lui parler, il la pria de ſe retirer, en la traitant d'*innocente*, & ſe traitant lui-même de miſérable, qui s'étoit rendu malheureux par ſes propres inventions & leurs ſuites.

Perſonne de nous ne put tirer la moindre explication de ſa bouche. Il dit ſeulement à Mde. Lawrance, que nous n'apprendrions que trop tôt ſon malheur, & la ruine de toutes ſes eſpérances & des nôtres. Nous imaginions aiſément, qu'il étoit arrivé quelque incident fâcheux entre la jeune Dame & lui. Il ſortit les deux jours

ſuivans. Il vouloit fuir la vue des hommes, diſoit-il en montant à cheval, heureux s'il pouvoit ſe fuir lui-même.

Hier au ſoir il reçut une lettre de M. Belford, ſon plus intime ami, par le même courrier qu'il avoit dépêché dimanche au matin. L'homme & le cheval étoient écumans de fatigue & de ſueur. Quelques nouvelles qu'il puiſſe avoir reçues, il ne parut pas plus tranquille; au contraire, il avoit l'air d'un inſenſé. Cependant ſon ſilence fut le même, & perſonne ne put lui arracher le ſecret de ſes peines. (¶) Seulement, il dit à ma ſœur: « ſi l'on ſongeoit à la moitié des maux qui pourſuivent un homme d'intrigues, on ne s'écarteroit jamais du chemin de la droiture. » (♭)

Il étoit abſent, lorſque votre meſſager eſt arrivé. Mais étant rentré plutôt qu'on ne s'y attendoit; nous lui avons fait tous un fort mauvais accueil. Il nous a répondu que nos tourmens, ceux de Miſs Harlowe & les vôtres enſemble, n'égaloient pas les ſiens. Il a voulu lire votre lettre; car il s'empare de tout ce qui ſe trouve ſur ſon chemin. Grâces au ciel, a-t-il dit, après l'avoir lu, il n'étoit pas auſſi mépriſable, que Miſs Howe n'avoit que trop de raiſons de le croire.

Alors il nous a confeſſé la choſe : qu'il avoit envoyé des inſtructions générales aux femmes de la maiſon, d'où ſa chère Clariſſe étoit ſortie, pour découvrir, s'il étoit poſſible, le lieu de ſa retraite, dans le deſſein de l'importuner, de la ſupplier de ſe donner à lui, avant que leur querelle eût éclaté. Ces méchantes, ou du moins ces trop officieuſes femmes, avoient fait cette découverte mercredi dernier, & dans la crainte qu'elle ne changeât de demeure, avant qu'elles puſſent recevoir ſes ordres, elles s'étoient crues obligées de s'aſſurer de ſa perſonne, ſous un prétexte honnête, pour ſe donner le temps de dépêcher au château de M.....

Leur meſſager étoit arrivé le ſamedi après-midi. Il avoit attendu notre retour juſqu'au ſoir; & je vous ai dit, ma chère Miſs, quels furent les tranſports furieux de M. Lovelace, après avoir lu leur lettre. Celle qu'il écrivit auſſitôt, & qu'il fit partir le lendemain avant le jour, étoit pour conjurer ſon ami M. Belford, de voler auſſitôt au ſecours de Miſs Harlowe, de lui rendre la liberté, de lui faire porter tous ſes effets & de le juſtifier à ſes yeux d'une action auſſi lâche & ſi noire, comme il ne fait pas difficulté lui-même de la nommer. Il ne doute pas que tout ne ſoit heureuſement

terminé, & que la divinité de ſon cœur (c'eſt le nom qu'il lui donne à chaque mot,) ne ſoit dans une ſituation plus tranquille & même plus heureuſe qu'avant cet horrible attentat. Il ajoute, que la raiſon qui a redoublé ſa furie, après avoir lu la lettre de M. Belford, c'eſt l'idée qu'il le tient en ſuſpens pour le tourmenter, & auſſi ſes réflexions fort piquantes, (¶) (car M. Belford, dit-il, a toujours été l'avocat de Miſs Harlowe,) ſe bornant à lui dire qu'il s'étoit rendu auprès de Miſs Clariſſe; remettant à lui faire dans ſa prochaine lettre le détail de ſa viſite, qu'il pouvoit bien lui donner dans celle-là. (♭) Il déclare, & nous pouvons en répondre, que depuis ſamedi ſoir, il a été le plus miſérable de tous les hommes. Il n'a pas voulu ſe rendre lui-même à Londres, dans la crainte qu'on ne le ſoupçonnât d'avoir trempé dans une action ſi noire, & d'aller en recueillir l'indigne fruit pour exécuter quelques nouvelles baſſeſſes.

Ne doutez pas, chère Miſs Howe, que nous ne ſoyions tous vivement pénétrés de cette malheureuſe aventure, qui eſt capable, nous le craignons bien, d'aigrir les reſſentimens de votre charmante amie, & avec raiſon ſans doute, mais trop malheureuſement pour nos eſpérances.

(¶) Oh! les miſérables que ces libertins, qui

aiment à ſe jeter dans des voies détournées: & quand une fois ils s'égarent, ils ne ſavent pas à quel écart du droit chemin leur téméraire imprudence peut les conduire. (♭)

Ma ſœur joint ſes remercîmens aux miens, pour toutes les politeſſes & les amitiés dont vous nous comblâtes jeudi, vous & Madame votre mère. Nous vous demandons la continuation de vos ſoins pour l'objet de notre viſite. Tous les nôtres ſeront de combler de careſſes & des témoignages les plus ſincères de notre affection, une aimable couſine, que nous ſouhaiterions pouvoir dédommager de tous les maux qu'elle a ſoufferts. Tels ſont, très-chère Miſs, les ſentimens de vos très-humbles, &c.

CHARLOTTE }
MARTHE } MONTAIGU.

Nous joignons, chère Miſs Howe, nos prières à celles de Miſs Charlotte & de Miſs Patty Montaigu pour obtenir vos bons offices en faveur d'un neveu dont nous ne prétendons point excuſer la conduite, mais qui, nous en ſommes convaincus, n'a pas eu de part au dernier accident. Croyez-nous, Mademoiſelle, vos très-humbles, &c.

M.....
SARAH SADLEIR.
ELIZABETH LAWRANCE.

CHÈRE MISS HOWE.

Après les honorables noms qui précédent, je pourrois me diſpenſer d'en ſigner un qui m'eſt preſqu'auſſi odieux que je ſais qu'il l'eſt pour vous. Mais on l'exige abſolument : puiſqu'on veut que j'écrive, ce ſera pour dire la vérité, & la voici : c'eſt que ſi j'obtiens encore une fois la liberté de porter mon hommage aux pieds de la plus digne & de la plus outragée de toutes les femmes, je ſuis prêt à le faire, un prêtre & le bourreau à mes côtés, comme un malheureux coupable, qui attend l'arrêt de ſa bouche, pour me conduire, ou à l'autel ou à l'échaffaud.

LOVELACE.

Mercredi, 18 Juillet.

LETTRE LXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Dimanche au ſoir, 16 Juillet.

QUEL beau chef-d'œuvre a fait-là ton génie dans ſon abominable trame contre la plus parfaite des femmes ! Tu peux le prendre ſérieuſe-

ment ou en railler, ſi tu veux : mais la pauvre infortunée ne ſera plus long-temps ton jouet, ni celui de la fortune. (¶) Je vais te rendre compte d'une ſcène, qui n'auroit beſoin que d'être peinte dans ſes vraies couleurs par ſa plume touchante, pour faire couler en larmes tout le ſang odieux de ton cœur endurci. (♭)

C'eſt toi, toi, l'auteur de ſes infortunes, qui auroit dû la voir dans ſa priſon. Pour moi, cette commiſſion eſt au-deſſus de mes forces, & je ne connois d'homme capable de la ſoutenir que toi. Ne me dis point que ton intention ne te reproche rien ſur ce dernier outrage. Et eſt-il moins une ſuite naturelle de tes ordres généraux? Ceux qui connoiſſent tes autres indignités avec elle, ont cru te plaire par cet infâme ſervice. Auſſi peux-tu compter qu'il a conſommé ton barbare ouvrage; & je te conſeille à préſent de publier partout que tu penſes ſérieuſement à l'épouſer, ſoit que tu le penſes ou non. Tu le peux dire avec ſûreté. Elle ne vivra pas aſſez long-temps pour mettre ta parole à l'épreuve ; & ce langage ſervira du moins à pallier un peu l'horreur de ta conduite. Il te fera ſupporter un peu plus long-temps dans la ſociété humaine. Il empêchera ceux qui ne ſont pas auſſi bien inſtruits des faits que moi, de te

forçer

forcer de fuir dans les déſerts de la Lybie avec les monſtres de ton eſpèce.

Votre meſſager m'a trouvé dans ma maiſon d'Edgware, où j'attendois à dîner pluſieurs amis que j'avois invités depuis trois jours. Je me ſuis hâté de leur envoyer mes excuſes, comme dans un cas de vie ou de mort, & j'ai volé à la ville chez la méchante femme. Car, qui m'aſſuroit que Miſs Harlowe ne fût pas expoſée aux inſultes de ces horribles créatures, & peut-être de connivence avec toi, pour la réduire à tes vues à force de chagrins & d'humiliations? *Le public ne ſait pas combien il ſe commet d'infamies dans ces abominables maiſons, pour faire tomber l'innocence dans le piége.* Ne la trouvant point dans ce lieu, je me ſuis rendu chez l'archer, quoique Sally, qui en étoit revenue, m'eût dit que l'infortunée Clariſſe avoit refuſé de la voir, & qu'elle avoit donné ſes ordres pour ne voir perſonne, déclarant qu'elle vouloit avoir le reſte de cette journée à elle, comme étant peut-être le dernier jour de ſa vie. Ses gardes m'ont répété la même choſe. Je lui ai fait annoncer que j'étois venu avec la commiſſion de la mettre en liberté, ſans lui apprendre néanmoins le nom d'un homme qu'elle connoît pour votre ami. Elle a refuſé de me recevoir ce jour-là, ainſi que tout autre *homme*

qui pourroit ſe préſenter, & de répondre même à tout ce que je lui ai fait dire de plus.

Il ne me reſtoit que de recueillir des informations. J'ai ſoigneuſement interrogé l'officier, ſa femme & la domeſtique, ſur les circonſtances de cette horrible aventure, ſur ſa conduite, ſur celle de ces créatures avec elle, & ſur l'état de ſa ſanté. Enſuite étant retourné chez la Sinclair, (nom que je continuerai de lui donner,) je m'y ſuis fait raconter tout ce qui s'eſt paſſé, par les trois femmes de cette maiſon. Ainſi je ſuis en état de te faire un récit très-exact, en attendant que je puiſſe voir demain la malheureuſe Clariſſe, du moins ſi je peux obtenir de la voir. Vous allez être convaincu que je ſuis entré dans les plus petits détails.

(¶) C'eſt votre infâme William qui a fait arrêter la pauvre Demoiſelle, qui a eu l'impudence de paroître & de prêter la main aux officiers du Shérif pour cette criante indignité. Il crut ſans doute rendre le ſervice le plus agréable à ſon digne maître. Ils avoient une chaiſe toute prête, & ſitôt que le ſervice fut fini, ils la guettèrent au paſſage. Dès qu'elle ſortit de l'égliſe par la porte qui fait face à la rue de Bedford, les officiers s'avancèrent vers elle, &

lui dirent à l'oreille qu'ils avoient une *action* contre elle.

Elle fut épouvantée; elle devint tremblante & pâle.

Une *action!* dit-elle, que veut dire cela? — Je n'ai point commis de mauvaiſes actions. — Au nom de Dieu, hommes, que voulez-vous dire?

Que vous êtes notre priſonnière, Madame. —

Votre priſonnière, Meſſieurs! — Quoi? — Comment? — Pourquoi? — Qu'ai-je fait? —

Il faut que vous veniez avec nous. Ayez la bonté, Madame, d'entrer dans cette chaiſe.

Avec vous! — avec des hommes! Il faut que j'aille avec des hommes! — Je ne ſuis point accoutumée à ſuivre des hommes que je ne connois pas! — Vous aurez la bonté de m'excuſer!

Nous ne pouvons vous excuſer; nous ſommes des officiers du Shérif: nous avons des ordres contre vous: il faut que vous nous ſuiviez, & vous ſaurez à la requête de qui vous êtes arrêtée.

La requête! dit cette charmante & innocente fille. Je ne ſais pas ce que vous voulez dire. Je vous prie, hommes, ne portez point la main ſur moi, (voyant qu'ils vouloient la faire entrer dans la chaiſe,) je ne ſuis pas accoutumée à me

voir ainſi traitée. — Je n'ai rien fait pour le mériter.

Elle apperçut alors ton infâme Will. — Oh malheureux, dit-elle, où eſt ton vil maître? — Dois-je être encore ſa priſonnière? Au ſecours, honnêtes gens!

La foule commençoit déjà à s'amaſſer.

Madame, mon maître eſt à la campagne, à pluſieurs milles d'ici. Si vous voulez ſuivre ces Meſſieurs, ils vous traiteront honnêtement.

La plupart des aſſiſtans furent émus de compaſſion. La jeune & belle créature! — Quelle pitié! dirent quelques-uns, tandis que d'autres lâchèrent des réflexions groſſières & choquantes! — Mais un galant homme ſurvint & demanda à voir l'ordre ſur lequel on l'arrêtoit.

Les archers lui montrèrent leurs ordres. — Madame, lui dit-il, votre nom eſt-il Clariſſe Harlowe? — Oui, oui, s'écria-t-elle, prête à s'évanouir, mon nom étoit autrefois Clariſſe Harlowe; mais aujourd'hui mon nom eſt *l'infortunée*! Dieu du ciel, aies pitié de moi! — A quel nouveau malheur dois-je m'attendre?

Madame, dit l'honnête homme, il faut que vous ſuiviez ces gens-là; ils ſont autoriſés à faire ce qu'ils font.

Il la plaignit & ſe retira.

Allons, il faut venir avec nous, dit un des porteurs.

Oui, il faut que vous veniez, dit l'autre.

Ne peut-on s'adreſſer à perſonne, dit un autre honnête homme, pour qu'on ne maltraite pas une auſſi charmante créature ?

Ton infâme Will lui répondit, qu'il y avoit des ordres particuliers pour cela, qu'elle avoit de riches parens, qu'elle n'avoit qu'à demander pour avoir tout ce qu'elle voudroit; qu'on vouloit ſeulement la mener dans la maiſon de l'officier, juſqu'à ce qu'on pût arranger l'affaire : que les gens chez qui elle avoit logé l'aimoient beaucoup; mais qu'elle s'étoit évadée de chez eux ſecrètement.

Oh ! oh ! a-t-elle déjà joué bien de ces tours-là, dirent un ou deux autres ?

Elle n'entendit pas ce propos, — mais elle dit : allons, puiſqu'il le faut, il le faut; je ne peux réſiſter; mais je ne veux pas que l'on me mène chez *cette femme*. Je mourrai à vos pieds plutôt que de m'y laiſſer conduire.

On ne veut pas vous y mener, Madame, dit ton coquin de valet.

C'eſt pour venir dans ma maiſon, dit un des officiers ; voilà tout.

Où eſt-elle, votre maiſon?

Elle eſt dans High-Holborn.

J'ignore où eſt High-Holborn ; mais menez-moi partout où vous voudrez, excepté chez la *femme*. — Mais dois-je donc aller ſeule avec des hommes ?

En regardant autour d'elle, & voyant les trois paſſages des trois rues, c'eſt-à-dire, celle d'Henriette, celle du Roi & celle de Bedford en face, bordés de peuple, elle s'effraya. — Conduiſez-moi partout où vous voudrez, excepté chez cette *femme* ! Et montant dans la chaiſe, elle ſe jeta ſur la banquette, pleine de douleur & de confuſion. — Dérobez-moi, dérobez-moi à la vue de ce peuple. Cachez-moi, cachez-moi pour toujours.

Ton infâme Will tira les rideaux. Car elle n'en avoit pas la force ; ils s'enfuirent ainſi avec elle, ſuivis d'une foule de peuple.

Il faut que je me repoſe ici. Il m'eſt impoſſible d'en écrire plus en ce moment : Seulement, Lovelace, reſſouviens-toi, *que tout cela eſt arrivé à une Clariſſe* ! ! !

L'infortunée s'évanouit lorſqu'on la fit ſortir de la chaiſe pour entrer dans la maiſon de l'officier.

Pluſieurs perſonnes l'avoient ſuivie juſqu'à la

maiſon même, qui eſt dans une miſérable petite cour. Sally y étoit, & elle appaiſa les curieux, en leur diſant, que cette jeune Dame ſeroit traitée avec toutes ſortes d'égards. Et bientôt le peuple ſe diſperſa.

Dorcas y étoit auſſi ; mais elle ne ſe préſenta point à ſa vue.

Sally lui offrit, comme une faveur, de la remener à ſon ancienne demeure. — Elle déclara qu'ils étoient les maîtres de l'y conduire morte, s'ils vouloient.

Ces créatures vantent la douceur & la civilité de leur conduite avec elle. Ainſi parleroit un vautour, ſi un vautour pouvoit parler, en tenant entre ſes cruelles ſerres les entrailles de ſa proie. Vous jugerez de cette douceur par ce que je vais raconter.

Elle demanda ce qu'on prétendoit faire d'elle ? — On m'a dit qu'il me falloit abſolument aller avec ces hommes. — Qu'ils avoient autorité pour m'arrêter. — Je me ſuis donc ſoumiſe ; mais maintenant quelle doit être la fin de cette ignominieuſe violence ?

La fin, dit l'infâme Sally, eſt que d'honnêtes gens reprennent ce qui leur appartient.

Juſte ciel ! ai-je emporté quelque choſe qui appartînt à ceux qui ont obtenu ce pouvoir ſur

moi? J'ai laiſſé beaucoup d'effets de valeur derrière moi ; mais je n'ai rien emporté qui ne m'appartînt pas.

Et qui penſez-vous, Miſs Harlowe, (car je vois, continua la maudite créature, que vous n'êtes pas mariée,) qui penſez-vous qui doit payer votre penſion & votre logement? Un ſi beau logement! que vous avez gardé pendant tout le temps que vous avez été chez Mde. Sinclair?

Que le ciel ait pitié de moi! Miſs Martin, (car je crois que vous êtes Miſs Martin,) eſt-ce donc là la cauſe de cette odieuſe inſulte qu'on m'a faite en pleine rue?

Et n'eſt-ce pas aſſez de cette cauſe, *Miſs Harlowe*, (charmée d'aſſouvir ſes jalouſes vengeances, en affectant de l'appeler *Miſs*,) — cent cinquante guinées ne ſont pas une ſomme qu'on aime à perdre — & avec une jeune créature, qui voudroit s'en aller ſans payer.

Vous m'étonnez, Miſs Martin! — Quel langage tenez-vous là? M'en aller ſans payer! Que ſignifie cela?

Elle reſta dans l'étonnement & le ſilence pendant quelques inſtans.

Mais revenant à elle, elle tourna le dos à Sally, & s'avança vers la fenêtre, & là, levant

ſes mains violemment jointes vers le ciel: (la maudite Sally m'a rendu ſon geſte & ſon attitude,) « C'eſt à préſent, Lovelace! c'eſt à préſent que je penſe que je dois te pardonner! Mais qui pardonnera à Clariſſe Harlowe! — Oh ma ſœur! — O mon frère! — Vos cruautés étoient de la pitié, de la tendreſſe, en comparaiſon de ceci! »

Après une pauſe, & ayant ſéché ſes larmes avec ſon mouchoir; elle ſe tourna vers Sally. « Maintenant, dit-elle, je n'ai plus d'autre parti que de me réſigner. Je ne dirai qu'un mot: ſi votre tante, cette Mde. Sinclair, ou cet homme, ce M. Lovelace, s'approchent de moi, ou ſi l'on me remène à l'affreuſe maiſon, (car c'eſt-là ſans doute le but de ce nouvel outrage.) Dieu ait pitié de la pauvre Clariſſe Harlowe! — Mais ſongez aux conſéquences; je vous en avertis, ſongez bien aux ſuites. »

Cette miſérable lui répondit qu'on ne ſongeoit pas à la mener nulle part contre ſon gré; mais que ſi elle y rentroit, on prendroit ſoin de ne pas ſe laiſſer effrayer par un *canif*.

Elle leva les yeux au ciel, & reſta en ſilence. — Elle ſe retira enſuite dans le coin de la chambre le plus reculé: là elle s'aſſit, & ſe couvrit le viſage de ſon mouchoir.

Sally lui fit plusieurs questions ; voyant qu'elle ne répondoit point, elle lui dit, qu'elle reviendroit dans quelques momens ; lorsqu'elle auroit retrouvé l'usage de la parole.

Elle ordonna aux gens de la maison de la presser de prendre quelque nourriture. « Elle doit être à jeun, — elle n'a rien que ses prières & ses larmes, la pauvre fille ! » (ce furent les propres termes de l'impitoyable diablesse, comme elle me l'a avoué.) Penses-tu, Lovelace, que je lui aie épargné les malédictions ?

Elle sortit, & elle revint après son dîner.

La malheureuse Clarisse, à ces paroles de ce démon, parut abattue & humiliée jusqu'à l'état d'une patience muette & passive, ou s'être fait la résolution de ne pas se laisser provoquer par les insultes de cette infernale créature.

Sally s'informa en sa présence, si elle avoit mangé ou bu quelque chose ; & l'hôtesse lui ayant dit qu'elle n'avoit pu lui persuader de goûter de rien, ni de boire une seule goutte : « cela est très-mal, Miss Harlowe, dit-elle, très-mal ! Votre religion, je pense, devroit vous apprendre que c'est un vrai suicide que de se laisser mourir de faim. »

Elle ne répondit point.

La miſérirable m'a avoué qu'elle étoit réſolue de la faire parler.

Elle demanda ſi elle vouloit que Mabell vînt la ſervir, juſqu'à ce qu'on eût vu ce que ſes amis voudroient faire pour elle, à la décharge de ſa dette. — Mabell, ajouta-t-elle, n'a pas encore gagné les habits que vous avez eu la bonté de lui donner.

Ne méritai-je donc pas une réponſe, Miſs Harlowe ?

Je vous répondrois, (dit l'aimable patiente, ſans montrer la moindre émotion) ſi je ſavois comment.

J'ai ordonné qu'on vous apportât des plumes, de l'encre & du papier. Les voilà, Miſs Harlowe. Je ſais que vous aimez à écrire. Vous pourrez écrire ce que vous voudrez. Votre amie Miſs Howe doit attendre de vos nouvelles.

Je n'ai point d'amis, dit-elle; je n'en mérite point.

Rowland, c'eſt le nom de l'officier, lui dit, qu'elle avoit aſſez d'amis pour payer la dette, ſi elle vouloit écrire.

« Elle ne vouloit être à charge à perſonne, elle n'avoit point d'amis. » Ce fut tout ce qu'on put tirer d'elle, tant que Sally reſta; mais elle

dit cela avec une patience ſi tranquille, qu'on eût dit qu'elle jouiſſoit de ſes chagrins.

L'inſolente créature s'en alla, après avoir ordonné aux gens de la maiſon, en préſence de Clariſſe, d'être très-honnêtes à ſon égard, & de ne la laiſſer manquer de rien. — Enfin elle avoit obtenu, ce fut ſon aveu, le triomphe de ſon cœur ſur cette beauté hautaine, qui les avoit tenues toutes ſi fort dans l'éloignement & le reſpect dans leur propre maiſon!

Que penſes-tu de cela, Lovelace? — Que dis-tu de ce triomphe de cette malheureuſe ſur une Clariſſe?

Vers les ſix heures du ſoir la femme de Rowland la preſſa de prendre du thé. — Elle répondit qu'elle aimeroit mieux un verre d'eau; que ſa langue étoit prête à s'attacher à ſon palais.

Cette femme lui apporta un verre d'eau, & un morceau de pain avec du beurre. — Elle eſſaya d'en goûter, elle ne put l'avaler; mais elle but le verre d'eau avec avidité, & leva enſuite les yeux vers le ciel, comme pour le remercier de ſes bienfaits!!!

O Lovelace! la divine Clariſſe réduite à recevoir avec tant de reconnoiſſance un verre d'eau froide! & réduite par qui?

Vers les neuf heures, elle demanda ſi quelque femme devoit partager ſon lit.

Oui, dirent-ils, la ſervante, ſi elle y conſentoit; ou bien comme elle étoit ſi foible & ſi mal, la fille veilleroit auprès d'elle, ſi elle le déſiroit.

Elle préféroit, dit-elle, d'être eule la nuit & le jour. Mais ne pouvoit-on lui confier les clefs de la chambre où elle devoit coucher; car elle ne vouloit pas ſe déshabiller! — on lui dit que cela ne ſe pouvoit pas.

Elle n'avoit pas peur la nuit, dit-elle — Et quand même elle pourroit ſe ſauver, elle ne le feroit pas.

Ils me dirent qu'ils n'avoient qu'un ſeul lit; avec celui où ils couchoient, (qu'ils auroient bien voulu qu'elle eût accepté) & celui ou couche leur ſervante dans un grenier, qu'ils appelèrent un *trou* de grenier; & que le lit unique étoit celui de la priſonnière, dont ils me firent beaucoup d'excuſes. J'imagine qu'il eſt aſſez dégoûtant.

La dame ne voulut jamais coucher dans le leur. N'étoit-elle pas une priſonnière, dit-elle! qu'on me donne la chambre des priſonniers.

Cependant, de leur aveu, elle treſſaillit lorſqu'on l'y fit entrer. Mais reprenant ſes eſprits: fort bien dit-elle, pourquoi tout ne ſeroit-il pas à l'uniſſon? Pourquoi mon infortune ne ſeroit-elle pas complète?

Elle trouva à redire que tous les verroux fuſſent en dehors, & qu'il n'y en eût point en dedans; elle dit qu'elle ne pouvoit ſe trouver en sûreté dans une chambre où tout le monde pouvoit entrer, & dont elle ne pouvoit pas ſortir. Elle n'étoit pas accoutumée à pareille choſe!!!

Chère, chère créature! — mes larmes coulent à meſure que j'écris! — Non, Lovelace, elle n'étoit pas accoutumée à pareil traitement.

Ils l'aſſurèrent que c'étoit autant de leur devoir de la protéger contre les inſultes d'autrui, que de l'empêcher de s'échapper.

En ce cas, dit-elle, ils étoient des gens plus honnêtes que ceux à qui elle avoit affaire dernièrement.

Elle demanda s'ils connoiſſoient M. Lovelace. — Ils répondirent que non.

Avez-vous entendu parler de lui?

Non.

Hé bien, vous pourriez être d'aſſez bonnes gens dans votre ſorte.

Arrête ici un moment, Lovelace — & réfléchis. — Pour moi, il faut que je faſſe une pauſe.

❁ ❁

Ils lui demandèrent encore ſi elle ne vou-

loit rien faire dire à ſon logement. — Le voici. N'eſt-ce pas ici mon logement ? ce fut toute ſa réponſe.

Elle s'aſſit dans une chaiſe & y demeura pendant toute la nuit, le dos appuyé contre la porte, ayant, à ce qu'il paroît, enfoncé un morceau de pelle à feu dans la gâche où il y avoit eu un verrou en dedans.

❁ ❁

Le lendemain Sally & Polly vinrent lui rendre une viſite. Elle avoit dit à Sally le jour d'auparavant, qu'elle ne vouloit point voir Mde. Sinclair, ni Dorcas, ni le *brèche-dent* appelé William.

Polly auroit voulu rentrer en grâce avec elle ; elle affecta de paroître touchée de ſes malheurs. Mais Clariſſe ne fit pas plus d'attention à elle qu'à l'autre.

Elles lui demandèrent ſi elle avoit quelque choſe à ordonner ; qu'elle n'avoit qu'à commander, qu'elle ſeroit obéie en tout.

Rien, dit-elle.

Elles lui demandèrent comment elle trouvoit les gens de la maiſon, s'ils étoient honnêtes à ſon égard.

Aſſez, répondit-elle : vu que je n'ai point d'argent à leur donner.

Voulez-vous accepter quelque monnoie, lui dirent-elles? On l'ajoutera à votre mémoire.

Je ne veux point contracter de dettes.

Avez-vous quelque argent ſur vous?

Elle fut aſſez bonne pour fouiller dans ſa poche dont elle tira une demi-guinée, & quelques pièces d'argent; — oui, j'en ai un peu; — mais il y a quelque tribut à payer ici, je crois. — Il me ſemble avoir ouï dire qu'il falloit payer ſon entrée ici pour empêcher qu'on ne vous dépouille. Mais ces gens ſont bien honnêtes; car ils n'ont point parlé de me dépouiller de mes habits.

Ils ont reçu des ordres d'être honnêtes avec vous.

On a eu bien de la bonté.

Nous ſerons votre caution, Miſs, ſi vous voulez revenir avec nous chez Mde. Sinclair.

Non, pour rien au monde.

Ses appartemens ſont très-beaux.

Ils en conviennent d'autant mieux aux perſonnes qui l'habitent.

Ceux-ci ſont fort triſtes.

Ils n'en ſont que plus convenables pour moi.

Mais, Miſs vous pouvez encore être heureuſe, ſi vous voulez.

J'eſpère l'être.

Si vous refuſez de manger, nous répondrons de

de votre dette, & nous vous emmènerons avec nous.

Je vais donc eſſayer de prendre quelque choſe. Je ferai tout pour ne point aller avec vous.

Ne voulez-vous rien faire dire à votre nouvelle demeure ? Vos hôtes ſeront dans l'alarme.

Ils y ſeroient bien davantage ſi je leur faiſois dire où je ſuis.

Mais n'avez-vous rien à envoyer prendre chez vous ?

J'y ai laiſſé de quoi payer leur logement & leurs peines. Je ne veux point troubler leur ſécurité.

Mais il peut y avoir quelques lettres, quelque meſſage pour vous.

J'ai bien peu d'amis, & je veux épargner à ceux que j'ai, la mortification de ſavoir ce qui m'eſt arrivé.

Nous ſommes ſurpriſes de votre indifférence, Miſs Harlowe. Ne voulez-vous donc écrire à aucun de vos amis ?

Non.

Hé ! mais votre intention n'eſt pas de toujours reſter ici ?

Je ne vivrai pas toujours.

Et penſez-vous reſter ici auſſi long-temps que vous vivrez ?

C'eſt comme il plaira à Dieu, & à ceux qui m'ont amenée ici.

Voudriez-vous être en liberté ?

Je ſuis miſérable ! Que ſert la liberté aux miſérables, qu'à les rendre plus miſérables encore ?

Et comment êtes-vous miſérable, Miſs? Vous pouvez vous rendre heureuſe, ſi vous voulez.

Je vous crois heureuſes toutes les deux.

Nous le ſommes.

Puiſſe votre bonheur croître tous les jours ! —

Mais nous déſirons le même bonheur pour vous.

Je ne ſerai jamais, je crois, de votre opinion ſur ce qui fait le bonheur.

Et quelle eſt donc l'opinion que vous croyez que nous avons du bonheur ?

De vivre chez Mde. Sinclair.

Peut-être, dit Sally, avons-nous été autrefois auſſi dégoûtées, auſſi ſimples que vous.

Comment avez-vous ceſſé de l'être ?

Parce que nous avons vu le ridicule de la pruderie.

Venez-vous ici pour me perſuader de haïr la pruderie, comme vous l'appelez, au point où vous la haïſſez.

Nous venons ici pour vous offrir nos ſervices.

Il n'eſt pas en votre pouvoir de m'en rendre.

Peut-être.

Mon inclination n'eſt pas de vous en donner la peine.

On peut vous faire de plus mauvaiſes offres.

Peut-être bien.

Vous êtes bien brève, Miſs.

Je ſouhaite que votre viſite le ſoit auſſi, Meſdemoiſelles.

Elles m'avouèrent qu'elles firent claquer leurs éventails, & qu'elles ſe mirent à rire.

Adieu, belle entêtée !

Votre ſervante, Meſdemoiſelles.

Adieu, fille à grands airs !

Vous me voyez humiliée. —

Comme vous le méritez, Miſs Harlowe. L'orgueil tombe tôt ou tard.

Il vaut mieux tomber en conſervant ce que vous appelez de l'orgueil, que de ſe ſoutenir debout avec baſſeſſe.

De qui parlez-vous ?

J'avois eu une meilleure opinion de vous, Miſs Horton — vous ne devriez pas inſulter aux miſérables.

Et les *miſérables*, dit Sally, ne doivent pas inſulter à ceux qui leur font des honnêtetés.

Je ſerois fâchée d'avoir ce reproche à me faire.

Mde. Sinclair va venir vous voir tout-à-l'heure pour ſavoir ſi vous avez quelque choſe à lui commander.

Je ne déſire d'autre liberté que celle de refuſer de la voir, elle & une autre perſonne.

L'objet qui nous amenoit étoit de ſavoir ſi vous aviez quelque propoſition à faire pour votre élargiſſement.

Il paroît que l'officier entra alors.

J'apprends que vous avez de bien bons amis, Madame. Ne vaudroit-il pas mieux pour vous arranger les choſes! Les frais coûteront beaucoup. Cent cinquante guinées ſont plus aiſées à payer que deux cents. Laiſſez ces dames ſervir de cautions pour vous, & ſuivez-les, ou écrivez à vos amis de ſatisfaire.

Sally dit: Il y a un galant homme qui étoit préſent lorſque l'on vous a arrêtée, & qui a été tout ému d'intérêt pour vous, Miſs Harlowe; il a dit qu'il avanceroit de grand cœur le paiement de votre dette, & qu'il vous laiſſeroit tout le temps de le rembourſer à votre commodité.

Voici, Lovelace, la malice de cette infernale engeance! voilà, nous le ſavons, la méthode

qu'on emploie pour réduire plus d'une jeune créature innocente à être d'abord entretenue, pour devenir enſuite une proſtituée publique. Mais ces miſérables, aller ainſi tendre leurs piéges à un pareil ange! — Que cette furie de Sally auroit été contente d'avoir eu la moindre lueur ſur cette ouverture, pour te flatter? d'avoir pu te reporter qu'elle eût paru l'écouter, ou ſouffrir patiemment la propoſition?

Monſieur, dit-elle à l'officier, avec une extrême indignation, ne m'avez-vous pas dit hier au ſoir, qu'il étoit autant de votre devoir de me protéger contre les inſultes d'autrui, que de m'empêcher de m'échapper? — Ne m'eſt-il pas permis de voir qui je veux, & de refuſer l'entrée à ceux qui me déplaiſent?

Vos créanciers, Madame, ont droit de s'attendre à vous voir.

Non, ſi je déclare que je ne veux point traiter avec eux.

Alors, Madame, vous ſerez envoyée en priſon.

En priſon, mon ami! — Comment appelles-tu donc ta maiſon?

Ce n'eſt point une priſon, Madame.

Pourquoi ces grilles de fer aux fenêtres? Pour-

quoi ces doubles ſerrures, ces doubles verroux en dehors, ſans aucun en dedans.

Elle s'enfonça dans ſon fauteuil, & on ne put tirer d'elle aucune autre parole; elle ſe couvrit le viſage de ſon mouchoir qui fut bientôt mouillé de larmes, & elle pouſſa, diſent-ils, des ſanglots amers.

Ne voilà-t-il pas un traitement bien doux, Lovelace! — Peut-être le trouverois-tu tel, comme ces méchantes créatures.

Sally commanda un dîner, & dit qu'elle reviendroit bientôt, & qu'elle verroit à la faire boire & manger, *comme le doit une bonne chrétienne*, en ſe ſoumettant à ſa condition, & tâchant d'en tirer le meilleur parti poſſible.

Que n'a pas ſouffert, par quelles épreuves n'a pas paſſé cette charmante créature pendant ces trois derniers mois, à ma connoiſſance! — Qui auroit cru qu'une perſonne d'une conſtitution ſi délicate auroit pu ſoutenir tout ce qu'elle a ſoutenu? Nous parlons quelquefois de bravoure, de courage, de fermeté, — c'eſt ici qu'on peut les voir, ces vertus, à leur plus haut degré. Les braves de ta ſorte & de la mienne n'auroient jamais été capables de ſupporter la moitié des perſécutions, des contrariétés, des humiliations qu'elle a eſſuyées; mais comme des

poltrons, nous nous ſerions échappés de la vie lâchement par quelques portes de derrière, je veux dire par l'épée, le piſtolet, une corde, ou un couteau. — Mais voici une femme pénétrée des plus grands principes, qui, par la force de cette conſidération : (car quelle autre force eût pu la ſoutenir ?) *qu'elle n'a pas mérité les maux qu'elle a à combattre, & que ce monde n'eſt qu'un état d'épreuves momentanées, qui lui ſert de paſſage à un monde meilleur*, endure patiemment toutes les fatigues, toutes les peines du voyage, & ne ſera point détournée de ſa courſe par les attaques des voleurs, des brigands, par aucunes terreurs ni difficultés ; *sûre de trouver une ample récompenſe au bout de ſa carrière.*

Si tu juges cette réflexion déplacée dans la bouche d'un homme, ton camarade & ton ami, t'imagines-tu donc que je n'aie pas retiré quelque profit de ma longue aſſiduité auprès de mon oncle mourant, & des pieuſes réflexions du digne miniſtre, qui, à la réquiſition du pauvre moribond, venoit prier jour & nuit au pied de ſon lit ? — Et pourrois-je retrouver un autre exemple pareil à celui-ci pour faire naître toutes ces réflexions ?

Quel eſt l'homme qui peut parler des gens

de bien & de vertu, être capable de les admirer, & ne pas être grave & ſérieux, s'il écrit d'après ſon ame ? Nous pouvons conclure de-là, qu'une ſociété honnête doit influer ſur nos mœurs & nos principes; que ceux qui n'en voient que de mauvaiſes, doivent néceſſairement s'endurcir de plus en plus & reſter dans cet état.

*

Dimanche au ſoir.

Il eſt minuit, je ne peux ſonger à d'autre objet qu'à cette admirable fille. J'ai la tête & le cœur remplis de ſes infortunes. J'ai été aſſoupi l'eſpace d'un quart d'heure; mais ce ſommeil eſt paſſé. Je vais continuer ce triſte récit, d'après le rapport de ces méchantes créatures. J'aurai aſſez, j'oſe en répondre, d'autre matière à t'envoyer par ton meſſager, d'après l'état où il eſt probable que je la trouverai demain, ſi ma viſite eſt reçue.

Après que les femmes l'eurent quittée, elle ſe plaignit de ſe ſentir le cœur & la tête malades: & elle parut ſaiſie d'appréhenſions, qu'on ne la menât encore chez la Sinclair.

Comme elle ne vouloit rien prendre pour déjeûner, Mde. Rowland monta, & lui dit: (comme ces miſérables m'ont avoué qu'elles le

lui avoient ordonné, de peur qu'elle ne ſe laiſsât mourir,) qu'il falloit abſolument qu'elle prît un peu de thé, & qu'elle mangeât un peu de pain & de beurre: & que, puiſqu'elle avoit des amis qui pouvoient venir à ſon ſecours ſi elle leur écrivoit, il étoit très-mal à elle, tant pour elle-même que pour eux, de ſe laiſſer ainſi mourir de faim.

Si c'eſt à votre conſidération, dit-elle, c'eſt autre choſe : vous n'avez qu'à m'apporter du thé, du caffé ou du chocolat; ce que vous voudrez : vous pouvez même mettre tous les jours un poulet ſur mon compte, & le manger vous-même. J'en goûterai ſi je puis. Je ne voudrois pas vous faire aucun tort. J'ai des amis qui vous paieront libéralement, lorſqu'ils ſauront que je ne ſerai plus.

Ils s'étonnoient, lui dirent-ils, de la voir ſi tranquille au milieu de pareilles diſgraces.

Elle dit que cette diſgrace n'étoit rien en comparaiſon de ce qu'elle avoit déjà ſouffert de la part du plus vil des hommes. L'affront d'être arrêtée en pleine rue, de ſe voir entourée d'une foule de peuple, de s'entendre accuſer d'imputations choquantes, l'avoient, il eſt vrai, beaucoup affectée; mais cela étoit paſſé. Et tout ſeroit bientôt *paſsé*! Elle dit qu'elle ſeroit

encore bien plus tranquille, ſans la crainte de revoir un certain homme & une certaine femme, & d'être remenée par force ou par ſurpriſe dans la plus vile maiſon qu'il y eût au monde.

En ce cas, ne feroit-elle pas beaucoup mieux d'accepter l'offre que lui faiſoient ces deux Demoiſelles de la cautionner? — Ils pouvoient lui dire que c'étoit une offre bien obligeante, & qu'on ne rencontroit pas tous les jours.

Elle le croyoit comme eux.

Il étoit très-poſſible que ces Demoiſelles la diſpenſaſſent de retourner dans une maiſon pour laquelle elle avoit tant d'antipathie. — Et cet autre galant homme encore, qui, touché de compaſſion, avoit offert de ſatisfaire ſes créanciers, & de ſe contenter de ſon ſimple billet; il leur paroiſſoit bien étrange qu'elle n'eût pas voulu écouter une ſi généreuſe propoſition.

Ces deux Demoiſelles vous ont-elles dit quel étoit ce galant gentilhomme? ou vous ont-elles dit quelque choſe de plus là-deſſus?

Oui, ſans doute; elles m'ont même fait entendre, à moi, dit la femme, que vous n'aviez rien de plus à faire que de recevoir la viſite de ce gentilhomme, & que la ſomme, à

ce qu'elles croyoient, ſeroit comptée auſſitôt ſur votre ſimple billet.

Elle friſſonna.

Je vous enjoins, dit-elle, comme vous devez en répondre un jour à mes amis, de ne laiſſer entrer devant moi aucun gentilhomme, je vous l'enjoins expreſsément. Si vous le faites, vous ne ſavez pas quelles en peuvent être les conſéquences.

Ils dirent qu'ils ne craignoient rien en faiſant leur devoir : que ſi elle ne vouloit pas voir ſon propre avantage, ſes amis les remercieroient de prendre quelques meſures innocentes pour la ſervir, même malgré elle.

Homme, ne me pouſſez point aux extrémités! — Femme, ne me réduiſez point au déſeſpoir! — Malgré cette apparente tranquillité que vous me voyez, j'ai bien de la peine à ſupporter comme je dois le faire, les maux que je ſouffre. Mais ſi vous m'amenez un ou pluſieurs hommes, ſous quelque prétexte que ce ſoit.....

Elle s'arrêta en leur lançant un regard ſi ſérieux, ſi menaçant, qu'ils la crurent, à ce qu'ils ont dit, capable d'attenter ſur elle-même, s'ils lui déſobéiſſoient, & ce ſeroit une bien fâcheuſe aventure pour leur maiſon, & capable de les ruiner. Ils lui promirent donc de ne lui

amener aucun homme, ſans ſon conſentement.

Mde. Rowland parvint à lui faire boire une taſſe de thé, & manger un peu de pain & de beurre, dimanche vers les onze heures du matin; ce qu'elle fit probablement, dans la vue de ſe ménager une excuſe de ne pas dîner avec les femmes lorſqu'elles reviendroient.

Mais elle ne voulut point quitter ſa chambre *de priſon*, (comme elle l'appeloit,) pour aller dans leur ſallon.

« Des fenêtres ſans grilles, & un appartement plus éclairé auroient, à ce qu'elle dit, un air trop gai pour la ſituation de ſon ame. »

Il vint à tomber une ondée de pluie comme elle parloit. « Quoi, dit-elle, en levant les yeux, le ciel s'attriſte-t-il ſur mon ſort? »

Une autre fois elle dit: « que la lumière du ſoleil lui étoit importune, que l'éclat de ſes rayons ſembloit inſulter à ſa détreſſe.

« Il me ſemble, ajouta-t-elle, que le ſoleil, en lançant ſes rayons dans cette affreuſe priſon, & dorant ces barres de fer, inſulte à ma misère, comme ces deux femmes, qui ſont venues inſulter à mes yeux pleins d'effroi, en m'appelant *beauté*, & à mon cœur abattu, en m'appelant *fille à grands airs*.

Sally revint vers l'heure du dîner, pour s'in-

former de ſon état, dit-elle, & pour s'aſſurer qu'elle ne ſe laiſſoit pas mourir de faim; &, comme elle avoit quelque choſe à lui dire, elle lui demanda la permiſſion de dîner avec elle.

Je ne puis manger.

Il faut eſſayer, Miſs Harlowe.

Le dîner étoit prêt; elle lui offrit ſa main & la pria de deſcendre.

Elle répondit, qu'elle ne quitteroit point *ſa chambre de priſon.*

Votre entêtement ne vous avancera pas, Miſs Harlowe; non, en rien.

Elle ne répondit point.

Vous ſerez encore plus durement traitée, je vous en avertis, que vous ne l'avez jamais été, ſi vous ne voulez pas vous prêter à arranger vos affaires.

Elle ne répondit rien encore.

Allons, Miſs, deſcendons dîner, je vous en prie, deſcendons. Miſs Horton eſt en bas: elle fut autrefois votre favorite.

Elle s'attendoit à une réponſe; mais ce fut en vain.

Nous ſommes venues vous faire certaines propoſitions pour votre bien, malgré les inſultes que vous nous avez faites dernièrement; & c'eſt dans la vue de vous obliger que nous

n'avons pas laiſſé venir Mde. Sinclair elle-même.

Cela eſt en effet très-obligeant.

Allons, donnez-moi votre main, *Miſs Harlowe ;* vous m'avez obligation, je peux vous le dire. Deſcendons trouver Miſs Horton.

Excuſez-moi : je ne ſortirai point de cette chambre.

Eſt-ce que vous voudriez que Miſs Horton & moi dînaſſions dans cette vilaine chambre à lit ?

Ce n'eſt point une chambre à lit pour moi. Je ne me ſuis point miſe au lit, ni ne m'y mettrai, tant que je ſerai ici.

Et cependant vous n'êtes pas curieuſe, je le vois, de quitter cette maiſon ? — Ainſi, vous ne voulez donc pas deſcendre, *Miſs Harlowe ?*

Non, à moins que l'on ne m'y force.

Eh bien, eh bien, n'en parlons plus. Je ne propoſerai point à Miſs Horton de dîner dans cette chambre-ci, je vous aſſure; je vous enverrai un plat.

Et auſſitôt la petite effrontée deſcendit leſtement l'eſcalier.

Lorſqu'elles eurent dîné, elles remontèrent enſemble.

Hé bien, Miſs, il paroît que vous ne voulez rien manger ? — En vérité, voilà de jolis

entêtemens ! — Je ne m'étonne pas *que cet honnête gentilhomme eût ſi fort affaire avec vous.*

Elle ſe contenta de lever les mains & les yeux au ciel ; ſes larmes rouloient le long de ſes joues.

Inſolentes furies ! — Qu'une méchante femme eſt bien plus cruelle & bien plus inſultante même que le plus méchant homme !

Il me ſemble, *Miſs*, dit Sally, que vous êtes un peu ſale, au prix de ce que nous vous avons vue. C'eſt dommage qu'une Dame auſſi délicate que vous, n'ait pas de quoi changer. Pourquoi n'envoyez-vous pas à votre logement chercher au moins du linge ?

Je ne ſuis pas délicate maintenant.

Miſs a toujours bon air, ſous quelqu'habillement qu'elle ſoit, dit Polly. — Mais, ma chère Dame, pourquoi n'envoyez-vous pas à votre demeure, quand ce ne ſeroit que par égard pour vos hôtes ? Ils doivent avoir des inquiétudes ſur votre compte. Et votre Miſs Howe ne ſaura ce que vous êtes devenue ; car ſans doute vous êtes toujours en correſpondance.

Elle ſe détourna d'elles, en ſe diſant à elle-même ; *c'en eſt trop ! c'en eſt trop !* elle jeta ſon mouchoir trempé de ſes larmes, & porta ſon tablier ſur ſes yeux.

Ne pleurez pas, Miſs, dit la vile de Polly.

Et cependant pleurez, dit la Sally plus vile encore, ſi cela vous ſoulage. Rien, comme M. Lovelace m'a dit un jour, ne ſéche plus vîte que les larmes. —

J'ai terriblement pleuré auſſi moi autrefois.

Je ne pus écouter pareil récit avec patience. Cependant je ne les maudis pas autant que j'aurois fait, ſi je n'euſſe pas cherché à tirer d'elles toutes les particularités de ce *doux* traitement, & cela pour deux raiſons : la première, pour t'enfoncer le poignard dans le cœur en te les répétant ; la ſeconde, pour ſavoir dans quelle ſituation je dois m'attendre de trouver demain l'infortunée.

Vous croyez donc, Miſs Harlowe, dit Sally, ces airs déſeſpérés bien jolis ? Vous êtes une bonne chrétienne, mon enfant. Mde. Rowland m'a dit qu'elle vous avoit procuré une bible. — Ha ! la voilà ! — Je ne doute point que vous n'ayez marqué les endroits qui peuvent vous ſervir, comme dit l'honnête *Prior*.

Alors ſe levant & prenant le livre — oh ! oui, vous l'avez fait. — Ah ! le livre de Job : il s'ouvre ici tout ſeul, — je le vois. — Ma mère m'a bien fait apprendre la bible. — Quoi ! *l'Eccléſiaſtique* auſſi. — C'eſt un des livres apocryphes,

apocryphes ; c'eſt ainſi qu'on le qualifie. Vous voyez, Miſs Harlowe, que je me connois un peu dans ce livre.

Elles lui proposèrent une ſeconde fois de la cautionner, & de la ramener avec elles à la maiſon. Propoſition qu'elle reçut avec la même indignation qu'auparavant.

Sally lui dit qu'elle vous avoit écrit en ſa faveur, & qu'elle attendoit à tout moment votre réponſe, qu'elle ne doutoit pas que vous ne vinſſiez avec le meſſager, & que vous ne payaſſiez généreuſement toute la dette, en lui demandant pardon de l'avoir négligée.

Cette annonce la jeta dans un ſi grand trouble, qu'on craignit qu'elle ne s'évanouit. Elle ne pouvoit, dit-elle, ſupporter votre nom. Elle eſpéroit ne vous revoir jamais. Et ſi vous vouliez vous introduire malgré elle, les conſéquences en pourroient être terribles.

Sûrement, dirent-elles, vous ſeriez bien aiſe d'être élargie de votre priſon.

Oui, depuis qu'elles l'avoient alarmée du nom de l'homme auteur de tous ſes maux, qui, elle le voyoit bien, ne lui faiſoit ce nouvel outrage, que pour la mener à ſes indignes fins.

Pourquoi donc, dirent-elles, n'écrivoit-elle pas à ſes amis pour payer Madame Sinclair ?

Parce qu'elle eſpéroit ne troubler perſonne ; & parce qu'elle ſavoit que le payement de cette ſomme, ſi elle étoit en état de la payer, n'étoit pas le principal but qu'on eût en vue.

Sally m'avoua qu'elle lui dit : que quoiqu'elle n'eût pas à prétendre une auſſi riche fortune, elle étoit auſſi bien née & auſſi bien élevée qu'elle. Et elle eut l'impudence d'inſiſter avec moi ſur ce point, & de vouloir me le perſuader.

Elle eut l'inſolence de lui ajouter qu'elle avoit autant de raiſon qu'elle, pour eſpérer que M. Lovelace l'épouſeroit, comme il s'y étoit engagé long-temps avant qu'il connût Miſs Clariſſe Harlowe : qu'elle en avoit même une promeſſe ſignée & ſcellée de lui. — Sans quoi il ne ſeroit pas venu à bout de ſes fins : qu'il n'étoit donc pas vraiſemblable qu'elle fût aſſez officieuſe pour travailler contre elle-même, ſi elle étoit perſuadée que M. Lovelace eût ſur elle des vues pareilles à celles qu'elle avoit la préſomption de faire entendre : que de ſon côté ſa ſeule vue étoit de procurer la liberté à une jeune Demoiſelle qui avoit fait beaucoup de bruit, & pris bien du chagrin pour une choſe à laquelle nulle autre femme n'eût attaché tant d'importance. — Elle vouloit auſſi procurer à

ſon amie Mde. Sinclair, le paiement d'une dette légitime.

Elle les conjura de la laiſſer. Elle n'avoit pas beſoin, dit-elle, de ces nouveaux traits pour être convaincue de la compagnie où elle étoit : elle leur dit que pour ſe mettre à l'abri de pareilles viſites, & d'une autre crainte plus funeſte encore, elle écriroit à une amie de raſſembler la ſomme; quoique ce fût une mort pour elle de recourir à cette reſſource, parce que cette amie ne pourroit faire cette ſomme ſans ſa mère, aux yeux de laquelle cette demande donneroit une apparence intéreſſée à une amitié qui étoit bien au-deſſus de toutes vues ſordides.

Elles lui conſeillèrent d'écrire ſur le champ.

Mais combien dois-je demander ? A quoi monte la ſomme ? N'auroit-on pas dû me remettre un mémoire ? Dieu ſait que ce n'eſt pas moi qui ai pris vos appartemens. Mais celui qui m'a traitée comme il a fait, pourroit bien encore être capable de cette indignité.

Ne dites pas de mal de M. Lovelace, *Miſs Harlowe!* C'eſt un homme que j'eſtime beaucoup; (*maudit ſerpent!*) & à cela près qu'il prend ſon avantage quand il le trouve avec *nous autres* femmes, ſottes & crédules que nous ſommes, c'eſt un homme d'honneur.

Au lieu de répondre, elle ſe contenta de lever les mains & les yeux aux ciel. Elle en avoit bien ſujet; car tous les mots qu'elle eût pu employer n'euſſent pas été aſſez énergiques, pour exprimer l'angoiſſe que dût lui cauſer la douleur de ſe voir compriſe dans ce mot, *nous autres*.

Elles lui dirent qu'il falloit demander cent cinquante guinées au moins: & ſi elle étoit à court d'argent, elle pouvoit auſſi bien en demander deux cents.

Mde. Sinclair, répondit-elle, avoit tous ſes habits: qu'on les vende, qu'on les vende loyalement, & qu'on paye de la dette ce qu'on pourra payer avec l'argent qui en proviendra. Elle avoit encore quelques autres effets de prix, mais point d'argent comptant, excepté la pauvre demi guinée & le peu de monnoie qu'elle leur avoit montrés. Après qu'on auroit vendu tout ce qu'elle pouvoit avoir, elle feroit ſon billet pour le reſtant. Elle avoit beaucoup d'effets précieux qui lui appartenoient de droit. Son billet ſeroit & devoit être payé, quand même il ſeroit de mille livres ſterlings. Mais elle n'auroit jamais beſoin de ſes habits. Elle croyoit que s'ils n'étoient pas cédés à trop grande perte, la ſomme qu'ils donneroient, & le peu d'effets de valeur

qu'elle avoit, feroient face à tout. Elle ne déſiroit aucun excédent, que pour acquitter les derniers frais de ſa vie, & quarante schellings en feroient l'affaire auſſi bien que quarante guinées. Que ma ruine ſoit complète dans cette vie, dit-elle, en levant les yeux vers le ciel! Si elle m'eſt comptée pour me ſauver d'une autre, qu'elle ſoit complète! Elle s'arrêta à ces mots, faiſant ſans doute alluſion à la malédiction de ſon père, qui s'étendoit ſur l'autre vie.

Les miſérables ne purent s'empêcher de me montrer leur déſir, que j'euſſe l'occaſion de faire cette acquiſition pour leur propre uſage. Comme je les maudis dans le fond de mon cœur & toi avec elles! — Il n'eſt que trop probable, penſois-je, que cette vile Sally peut ſe flatter, (quoique tu en ſois incapable) que *ſon* Lovelace, comme elle a l'audace de t'appeler en ton abſence, lui fera préſent de quelques-unes des dépouilles de cette pauvre Dame.

Mais, continua-t-elle, mes habits ne ſont-ils pas un gage pour Mde. Sinclair, juſqu'à ce qu'ils puiſſent être vendus? Ils ſont très-bons. Il y en a un ou deux qui ſont pour ainſi dire tout neufs, & qui n'ont jamais été portés. Ils ont coûté beaucoup plus que la ſomme qu'on me demande. *Mon père aimoit à me voir parée.* — Qu'on vende

tout; — mais qu'on me détaille les articles de la demande. Je ſuppoſe qu'il me faut payer pour mon *deſtructeur*, (ce fut là ſon expreſſion bien juſte!) & pour ſes domeſtiques auſſi bien que pour moi, — ſoit, j'y conſens volontiers; oui, j'y conſens. Je ne ſouhaite point diſputer ſur la juſtice & l'équité de ce paiement, ni faire le moindre reproche à quelqu'un de capable d'en agir ainſi. Si je puis ſeulement avoir aſſez pour payer ce qu'on demande, je ſerai ſatisfaite, & je laiſſerai la baſſeſſe d'une pareille action aggraver un crime que je croyois qui ne pouvoit être aggravé.

J'avoue, Lovelace, qu'il y a de la malice à moi à te raconter cette particularité, & que mon idée eſt de t'appuyer le poignard ſur le cœur. Permets que je te demande ici ce que tu peux penſer de ta barbarie, de ta cruauté inouie, d'avoir reduit ſi bas une perſonne de ſes talens, de ſon rang, de ſa fortune & de ſa vertu?

Il faut convenir que ces malheureuſes femmes ne ſont que leur métier, un métier que tu les as forcées toutes deux d'exercer. Elles connoiſſent quels ont été tes deſſeins, elles ſavent juſqu'où tu les as pourſuivis. C'eſt dans leur idée l'avoir traitée avec beaucoup d'égards que de s'être abſtenues de lui amener la femme qu'elle hait à

ſi juſte titre, & de ne l'avoir pas menacée d'introduire chez elle des hommes étrangers, de ne l'avoir point environnée encore de leurs vils dévoués, dont l'office eſt de briſer & de réduire l'innocence, pour lui tendre des piéges, & la forcer de retourner à leur maiſon déteſtable, & lorſqu'elle y ſeroit, d'entrer dans leurs infâmes vues.

Avant de me voir, elles penſoient que tu ne ſeras pas fâché de tout ce qu'elle pouvoit ſouffrir. Elles vouloient la rendre ſouple à force de mortifications, de honte & de diſgraces, & la diſpoſer à ſe ſoumettre à tes vues, lorſque tu viendrois la délivrer des mains de ces malheureuſes, comme d'un mal plus affreux que celui de cohabiter avec toi.

Dans tes réflexions là-deſſus, tu ne feras pas difficulté de croire que le récit de leurs façons d'agir avec cette admirable femme, eſt bien au-deſſous des inſultes qu'elles lui ont faites. Et tu en douteras d'autant moins, que toute leur conduite a fait ſur elle une ſi terrible impreſſion, qu'elles l'ont laiſſée dans un état violent de criſes convulſives. Elles ordonnèrent aux gens de la maiſon d'envoyer chercher un apothicaire, dans le cas où les accès continueroient & où elle ſeroit plus mal, & ſurtout d'écarter de ſon che-

min, comme elles avoient eu ſoin de le faire dès l'entrée, tout inſtrument à lame ou à pointe, ſurtout un canif, qu'elle pourroit demander, dirent-elles, ſous prétexte de tailler une plume.

Le ſamedi à minuit, Rowland leur envoya dire, qu'elle étoit ſi mal, qu'il ne ſavoit pas ce qu'il pourroit en arriver, & qu'il ſouhaitoit beaucoup qu'elle fût hors de ſa maiſon.

Cette annonce redoubla leur déſir de recevoir de vos nouvelles. Car leur meſſager, à leur grand étonnement, n'étoit pas encore revenu du château de M....., & elles étoient sûres qu'il devoit y être arrivé dès le vendredi ſoir.

Dimanche les deux diableſſes vinrent de grand matin voir quel étoit ſon état. On leur fit un ſi alarmant récit de ſa foibleſſe, de ſon abattement & de ſes angoiſſes, que, par compaſſion, dirent-elles, voyant que leurs viſites lui étoient ſi déſagréables, elles s'abſtinrent de la voir. Mais la crainte qu'elles avoient des ſuites, fut ſans doute leur principal motif. Nulle autre conſidération n'eût été capable d'amollir ces cœurs de roche.

Elles envoyèrent chercher l'apothicaire de Rowland; & lui répétèrent pluſieurs fois ainſi qu'à Rowland & à ſa femme, les ordres les plus ſtricts de prendre d'elle le plus grand ſoin poſſi-

ble, ſans doute avec la prévoyance d'un juge pour des criminels condamnés à mort. Elles lui envoyèrent dire les ordres qu'elles avoient donnés; mais qu'apprenant qu'elle avoit pris quelque choſe pour ſe ſoutenir & ſe calmer, elles ne vouloient pas la troubler.

Il paroît qu'elle avoit fait ſcrupule de recevoir la viſite de l'apothicaire la nuit, parce que c'étoit un *homme*. Ses hôtes ne purent parvenir à l'y faire conſentir, qu'en la ſuppliant au nom de leur propre sûreté.

Elles revinrent au ſortir de l'égliſe; (ô Dieu, Belford! de pareilles créatures aller à l'égliſe!) elle leur fit dire qu'elle vouloit avoir le reſte du jour à elle. (b)

Lorſque je ſuis arrivé, & que pour récompenſe du ſervice qu'elles ont cru te rendre, je les ai aſſurées de ton exécration & de la mienne; elles ſont reſtées confondues d'étonnement. Le vieux démon a dit, qu'elle avoit cru mieux connoître M. Lovelace, & qu'elle s'attendoit à recevoir de lui des remercîmens, & non pas des malédictions.

Tandis que j'étois avec elles, arriva leur meſſager tout hors d'haleine, jurant & ſe plaignant du traitement qu'il avoit reçu de vous, au lieu de la récompenſe à laquelle il s'attendoit pour

les bonnes nouvelles qu'il croyoit vous porter. — Tu es un étrange homme de maltraiter les gens pour les ſuites naturelles de tes propres fautes !

(¶) Dorcas, qui avoit chargé ce meſſager, qui eſt de ſa connoiſſance, & qui lui avoit recommandé de faire diligence, avoit, à ce qu'il paroît, fait ſes conditions avec lui, pour retenir ſa part dans les marques qu'ils attendoient de ta généroſité. Si elle eût pu recevoir ſa part, j'aurois ſouhaité que tu euſſes briſé tous les os de ſon *partener*. (♭)

Mais avec quels déſavantages & ſous quel aſpect odieux vais-je me préſenter demain matin à cette triſte & infortunée Dame ; moi, qu'elle connoît pour ton intime ami ! moi, qui ne peux me préſenter qu'en ton nom ! N'eſt-ce pas aſſez pour me faire refuſer, d'être d'un ſexe que tu l'as ſi bien autoriſée à déteſter ? Son père, qui eſt un autre tyran, & ſon implacable frère lui donnent-ils plus de raiſons de faire des exceptions en faveur d'aucun homme ?

Il eſt trois heures du matin. Je m'arrête ici pour prendre un peu de repos. Regarde ce que je viens d'écrire, comme une préparation à ce que le jour de demain pourra m'offrir. Ton courrier me dit qu'il ne peut partir ſans ma réponſe,

& qu'il a ordre de marcher toute la nuit. Mais je juge à propos de le retenir. Tu as aſſez d'hommes à tes ordres où tu es. Si je trouve demain quelque difficulté à la voir, je dépêcherai auſſitôt ton exprès avec cette lettre. Qu'il ſe garde de tes fureurs, c'eſt ſon affaire, ſi les nouvelles qu'il te portera ne répondent pas à ton attente. Mais ſi je ſuis admis, tu recevras tout à la fois cette lettre & le réſultat de ma viſite. Dans la première ſuppoſition, tu peux faire partir un autre courrier, qui attendra mes nouvelles dépêches.

BELFORD.

LETTRE LXVIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Lundi, 17 *Juillet*.

J'ÉTOIS chez Rowland dès ſix heures du matin. La Sinclair avoit ordre de s'y rendre pour lever la procédure; mais de ne pas ſe montrer.

Rowland m'a dit que cette Dame étoit dangereuſement malade, & qu'elle avoit demandé de ne voir près d'elle que ſa femme & ſa ſervante. Je lui ai répondu que rien ne pouvoit me diſ-

penſer de la voir, qu'il ſavoit ma commiſſion, & qu'il falloit abſolument que je la viſſe.

Sa femme eſt montée; mais étant revenue preſqu'auſſitôt, elle nous a dit qu'elle n'avoit pu tirer d'elle un ſeul mot de réponſe; qu'elle avoit remarqué du mouvement dans ſes paupières, & qu'apparemment la force ou la volonté lui avoient manqué pour les ouvrir. — Juſte ciel! me ſuis-je écrié. C'eſt peut-être un évanouiſſement. Qui vous a dit qu'elle n'eſt pas mourante? Je veux monter. Montrez-moi le chemin. Un horrible trou de maiſon dans un cul de ſac obſcur. On m'a conduit au ſecond, par un eſcalier à demi rompu, & ſi étroit qu'à peine y pouvois-je paſſer de front, dans une eſpèce de caverne, où l'on n'entre qu'en deſcendant deux degrés. Des murs pleins de crevaſſes qui ont été revêtus de papier, comme j'en ai jugé par une multitude de clous & par quelques lambeaux, qui tiennent encore autour des têtes rouillées. Le plancher eſt aſſez propre; mais le plafond qui eſt fort bas, paroît noirci par la fumée, & préſente une variété de figures ou de lettres initiales, qui ſont apparemment l'ouvrage lugubre d'un grand nombre de malheureux, à qui leur captivité n'a pas fourni d'occupation plus amuſante. Le lit qui ſe préſente dans un

coin, eſt environné d'une eſpèce de rideaux, dont il ſeroit difficile de diſtinguer la couleur, & qui ſont attachés au ciel, parce que tous les anneaux en ſont rompus. Une couverture aſſez nette en impoſe d'abord aux yeux par ſes coins, qui ſont repliés en nœud; mais on découvre à la ſeconde vue qu'elle eſt en pièces, & qu'on ne l'a nouée que pour les raſſembler. (¶) Une fenêtre doublement obſcure, & par ſon enfoncement dans un mur fort épais, & par une grille de fer qui la bouche en dehors, rechargée de planches clouées pour éviter le raccommodage, avec un volet à quatre panneaux percés d'un trou, pour laiſſer un paſſage à l'air, qui entre plus librement par les fentes de ce méchant volet, que par l'ouverture qui lui étoit deſtinée. Quatre mauvais & antiques fauteuils à point de Turquie, uſés & montrant la bourre. Une vieille table chancelante & vermoulue, chargée de plus de cloux pour en tenir les morceaux enſemble, qu'il n'en faudroit pour payer ce qu'elle a coûté neuve, il y a cinquante ans; ſur le manteau de la cheminée un chandelier de fer, avec une chandelle allumée, dont on en auroit quatre pour un denier. (♭) Auprès, ſur la même tablette, étoit un vieux miroir, fendu par mille rayons, au centre deſquels on remar-

que aiſément l'impreſſion d'un coup de poing ; ouvrage apparemment de quelque malheureux, qui n'a pu modérer ſa fureur à la repréſentation des chagrins de ſon ame trop fidellement retracés ſur ſon viſage. (¶) Dans le foyer de la cheminée, il ne reſtoit plus que deux moitiés de tuile d'un côté, une entière de l'autre : & le ciment dégradé, en atteſtant un meilleur état, avoit ſuivi partout la dégradation des tuiles, & laiſſé les briques à nud.

Sur une vieille grille dans la cheminée étoit une large bouteille de grès, ſans col, remplie de quelques rameaux lugubres de cyprès, choiſis pour ſa triſte & conſtante verdure, d'auſonne flétrie, de glantier mort, & de rejettons de rue en fleur. Pour achever ce dégoûtant tableau, dans les ombres d'un recoin ténébreux étoit un vieux lit de canne, défoncé par le milieu, ſans couſſin ni couverture, affaiſſé par un bout, faute d'un de ſes pieds vermoulus, dont on voyoit les deux morceaux giſans ſous le méchant meuble qu'il étoit las de ſoutenir. (♭) Telle eſt, barbare Lovelace, la chambre de lit où j'ai trouvé la divine Clariſſe ! ! !

J'ai eu le temps de faire ces obſervations ; car étant monté doucement, la pauvre infortunée ne s'eſt pas apperçue de notre entrée, &

elle n'a tourné la tête qu'au ſon de ma voix. Elle étoit à genoux dans un coin de la chambre, près de l'affreuſe fenêtre, contre la table, ſur un mauvais couſſin, qui étoit apparemment l'oreiller du lit de repos; à demi couverte de ſon mouchoir; le dos tourné vers la porte, qui n'étoit que pouſſée; (il n'étoit pas beſoin de la fermer à ſa fuite!) les deux bras croiſés ſur le coin de la table, & l'index de ſa main droite dans la bible, qu'elle avoit lue peut-être, & qu'elle avoit été forcée de laiſſer là. Près d'elle du papier, de l'encre & des plumes. Sa robe étoit un damas blanc extrêmement propre; mais j'ai cru m'appercevoir que ſon corſet n'étoit pas lacé de bien près. On m'a dit enſuite, que s'étant évanouie à ſon entrée dans cette chambre odieuſe, on avoit été obligé de couper ſes lacets, & qu'elle ne s'étoit pas aſſez occupée de ſa parure pour en faire acheter d'autres. Sa coiffure ſe ſentoit du même déſordre. Cette chevelure charmante, que tu t'es plu ſi ſouvent à décrire, tomboit en boucles irrégulières, un peu mêlées, ſur une partie du plus beau cou du monde qu'elle ombrageoit; & ſon fichu chiffonné & négligé, couvroit l'autre. Son viſage (Dieu qu'il étoit changé de ce que je l'avois vu! Mais qu'il offroit encore de charmes, malgré les traces de la mala-

die & de ſes douleurs!) étoit appuyé d'un côté ſur ſes deux bras croiſés, lorſque nous entrâmes; mais de manière qu'on découvroit aiſément l'autre.

(¶) En parcourant des yeux la chambre, & les arrêtant ſur cette infortunée à genoux, qui conſervoit encore de la majeſté dans cette humble poſture, & les longs plis de ſa robe, (car elle étoit ſans panier) étendus ſur le plancher ſombre, quoique propre, & éclairant de ſa blancheur les ombres de cet horrible recoin; ſon linge d'une blancheur inimaginable pour qui conſidère qu'elle ne s'étoit pas déshabillée depuis qu'elle étoit dans cette priſon; à ce ſpectacle ſi touchant, je me ſuis ſenti preſque ſuffoqué de compaſſion. Je me ſentis à la gorge je ne ſais quelle angoiſſe, qui m'empêcha quelques momens de pouvoir articuler mes ſons. (♭) A la fin, ma voix forçant le paſſage: que..... que..... que le ciel vous confonde tous les deux, ai-je dit à l'archer qui m'avoit conduit, & à ſa femme! Eſt-ce là l'appartement où vous avez oſé placer.....? (¶) Et ces deux infernales furies de ſon ſexe, qui ſont venues rendre viſite à cet ange ſouffrant, ont-elles pu la voir, la laiſſer dans un auſſi abominable réduit? — (♭) Monſieur, nous avons offert à Madame notre propre chambre,

D. Chodowiecki del. et Sculp.

Biblioteca Nazionale V. E.
NAPOLI

chambre, qu'elle a refuſée. Nous ſommes de pauvres gens, & nous ſuppoſons qu'on n'a jamais un long ſéjour à faire ici. — Je ne doute pas, ai-je repris, que votre maiſon n'ait été choiſie à deſſein, par la déteſtable femme qui vous emploie. Mais ſi le traitement que vous avez fait à cette jeune Dame, reſſemble le moins du monde au logement; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais vu le jour.

Ici la charmante infortunée a levé ſon aimable viſage; mais avec une expreſſion ſi viſible de triſteſſe & de langueur, que je n'ai pu, non je n'ai pu me défendre du plus vif attendriſſement. Elle a fait deux ou trois ſignes de la main vers la porte, comme pour m'ordonner de ſortir, & fâchée, ſans doute, de me voir entré ſans ſon aveu; mais ſans prononcer un ſeul mot. — Souffrez, Madame, lui ai-je dit auſſitôt, ah! ſouffrez que je vous parle un moment. Je n'approcherai pas davantage de vous ſans votre permiſſion.

Non, non; retirez-vous, retirez-vous, *homme*, m'a-t-elle répondu avec une ſorte d'emphaſe. Elle auroit voulu en dire plus; mais comme ſi elle eût fait de vains efforts pour parler, & qu'elle eût déſeſpéré de retrouver la voix, ſa tête eſt retombée ſur ſon bras gauche,

avec un profond ſoupir; & l'autre bras, engourdi peut-être par la ſituation dont il ſortoit, s'eſt allongé comme de lui-même, & eſt tombé ſans autre mouvement ſur ſa robe. O Lovelace! que n'étois-tu à ma place en ce moment! Ce qui s'eſt paſſé alors dans mon ame, m'a convaincu que la ſenſibilité pour les malheurs d'autrui eſt loin de déshonorer un homme de courage. Avec quel plaiſir, dans ce moment, n'aurois-je pas donné ma propre vie pour la venger de ſon *deſtructeur*, comme elle te nomme ſi énergiquement; quoique je n'aie pas de meilleur ami ſur la terre! Dans le même temps néanmoins, je me ſentois le cœur & les yeux ſi attendris, que tout éloigné que je ſuis d'être auſſi dur que toi; je ne me ſouviens pas d'avoir jamais éprouvé le même ſentiment.

Je me garderai bien, lui ai-je du ton le plus humble & le plus affectueux, de m'approcher de vous ſans votre conſentement. Mais je vous demande à genoux la permiſſion de vous délivrer de cette odieuſe demeure, & du pouvoir de la femme déteſtable qui vous a plongée dans cette nouvelle diſgrace.

Elle a levé encore une fois la tête; elle m'a vu à genoux. Non, jamais je n'avois adreſſé dans cette poſture une auſſi fervente prière!

N'êtes-vous pas, n'êtes-vous pas M. Belford ? Il me ſemble, Monſieur, que votre nom eſt Belford.

Oui, Madame, & j'ai toujours adoré vos vertus. J'ai toujours ſoutenu votre cauſe. Je viens vous arracher des mains où vous êtes.

Et pour me livrer à qui ? Ah ! Laiſſez-moi ! laiſſez-moi. Que jamais je ne penſe à quitter ce lieu ! Que jamais, jamais je ne prenne confiance aux diſcours d'un homme !

A l'inſtant, ma très-chère Dame, en ce moment même, vous pouvez choiſir votre retraite en tel lieu que vous voudrez. Vous êtes parfaitement libre & maîtreſſe de vos réſolutions.

J'aimerois autant à préſent mourir ici que partout ailleurs. Je ne veux avoir aucune obligation à l'ami de l'homme avec qui vous m'avez vue. Sortez, Monſieur ; de grâce, retirez-vous.

Se retournant enſuite vers l'archer ; M. Rowland, (il me ſemble que c'eſt votre nom,) je me déplais moins chez vous, que je ne l'ai cru d'abord. Si vous pouviez ſeulement m'aſſurer que je n'y verrai que votre épouſe, (jamais aucun homme, ni aucune des femmes qui ſe ſont fait un jeu de mes malheurs,) je veux mourir

chez vous & dans cette place où je ſuis ; & vous ſerez bien récompenſé de l'embarras que je vous ai cauſé. Il me reſte aſſez de quoi payer vos ſoins. Voyez, j'ai un diamant, en le tirant de ſon ſein, & des amis qui le rachéteront à un haut prix, lorſque je ne ſerai plus. — Mais vous, Monſieur, (en s'adreſſant à moi,) je vous ſupplie de vous retirer. Si vos intentions ſont bienfaiſantes, le ciel je l'eſpère, ne les laiſſera pas ſans récompenſe. Mais je ne veux avoir aucune obligation à l'ami de mon deſtructeur.

Vous ne m'en avez aucune, ni à moi, ni à perſonne : Vous avez été arrêtée pour une ſomme que vous ne devez pas. La pourſuite eſt levée, & je ne vous demande que la complaiſance d'accepter ma main pour vous conduire au carroſſe, qui vous attend ici auſſi près de la maiſon que j'ai pu le faire avancer, & je diſparois auſſitôt, à moins que vous ne m'accordiez la liberté de vous accompagner pour vous conduire en ſûreté juſqu'au lieu qu'il vous plaira de nommer.

(¶) Vous voulez donc, Monſieur, me forcer à vous avoir obligation.

Vous m'obligerez au-deſſus de toute expreſſion, Madame, en daignant m'ordonner tout ce qui pourra vous ſervir ou vous être agréable. (♭)

Elle m'a regardé ici avec plus d'attention; & me voyant encore à genoux. — Eh ! Monſieur, pourquoi cette humble poſture, qui inſulte à ma misère ? Levez-vous, Monſieur, ſi vous voulez que je m'explique.

Je me ſuis levé.

Eh bien, Monſieur, prenez cette bague. J'ai une ſœur qui l'achétera volontiers au prix qui lui ſera propoſé, par conſidération pour la main de qui je l'ai reçue. De la ſomme qui en reviendra, que cet officier ſoit payé, généreuſement payé. (¶) J'ai encore quelques autres effets précieux, qui ſont dans mon logement, (Dorcas ou le valet William peuvent vous l'indiquer,) qu'on les vende avec mon linge reſté chez la méchante femme où vous m'avez vue; & qu'on en emploie l'argent à payer mon premier logement, & à acquitter la dette de votre ami pour laquelle on m'a fait arrêter, en réſervant ſeulement le peu qui ſera néceſſaire pour m'enterrer, n'importe où, ni comment. — Dites à votre ami que je ſouhaite que cet argent ſuffiſe pour remplir toute la demande : que s'il ne ſuffit pas, il doit y ſuppléer : à moins qu'il ne lui convienne mieux de s'adreſſer à Miſs Howe, qui ne ſe fera pas preſſer pour le rembourſer, & avec intérêt, s'il l'exige. — Voilà ce que

j'accepterai de vous, Monſieur, & ſi vous me promettez de l'exécuter, ce ſera remplir votre office de me rendre ſervice, & de faire ce qui m'eſt agréable. Dites que vous le ferez; prenez la bague & retirez-vous. Si j'ai quelque choſe de plus à vous communiquer, (vous me paroiſſez un homme humain,) je vous ferai avertir. Et que Dieu vous récompenſe !

Je me ſuis approché d'elle, & j'ai voulu répondre. — Ne me répliquez pas, Monſieur, tenez, voilà la bague. — Je ſuis reſté à la diſtance où j'étois d'elle. — Vous ne voulez donc pas la prendre ? Vous ne voulez donc pas m'obliger en me rendant ce dernier office ? Je n'ai perſonne que vous à qui le demander; ſans quoi je ne le ſolliciterois pas de vous; mais prenez-la ou non, (en la poſant ſur la table,) il faut vous retirer, Monſieur; je me ſens très-mal. Je voudrois prendre un peu de repos, ſi je le puis. Je ſens que je vais me retrouver mal. (♭) Elle a fait un effort pour ſe lever; mais épuiſée de foibleſſe & de chagrin, elle eſt tombée à mes pieds ſans connoiſſance.

Lovelace ! Lovelace ! que n'étois-tu préſent ! Pourquoi t'es-tu rendu ſi coupable, que tu craignes de te montrer ? Et pourquoi charges-tu

néanmoins de ton rôle, un cœur & une tête bien plus foibles ?

La femme Rowland a fait monter ſa ſervante. Elles l'ont portée enſemble ſur le miſérable lit ; & je ſuis deſcendu avec ſon mari, qui, pleurant comme un enfant, m'a confeſſé qu'il n'avoit jamais été ſi touché. (¶) Mais toi, tu es un miſérable ſi endurci, que je doute que tu verſes une larme à mon récit. — Pendant qu'elles s'employoient à la faire revenir, je ſuis deſcendu en bas, où la déteſtable femme avoit attendu quelque temps. Oh ! comme je l'ai chargée de malédictions ! Jamais je ne les ai tant prodiguées. Elle a voulu m'adoucir & me flatter : je l'ai rejetée de moi pour jamais ; & après avoir levé la procédure, elle s'en eſt allée pleurant, ou feignant de pleurer du traitement qu'elle recevoit de moi. (♭) Obſervez qu'il ne m'eſt pas échappé avec Miſs Harlowe un ſeul mot qui ait rapport à vous. Je n'aurois pas oſé. J'ai remarqué trop clairement qu'elle n'auroit pu ſupporter votre nom. *Votre ami, la compagnie où vous m'avez vue ;* voilà tout ce qu'elle a pu dire qui eût trait à vous. Cependant j'aurois voulu vous juſtifier ſur cette dernière infamie, ſi ſordide & ſi brutale.

Auſſitôt qu'elle s'eſt trouvée mieux, je l'ai

fait preſſer par la femme de Rowland, d'abandonner cette indigne demeure; & cette femme l'a aſſurée qu'elle étoit libre d'en ſortir, & que le déſiſtement de la pourſuite étoit donné. Mais elle ne s'eſt pas ſouciée de lui faire aucune réponſe, & elle étoit ſi foible, ſi épuiſée, m'a dit la femme, que la force lui manquoit autant que l'inclination. Il m'eſt venu à l'eſprit de faire appeler le docteur H...., qui eſt fort de mes amis. Mais quel moyen de l'introduire dans une maiſon de cet ordre, dans une chambre auſſi révoltante ? J'avois honte de m'y trouver devant un homme de ſa réputation, & ſurtout avec une femme de cette apparence, & dans cet excès d'infortune inouie. — Il n'a pas été poſſible de la faire conſentir à paſſer dans la chambre de Rowland, qui eſt plus propre & mieux éclairée. Ces miſérables m'ont dit, que celle où je l'ai vu ſe ſeroit trouvée plus en ordre, ſi le jour même de ſon arrivée il n'en étoit ſorti un malheureux débiteur, qui n'eſt devenu libre, autant que j'ai pu le comprendre, que pour être porté à ſon dernier gîte, vraiment préférable.

Apprenant qu'elle ſouhaitoit d'être ſeule, & qu'elle paroiſſoit diſpoſée à s'aſſoupir, j'ai pris ce temps pour me rendre à ſon logement, dont j'avois demandé l'adreſſe à Dorcas qui

l'avoit découverte, comme Will l'avoit ſurpriſe au ſortir de l'égliſe. Son hôte, qui ſe nomme Smith, eſt un marchand gantier, qui joint d'autres petits commerces à cette profeſſion. C'eſt ſa femme qui tient la boutique, & qui vend les gants que ſon mari fabrique; de fort honnêtes gens, à ce qu'il paroît. Mon deſſein étoit de prendre ſa femme avec moi, pour retourner chez Rowland; mais ne l'ayant pas trouvée au logis, je n'ai pas fait difficulté de raconter au mari ce qui s'étoit paſſé depuis trois jours par une mépriſe d'ordres, qui n'avoit produit que du trouble & des regrets; j'ai rendu à Miſs Harlowe le témoignage qu'elle mérite, & j'ai prié Smith de lui envoyer ſa femme au moment de ſon retour, dans l'eſpérance que cette viſite ſervira beaucoup à la conſoler; ce qu'il m'a promis de faire. Il m'a dit qu'il étoit venu deux lettres pour elle, l'une ſamedi par la poſte, l'autre une heure avant mon arrivée, par un exprès, qui, apprenant ſon abſence, & ce qu'on avoit pu découvrir de ſa diſgrace, étoit parti avec autant d'inquiétude que de diligence, après avoir répété pluſieurs fois, que cette nouvelle étoit capable de faire mourir de chagrin la perſonne qui l'avoit envoyé. J'ai jugé à propos d'emporter ces deux lettres; & renvoyant

mon carroſſe, j'ai pris une chaiſe à porteurs, comme une voiture plus commode pour cette infortunée, ſi l'ami de ſon *deſtructeur* peut l'engager à quitter la maiſon de Rowland.

Une affaire indiſpenſable, qui va m'occuper quelques momens, m'oblige de laiſſer partir ton courrier avec cette lettre & celle d'hier, ſans lui propoſer d'attendre d'autres éclairciſſemens, qui le retarderoient peut-être juſqu'au ſoir. Je ne ſuis pas fâché de te faire un peu ſentir à ton tour, les tourmens du doute & de l'impatience, & je n'ajouterai pas un mot ſur l'iſſue de mes démarches. Je ſais que ceux qui déteſtent le plus l'incertitude, ſont ordinairement ceux qui craignent le moins d'y expoſer les autres. Tu m'as donné cent preuves de la vérité de cette obſervation; & je m'embarraſſe peu de tes fureurs. Cependant, avec quelque diligence que tu puiſſes renvoyer le courrier, ma première lettre ſera prête pour ſon arrivée. Mais quand elle ne le ſeroit pas; celles-ci ne ſont-elles pas aſſez longues pour te convaincre de l'ardeur que j'ai à t'obliger?

LETTRE LXIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi, 17 *Juillet*, *à* 11 *heures du ſoir.*

(¶) MALÉDICTION ſur ton impitoyable cœur, homme vil & dur ! A quelle horrible queſtion tu m'as attaché par tes interruptions affectées ! (♭) Il eſt impoſſible que les tourmens de Miſs Harlowe aient jamais égalé ceux que j'ai ſouffert, & que je ſouffre encore. Ce ſexe eſt fait pour ſouffrir. C'eſt la malédiction que la première femme a tranſmiſe à toutes les filles qui ſont ſorties d'elle, & qui s'eſt étendue ſur nous tous. Auſſi voyons-nous que ce ſont ceux, hommes & enfans, qui leur cauſent le plus de peine, qu'elles aiment toujours le mieux. Mais étendre ſur des pointes déchirantes un eſprit impatient comme le mien ! Non, la roue, ni les tortures n'ont point de ſouffrances qui égalent les miennes. Cruel bourreau ! Il faut donc que j'attende le retour d'un nouveau courrier ? Que ton infernale malice ſoit confondue ! Je voudrois te voir transformé en cheval de poſte, & me trouver aſſis ſur ton dos. Que de coups

de fouet, que de coups d'éperons laboureroient tes flancs épais, juſqu'à ce que tu ne fuſſes que ſang & plaies ! Je te mettrois dans un état qui attireroit après toi tous les dogues du pays, heurlans après la proie qu'ils croiroient deſtinée pour eux, & n'attendant que le moment de te dévorer par lambeaux palpitans dans leur gueule enſanglantée.

Donne, donne à mon courrier la ſuite de ton cruel griffonnage. Qu'il remonte à cheval auſſitôt. Tu m'as promis que ta lettre ſera prête à ſon arrivée. Tous les couſſins ou les fauteuils, ſur leſquels je vais m'aſſeoir juſqu'à ſon retour, & mon lit, ſi je m'y place, ſeront remplis d'alênes, de poinçons, d'épingles & d'aiguilles. Pour me tourmenter par le corps autant que je le ſuis par l'eſprit, il ne faudroit que m'enfermer nud dans un tonneau hériſſé de cloux & de pointes, & me faire rouler du ſommet d'une montagne, trois fois auſſi haute que nos plus fameux clochers. Mais je perds du temps. Cependant, hélas ! comment vais-je l'employer juſqu'à l'arrivée de tes déchirantes informations !

LETTRE LXX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Lundi au ſoir, 17 Juillet.

A mon retour chez Rowland j'ai appris qu'elle avoit fait appeler un apothicaire, qui venoit de monter avec les femmes de la maiſon; & j'ai balancé d'autant moins à les ſuivre, que faire demander la permiſſion, c'étoit m'expoſer à me la voir refuſée. D'ailleurs j'eſpérois que les lettres, dont je m'étois chargé, me tiendroient lieu d'une très-bonne excuſe.

Miſs Harlowe étoit aſſiſe ſur le bord du miſérable lit, dans un extrême abattement. J'ai remarqué qu'elle n'écoutoit pas l'apothicaire, & je n'en ai pas été ſurpris : car, dans une profeſſion qui ſe diſtingue aſſez depuis quelques années, je n'ai jamais vu de perſonnel plus révoltant, ni d'homme plus ignorant. (¶) C'eſt apparemment le médecin ordinaire de cette ſale maiſon, & de ſes pareilles ! Il m'a rappelé l'apothicaire d'Otway dans ſon *Marius*, & qu'il a imité de l'immortel Shakeſpeare. C'étoit lui-même.

La maigreur & la détreſſe étoient peintes dans toute ſa perſonne. La dévorante misère l'avoit décharné juſqu'aux os. — La famine étoit dans ſes joues hâves. Le beſoin & l'oppreſſion dans ſes yeux caves. Le mépris qui ſuit l'indigence, s'étoit attaché à ſon dos. Le monde & ſes loix étoient ſes ennemis. (♭)

Comme je ſuis en noir, je crois qu'à mon arrivée il m'a pris pour un médecin. Il s'eſt auſſitôt retiré derrière moi, ſon chapeau ſur ſes deux pouces, comme s'il eût attendu que l'oracle parlât & donnât ſes ordres. La triſte Clariſſe a paru fâchée de voir tant d'importuns autour d'elle. Ce n'étoit pas, a-t-elle dit, la moindre de ſes infortunes préſentes, de ne pouvoir être un moment ſeule avec les perſonnes de ſon ſexe, & de n'avoir pas la liberté de choiſir ceux qu'il lui plaiſoit de voir. Cette plainte me regardoit particulièrement. Je lui ai fait les plus humbles excuſes; & faiſant ſigne à l'apothicaire de ſe retirer, ce qu'il a fait; je lui ai annoncé que je venois de ſon nouveau logement, où j'avois donné ordre que tout fût prêt pour la recevoir, dans l'idée qu'elle ne choiſiroit pas d'autre retraite; que j'avois une chaiſe à la porte; que M. Smith & ſa femme avoient été dans une mortelle inquiétude pour ſa ſûreté;

(je les ai nommés pour éloigner toute idée de la Sinclair,) enfin, que je lui apportois deux lettres que ſon hôte avoit reçues pour elle, l'une par la poſte, & l'autre par exprès le matin même. La fin de ce diſcours a paru réveiller ſon attention. Sa charmante main s'eſt étendue pour les prendre. Elle les a apportées à ſes lèvres. « C'eſt de la ſeule amie qui me reſte au monde, a-t-elle dit, en les baiſant une ſeconde fois. » Elle a conſidéré le cachet, pour s'aſſurer apparemment qu'elles n'avoient pas été ouvertes. « Je ne puis les lire, a-t-elle dit; ma vue eſt trop trouble » & elle les a miſes dans ſon ſein.

J'ai recommencé à la preſſer de quitter cet affreux ſéjour. Elle me demanda où je croyois qu'elle pût aller pour achever tranquillement le peu de temps qui lui reſtoit à vivre, & pour ſe garantir des inſolentes créatures qui étoient venues l'inſulter. Je lui promis ſolemnellement que chez M. Smith, elle ne ſeroit expoſée aux viſites ni aux inſultes de perſonne; & je lui ai engagé mon honneur, que l'homme dont elle avoit le plus à ſe plaindre n'en approcheroit pas ſans ſon conſentement. — Votre honneur, Monſieur! N'êtes-vous pas ſon ami? — Oui, Madame, ai-je répliqué: mais je ne ſuis pas l'ami de ſes

injuſtices pour la plus excellente de toutes les femmes.

(¶) Vous me flattez, Monſieur ; je vous reconnois pour *un homme*... Oh ! Monſieur, votre ami, en levant ſa tête avec un grand ſérieux, votre *barbare* ami, quel compte n'a-t-il pas à rendre !

Elle s'arrêta : ſon cœur étoit gonflé : & mettant ſa main devant ſes yeux & ſon front, on voyoit les larmes rouler au travers de ſes doigts : déchirée du ſentiment de ta cruauté, ſans doute, comme le fut le cœur de Céſar au coup de poignard de ſon cher Brutus. (♭)

Malgré ſon déſordre, je ne voulus pas perdre cette occaſion de te juſtifier, d'avoir aucune part à cette dernière & infâme aventure. Il n'y a rien à alléguer pour la défenſe de ce malheureux homme dans ſon indigne conduite avec vous, Madame, mais pour ce dernier outrage, par tout ce qu'il y a de ſaint & de reſpectable, il en eſt innocent. — « Quel ſexe eſt le vôtre, « s'eſt-elle écriée ; avez-vous tous le même « langage ? *Par tout ce qu'il y a de ſaint & de « reſpectable !* Ah, Monſieur ! ſi vous pouvez « trouver quelque ſerment, quelque formule « dont mes oreilles n'aient pas été bleſſées vingt « fois chaque jour, employez-les, & je pourrai « peut-être

« peut-être me fier encore à la parole d'un « *homme.* »

(¶) J'ai été profondément touché de ce diſcours, connoiſſant combien elle étoit fondée à le tenir, & ta baſſeſſe. (♭)

Mais vous m'aſſurez donc, Monſieur, a-t-elle ajouté, qu'il eſt innocent de cette dernière indignité ? Il me ſemble que je voudrois pouvoir me le perſuader. M'en aſſurez-vous de bonne foi ?

J'atteſte le Grand Dieu du ciel. — Elle s'eſt hâtée de m'interrompre. Si vous jurez, Monſieur, vous me replongerez dans mes doutes. Si vous croyez vous-même votre parole inſuffiſante, quel fonds puis-je faire ſur vos ſermens ? Oh que cette expérience m'a coûté cher ! mais quand j'aurois mille ans à vivre, les ſermens me ſeroient toujours ſuſpects. (¶) Pardon, Monſieur : mais il eſt vraiſemblable que celui qui prend tant de libertés avec ſon Dieu, ne ſe fera ſcrupule de rien avec ſon égal & ſon ſemblable, pour ſervir ſes intérêts.

C'étoit-là une réprimande des plus touchantes. (♭)

Madame, lui ai-je dit, j'ai le reſpect qu'un homme d'honneur doit à ſa parole ; & ſi vous vous appercevez que j'y manque, jamais.... Ne vous offenſez pas, a-t-elle dit en m'interrom-

pant encore ; il eſt affligeant pour moi-même de ſoupçonner la véracité d'un galant homme. Mais votre ami ſe donne auſſi pour *homme d'honneur*. Vous ne ſavez pas tout ce que j'ai ſouffert de la perfidie d'un *homme d'honneur :* & ſes pleurs ont recommencé à couler.

Si votre foibleſſe & votre douleur ne me faiſoient pas craindre de vous fatiguer trop longtemps, je ſuis en état de lever tous vos doutes, & de vous convaincre non-ſeulement, qu'il n'a pas eu part à cette barbare action, mais qu'il en eſt mortellement affligé. — Hé bien, hé bien, Monſieur, a-t-elle repris avec vivacité, (¶) il en rendra ſon compte devant quelque tribunal : ce ne ſera pas devant moi. — Je ne ſerois pas fâchée qu'il pût juſtifier ſes intentions dans cette dernière aventure. (♭) Dites-lui, Monſieur, que malgré l'amertume de mon cœur, au milieu de mes juſtes plaintes ; enfin, dans mes mouvemens les plus paſſionnés, je ſuis capable de m'écrier : (& je n'ai jamais vu perſonne lever les mains & les yeux au ciel avec une ardeur auſſi vive & auſſi touchante :) (¶) Dieu de bonté, accorde-lui le repentir & ſa converſion ! Que je ſois la dernière malheureuſe dont il aura cauſé la ruine, & dans ton heure propice, reçois dans ta miſé-

ricorde le malheureux qui n'en a eu aucune pour moi. (♭)

Sur mon ame je n'ai pas eu la force d'ouvrir la bouche. Ce n'étoit pas pour rien qu'elle avoit ſa bible devant elle. J'ai été forcé de me tourner pour cacher mes larmes & tirer mon mouchoir. Quel ange eſt cette femme! — le geolier, ſa femme & leur ſervante, tous pleuroient. Je t'aurois ſouhaité préſent, pour te jeter à ſes pieds, & pour commencer dans ce moment à reſſentir l'effet de ſes ſouhaits généreux pour toi, quoique tu ne mérites en vérité qu'une éternelle punition.

Je ſuis revenu à la preſſer de quitter cette priſon. Je lui ai repréſenté qu'elle y ſeroit bien moins libre de ſe garantir des viſites qu'elle paroiſſoit redouter, que dans ſon dernier logement. (¶) Je lui ai dit qu'en reſtant dans cette maiſon, c'étoit s'expoſer à recevoir la viſite d'un *homme*, qui ailleurs, je lui en donnois ma parole (mais ſans oſer l'appuyer d'un ſerment, après la ſévère réprimande que je venois de recevoir) ne ſe haſarderoit pas à l'approcher ſans ſon conſentement. (♭)

Il me paroiſſoit ſurprenant, lui ai-je dit, qu'elle refusât de quitter un lieu qui lui convenoit ſi peu, lorſqu'il y avoit beaucoup d'appa-

rence que Miſs Howe, & d'autres amis n'apprendroient pas le triſte état de ſa ſanté, ſans chercher les moyens de la voir.

Elle m'a répondu, que ce triſte ſéjour lui avoit cauſé d'abord beaucoup d'effroi; mais que s'étant ſentie fort mal, & mortellement affoiblie par ſes chagrins, elle ne s'attendoit pas à vivre long-temps; & que de là venoit ſon indifférence pour le lieu, parce qu'il étoit égal de mourir dans un palais ou dans une priſon; les palais, dit-elle, n'ont rien d'attrayant pour un mourant; mais qu'enfin, puiſqu elle commençoit à craindre de n'être pas ſitôt ſoulagée de la vie, puiſqu'elle ſe voyoit ſi peu maîtreſſe d'elle-même dans ce lieu, & qu'en changeant de demeure, elle auroit plus de facilité à recevoir les lettres de ſa chère amie, elle étoit portée à ſe perſuader qu'elle pouvoit prendre confiance à ma parole, & retourner à ſon dernier logement, en réſervant, ſi elle vivoit au-delà de ſes eſpérances, à s'en procurer un nouveau, inconnu de moi comme de vous, & que malgré toutes les trahiſons qu'elle avoit éprouvées, il lui paroiſſoit impoſſible que je puſſe me prêter au deſſein de la faire rentrer dans une maiſon qu'elle ne pouvoit nommer ſans horreur, & où elle avoit été entraînée

par un lâche artifice pour y voir conſommer ſa ruine.

Je l'ai aſſurée dans les termes les plus forts, quoiqu'avec la précaution de n'y mêler aucun ferment, que vous étiez réſolu de ne lui jamais cauſer de chagrin, & pour diſſiper juſqu'à l'ombre du ſoupçon, je lui ai dit qu'à votre prière expreſſe, mon premier ſoin ſeroit de faire porter ſes habits & ſes autres effets dans ſon nouveau logement.

Cette propoſition a paru lui faire plaiſir. Elle m'a confié auſſitôt ſes clefs, en me demandant ſi Mde. Smith, que j'avois nommée, ne pouvoit pas m'accompagner, parce qu'elle avoit là-deſſus quelques autres inſtructions à lui donner. — Je lui ai promis de reſpecter tous ſes ordres. — Eh bien, m'a-t-elle dit alors, j'accepte la chaiſe que vous m'offrez.

Je ſuis deſcendu ſur le champ, ſous prétexte de faire appeler les porteurs; mais pour me ménager auſſi l'occaſion de faire quelques libéralités à Rowland & à ſa domeſtique. Comme ils ne s'étoient pas mal conduits, on ne pouvoit pas leur faire un crime de leur exceſſive pauvreté. J'ai fait venir auſſi l'apothicaire, qui ne m'a pas paru moins dénué, & plus dénué encore,

j'oſe le dire, par rapport aux connoiſſances néceſſaires à ſa profeſſion ; je l'ai payé au-delà de ſes eſpérances. Pendant que j'étois occupé de ce ſoin, Miſs Harlowe s'eſt efforcée de lire les lettres que je lui avois remiſes ; mais elle n'a pu lire que quelques pages d'une, qui lui ont cauſé des vives émotions. Elle a dit à la femme de Rowland, qu'elle ne tarderoit point à reconnoître les civilités de ſon mari & les ſiennes, ni à payer l'apothicaire, dont elle l'a priée de lui envoyer le compte à ſon logement. Elle a donné quelque choſe à la ſervante ; ſans doute la ſeule demi-guinée qui lui reſtoit. Enſuite, chancelant ſur ſes jambes tremblantes, elle eſt deſcendue, en s'appuyant ſur l'épaule de Mde. Rowland. Je me ſuis avancé pour la recevoir. Elle n'a pas fait difficulté d'accepter mon bras. — Je crains, m'a-t-elle dit, en marchant vers la porte, de vous avoir traité un peu durement. Mais ſi vous ſaviez tout, vous n'auriez pas de peine à me pardonner. Ah ! Madame, ai-je répondu, j'en ſais aſſez pour vous regarder comme la plus innocente & la plus vertueuſe des femmes qui ſoient ſur la terre, & comme celle qui a été le plus barbarement traitée. (¶) Elle m'a fixé d'un regard très-expreſſif ; je ne ſaurois dire quelle étoit ſa penſée ;

mais en général, je n'ai jamais vu ame de femme ſe peindre dans les yeux comme la ſienne. (b)

J'avois donné ordre à mon laquais, qui n'a pas paru devant elle, & que ſon deuil rend moins remarquable, de ne pas perdre la chaiſe de vue, & de venir me rendre compte de ſes obſervations, auſſitôt qu'il l'auroit vue rentrer chez Smith. Il ne s'eſt pas mal acquitté de cette commiſſion. Étant entré dans la boutique avant l'arrivée de la chaiſe, ſous prétexte d'acheter du tabac, il a été à portée de me raconter qu'elle a été reçue avec des tranſports de joie par la bonne Mde. Smith, qui ne faiſoit que d'arriver comme elle, & qui ſe diſpoſoit à la viſiter chez Rowland. — O Mde. Smith! lui a-t-elle dit, dès qu'elle l'a apperçue, ne m'avez-vous pas crue évadée de chez vous? Vous ne vous imagineriez pas tout ce que j'ai ſouffert depuis que je ne vous ai vue. Je ſors d'une priſon; arrêtée pour des dettes ſuppoſées. Mais, grâces au ciel! je me revois chez vous. Voulez-vous bien permettre que votre fille, — j'ai déjà oublié ſon nom, — Catherine, Madame, — permettez que Catherine m'aide à me mettre au lit. Je n'ai pas quitté mes habits depuis jeudi dernier. — Elle eſt montée auſſitôt, en s'appuyant

ſur le bras d'une ſervante, & mon laquais n'a pu entendre ce qu'elle lui diſoit.

Mais n'admires-tu pas cette noble & étonnante franchiſe d'un cœur ouvert, qui régne dans tous ſes diſcours & dans toutes ſes actions? *Elle ſort d'une priſon*, dit-elle devant un étranger, devant une ſervante! Elle l'auroit dit de même devant trente perſonnes, s'il s'en étoit trouvé autant dans la boutique de Smith. La diſgrace qu'elle ne peut cacher à ſes propres yeux, comme je me ſouviens qu'elle le dit dans ſa lettre à Lady Betty, elle s'embarraſſe peu de la cacher au public.

Mais cela même eſt pour moi une preuve évidente, qu'elle ne penſe plus à garder aucune meſure avec toi. Cependant, être capable de faire pareils vœux pour ton changement, tels que la prière qu'elle a faite pour toi dans ſa priſon! (Je te répéterai ſouvent le mot de *priſon*, pour te vexer.) N'eſt-ce pas marquer que la veangeance a peu d'empire ſur ſon ame, quoiqu'elle ſoit capable de conſerver de ſi juſtes reſſentimens? C'eſt une autre perfection dans le caractère de cette admirable femme. A-t-on jamais connu quelqu'un de ſon ſexe ou du nôtre qui ait ſu mettre une juſte diſtinction entre le reſſentiment & le déſir de la vengeance, dans

le cas d'un odieux traitement & d'une noire ingratitude ?

Quel malheur après tout qu'une femme de ce mérite ait eſſuyé des traitemens ſi barbares ! Si le ciel t'avoit fait naître ſur le trône, je ſuis intimément perſuadé que tes cruelles injuſtices pour cet innocent chef-d'œuvre de la nature, auroient été jugées comme un crime national, & que la guerre, la peſte ou la famine en auroient été l'expiation. Mais n'étant qu'un particulier, tu trouveras certainement ta punition dans *l'autre vie*, comme elle eſt sûre d'y trouver ſa récompenſe, ſans compter les châtimens que tu dois craindre de la juſtice de ton pays & de la vengeance de ſa famille. Ne ris point de cette menace. L'effet en eſt certain, s'il y a, comme je me le perſuade de plus en plus, un état futur de juſtice & de rétribution. Autrement par quelle horrible injuſtice du ſort le malheur d'une créature innocente ſeroit-il ſi peu proportionné à ſa faute ? Pour toi quand, par quelque accident, il t'arriveroit d'être brûlé vif dans ton lit, comment des flammes paſſagères expieroient-elles les abominables baſſeſſes dont tu t'es rendu coupable, au mépris de toutes les obligations divines & humaines ?

J'étois réſolu de ne pas perdre un moment ;

pour faire porter à cette divine femme tout ce qu'elle avoit laiſſé dans ſon infernale demeure. Je me ſuis fait amener chez elle un carroſſe, après m'être informé de ſa ſanté, qui s'altère de plus en plus, & l'avoir fait prier de donner ſes ordres à la femme de Smith, qui devoit m'accompagner. Nous nous ſommes rendus chez ta Sinclair. Mde. Smith à qui j'ai donné les clefs, a compté de ſes propres mains tout le linge & les habits. J'ai fait tout enfermer dans les malles & les boîtes. Il s'eſt trouvé la charge de deux carroſſes. Si je n'avois pas été préſent, Sally & Polly auroient détourné à leur profit une partie de ces précieuſes dépouilles. Elles ont eu l'inſolence de le déclarer, & j'ai eu quelque peine à tirer des mains de Sally une belle coiffure de Malines, qu'elle vouloit porter, oſoit-elle dire, en mémoire de Miſs Harlowe. Ni moi, ni Mde. Smith ne nous ſerions apperçus de ſon tour, ſi nous ne l'euſſions pas vue chercher après les manchettes pareilles. (¶) Le reſſentiment que j'en ai marqué, & mon entretien avec Mde. Smith, m'ont bien établi dans l'eſtime de cette honnête femme : je me ſuis étendu ſur le mérite de la jeune Dame; je lui ai même témoigné combien j'étois affecté de tout ce qu'elle avoit ſouffert, en lui laiſſant cependant

lieu de la croire mariée, mais ſans aucune aſſurance de ma part. (♭) Nous ſommes déjà ſi familiers, que je me flatte, avec ſon ſecours, de pouvoir t'informer quelquefois des événemens, & je te promets de ne pas négliger de le faire, pourvu que je puiſſe compter ſur la confirmation des engagemens ſolemnels que j'ai pris en ton nom comme au mien, qu'elle ſera à l'abri de toutes pourſuites ou viſites perſonnelles de ta part. A cette condition, je ſerai en état de te rendre le même office que j'ai reçu long-temps de tes lettres, & de m'entretenir dans ma méthode d'abréviation, que j'avois ſi fort négligée avant l'ouverture de cette correſpondance.

J'ai donné ordre à ton abominable Sinclair de t'envoyer ſes comptes. Elle m'a répondu que la vengeance y auroit bonne part. Toute cette race infernale ne reſpire en effet que vengeance. J'ai ri de leurs fureurs. Il n'eſt plus douteux, diſent les nymphes, que tu ne prennes le parti du mariage. Tous nos amis & camarades ſuivront ton exemple. Et la vieille pleure déjà la ruine entière de ſa *pauvre* maiſon.

LETTRE LXXI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi matin, 18 *Juillet.*

APRÈS avoir passé une partie de la nuit à t'écrire, je ne suis pas trop content de me voir éveillé plutôt que je ne m'y étois attendu par l'arrivée de ton second courrier, qui arrive à six heures du matin, homme & cheval hors d'haleine.

Tandis qu'ils se rafraîchiront un moment, je veux t'écrire quelques mots pour te féliciter de ton impatience & de ta rage. — Je m'y étois attendu. Mille complimens, Lovelace, sur la résurrection de la sensibilité de ton ame. Quel plaisir tu me causes par tes alênes, tes poinçons, tes épingles & tes paquets d'aiguilles; mais surtout par ce tonneau hérissé de cloux, dont tu crois déjà sentir les pointes, & que tu me donnes pour une foible image de tourmens tes mérités! J'aurai soin à chaque occasion qui s'offrira, d'enfoncer de nouveaux cloux dans ton tonneau, & s'il le faut, je prendrai la peine de te faire rouler moi-même du sommet de ta montagne,

lorſque le ſentiment te ſera revenu ; ou plutôt lorſque que tu retomberas dans ton inſenſibilité. Cependant tu ſais à quelle condition eſt attachée ma correſpondance. N'eſt-ce pas moi qui ai toujours proteſté, & lorſqu'il en étoit encore temps, contre ton ingratitude & ta perfidie envers une ſi noble créature, & qui ai droit d'enfoncer le remords, s'il eſt poſſible encore, dans ton cœur endurci ?

Il faut que je te répète une choſe, ſur laquelle j'ai peut-être gliſſé trop légèrement. Songe que ſi ta Dame s'eſt laiſſée engager à reprendre ſon logement, c'eſt ſur la parole que je lui ai donnée de la garantir de tes viſites : ſans quoi, peut-être auroit-elle choiſi quelque retraite, où ni toi, ni moi, n'aurions pu la découvrir. J'ai cru pouvoir lui donner cette aſſurance, non-ſeulement en vertu de ta promeſſe ; mais parce qu'il eſt néceſſaire que tu connoiſſes ſa demeure, pour négocier auprès d'elle, par l'entremiſe de ſes amis & des tiens.

Mets-moi donc en état de remplir un engagement ſi ſacré. Autrement, adieu pour jamais à toute amitié, ou du moins à toute correſpondance entre nous.

BELFORD.

LETTRE LXXII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi, 18 *Juillet*, *après-midi.*

JE me ſuis informé ce matin, par un de mes gens, de la ſanté de Miſs Harlowe, & je me ſuis rendu chez elle immédiatement après mon dîner. On m'a fait un aſſez triſte récit de ſa ſituation. Je n'ai pas laiſſé de lui envoyer mon compliment. Elle m'a fait remercier de mes bons offices, avec des excuſes de ne pouvoir m'aſſurer perſonnellement de ſa reconnoiſſance, parce qu'elle étoit d'un abattement & d'une foibleſſe extrêmes; mais on m'a dit de ſa part, que ſi je prenois la peine de revenir vers les ſix heures du ſoir, elle eſpéroit alors être en état de prendre le thé avec moi, & de me remercier de vive voix.

Cette condeſcendance me flatte beaucoup. J'en tire même un bon augure en votre faveur, puiſqu'elle n'ignore pas que je ſuis votre ami déclaré. Il me ſemble que je dois commencer par diſſiper tous ſes doutes, ſur la part qu'elle vous a d'abord attribué à cette dernière infamie.

Enſuite qui ſait ce qu'on peut attendre de l'entremiſe d'une auſſi honorable famille que la vôtre; du moins ſi vos réſolutions ſont capables de ſe ſoutenir. J'apprends de votre meſſager qu'avant cette malheureuſe affaire, Miſs Charlotte Montaigu & ſa ſœur avoient déjà fait entrer Miſs Howe dans vos intérêts. Marquez-moi toutes les circonſtances de leur négociation, pour me mettre en état de vous ſervir.

Miſs Harlowe eſt logée fort honnêtement. Elle occupe deux belles chambres, avec leurs garderobes & leurs cabinets. Elle s'eſt procuré une femme-de-chambre, ou plutôt une garde-malade, dont Mde. Smith vante beaucoup la prudence, les ſoins & l'honnêteté, n'y ayant qu'un domeſtique dans la maiſon. La veuve d'un officier, qui ſe nomme Mde. Lovick, & qui ſe trouve logée au-deſſus d'elle, lui rend des ſoins volontaires & déſintéreſſés, & une affection auxquels il paroît qu'elle eſt fort ſenſible. C'eſt un penchant mutuel qui a formé cette liaiſon, & Miſs Harlowe croit avoir découvert dans cette veuve des qualités qui reſſemblent beaucoup à celles de ſa chère & digne Mde. Norton.

(¶) Ce matin, ſur les ſept heures, elle étoit ſi mal, qu'elle s'eſt rendue à la propoſition de faire appeler un apothicaire; non pas le pauvre hère,

tu peux bien penſer, qui étoit venu chez Rowland; mais M. Goddard, homme de ſcience & de mérite, & plein de probité: ce qu'il a ordonné confirme ces qualités & ſa réputation générale: car, pénétrant auſſitôt la cauſe de ſa maladie, & prononçant que c'étoit le chagrin, il n'a ordonné pour le préſent que des cordiaux & d'autres remèdes innocens, & il lui a preſcrit un régime léger, auſſitôt que ſon eſtomac ſeroit capable de le ſupporter. Il a dit à Mde. Lovick, qu'un exercice modéré, & l'amuſement d'une compagnie agréable lui feroient plus de bien que toutes les drogues qu'il avoit dans ſa pharmacie.

Cela m'a donné une très-bonne opinion de lui, & qu'en a pris auſſi la malade, qui ſe loue beaucoup de ſa modeſtie, de la bonté qui eſt peinte dans ſes regards, & de ſes manières vraiment honnêtes & civiles. Je veux abſolument faire une plus ample connoiſſance avec lui, & s'il eſt d'avis d'appeler un médecin, je lui propoſerai, pour l'intérêt de la belle ſouffrante plus que pour celui du médecin, qui ne cherche pas de nouvelles pratiques, mon digne ami, le docteur H. Son mérite eſt au-deſſus de toute objection, & je ſuis sûr que notre jeune Dame ſera contente de ſon humanité (b).

Mde. Lovick

Mde. Lovick m'a communiqué la ſubſtance d'une lettre, que ſa chère Dame, (c'eſt le nom qu'elle lui donne,) lui a dictée pour Miſs Howe. Elle n'eſt point en état d'écrire elle-même avec une certaine application. Il paroit que c'eſt une réponſe aux deux lettres qu'elle a reçues par mes mains, & dont j'ignore le contenu. (¶) Elle lui dit, « qu'elle s'étoit trouvée enveloppée dans « une affreuſe aventure; qu'elle étoit bien sûre, « quand elle l'apprendroit, qu'elle ne lui en vou- « droit pas de n'avoir pas reçu de réponſe plutôt: « qu'elle avoit été arrêtée publiquement, & con- « finée dans une chambre de priſonniers: auroit- « elle pu s'attendre à pareille choſe? Qu'elle n'en « étoit élargie que de la veille, & qu'aujour- « d'hui elle étoit ſi foible, ſi abattue, qu'elle « étoit forcée d'emprunter la main d'une Dame « veuve qui logeoit dans la même maiſon, pour « lui expliquer la cauſe de ſon ſilence: qu'elle « répondra à ſes deux lettres du 13 & du 16, « auſſitôt qu'elle en aura la force. Cependant « elle la prioit de ne pas s'alarmer de ſa ſitua- « tion: cette nouvelle diſgrace n'étoit rien en « comparaiſon des maux qu'elle avoit ſoufferts « auparavant: ſeulement elle étoit ſurvenue dans « un moment où ſa ſanté étoit loin d'être « bonne, & c'étoit un ſurcroît tombé ſur les

« épaules d'un malheureux, déjà prêt à ſuccom-
« ber ſous ſa charge trop peſante. (♭) Elle
« eſpéroit du moins en tirer un heureux fruit:
« celui de ſe croire tranquille dans une maiſon
« d'honneur, avec des hôtes obligeans & rai-
« ſonnables, & avec l'aſſurance de n'être pas
« chagrinée par le miſérable dont elle craint
« la vue plus que la mort. Ainſi Miſs Howe
« n'avoit plus beſoin de prendre des voies dé-
« tournées & diſpendieuſes, ni Collins de pré-
« cautions, pour n'être pas eſpionné dans ſa
« route, ni elle d'emprunter un nom factice pour
« lui écrire. Les lettres pouvoient être adreſſées
« directement chez M. Smith, ſous ſon véritable
« nom. »

Vous voyez que j'aurai l'occaſion de vous obliger. Mais voyez auſſi combien elle ſe fonde ſur la fidélité de mes promeſſes, & de l'engagement que j'ai pris avec elle, que vous ne l'importunerez pas de votre viſite. Gardez-vous de nuire à vos propres vues par une impatience hors de ſaiſon, & de me faire paſſer pour un perfide aux yeux d'une infortunée, à qui tous les hommes ſont juſtement ſuſpects. Je répète, qu'à cette condition vous pouvez attendre de moi tous les ſervices de l'amitié.

Fin du Tome Septième.

TABLE

DES SOMMAIRES

Du Tome Septième.

LETTRE I. LOVELACE à Belford. *Réflexions ſur lui-même. Il en coûte, dit-il, bien plus de peine pour être méchant, que pour être honnête Reproches de Clariſſe. Il vante ſa grandeur d'ame. Dorcas s'inſinue dans ſa confiance. Nouvelle alarme que lui donne une ſeconde tentative de ſa belle pour s'échapper. Ses angoiſſes en ſe voyant prévenue. Il eſſaye de l'intimider. Dorcas plaide pour ſa maîtreſſe. Il s'eſt vu prêt à tirer ſon épée pour ſe percer lui-même : à quelle occaſion ?*

II. Du même. *Il ne peut encore pas ſe perſuader que ſa belle ne finiſſe pas par être à lui. Ses raiſons pour le croire. Il ouvre ſon cœur à Belford, ſur ſes véritables intentions pour elle. Il eſt mortifié de la voir refuſer ſes vœux honnêtes. Le viol qu'elle a ſouffert n'eſt qu'idéal. Son triomphe eſt plus grand que ſon injure. Sa volonté eſt reſtée ſans atteinte. Il eſt encore meilleur, dit-il, que la plupart des libertins : raiſon qu'il en donne.*

III & IV. Du même. *Clariſſe donne un billet avec promeſſe d'une penſion à Dorcas, pour l'engager*

à favoriſer ſon évaſion. — Beau combat engagé, dit-il, à qui ſera le plus habile d'elle ou de lui. Converſation entre la perfide Dorcas & ſa maîtreſſe, dont la pitié ſe laiſſe ſéduire. Les liens qui uniſſent les méchans, ſont plus forts que ceux de la vertu. Obſervations ſur ce ſujet.

LETTRES V, VI, & VII. Lovelace à Belford. *Nouvelle invention pour prendre avantage du projet d'évaſion de ſa belle. — Lettre de Tomlinſon. Son but. — Il ſort dans le deſſein de fournir à Clariſſe une occaſion de chercher encore à s'évader. Son attente eſt trompée.*

VIII. Du même. *Converſation intéreſſante entre ſa belle & lui. On ne lui a rien accordé. Il proteſte avec ſerment, que cette chère créature donne un démenti formel à toutes les maximes des libertins. Il a mis tout le beau ſexe dans le cas de lui avoir obligation : en quoi ?*

IX. Du même. *Milord M... eſt dans un danger extrême. La famille demande ſa préſence. Il interprète une lettre très-dure de Miſs Howe à ſon amie. Copie de cette lettre.*

X. Du même. *Clariſſe, qui ſe défie de Dorcas, tente une démarche auprès de Lovelace pour obtenir de lui la liberté de diſpoſer d'elle-même, elle déſavoue toute idée de vengeance, & elle lui déclare d'une manière touchante ſes vues pour l'ave-*

nir. Refuſée, elle entreprend encore de s'évader. Elle en eſt empêchée : épouvantée par la crainte de ſe voir déshonorée à l'heure même, elle eſt forcée d'accorder une promeſſe.

LETTRE XI. Lovelace à Belford. *Il l'accuſe d'annuler ſa promeſſe par une fauſſe explication. Déſeſpéré, il cherche l'occaſion de lui faire une querelle. Elle emploie une fermeté qui lui en impoſe. Il eſt tourné en ridicule par l'infâme ſociété. Il prie Belford de lui donner ſon ſecret pour prendre avec un cœur gai un air de triſteſſe, afin de faire ſon rôle à la mort prochaine de Milord M....*

XII. Du même. *Autre meſſage du château de M... pour l'engager à s'y rendre dès le lendemain matin. Il n'a encore rien pu obtenir de ſa belle.*

XIII & XIV. Lovelace à Belford. *Inſtigations des femmes. Ses nouveaux complots contre Clariſſe.* Qu'eſt-ce, après tout, *dit-il*, qu'une inſulte qu'une pure cérémonie d'égliſe peut réparer dans tous les temps ?

XV. Du même. *Lui, la Sinclair & ſes nymphes, tous aſſemblés dans l'intention d'exécuter ſes deteſtables deſſeins. Conduite glorieuſe de Clariſſe dans cette occaſion. Il ſe déteſte, ſe mépriſe lui-même, & il l'admire plus que jamais. Obligé de partir de bonne heure le matin même pour ſe ren-*

dre au château de M... il la preſſera par lettres de ſe trouver avec lui à l'autel jeudi prochain, jour de la naiſſance de ſon oncle.

LETTRES XVI, XVII & XVIII. Lovelace à Clariſſe château de M... *Muni de la permiſſion eccléſiaſtique, il la preſſe par les argumens & les raiſons les plus propres à la perſuader.*

XIX. Lovelace à Belford. *Il le prie de rendre une viſite à ſa belle & de la déterminer à lui écrire ſeulement quatre mots, pour marquer l'égliſe & le jour. Il eſt alors entièrement décidé au mariage. Il maudit ſes intrigues & ſes complots, qui tous finiſſent, dit-il, par un grand complot contre lui-même.*

XX. Réponſe de Belford à Lovelace. *Il refuſe de faire aucune démarche pour lui, qu'il ne ſoit sûr de ſon honneur. Ses raiſons pour en douter.*

XXI. Lovelace en réponſe. *Il maudit ſes ſcrupules, il eſt ſérieuſement réſolu à ſe marier. Si, après une lettre de ſupplication qu'il lui écrira encore, elle s'obſtine à garder le ſilence, c'eſt à elle à ſe charger des ſuites.*

XXII. Lovelace à Clariſſe. *Nouvelles inſtances des plus preſſantes pour l'engager à le joindre à l'autel. Si elle ne lui défend pas expreſſément de s'y attendre, il prendra ſon ſilence pour une permiſſion de s'y trouver.*

LETTRE XXIII. Lovelace à Patrice Macdonald. *Il le charge d'aller voir Clariſſe, & il lui donne ſes inſtructions ſur la manière dont il doit ſe conduire dans cette viſite.*

XXIV. Lettre au même ; ſuppoſée écrite par le capitaine Tomlinſon, *faite pour être montrée à Clariſſe, comme en confidence.*

XXV. Macdonald à Lovelace. *Il va pour faire une viſite à Clariſſe ſuivant l'ordre qu'il en a reçu. Il trouve toute la maiſon en tumulte, & Clariſſe évadée.*

XXVI. Mowbray à Lovelace. *Il lui mande la même nouvelle.*

XXVII. Belford à Lovelace. *Détail circonſtancié de l'évaſion de Clariſſe. Réflexions ſérieuſes ſur la ſituation où elle doit ſe trouver ; & ſur l'indignité & l'ingratitude avec leſquelles Lovelace l'a traitée. Ce qu'il regarde comme l'eſſentiel de la religion.*

XXVIII. Lovelace à Belford. *Il ſe livre à une gaieté affectée, & le tourne en ridicule. Il finit par avouer que ſa gaieté n'eſt rien moins que ſincère. Il ſe repent de la baſſeſſe de ſes procédés avec ſa belle. Il ſe déchaîne contre les femmes & leurs ſuggeſtions. Il eſt tout prêt encore à l'épouſer, ſi on peut découvrir ſa retraite. Un malheur arrive*

rarement ſeul. Milord M... ſe rétablit. Il avoit cependant commandé ſon deuil.

LETTRE XXIX. Clariſſe à Miſs Howe. *Elle lui écrit dans le trouble & ſans ſuite, pour s'enquérir de ſa ſanté: elle lui donne une adreſse pour ſa réponſe. Mais dans ſon déſordre elle oublie l'adreſſe particulière convenue pour Miſs Howe: & ſa lettre tombe directement dans les mains de Mde. Howe.*

XXX. Mde. Howe à Clariſſe. *Elle lui reproche de faire le malheur de tous ſes amis. Et lui défend d'écrire davantage à ſa fille.*

XXXI. Réponſe humble & modérée de Clariſſe.

XXXII. Clariſſe à Hannah Burton.

XXXIII. Réponſe d'Hannah Burton.

XXXIV. Clariſſe à Mde. Norton. *Excuſe de ſon long ſilence. Queſtion qu'elle lui fait, dans la vue de démaſquer Lovelace. Elle lui parle à mots couverts de ſa ſcélérateſſe & de ſon ingratitude. Reproches qu'elle ſe fait à elle-même.*

XXXV. Mde. Norton à Clariſſe. *Elle répond à ſa queſtion. Elle s'emporte contre Lovelace. Elle ſe flatte qu'elle s'eſt ſauvée de ſes mains avec ſon innocence. Elle la conſole par le court récit de ſa propre ſituation, & par des motifs d'une pitié ſincère.*

XXXVI. Clariſſe à Lady Betty Lawrance. *Elle la prie de lui répondre ſur trois queſtions, qui*

ont pour but de pénétrer la conduite de Lovelace.

LETTRE XXXVII. Lady Betty à Clariſſe. *Elle ſatisfait à ſes queſtions. Elle lui offre dans les termes les plus obligeans ſa médiation entr'elle & ſon neveu.*

XXXVIII & XXXIX. Clariſſe à Mde. Hodges, *gouvernante de la maiſon de ſon oncle Harlowe ; toujours dans le deſſein de reconnoître de plus en plus Lovelace. — Réponſe de Mde. Hodges.*

XL. Clariſſe à Lady Betty Lawrance. *Elle lui dévoile la baſſeſſe de ſon neveu. Elle fait charitablement des vœux pour ſa réforme, mais elle le refuſe abſolument pour mari, & d'après ſes principes.*

XLI. Clariſſe à Mde. Norton. *Conſolation que lui a donné ſa tendre lettre. Elle voudroit avoir été ſa fille. Elle ne veut pas lui permettre de la venir trouver : ſa raiſon. Quelques traits ſur les perſonnes chez qui elle eſt ; & ſur le caractère d'une vertueuſe femme, Mde. Lovick, qui loge dans la même maiſon. Elle lui fait entendre en peu de mots l'indigne traitement qu'elle a reçu de Lovelace.*

XLII. Mde. Norton à Clariſſe. *Elle ſe déchaîne contre Lovelace. Elle ſouhaiteroit que Miſs Howe voulût s'abſtenir de certaines libertés qui peuvent nuire, & qui ne peuvent jamais faire aucun bien. Elle lui donne encore de pieuſes conſolations.*

LETTRE XLIII. Clariſſe à Mde. Norton. *Nouvelle peine. Lettre dure de Miſs Howe. A quelle occaſion. Son cœur eſt briſé. Elle n'aura point de repos, qu'elle ne ſoit parvenue à faire révoquer la malédiction de ſon père. Elle cherche autour d'elle à qui elle pourroit s'adreſſer pour y réuſſir. A la fin, elle ſe décide à écrire à ſa ſœur. Pour lui demander ſa médiation.*

XLIV. Miſs Howe à Clariſſe. *Elle lui rappelle ſa lettre pleine de dureté & de reproches dont on vient de parler : elle lui demande de juſtifier ſa conduite.*

XLV. Clariſſe à Miſs Howe. *Elle lui reproche avec douceur ſa ſévérité. Juſqu'à préſent elle n'eſt pas encore inſtruite de toutes les méthodes employées pour l'abuſer & la perdre. Néanmoins elle entrera dans les ténébreux myſtères de cette triſte partie de ſon hiſtoire, & elle lui en donnera une courte relation, mais cependant circonſtanciée, quoique ſon cœur ſuccombe à la ſeule penſée de ſe rappeler de ſi cruels ſouvenir.*

XLVI, XLVII, XLVIII & XLIX. Clariſſe à Miſs Howe. *Elle lui fait le récit qu'elle lui a promis. Elle la prie de tenir ſecrètes les plus noires circonſtances ; ſes motifs. Elle lui demande qu'une larme de l'amitié, & pas davan-*

zage, coule de ſes yeux ſur l'heureux jour qui mettra un terme à tous ſes chagrins.

LETTRES L & LI. Miſs Howe à Clariſſe. *Ses exécrations contre cet infâme & abandonné libertin. Clariſſe doit, dit-elle, jeter les yeux ſur un autre monde & y attendre ſa récompenſe. Elle lui dévoile quelques-uns des complots de Lovelace; & lui découvre ſes inventions. Elle tremble pour ſa propre ſûreté, comme pour celle de Clariſſe. Elle lui conſeille de s'adreſſer aux loix pour avoir vengeance. — Louable coutume pratiquée dans l'isle de* Man. *Elle lui offre de l'accompagner elle-même dans une cour de juſtice.*

LII. Clariſſe à Miſs Howe. *Elle ne peut conſentir à une pourſuite judiciaire. Elle découvre quelle étoit celle qui s'étoit donnée pour elle à Hamſtead. Elle eſt dégoûtée de la vie, & d'un monde où les ames vertueuſes & les cœurs bienfaiſans étoient ſi viſiblement étrangers.*

LIII. Miſs Howe à Clariſſe. *Elle la conjure de prendre courage & de ne pas s'abandonner au déſeſpoir. Elle a les plus vives inquiétudes ſur ſa propre ſûreté & ſur les entrepriſes de Lovelace. Inſtruction aux mères.*

LIV. Clariſſe à Miſs Howe. *Malgré la répugnance qu'elle ſe ſent à paroître devant un tribunal pour accuſer Lovelace, elle conſent néanmoins à le*

pourſuivre, plutôt que de laiſſer Miſs Howe dans de ſi cruelles alarmes ſur ſa perſonne. Elle eſpère que le ciel la garantira du déſeſpoir : mais elle ne doute pas, d'après la réunion de tant de circonſtances accablantes, que le coup ne ſoit porté.

LETTRES LV & LVI. Lovelace à Belford. *Il n'a plus de ſujet digne d'occuper ſa plume, depuis qu'il a perdu ſa Clariſse. Il déplore ſa perte, moitié plaiſamment, moitié ſérieuſement (ſuivant ſa coutume, lorſqu'il a quelque choſe qui le chagrine, ou qu'il eſt trompé dans ſon attente.) — Deſcription plaiſante de Milord M., de lui-même, & de ſes deux couſines Montaigu. Sa Clariſse la rendu aveugle & inſenſible à toute autre beauté.*

LVII, LVIII, LXIX & LX. Du même. *Lady Sarah Sadleir & Lady Betty Lawrance arrivent, & excitent le Lord M. & ſes deux couſines Montaigu contre lui, en leur apprenant l'indigne traitement qu'il a fait à Clariſſe. Son procès en règle, comme il le nomme lui-même. — Après bien des débats, ils parviennent à le faire conſentir que ſes deux couſines tâchent d'engager Miſs Howe à déterminer Clariſſe à l'accepter pour mari, d'après ſon répentir ſincère. Il n'en trouve pas moins un certain plaiſir, dit-il en vrai libertin, à voir combien les dames de ſa famille auroient été traitables & faciles à appaiſer, ſi elles avoient rencontré*

un Lovelace. Avec ces femmes-là, dit-il, le mariage eſt une expiation complète de tout ce que nous pouvons leur faire de pis : c'eſt la vraie récompenſe dramatique. *Il fait encore quantité d'autres obſervations auſſi folles, mais caractériſtiques, & qui peuvent ſervir d'avertiſſement & de leçon au ſexe.*

LETTRE LXI. Miſs Howe à Clariſſe. *Viſite qu'elle reçue des deux Miſs Montaigu. Leur commiſſion. Elle conſeille à ſon amie d'épouſer Lovelace. Raiſons qui motivent ſon avis.*

LXII. De la même. *Elle gronde amicalement ſon amie dans ſon impatience de ne pas recevoir de réponſe. Elle revient encore à la preſſer de ſe marier, & de ſe mettre ſans délai ſous la protection de Lady Betty.*

LXIII. Miſs Howe à Miſs Montaigu. *Elle lui écrit, dans le tranſport de ſon inquiétude, ſur le ſilence de Clariſſe, pour lui demander des nouvelles de ſon unique amie, qu'elle craint qui n'ait été enlevée par les lâches artifices du plus méchant des hommes.*

LXIV. Lovelace à Belford. *L'innocente victime a été arrêtée & miſe en priſon à la requête de l'exécrable Sinclair, ſur une accuſation ſuppoſée. Il maudit ſes ruſes, ſes complots & ſa perſonne. Il conjure ſon ami de voler à ſon ſecours, & de*

le juſtifier devant elle de cette baſſe & ſordide méchanceté ; de lui faire rendre la liberté ſans aucunes conditions, & de bien l'aſſurer, que jamais il ne lui cauſera aucune peine. Ses horribles imprécations contre les diaboliques femmes, qui ont cru ſe faire un mérite auprès de lui de cet abominable outrage.

LETTRES LXV & LXVI. Miſs Montaigu à Miſs Howe. *Détail de l'aventure récente de Clariſſe. — Lovelace eſt le plus miſérable des hommes. Réflexion ſur les libertins. Elle, ſa ſœur, Lady Betty, Lady Sarah, Lord M... & Lovelace lui-même, tous ſignent la lettre à Miſs Howe, & lui proteſtent qu'il eſt innocent de cette horrible inſulte, & la prient de continuer d'employer ſon crédit ſur l'eſprit de ſon amie, en faveur de Lovelace & de ſa famille.*

LXVII. Belford à Lovelace. *Récit de la manière indigne dont Clariſſe a été arrêtée. Viſites inſolentes que les malheureuſes ont oſé lui faire. Sa douceur & ſa patience inouies. Son courage. Il l'admire & le préfère à la fauſſe bravoure des hommes de leur claſſe.*

LXVIII Du même. *Il va à la maiſon de l'officier de juſtice. Deſcription de la chambre qui ſert de priſon à Clariſſe, & de cette innocente beauté proſternée à genoux dans un coin de cette cham-*

bre. Sa noble & touchante conduite. Il s'interrompt au milieu du récit, & fait partir ſa lettre, dans la vue de tourmenter Lovelace, en le laiſſant en ſuſpens.

LETTRE LXIX. Lovelace à Belford. *Il le maudit par l'incertitude cruelle où il le laiſſe. Jamais Clariſſe n'a ſouffert la moitié des tourmens qu'il éprouve. Ce ſexe eſt fait pour ſouffrir. Il le conjure de ne pas différer plus long-temps de lui achever un récit qui déchire ſon ame.*

LXX. Belford à Lovelace. *Suite de ſes démarches. Clariſſe ſort de priſon & revient dans la maiſon de Mde. Smith. Diſtinction entre le déſir de vengeance & de reſſentiment dans ſon caractère. Il va prendre chez la Sinclair & lui renvoie tous ſes effets, ſuivant l'ordre de Lovelace.*

LXXI. Du même. *Il ſe réjouit en le voyant capable de ſentiment. Il s'efforcera de temps en temps d'aiguillonner ſes remords. Il inſiſte ſur ſa promeſſe de ne plus moleſter Clariſſe.*

LXXII. Du même. *Deſcription de ſon logement. Caractères de ſes hôtes, & de la digne veuve Lovick. Clariſſe eſt ſi mal, qu'on lui cherche une garde honnête, & qu'on a mandé M. Goddard, apothicaire habile & recommandable. Subſtance d'une lettre à Miſs Howe, dictée par ſon amie.*

Fin de la Table du Tome Septième.

NAPOLI
64204

Google